Fantasy

Marion Zimmer

Bradley

LA ROMANCE DE TÉNÉBREUSE

Reine des orages

POCKET

MARION ZIMMER BRADLEY

LA ROMANCE DE TÉNÉBREUSE
Les Âges du Chaos

REINE DES ORAGES !

PRESSES POCKET

Édition originale :
STORMQUEEN

© 1978, by Marion Zimmer Bradley
Daw Books, Donald A. Wolheim, Publisher, New York

Traduit de l'anglais par
France-Marie WATKINS

Traduction française :
© ÉDITIONS ALBIN MICHEL, 1981

PAYS DES HOMMES DES ROUTES ET DES ARBRES
TOUR DE TEAMONTIANA
ALDMEAN
CAER DONN
SCATH LEARA
SCATHFELL
HELLERS
HAMMERFELL
DAAINDA
VILLES SECHES
NEVARIN CITE DES AIGLES
ARDAIE
ALLEE AUTOUR DU MONDE
TOUR DE ABESCAGA
TERRAIN (LYDENOW?)
MONTS KELGHARD
CHATEAU HAUTTOR
AKAINDA
PLATEAU D'AKAINDA
TOUR D'ARILINN
PLAINE D'ARILINN
MER DE DALERATH
ELMALYN
PLAINE DE VALERON
TIMENDARA
TOUR DE DALERENTH
VALERON (ARILARD)
Carte de Ténébreuse
www.collmark.com

à Catherine L. Moore
Première Dame de la Science-Fiction

J'ai cessé, j'espère, l'imitation qu'on dit être la forme la plus sincère de la flatterie. Je n'abandonnerai jamais, j'espère, le désir de rivaliser, ni l'admiration, l'affection et l'inspiration qu'elle a éveillés en chaque femme qui écrit de la science-fiction ou du fantastique – et chez la plupart des hommes aussi !

M Z B

1

L'ORAGE était en quelque sorte anormal. Donal ne pouvait trouver d'autre définition… *en quelque sorte anormal*. C'était le plein été dans les montagnes appelées Hellers et il n'aurait pas dû y avoir de tempêtes, à part les incessantes chutes de neige sur les lointaines hauteurs au-dessus des forêts et les rares et violents orages qui tonnaient dans les vallées, se répercutaient de cime en cime, laissant sur leur passage des arbres abattus et parfois les incendies de leur foudre.

Pourtant, bien que le ciel fût bleu et sans nuages, le tonnerre grondait dans le lointain et l'air même semblait frémir de tension orageuse. Donal était tapi au sommet des remparts, caressant d'un doigt le faucon niché au creux de son bras en fredonnant distraitement un air à l'oiseau nerveux. C'était l'orage, la tension électrique qui effrayait le faucon, il le savait. Jamais il n'aurait dû le sortir aujourd'hui de la volière ; ce serait bien fait pour lui si le vieux fauconnier le battait et, un an plus tôt, il n'aurait sûrement pas hésité. Mais aujourd'hui les choses avaient changé. Donal n'avait que dix ans et déjà sa vie avait connu bien des transformations. Celle-ci était une des plus radicales : en l'espace de quelques lunes le fauconnier, les instructeurs et les palefreniers l'appelaient, non plus « ce vaurien de Donal », avec des bourrages, des pinçons et même des coups, mérités ou non, mais avec un respect tout neuf et obséquieux « le jeune maître Donal ».

Sans aucun doute la vie était à présent plus facile pour lui mais le changement même le mettait mal à l'aise ; car cela ne venait de rien qu'il eût fait. Cela venait de ce que sa mère, Aliciane de Rockraven, partageait maintenant la couche de Don

Mikhail, seigneur d'Aldaran, et allait bientôt lui donner un enfant.

Une fois seulement, il y avait longtemps (deux solstices d'été étaient passés depuis) Aliciane avait parlé de ces choses à son fils.

« Écoute-moi bien, Donal, car je ne dirai ceci qu'une fois et jamais plus. La vie n'est pas facile pour une femme sans protection. »

Le père de Donal était mort au cours d'une des petites guerres, qui faisaient rage entre les vassaux des seigneurs des montagnes, avant que Donal pût se souvenir de lui ; ils avaient vécu en parents pauvres chez les uns et chez les autres, Donal portait les vieux habits de ses cousins, montait toujours le cheval le plus mal en point des écuries, traînait sans être remarqué pendant que cousins et parents apprenaient le maniement des armes, et cherchait à s'instruire comme il pouvait en écoutant. « Je pourrais te placer dans un foyer adoptif ; ton père avait de la famille dans ces montagnes et tu grandirais pour prendre du service chez un de ces parents. Mais pour moi, il n'y aurait d'autre choix que d'être servante ou couturière, au mieux musicienne chez des étrangers et je suis trop jeune pour supporter cela. J'ai donc pris du service comme chanteuse de la dame Deonara ; elle est âgée, fragile, elle n'a donné le jour à aucun enfant vivant. On dit que le seigneur d'Aldaran apprécie la beauté chez les femmes. Et je suis belle, Donal. »

Donal avait farouchement serré Aliciane dans ses bras ; certes elle était belle, svelte comme une jeune fille avec des cheveux roux flamboyants et des yeux gris, et paraissait trop jeune pour être la mère d'un garçon de huit ans.

« Ce que je m'apprête à faire, je le fais en partie pour toi, Donal. À cause de cela, ma famille m'a reniée ; ne me condamne pas si ceux qui ne comprennent pas disent du mal de moi. » Au début, il sembla qu'Aliciane avait davantage agi pour le bien de son fils que pour le sien ; la dame Deonara était bonne mais irascible comme tous les malades chroniques et Aliciane avait supporté en silence, et même avec bonne humeur, les propos acerbes de Deonara et l'envie hostile des autres femmes. Mais

pour la première fois de sa vie, Donal avait toute une garde-robe faite à ses mesures, un cheval et un faucon à lui, il partageait le précepteur et le maître d'armes des enfants adoptifs et des pages du seigneur d'Aldaran. Cet été-là, la dame Deonara avait mis au monde le dernier d'une longue suite de fils mort-nés et Mikhail, seigneur d'Aldaran, avait pris Aliciane de Rockraven comme *barragana* en lui jurant que son enfant, garçon ou fille, serait légitimé et héritier de sa lignée, à moins qu'il ait un jour un fils légitime. Elle était la favorite reconnue du seigneur – même Deonara l'aimait et l'avait choisie pour le lit de son seigneur – et Donal partageait ses privilèges. Une fois même le seigneur Mikhail, tout gris et terrifiant, avait fait venir Donal pour lui dire qu'il avait de bons rapports du précepteur et du maître d'armes et il l'avait embrassé tendrement.

« J'aimerais certes que tu sois à moi par le sang, fils adoptif. Si ta mère me donne un tel fils, je serai fort heureux, mon garçon. »

Donal avait bredouillé des remerciements sans avoir encore le courage d'appeler le vieillard « père adoptif ». Malgré son jeune âge, il savait que si sa mère mettait au monde l'unique enfant vivant du seigneur d'Aldaran, fils ou fille, il serait alors le demi-frère de l'héritier du nom. Déjà, le changement de sa situation avait été considérable.

Mais l'orage menaçant… il semblait à Donal de mauvais présage pour la naissance prochaine. Il frissonna ; cela avait été un été de singuliers orages, d'éclairs, de foudre tombant d'un ciel clair, de grondements et de claquements incessants. Sans savoir pourquoi, Donal associait ces orages avec la *colère*, la colère de son grand-père, le père d'Aliciane et seigneur de Rockraven, quand il avait appris la décision de sa fille. Donal, tapi et oublié dans un coin, avait entendu le seigneur de Rockraven la traiter de *garce*, de *putain* et de noms que Donal comprenait encore moins. La voix du vieillard avait été presque couverte, ce jour-là, par le tonnerre et il y avait eu aussi un grondement de foudre rageuse dans la voix de sa mère qui répliqua en criant :

« Que dois-je faire alors, père ? Rester à la maison, ravauder mes chemises, vivre, avec mon fils, de votre honneur mesquin ?

Dois-je voir Donal devenir mercenaire, une épée à gages, bêcher votre jardin pour sa pitance ? Vous méprisez l'offre de la dame d'Aldaran…

— Ce n'est pas la *dame* d'Aldaran que je méprise, tempêta son père, mais ce n'est pas elle que tu serviras et tu le sais aussi bien que moi !

— Avez-vous trouvé meilleure offre pour moi ? Dois-je épouser un forgeron ou un bûcheron ? Mieux vaut être la *barragana* d'Aldaran que la femme d'un chaudronnier ou d'un chiffonnier ! »

Donal savait qu'il ne pouvait rien espérer de son grand-père. Rockraven n'avait jamais été un domaine riche ni puissant ; et il était encore appauvri parce qu'il y avait quatre fils à élever et trois filles dont Aliciane était la plus jeune. Aliciane avait dit une fois, amèrement, que si un homme n'avait pas de fils c'était une tragédie ; mais s'il en avait trop, c'était encore pire car il devait les voir se battre pour son héritage.

Dernière de ses enfants, Aliciane avait épousé un cadet sans titre, et il s'était amusé, quand un orage faisait rage, à la diriger où il voulait. Il vivrait de charité chez des étrangers.

Maintenant, allongé sur le rempart du château d'Aldaran, observant le ciel sans nuages inexplicablement plein d'éclairs, Donal projetait au loin sa conscience, vers l'extérieur, et pouvait presque *voir* les traînées d'électricité et le curieux frémissement des champs magnétiques de l'orage dans l'air. Il lui arrivait de pouvoir appeler la foudre ; une fois, il s'était amusé, quand un orage faisait rage à la diriger où il voulait. Il n'en était pas toujours capable et il ne pouvait pas faire cela trop souvent sous peine de tomber malade et de s'affaiblir ; un jour il avait senti à travers sa peau (il ne savait pas comment) que la foudre allait frapper l'arbre sous lequel il s'abritait et il avait en quelque sorte *projeté* quelque chose qu'il avait en lui, comme si un membre invisible avait saisi la chaîne de forces en explosion pour la lancer *ailleurs*. La foudre était tombée, en crépitant, sur un buisson voisin, l'avait calciné en un amas de feuilles noircies et un cercle d'herbe brûlée, et Donal s'était effondré, pris de vertige, la vue brouillée. Il avait eu l'impression que sa tête

éclatait de douleur et pendant des jours il n'avait pu voir très clair, mais Aliciane l'avait embrassé et complimenté.

« Mon frère Caryl pouvait le faire mais il est mort jeune, avait-elle dit. Il fut un temps où le *léroni* de Hali essayait de cultiver le contrôle des orages dans notre *laran*, mais c'était trop dangereux. Je peux *voir* les forces de la foudre, un peu ; je ne peux pas les manipuler. Fais attention, Donal ; ne te sers de ce don que pour sauver une vie. Je ne voudrais pas que mon fils soit foudroyé par des forces qu'il cherche à contrôler. »

Et Aliciane l'avait encore serré dans ses bras, avec une tendresse inaccoutumée.

Le *laran*. Les conversations à ce sujet avaient meublé l'enfance de Donal, les dons de pouvoirs extra-sensoriels qui préoccupaient tant les seigneurs des montagnes, oui, et ceux de la plaine aussi. S'il avait eu un don vraiment extraordinaire, la télépathie, le pouvoir d'imposer sa volonté au faucon, au chien courant ou à l'oiseau sentinelle, il aurait été inscrit dans les registres de sélection des *léroni,* les sorcières qui notaient dans leurs archives l'ascendance de ceux qui avaient dans leurs veines le sang de Hastur et de Cassilda, ancêtres légendaires des Familles Douées. Mais il n'en avait aucun. Simplement le sens de l'orage, un peu ; il sentait quand la foudre ou même les incendies de forêts frappaient, et, un jour, quand il serait plus grand, il prendrait place parmi les guetteurs du feu, et cela l'aiderait à savoir, comme il le percevait déjà, où l'incendie éclaterait. Mais ce n'était qu'un don mineur, peu digne d'être cultivé. Même à Hali, on l'avait abandonné depuis quatre générations et Donal savait, sans trop savoir comment, que c'était une des raisons pour lesquelles la famille de Rockraven n'avait pas prospéré.

Mais cet orage-ci dépassait de loin son pouvoir de divination. En quelque sorte, sans nuages ni pluie, il semblait être centré là, au-dessus du château. *Ma mère,* pensa-t-il, *il a un rapport avec ma mère*, et il regretta de ne pouvoir oser courir vers elle, pour s'assurer qu'elle allait bien, tandis que l'orage le terrifiait et qu'il en avait de plus en plus conscience. Mais un garçon de dix ans ne pouvait se précipiter comme un bébé pour s'asseoir sur les genoux de sa mère. Et Aliciane était maintenant lourde et

gauche, dans les derniers jours d'attente de la venue de l'enfant du seigneur d'Aldaran ; Donal ne pouvait courir vers elle et lui imposer ses craintes et ses soucis.

Il reprit gravement le faucon et le porta dans l'escalier ; dans une atmosphère si pesante de tonnerre, dans cet orage si étrange et sans précédent, il ne pouvait le lâcher ni le laisser voler. Le ciel était bleu (cela avait l'air d'un bon jour pour faire voler les faucons) mais Donal *sentait* les courants magnétiques lourds et oppressants, le crépitement de l'électricité dans l'air.

Est-ce la peur de ma mère qui emplit le ciel d'éclairs, comme la colère de mon grand-père jadis ? Soudain, Donal fut pris de panique. Il savait, comme tout le monde, que des femmes mouraient en couches, quelquefois ; il s'était efforcé de ne pas y penser, mais à présent, submergé de terreur pour sa mère, il sentait crépiter sa propre peur dans les éclairs. Jamais il ne s'était senti aussi jeune, aussi impuissant. Il souhaita intensément avoir retrouvé la vie misérable de Rockraven, ou celle de cousin pauvre et dépenaillé dans la forteresse d'un parent éloigné. Frissonnant, il ramena le faucon à la volière, acceptant les reproches du fauconnier avec une telle humilité que le vieil homme le crut malade !

Tout au fond des appartements des femmes, Aliciane entendait le grondement constant du tonnerre ; plus vaguement que Donal, elle sentait l'étrangeté de cet orage. Et elle avait peur.

Les Rockraven avaient été éliminés du programme intensif de sélection génétique pour le don du *laran ;* comme presque tous ceux de sa génération, Aliciane trouvait ce programme scandaleux ; élever l'humanité comme du bétail en vue d'en obtenir les meilleures caractéristiques lui paraissait une tyrannie qu'aucun peuple libre des montagnes ne pourrait plus tolérer.

Cependant, toute sa vie, elle avait entendu parler de gènes mortels, récessifs, de lignées possédant le *laran* désiré. Comment une femme pouvait-elle porter un enfant sans crainte ? Et pourtant elle attendait la naissance d'un enfant qui pourrait être l'héritier d'Aldaran, en sachant qu'il ne l'avait pas

choisie pour sa beauté – tout en étant sûre, sans vanité, que c'était sa beauté qui l'avait attiré – ni pour la voix magnifique qui faisait d'elle la chanteuse de ballades favorite de la dame Deonara, mais parce qu'elle avait mis au monde un fils vivant et fort, doué de *laran*, qu'elle avait prouvé sa fécondité et qu'elle pouvait survivre à l'accouchement.

Ou plutôt, j'ai survécu une fois. Qu'est-ce que cela prouve, sinon que j'ai eu de la chance ?

Comme pour répondre à sa peur, l'enfant à naître donna un violent coup de pied et Aliciane passa la main sur les cordes de son *rryl,* la petite harpe qu'elle tenait sur ses genoux, serrant le montant de son autre main et sentant l'effet apaisant des vibrations. En commençant à jouer elle eut conscience de l'agitation des femmes envoyées pour la servir, car la dame Deonara aimait sincèrement sa chanteuse et elle avait dépêché auprès d'elle ses propres infirmières, sages-femmes et servantes les plus habiles pour s'occuper d'elle en ces derniers jours. Et puis Mikhail, seigneur d'Aldaran, entra dans sa chambre ; c'était un homme grand et fort, dans la fleur de l'âge malgré ses cheveux prématurément gris, mais bien plus vieux qu'Aliciane qui n'avait eu que vingt-quatre ans au printemps. Il avait le pas lourd, résonnant dans la pièce paisible, plutôt comme celui d'un homme en armure sur un chemin de ronde ou un champ de bataille que celui d'un homme aux chaussures fines à l'intérieur.

« Joues-tu pour ton propre plaisir, Aliciane ? Je croyais qu'un musicien tirait surtout son plaisir des applaudissements et voici que tu joues pour toi-même et tes femmes, dit-il en souriant et en faisant pivoter une chaise pour s'asseoir à côté d'elle. Comment te sens-tu, mon trésor ?

— Bien mais lasse », répondit-elle en souriant aussi. « C'est un enfant agité et je joue surtout parce que la musique semble produire un effet apaisant. Peut-être parce que la musique me calme, moi, alors l'enfant est calme aussi.

— C'est fort probable », dit-il et comme elle allait poser la harpe, il pria : « Non, chante, Aliciane, si tu n'es pas fatiguée.

— À votre bon plaisir, mon seigneur. »

Elle plaqua quelques accords et chanta d'une voix douce une chanson d'amour des lointaines montagnes :

« Où es-tu en ce jour ?
Où erre mon amour ?
Pas sur les hauteurs, pas sur la plage, pas au loin sur l'océan,
Mon amour, où es-tu maintenant ?
Sombre est la nuit et je suis lasse,
Amour, quand cesserai-je de te chercher ?
Des ténèbres au-dessus, au-delà, tout alentour,
Où s'attarde-t-il, mon amour ? »

Mikhail se pencha vers elle, passa doucement sa main épaisse sur ses cheveux lustrés.

« Quelle chanson lancinante, murmura-t-il, et si triste. L'amour est donc d'une telle tristesse pour toi, mon Aliciane ?

— Non, certes pas », répondit-elle en feignant une gaieté qu'elle n'éprouvait pas. Les craintes et les interrogations étaient pour les épouses choyées, pas pour une *barragana* dont la situation dépendait de son pouvoir d'amuser et de réjouir son seigneur par son charme et sa beauté, par ses talents.

« Mais les plus belles chansons d'amour parlent de chagrins d'amour, mon seigneur. Vous plairait-il davantage que je choisisse des chansons de rire et de vaillance ?

— Tout ce que tu chantes me plaît, mon trésor, assura Mikhail avec bonté. Si tu es fatiguée ou affligée, tu n'as pas à feindre la gaieté avec moi, *carya. »*

Il vit dans les yeux d'Aliciane une expression de méfiance et pensa : *Je suis trop sensible ; il serait plaisant de ne jamais avoir trop conscience des pensées des autres. Aliciane m'aime-t-elle vraiment, ou ne chérit-elle que sa position de favorite reconnue ? Et si elle m'aime, est-ce pour moi ou seulement parce que je suis riche et puissant et peux lui apporter la sécurité ?* Il fit signe aux femmes qui se retirèrent dans le fond de la longue pièce, le laissant seul avec sa maîtresse, présentes, pour respecter les convenances de l'époque voulant qu'une femme enceinte ne soit jamais laissée sans servantes, mais hors de portée de la voix.

« Je n'ai pas confiance en toutes ces femmes, dit-il.

— Seigneur, Deonara m'aime vraiment, je crois. Elle ne m'enverrait personne qui aurait de l'animosité pour moi ou mon enfant.

— Deonara ? Non, sans doute », murmura-t-il en se souvenant que Deonara était dame d'Aldaran depuis deux fois dix ans et partageait son désir d'héritier ; elle ne pouvait même plus lui promettre l'espoir d'en avoir un ; elle avait accueilli avec joie la nouvelle qu'il avait pris Aliciane, qui était une de ses propres favorites, dans son lit et dans son cœur. « Mais j'ai des ennemis qui ne sont pas de cette maison, et il est bien trop facile d'introduire un espion doué de *laran*, capable de transmettre tout ce qui se fait dans ma maison à quelqu'un qui me veut du mal. J'ai des parents qui iraient loin pour empêcher la naissance d'un héritier vivant de ma lignée. Je ne m'étonne pas de te voir si pâle, mon trésor ; il est difficile d'imaginer tant de méchanceté, que l'on puisse faire du mal à un petit enfant, et pourtant, je n'ai jamais été tout à fait sûr que Deonara n'ait pas été victime de quelqu'un qui ait tué les enfants dans son sein. Ce n'est pas difficile ; le plus petit talent, avec la matrice ou le *laran,* peut rompre le lien fragile d'un enfant *avec* la vie.

— Celui qui vous voudrait du mal, Mikhail, saurait que vous m'avez promis que mon enfant serait légitimé et aurait tourné son art mauvais contre moi, dit Aliciane pour l'apaiser. Cependant, j'ai porté cet enfant sans peine. Vos craintes sont vaines, mon cher amour.

— Les dieux veuillent que tu aies raison ! Toutefois, j'ai des ennemis qui ne reculeraient devant rien. Avant la naissance de ton enfant, je ferai venir une *léronis* pour les sonder ; je ne veux d'aucune femme à tes couches qui ne puisse jurer sous le charme de vérité qu'elle te veut du bien. Un vœu mauvais peut briser la lutte pour la vie d'un nouveau-né.

— Un tel pouvoir de *laran* est sûrement rare, mon très cher seigneur.

— Pas aussi rare que je le voudrais. Ces derniers temps, il m'est venu de singulières pensées. Je crois que ces dons sont une arme à double tranchant ; moi qui ai employé la sorcellerie pour projeter le feu et le chaos sur mes ennemis, je sens aujourd'hui qu'ils ont aussi la force de me les renvoyer. Quand

j'étais jeune, je pensais que le *laran* était un don des dieux ; ils m'avaient désigné pour régner sur cette terre et doué de *laran* pour renforcer mon règne. Mais en vieillissant, je trouve que c'est une malédiction, pas un don.

— Vous n'êtes pas si vieux, mon seigneur, et certainement personne ne vous disputerait maintenant le pouvoir !

— Personne qui oserait le faire ouvertement, Aliciane. Mais je suis seul parmi deux qui me guettent et attendent que je meure sans enfants. J'ai des os charnus à ronger… que tous les dieux fassent que ton enfant soit un fils, *carya*. »

Aliciane tremblait. « Et s'il ne l'est pas… ah ! mon cher seigneur…

— Eh bien alors, trésor, tu m'en feras un autre, dit-il avec douceur, mais même si tu n'as pas de fils, j'aurai une fille qui aura mon domaine pour dot et qui m'apportera les alliances fortes dont j'ai besoin ; même une fille renforcera ma position. Et ton propre fils sera frère utérin et protecteur, un bouclier et un bras fort dans les ennuis. J'aime sincèrement ton fils, Aliciane.

— Je sais. »

Elle se demanda comment elle avait pu être prise à ce piège…, découvrir qu'elle aimait l'homme qu'elle avait simplement voulu, au début, séduire par les appâts de sa voix et de sa beauté. Mikhail était bon et honorable, il l'avait courtisée alors qu'il aurait pu la prendre par droit de cuissage, il lui avait assuré, sans qu'elle le demande, que même si elle ne pouvait lui donner un fils, l'avenir de Donal serait sûr. Elle se sentait en sécurité avec lui, elle en était venue à l'aimer et maintenant elle avait aussi peur *pour* lui.

Prise à mon propre piège !

Elle dit, presque en riant : « Je n'ai pas besoin de telles assurances, mon seigneur. Je n'ai jamais douté de vous. »

Il sourit en acceptant cela, la grâce d'une télépathe.

« Mais les femmes sont craintives dans ces moments-là et il est certain maintenant que Deonara ne me donnera pas d'enfant, même si je lui demandais après tant de tragédies. Sais-tu ce que c'est, Aliciane, de voir des enfants que l'on a désirés, souhaités, aimés même, avant qu'ils soient nés, de les voir

mourir sans avoir respiré ? Je n'étais pas amoureux de Deonara quand nous nous sommes mariés ; je n'avais jamais vu son visage car nous étions donnés l'un à l'autre pour des raisons d'alliances de familles ; mais nous avons enduré ensemble beaucoup d'épreuves et, même si cela peut te paraître étrange, mon enfant, l'amour peut naître du chagrin partagé autant que du bonheur partagé, dit-il la figure sombre. Je t'aime, *carya mea,* mais ce n'est ni pour ta beauté ni même pour la splendeur de ta voix que je t'ai recherchée. Savais-tu que Deonara n'a pas été ma première femme ?

— Non, mon seigneur.

— Je me suis d'abord marié quand j'étais très jeune ; Clariza Leynier m'a donné deux fils et une fille, tous sains et forts… Il est dur de perdre des enfants à la naissance mais plus dur encore de perdre des fils et une fille qui ont presque atteint la maturité. Et pourtant je les ai perdus, l'un après l'autre, dans leur adolescence. Je les ai perdus tous les trois, à la descente du *laran ;* ils sont morts dans des crises et des convulsions, tous, de ce fléau de notre peuple. J'étais moi-même près de mourir de désespoir.

— Mon frère Caryl est mort aussi, souffla Aliciane.

— Je sais. Mais c'était le seul de ta famille et ton père avait de nombreux fils et filles. Tu m'as dit toi-même que ton *laran* n'est pas venu à l'adolescence, pour faire des ravages dans le corps et l'esprit, mais qu'il s'est lentement développé depuis le berceau, comme pour beaucoup de gens de Rockraven. Et je puis voir que c'est une dominante de ta lignée car Donal a dix ans à peine et bien que je ne pense pas que son *laran* soit encore pleinement développé, il en a tout de même beaucoup ; au moins, il ne risque pas de mourir sur le seuil. Je sais que je n'ai rien à craindre pour tes enfants, au moins. Deonara aussi venait d'une lignée au *laran* précoce, mais aucun des enfants qu'elle a portés n'a vécu assez longtemps pour que nous sachions s'ils étaient doués de *laran* ou non. »

Le visage d'Aliciane se convulsa de douleur et il lui enlaça tendrement les épaules.

« Qu'as-tu, ma chérie ?

— Toute ma vie, j'ai ressenti de la répulsion pour cela..., élever des hommes comme du bétail !

— L'homme est le seul animal qui ne pense pas à améliorer sa race, dit farouchement Mikhail. Nous contrôlons le temps, nous construisons des châteaux et des routes avec la force de notre *laran*, nous explorons des dons de l'esprit de plus en plus grands, ne devrions-nous pas chercher à nous améliorer nous-mêmes, aussi bien que notre monde et notre environnement ? (Son visage s'adoucit alors.) Mais je comprends qu'une femme aussi jeune que toi ne pense pas en termes de générations, de siècles ; quand on est jeune, on ne pense qu'à soi-même et aux enfants mais, à mon âge, il est naturel de songer à tous ceux qui nous succéderont quand nous et nos enfants aurons disparu depuis plusieurs siècles. Mais ces choses-là ne sont pas pour toi, à moins que tu veuilles y réfléchir ; pense à notre enfant, tendre amour, et au moment proche où nous la tiendrons dans nos bras. Aliciane eut un mouvement de recul et murmura :

« Ainsi, vous savez que c'est une fille que je porte... Vous n'êtes pas fâché ?

— Je t'ai dit que je ne le serais pas ; si je me désole, c'est uniquement parce que tu n'as pas eu suffisamment confiance en moi pour me le dire dès que tu l'as su », répondit Mikhail mais avec tant de douceur que ce n'était guère un reproche. Allons, Aliciane, oublie tes craintes ; si tu ne me donnes pas de fils, tu m'auras au moins donné un fils adoptif robuste et ta fille sera une grande force qui m'amènera un gendre. Et notre fille aura le *laran. »*

Aliciane sourit et lui rendit son baiser ; mais elle était encore tendue et pleine d'appréhension, en écoutant le lointain grondement de l'insolite tonnerre d'été, qui semblait s'enfler et refluer avec les vagues de sa peur. *Se pourrait-il que Donal ait peur de ce que signifiera pour lui cet enfant ?* se demanda-t-elle et elle regretta passionnément de ne pas avoir le don de précognition, le *laran* du clan Aldaran, afin de *savoir* que tout irait bien.

2

« VOILÀ la traîtresse ! »

La colère dans la voix du seigneur d'Aldaran fit trembler Aliciane, quand il entra rageusement dans sa chambre, poussant à deux mains une femme devant lui. Derrière lui venait la *léronis*, la sorcière de sa maison, portant la matrice ou pierre-étoile bleue qui amplifiait le pouvoir de son *laran*, une femme frêle aux cheveux pâles, ses traits blêmes crispés par la terreur de l'orage qu'elle avait déchaîné.

« Mayra, s'écria Aliciane atterrée. Je te croyais mon amie et celle de dame Deonara. Qu'est-il arrivé, que tu sois mon ennemie et celle de mon enfant ? »

Mayra – c'était une des dames d'atours de Deonara, une solide matrone d'âge mûr – se dressait effrayée mais pleine de défi entre les mains dures du seigneur d'Aldaran.

« Non, je ne sais pas ce que cette garce de sorcière a dit de moi ; est-elle jalouse de ma place ici, n'ayant d'autre travail utile que de manipuler l'esprit de ses supérieurs ?

— Il ne te servira à rien de me traiter de noms malsonnants, dit la *léronis* Margali. Je n'ai posé à toutes ces femmes qu'une seule question, et cela sous le charme de vérité, pour que j'entende dans mon esprit si elles mentaient. Es-tu loyale à Mikhail, seigneur d'Aldaran, ou à la *vai domna,* sa dame Deonara ? Et si elles me répondaient *non,* ou disaient *oui* avec un doute ou un démenti dans leur pensée, je demandais simplement, toujours sous le charme de vérité, si leur loyauté était pour le mari, le père ou le suzerain. De celle-ci seulement je n'ai pas obtenu de réponse franche, seulement la certitude qu'elle dissimulait tout. Alors j'ai dit au seigneur d'Aldaran que

s'il y avait une traîtresse parmi ses femmes, ce ne pouvait être qu'elle. »

Mikhail lâcha Mayra et la fit pivoter sans brutalité pour la voir de face.

« Il est vrai que tu es depuis longtemps à mon service, Mayra ; Deonara te traite avec la bonté d'une sœur de lait. Est-ce à moi que tu veux du mal ou à ma dame ?

— Ma dame a été bonne pour moi ; je suis furieuse de la voir mise à l'écart pour une autre, répondit Mayra d'une voix frémissante. »

Derrière elle, la *léronis* dit posément :

« Non, seigneur d'Aldaran, là non plus elle ne dit pas la vérité ; elle n'a aucune affection pour vous ni pour votre dame.

— Elle ment ! glapit Mayra. Elle ment ! Je ne vous veux aucun mal sauf celui que vous vous êtes causé vous-même, seigneur, en recevant dans votre lit la chienne de Rockraven. C'est elle qui a jeté un sort sur votre virilité, cette garce de vipère !

— *Silence !* »

Le seigneur d'Aldaran frémissait comme s'il allait frapper la femme mais le mot seul suffit ; tout le monde à la ronde fut frappé de mutisme et Aliciane trembla. Une fois seulement elle avait entendu Mikhail employer ce que l'on appelait, dans le langage du *laran*, la voix de commandement. Rares étaient ceux qui savaient assez maîtriser leur *laran* pour l'utiliser ; ce n'était pas un don inné mais un talent qui exigeait un entraînement adroit. Et quand, de cette voix, Mikhail seigneur d'Aldaran ordonnait *silence,* personne à portée de voix ne pouvait articuler un mot audible.

Le silence dans la pièce fut tel qu'Aliciane put entendre les bruits les plus ténus : quelque minuscule insecte crissant dans la boiserie, la respiration effrayée des femmes, le lointain grondement du tonnerre. On dirait, *pensa-t-elle,* que pendant tout cet été nous avons eu du tonnerre, plus que toute autre année à ma connaissance… Quelle sottise de penser à cela maintenant, alors que j'ai devant moi une femme qui aurait pu m'apporter la mort si elle avait assisté à mes couches…

Mikhail se tourna vers elle, tremblante et se soutenant sur l'accoudoir d'un fauteuil. Puis il dit à la *léronis :*

« Occupe-toi de la dame Aliciane, aide-la à s'asseoir, ou à se coucher si elle se sent mieux ainsi… »

Et Aliciane sentit les mains fortes de Margali qui la soutenaient, qui l'installaient dans le fauteuil. Elle tremblait de colère, furieuse de la faiblesse physique qu'elle ne pouvait contrôler.

Cette enfant mine mes forces comme jamais Donal ne l'a fait… Pourquoi suis-je si affaiblie ? Est-ce la volonté mauvaise de cette femme, ses maléfices… ? Margali posa ses mains sur le front d'Aliciane qui sentit un calme apaisant en irradier. Elle essaya de se détendre, de respirer régulièrement, d'apaiser l'agitation frénétique de l'enfant dans son sein. *Pauvre petite… elle a peur aussi, et ce n'est pas surprenant.*

« Toi, commanda la voix du seigneur d'Aldaran, Mayra, dis-moi pourquoi tu me veux du mal, pourquoi tu as cherché à faire du mal à la dame Aliciane ou à son enfant !

— Que je le dise… à *vous ?*

— Tu le diras, tu sais, dit Mikhail d'Aldaran. Tu nous en diras plus long que tu ne l'aurais jamais cru, que ce soit de ton plein gré et sans mal, ou qu'on te l'arrache dans des hurlements de douleur ! Je n'aime pas torturer les femmes, Mayra, mais je ne donnerai pas asile à un scorpion, encore moins dans ma chambre ! Epargne-nous cette lutte. »

Mais Mayra l'affronta, silencieuse et rétive, et Mikhail haussa légèrement les épaules, avec une expression tendue qu'Aliciane connaissait, et n'aurait jamais osé défier.

« Sur ta propre tête, Mayra, reprit-il. Margali, apporte ta pierre-étoile… Non, mieux encore, envoie chercher du *kirizani. »*

Aliciane se remit à trembler, bien que Mikhail fît preuve de miséricorde, à sa façon. Le *kirizani* était une des nombreuses drogues distillées des résines de la fleur de kireseth, dont le pollen provoquait la folie quand le Vent-fantôme soufflait dans la montagne ; le *kirizani* était une partie de la résine qui permettait de devenir réceptif au contrôle télépathique, mettant l'esprit à nu pour qui voulait le sonder. C'était mieux que la

torture et pourtant… Aliciane frémissait, en regardant la rage empourprant la figure de Mikhail, le défi souriant de Mayra. Ils gardèrent tous le silence en attendant le *kirizani*, un liquide pâle dans une fiole de cristal.

Mikhail la déboucha et murmura :

« Veux-tu le prendre sans protester, Mayra, ou faut-il que les femmes te tiennent et te le versent dans la gorge comme on administre une purge à un cheval ? »

Mayra rougit et cracha sur lui.

« Vous croyez que vous pouvez me faire parler avec votre sorcellerie et vos drogues, seigneur Mikhail ? Ha ! Je vous en défie. Vous n'avez pas besoin de mes maléfices, il y en a déjà assez dans votre maison et dans le sein de votre chienne de maîtresse ! Un jour viendra où vous regretterez amèrement de n'être pas mort sans enfants, et après celui-là, il n'y en aura pas d'autre ! Vous ne prendrez aucune autre femme dans votre lit, pas plus que vous ne l'avez fait pendant que la chienne de Rockraven s'alourdissait de votre sorcière de fille ! Mon œuvre est accomplie, *vai dom !* » Elle lui lança à la tête le terme de respect comme une insulte. « Je n'ai plus de temps ! À partir de ce jour, vous n'aurez ni fille ni fils, vos reins seront vides et secs comme un arbre mort de froid ! Et vous pleurerez et vous prierez…

— Faites taire cette sorcière maléfique ! » dit Mikhail et Margali, se redressant et s'écartant d'Aliciane défaillante, leva sa pierre-étoile, mais la femme cracha encore, poussa un éclat de rire hystérique, s'étrangla et s'écroula.

Dans le silence qui tomba, Margali se pencha sur elle et posa une main sur son sein, pour la forme.

« Seigneur d'Aldaran, elle est morte ! Elle devait être envoûtée de façon à mourir en cas d'interrogatoire. »

Il contempla avec détresse le corps sans vie, des questions sans réponse mourant sur ses lèvres.

« Maintenant, nous ne saurons jamais ce qu'elle a fait, ni comment, ni qui était l'ennemi qui l'a envoyée ici. Je suis prêt à jurer que Deonara ne savait rien de cela. »

Mais ces mots contenaient une question et Margali posa sa main sur le joyau bleu et dit posément :

« Sur ma vie, seigneur d'Aldaran, la dame Deonara ne veut aucun mal à l'enfant de dame Aliciane ; elle me l'a dit souvent, qu'elle était heureuse pour vous et pour Aliciane, et je sais quand j'entends la vérité. »

Mikhail hocha la tête, mais Aliciane vit se creuser les rides autour de sa bouche. Si Deonara, jalouse de la faveur du seigneur d'Aldaran, avait voulu du mal à Aliciane, cela au moins eût été compréhensible. Mais qui, se demanda-t-elle, connaissant peu les luttes intestines d'Aldaran, qui pouvait souhaiter du mal à un homme aussi bon que Mikhail ? Qui pouvait le haïr au point d'introduire une espionne parmi les dames d'atours de sa femme, de faire du mal à l'enfant d'une *barragana,* de jeter un sort, peut-être chargé de *laran,* contre sa virilité ?

« Emportez-la, dit enfin Aldaran d'une voix mal assurée. Accrochez son cadavre au sommet du château, pour que les *kyorebni* la dévorent ; elle a démérité des rites funèbres des serviteurs fidèles. »

Il attendit, impassible, que les gardes viennent chercher le cadavre de Mayra pour le dénuder et le suspendre afin qu'il soit déchiqueté par les grands oiseaux de proie. Aliciane entendit gronder le tonnerre au loin, puis de plus en plus près, et Aldaran s'approcha d'elle, pour lui parler d'une voix adoucie et tendre.

« N'aie plus peur, mon trésor ; elle est partie et ses maléfices avec elle. Nous allons vivre pour en rire, ma chérie. »

Il se laissa tomber dans un fauteuil à côté d'elle et lui prit la main, mais elle sentit, à son toucher, que lui aussi était inquiet, et même effrayé. Et elle n'avait pas assez de force pour le rassurer ; elle avait l'impression qu'elle allait de nouveau s'évanouir. Les malédictions de Mayra résonnaient à ses oreilles, comme les échos se répercutant dans les gorges autour de Rockraven quand, enfant, elle y criait pour s'amuser à entendre sa propre voix lui revenir, multipliée mille fois, des quatre coins des vents.

Vous n'aurez plus ni fille ni fils… Vos reins seront vides et secs comme un arbre mort… Le jour viendra où vous regretterez amèrement de n'être pas mort sans enfants… Le

souvenir des mots se répercuta, s'enfla, déferla sur elle ; elle s'affaissa dans le fauteuil, au bord de la pâmoison.

« Aliciane, Aliciane… »

Elle sentit des bras forts autour d'elle qui la soulevaient, la portaient sur le lit. Mikhail la déposa sur les coussins, s'assit près d'elle et lui caressa doucement les joues.

« Tu ne dois pas avoir peur de l'ombre, Aliciane. »

Elle exprima, tremblante, la première pensée qui lui vint à l'esprit :

« Elle a maudit votre virilité, mon seigneur.

— Je ne me sens guère menacé, répliqua-t-il avec un sourire.

— Pourtant… J'ai moi-même vu et me suis étonnée…, vous n'en avez pris aucune autre dans votre lit, en ces temps où j'étais trop alourdie, comme cela était votre habitude. »

Une ombre légère passa sur la figure de Mikhail et, en cet instant, leurs pensées furent si proches qu'Aliciane regretta ses paroles ; elle n'aurait pas dû raviver sa peur. Mais il lui dit, chassant fermement toute crainte par la gaieté :

« Quant à cela, Aliciane, je ne suis plus si jeune que je ne puisse vivre sans femme pendant quelques lunes. Deonara n'est pas mécontente d'être délivrée de moi, je pense ; mes étreintes n'ont jamais signifié pour elle qu'un devoir et des enfants morts. Et il me semble qu'aujourd'hui les femmes, à part toi, ne sont plus aussi belles que dans ma jeunesse. Cela ne m'a pas été pénible de renoncer à un plaisir que tu ne pouvais plus donner ; mais quand notre enfant sera né, quand tu seras remise, tu verras que les paroles de cette femme mauvaise n'ont eu aucun effet sur ma virilité. Tu me donneras un fils, Aliciane ; sinon, nous passerons au moins des heures joyeuses ensemble.

— Puisse le Seigneur de Lumière nous l'accorder », murmura-t-elle, frémissante.

Il se pencha pour l'embrasser tendrement mais le contact de ses lèvres les rapprocha encore, leur fit partager la peur et, brusquement, une douleur vive la poignarda. Comme sous l'effet d'un choc, il se redressa en criant aux femmes :

« Occupez-vous de ma dame ! »

Mais elle se cramponna à lui.

« Mikhail, j'ai peur, chuchota-t-elle et elle capta sa pensée : *Certes ce n'est pas de bon augure, que ses douleurs commencent alors que les malédictions de cette sorcière résonnent encore à ses oreilles…* Elle sentit, aussi, la ferme discipline avec laquelle il bridait et contrôlait ses pensées, afin que la terreur ne décuple pas, en passant d'un esprit à l'autre. Il ordonna, avec douceur :

« Tu dois essayer de ne penser qu'à notre enfant, Aliciane, de lui donner de la force ; ne pense qu'à notre enfant… et à mon amour. »

Le soleil allait se coucher. Des nuages se massaient sur les hauteurs derrière le château d'Aldaran, d'immenses nuées d'orage montant de plus en plus haut, mais là où planait Donal le ciel était bleu et pur. Son corps menu était étendu sur une légère charpente de bois, entre de larges ailes du cuir le plus mince fixées à une armature étroite. Porté par les courants aériens il planait, une main pendant de chaque côté pour se diriger sur les rafales de vent à droite ou à gauche. L'air le portait, et le petit joyau matrice incrusté sur la traverse. Il avait construit lui-même le planeur de lévitation, avec seulement un peu d'aide des palefreniers. Plusieurs garçons de la maison possédaient de tels jouets, dès que leur entraînement à manier la pierre-étoile leur permettait de se livrer à l'art de la lévitation sans trop de risques. Mais la plupart de ces enfants étaient à leurs leçons ; Donal s'était glissé vers le sommet du château et s'était élancé seul, tout en sachant que le châtiment serait une interdiction de se servir du planeur, peut-être pendant des jours. Il sentait la tension, la peur, partout dans le château.

Une traîtresse exécutée, mourant avant d'être touchée, un charme de mort sur elle. Elle avait maudit la virilité du seigneur d'Aldaran…

La rumeur s'était répandue comme des flammes aux alentours du château d'Aldaran, alimentée par les quelques femmes qui avaient été dans la chambre d'Aliciane et avaient assisté à tout ; elles en avaient trop vu pour garder le silence, trop peu pour en donner un récit véridique.

Elle avait proféré des malédictions contre la petite *barragana* et Aliciane de Rockraven avait été prise des premières douleurs. Elle avait maudit la virilité du seigneur d'Aldaran et il était vrai qu'il n'en avait pris nulle autre dans son lit, lui qui avait toujours pris une femme différente à chaque changement de lune. Une nouvelle question inquiétante, dans les rumeurs, faisait frémir Donal : était-ce la dame de Rockraven qui avait jeté un sort sur sa virilité afin qu'il n'en désirât aucune autre et qu'elle gardât sa place dans ses bras et dans son cœur ?

Un des hommes, un homme d'armes grossier, avait ri d'un rire gras et suggestif en disant :

« Celle-là n'a pas besoin de sorts ; si la dame Aliciane jetait ses jolis yeux sur moi, je mettrais volontiers en gage ma virilité. »

Mais le maître d'armes avait répliqué :

« Tais-toi, Radan. De tels propos sont malséants chez les jeunes gens et vois un peu qui se dresse parmi eux ? Retourne à ton travail, ne reste pas planté là à bavarder et à raconter des vilaines histoires. »

Quand l'homme fut parti, le maître d'armes dit avec bonté :

« Ces propos sont malséants mais il plaisantait, Donal ; il est désolé parce qu'il n'a pas de femme à lui, et il ne parlerait pas ainsi d'une jolie dame. Il ne voulait pas manquer de respect à ta mère, Donal. Il y aura certes de grandes réjouissances à Aldaran si Aliciane de Rockraven lui donne un héritier. Tu ne dois pas te fâcher de ces paroles inconsidérées ; si tu écoutes tous les chiens qui aboient, tu n'auras pas le loisir d'apprendre la sagesse. Va à tes leçons, Donal, et ne perds pas ton temps à te vexer de ce que disent les ignorants de leurs supérieurs. »

Donal était parti mais pas à ses leçons ; il avait porté son planeur sur les hauteurs du château et s'était envolé sur les courants aériens, et maintenant il planait, laissant derrière lui les pensées angoissantes, oubliant les souvenirs, tout entier à l'ivresse du vol à la manière d'un oiseau, tantôt montant vers le nord, tantôt à l'ouest où le grand soleil cramoisi effleurait les montagnes.

Un faucon doit éprouver cela, quand il plane… Sous ses doigts sensibles, l'aile de cuir et de bois s'inclina légèrement et il se glissa dans le courant en se laissant porter par le vent. Son esprit plongea dans l'hyper-conscience du joyau, il voyait le ciel non comme un vide bleu mais comme un immense réseau de champs et de courants d'air faits pour le porter, il tombait, plus bas, plus bas jusqu'à ce qu'il semblât qu'il allait frapper un grand pic escarpé et s'y écraser, mais à la dernière minute il laissa un courant ascendant l'emporter et le soulever, il planait sur le vent… Il flottait, sans pensées, il planait dans l'extase.

La lune verte, Idriel, apparut très bas, bossue et informe dans le ciel rougeoyant ; le croissant d'argent de Mormallor n'était que la plus pâle des ombres ; et la violette Liriel, la plus grande des lunes, presque pleine, commençait à monter lentement de l'horizon de l'est. Un sourd grondement de tonnerre venant des nuages massés derrière le château raviva les souvenirs et l'appréhension de Donal. Il ne serait peut-être pas châtié pour avoir abandonné ses leçons dans un moment pareil mais s'il restait après le coucher du soleil il serait certainement puni. Des vents forts se levaient au crépuscule et un an plus tôt environ, un des pages du château avait écrasé son planeur et s'était fracturé un coude sur un des rochers. Il avait eu de la chance de ne pas se tuer, disait-on. Donal jeta un œil prudent vers les remparts, en cherchant un courant ascendant qui le porterait sur les hauteurs…, sinon il devrait se poser sur les pentes au pied de la forteresse et porter son planeur, qui était léger mais fort encombrant tant il était immense, et remonter à pied. Sentant la plus faible des pressions aériennes, amplifiée par la conscience de la matrice, il saisit un courant ascendant qui, s'il savait bien s'en servir, le transporterait au-dessus du château et au-delà, et d'où il pourrait se laisser descendre sur les toits.

En s'élevant il put voir le corps nu et enflé d'une femme accroché là, la figure déjà déchiquetée par les *kyorebni* qui tournoyaient tout autour. Déjà elle était méconnaissable et Donal frémit. Mayra avait été bonne pour lui à sa façon. Avait-elle réellement maudit sa mère ? Il frissonna en prenant conscience pour la première fois de la mort.

Les gens meurent. Ils meurent vraiment et ils sont mis en pièces par les oiseaux de proie. Ma mère pourrait mourir en couches, aussi… Un spasme de terreur le secoua et il sentit les fragiles ailes du planeur, libérées du contrôle de son esprit et de son corps, trembler et glisser vers le sol, tomber… Rapidement, il les maîtrisa, fit remonter le planeur, ramena son corps en lévitation jusqu'à ce qu'il retrouve le courant. Mais il pouvait à présent sentir la légère tension et le choc dans l'atmosphère, l'électricité statique.

Un coup de tonnerre éclata au-dessus de lui ; un éclair fulgura sur les hauteurs du château d'Aldaran, portant aux narines de Donal une odeur d'ozone et de brûlé. Dans le fracas assourdissant, Donal vit sans rien entendre le flamboiement de la foudre et des éclairs dans la masse de nuages au-dessus des tours. Soudain effrayé, il pensa : *Je dois descendre, sortir de là ; il n'est pas sûr de voler quand l'orage menace…* On lui avait dit et répété de toujours guetter des éclairs dans les nuages, avant de laisser s'envoler le planeur.

Un brusque courant descendant violent s'empara de lui, envoya le fragile appareil de bois et de cuir plonger vers le sol ; Donal, réellement effrayé, se cramponna aux poignées, en gardant assez de raison pour ne pas tenter de le combattre trop tôt. Il avait l'impression qu'il allait s'écraser sur les rochers mais il se força à rester inerte sur la charpente, cherchant avec son esprit un courant transversal. Précisément au bon moment, il raidit son corps, fixa son esprit sur la conscience de la matrice, et sentit la lévitation et le courant transversal le soulever de nouveau.

Maintenant. Vite et avec soin. Je dois monter jusqu'au niveau du château, attraper le premier courant descendant. Il n'y a pas de temps à perdre… Mais maintenant l'air paraissait lourd et dense et Donal ne pouvait plus y voir les courants. De plus en plus effrayé, il envoya sa conscience dans toutes les directions mais il ne put sentir que les fortes charges magnétiques de l'orage.

Cet orage est anormal, aussi ! Il est comme celui de l'autre jour. Ce n'est pas un véritable orage. C'est autre chose. Ma mère ! Ah, ma mère ! L'enfant terrifié, cramponné aux

montants du planeur, eut l'impression d'entendre Aliciane crier d'effroi : « Ah ! Donal, que va devenir mon garçon ? » et il sentit son corps se convulser de terreur, le planeur échappant à son contrôle, il tombait..., tombait... S'il avait été moins léger, ses ailes moins grandes, il se serait brisé sur les rochers mais les courants aériens, même si Donal ne pouvait les voir, le portèrent. Au bout d'un moment, la chute s'arrêta et il se remit à dériver latéralement. Alors en se servant de son *laran* – la force de lévitation conférée à son corps et son esprit par le joyau matrice – et de son entraînement pour détecter les courants dans l'orage magnétique, Donal commença à lutter pour sa vie. Il chassa la voix qu'il pouvait presque entendre, la voix de sa mère hurlant de peur et de douleur. Il chassa la terreur qui lui avait permis de voir son propre corps déchiqueté sur les rochers au-dessous de lui. Il se força à se submerger totalement dans son *laran* en faisant des ailes de cuir et de bois des extensions de ses propres bras étendus, il sentit les courants d'air qui les secouaient comme s'ils soufflaient sur ses propres membres.

Maintenant... remonte... juste un peu... essaye de gagner quelques longueurs vers l'ouest... Il se força à devenir inerte tandis qu'un nouvel éclair fulgurait des nuages, il sentit la foudre tomber derrière lui. *Pas de contrôle... il va n'importe où... il n'a pas de maîtrise...* et la maxime de la bonne *léronis* qui lui avait appris le peu qu'il savait lui revint : *L'esprit entraîné peut toujours maîtriser n'importe quelle force de la nature...* Rituellement, Donal se le répéta.

Je n'ai à craindre ni le vent, ni l'orage ni la foudre, l'esprit entraîné peut maîtriser... Mais Donal n'avait que dix ans et il se demanda avec ressentiment si jamais Margali avait conduit un planeur dans un orage.

Un coup de tonnerre assourdissant l'assomma momentanément ; il sentit soudain la pluie battante sur son corps glacé et lutta contre les tremblements qui menaçaient de le priver du contrôle des ailes qui battaient.

Là. De la fermeté. Descends, descends le long de ce courant... jusqu'au sol, le long de la pente... pas le temps de jouer avec un autre courant ascendant. Là, en bas, je serai à l'abri de la foudre...

Ses pieds avaient presque touché le sol quand un nouveau courant ascendant violent s'empara des grandes ailes et le projeta de nouveau dans les airs, loin de la sécurité de la pente. Sanglotant, luttant contre la machine, il essaya de forcer le planeur à redescendre, il se jeta par-dessus bord et se suspendit à la verticale, cramponné aux traverses au-dessus de sa tête, laissant les larges ailes ralentir sa chute irrégulière. Il sentit, à travers sa peau, le coup de foudre et eut recours à toute sa force pour la détourner, pour le projeter *ailleurs*. Ses mains serraient frénétiquement les montants, il entendit la foudre et le coup de tonnerre monstrueux, il vit avec horreur un des grands rochers dressés se fendre en deux dans un craquement assourdissant. Ses pieds touchèrent terre ; il tomba lourdement et roula sur lui-même en sentant les montants du planeur se briser. Une vive douleur lui transperça l'épaule quand il tomba mais il lui resta assez de force et de conscience pour se laisser aller, comme on le lui avait appris au maniement des armes, pour tomber sans la résistance musculaire qui pouvait fracturer les os. Vivant, meurtri, en larmes, il resta assommé sur la pente rocailleuse, il sentit les courants des éclairs, fulgurant au hasard tout autour de lui, entendit le tonnerre roulant de sommet en sommet.

Quand il eut repris haleine, il se releva. Les deux montants des ailes du planeur étaient brisés mais c'était réparable. La vue du rocher fendu lui donna la nausée et le vertige ; sa tête bourdonnait. Mais il comprit qu'en dépit de tout cela il avait la chance d'être en vie. Il ramassa le jouet cassé, laissant les ailes se replier, et commença à gravir lentement et péniblement la pente vers le portail du château.

« Elle me hait ! s'écria Aliciane terrifiée. Elle ne veut pas naître ! »

Dans les ténèbres qui semblaient planer autour de son esprit, elle sentit Mikhail saisir et maintenir ses mains agitées.

« Mon tendre amour, c'est de la folie », murmura-t-il en la serrant contre lui, repoussant fermement ses propres craintes. Lui aussi sentait l'étrangeté de ces éclairs qui fulguraient et crépitaient au-delà des hautes fenêtres et la terreur d'Aliciane renforçait la sienne. Il semblait qu'il y eût une autre personne

dans la chambre, en dehors de la femme effrayée, en dehors de la calme Margali assise la tête baissée, sans les regarder, sa figure illuminée de bleu par le scintillement de la pierre matrice. Mikhail sentait les ondes apaisantes émanant de Margali qui essayait de les en entourer ; il s'efforça d'abandonner son esprit et son corps à cette paix, de se détendre. Il entama la profonde respiration rythmée qu'il avait apprise, pour se contrôler, et au bout d'un moment il sentit qu'Aliciane se détendait aussi.

Où, alors, d'où la terreur, la lutte…

C'est elle, qui va naître… c'est sa peur, sa résistance…

La naissance est une terrible épreuve ; il devait y avoir quelqu'un pour la rassurer, quelqu'un qui l'attende avec amour… Aldaran avait rendu ce service à la naissance de tous ses enfants ; il avait senti l'effroi et la rage de l'esprit non formé, poussé par une force qu'il ne comprenait pas. À présent, fouillant ses souvenirs (les enfants de Clariza avaient-ils été aussi forts ? Les bébés de Deonara… aucun n'avait été capable de lutter pour la vie, pauvres petits si faibles…), il se tendit, il chercha les pensées éparses de l'enfant qui luttait, déchiré par la douleur et la peur de la mère. Il tenta de transmettre des pensées apaisantes d'amour, de tendresse ; pas en paroles, car l'enfant à naître ne connaissait aucune langue, mais il forma des mots pour lui et pour Aliciane, afin de concentrer leurs émotions, de donner un sentiment de chaleur et de bienvenue.

Tu ne dois pas avoir peur, petite créature ; ce sera bientôt fini… tu respireras librement, nous te tiendrons dans nos bras et nous l'aimerons… tu es attendue depuis longtemps et profondément aimée… Il chercha à transmettre l'amour et la tendresse, à bannir de son esprit la pensée effrayante des fils et de la fille qu'il avait perdus, alors que tout son amour ne pouvait les suivre dans les ténèbres que leur *laran* naissant projetait sur leur cerveau. Il essaya de chasser le souvenir de la faible et pitoyable lutte des enfants de Deonara, qui n'avaient jamais vécu pour aspirer leur premier souffle d'air… *Les ai-je assez aimés ? Si j'avais mieux aimé Deonara, ses enfants se seraient-ils battus plus farouchement pour vivre ?*

« Tirez les rideaux », dit-il au bout d'un moment et une des femmes alla sur la pointe des pieds à la fenêtre pour masquer le

ciel assombri. Mais le tonnerre grondait dans la chambre et même à travers les rideaux on voyait flamboyer les éclairs. « Vois comment elle va, la toute petite », dit la sage-femme et Margali se leva pour venir imposer ses mains douces sur le corps d'Aliciane, lui communiquer sa conscience, contrôler sa respiration et la progression de l'accouchement. Une femme avec du *laran*, portant un enfant, ne pouvait être physiquement examinée ni touchée, de crainte de blesser ou d'effrayer l'enfant par une pression négligente. La *léronis* pouvait percevoir son état grâce à ses pouvoirs télépathiques et psychokinétiques. Aliciane sentit le contact apaisant et son visage convulsé se détendit, mais quand Margali se retira elle cria, soudain terrifiée :

« Ah ! Donal, Donal… que va devenir mon garçon ? »

Dame Deonara Ardais-Aldaran, une femme menue d'un certain âge, s'approcha à pas de loup d'Aliciane et prit sa main fine dans la sienne en murmurant :

« Ne crains rien pour Donal, Aliciane. Avarra veille sur toi et je te jure que désormais je serai pour lui une mère, aussi tendre que s'il était mon propre fils.

— Vous avez toujours été bonne pour moi, Deonara, souffla Aliciane, et j'ai cherché à vous voler Mikhail.

— Mon enfant, mon enfant, ce n'est pas le moment d'y penser ; si tu peux donner à Mikhail ce que je ne pouvais lui donner, tu seras alors ma sœur et je t'aimerai comme Cassilda aimait Camilla, je le jure », assura Deonara en se penchant pour embrasser la joue pâle d'Aliciane. « Reste en paix, *breda,* ne pense qu'au petit enfant qui va venir dans nos bras. Je l'aimerai aussi. »

Tendrement enlacée par le père de l'enfant, par la femme qui jurait d'accueillir son bébé comme le sien, Aliciane aurait dû se sentir réconfortée. Mais alors que la foudre tombait sur les hauteurs et que le tonnerre frappait les murs du château, elle sentait la terreur l'envahir, la pénétrer. *Est-ce la terreur de l'enfant ou la mienne ?* Son esprit dérivait dans les ténèbres, sous les apaisements de la *léronis*, sous les paroles rassurantes de Mikhail qui ne cessait de projeter de l'amour et de la tendresse. *Est-ce pour moi ou seulement pour l'enfant ?* Cela

n'avait plus d'importance, elle ne voyait pas plus loin. Avant, elle avait toujours eu un vague sentiment de ce qui se passerait après, mais maintenant il semblait n'y avoir rien au monde que son propre effroi, la peur de l'enfant, la rage informe et inexprimée. Il lui semblait que la rage se confondait avec le tonnerre, que les douleurs de l'enfantement qui la tenaillaient flamboyaient et s'assombrissaient comme les éclairs…, la foudre ne tombait pas sur la montagne mais dans son corps violé et tout autour…, la terreur, la rage, la fureur se déchaînaient en elle…, la foudre apportait la rage et la douleur. Elle haleta, se débattit pour respirer, elle poussa un grand cri et son esprit sombra, presque avec soulagement, dans l'obscurité, dans le silence et dans le néant…

« Aïe ! C'est une petite furie », dit la sage-femme en tenant délicatement le bébé qui se débattait. « Il faut la calmer, *donna*, avant que je coupe le cordon qui la relie à sa mère, sinon elle va trop remuer et saigner… mais elle est forte, c'est une petite femme bien solide ! »

Margali se pencha sur le bébé hurlant. Son visage était rouge foncé, convulsé de fureur, les yeux presque fermés, crispés, d'un bleu vif. Un épais duvet roux couvrait la petite tête ronde. Margali posa ses mains fines sur le corps nu de l'enfant en chantonnant tout bas. À son contact, le bébé se calma un peu et cessa de s'agiter ; la sage-femme put couper le cordon ombilical et le nouer. Mais quand elle reprit le bébé et l'enveloppa dans une couverture chaude, il se remit à hurler et à se débattre et elle le déposa, les mains tremblantes.

« Aïe ! Evanda nous garde, c'est une de *celles-là !* Eh bien ! quand elle sera grande la petite demoiselle n'aura pas à craindre le viol, si elle peut déjà frapper avec le *laran*. Je n'ai jamais entendu parler de cela chez un aussi petit bébé !

— Tu lui as fait peur », dit Margali en souriant, mais quand elle se saisit de l'enfant son sourire disparut ; comme toutes les femmes de Deonara, elle avait aimé la douce Aliciane. Pauvre petite, perdre une mère aussi tendre, si tôt !

Mikhail d'Aldaran s'agenouilla, la figure empreinte de détresse, à côté du corps de celle qu'il avait aimée. « Aliciane, Aliciane, ma bien-aimée », gémit-il. Puis il releva un visage

plein d'amertume. Deonara avait repris le bébé à Margali et le serrait contre son maigre sein, avec l'avidité farouche d'une femme privée d'enfants.

« Tu ne seras pas mécontente, Deonara, de ne pas avoir de rivale pour élever cette enfant, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas digne de toi, Mikhail, répondit-elle. J'aimais Aliciane, mon seigneur. Voudrais-tu que je rejette son enfant, ne puis-je mieux prouver mon amour qu'en l'élevant aussi tendrement que si elle était à moi ? Prends-la donc, mon mari, jusqu'à ce que tu te trouves un autre amour. » Malgré ses efforts, la dame d'Aldaran ne pouvait réprimer l'aigreur de sa voix. « Elle est ton unique enfant vivant. Et si elle a déjà du *laran*, elle aura besoin de beaucoup de soins. Mes pauvres bébés n'ont jamais vécu aussi longtemps. »

Elle déposa l'enfant dans les bras de Mikhail et il contempla, avec une infinie tendresse et un grand chagrin, sa fille unique.

La malédiction de Mayra résonnait dans sa tête : *Vous n'en prendrez aucune autre dans votre lit… vos reins seront vides et secs comme l'arbre mort…* Comme si sa détresse se communiquait au bébé, il se remit à se débattre et à hurler dans sa couverture. Au-dehors, l'orage se déchaînait.

Don Mikhail examina le visage de sa fille. Elle paraissait infiniment précieuse à l'homme sans enfants, plus encore si la malédiction se réalisait. Elle était toute raide dans ses bras, elle criait, sa petite figure toute plissée comme si elle cherchait à couvrir le fracas de l'orage, ses petits poings crispés de fureur. Mais déjà, il pouvait voir dans son visage un double minuscule et flou de celui d'Aliciane, les sourcils arqués et les pommettes hautes, les yeux d'un bleu vif, le duvet roux.

« Aliciane est morte pour me faire ce merveilleux cadeau. Allons-nous lui donner le nom de sa mère, en souvenir ? »

Deonara recula en tremblant.

« Voudrais-tu donner à ta fille unique le nom de la mort, mon seigneur ? Cherche un nom de meilleur augure !

— À ton aise. Choisis le nom qui te plaira, *domna*.

— J'aurais nommé notre première fille Dorilys, si elle avait vécu assez longtemps pour avoir un nom. Qu'elle porte celui-là, en gage de mon amour maternel pour elle », murmura Deonara

en caressant du bout du doigt la joue douce comme un pétale de rose. « Aimes-tu ce nom, petite femme ? Voyez…, elle dort. Elle est fatiguée d'avoir tant crié… »

Au-delà des fenêtres de la chambre, l'orage s'éloigna et se tut, et l'on n'entendit plus que le lent ruissellement des dernières gouttes de pluie.

3
ONZE ANS PLUS TARD

C'ÉTAIT l'heure sombre juste avant l'aube. La neige tombait sans bruit sur le monastère de Nevarsin, déjà enfoui sous une couche épaisse.

Il n'y avait pas de cloche ou, s'il y en avait une, elle sonna silencieusement, sans être entendue, dans les appartements du père prieur. Pourtant, dans chaque cellule, dans chaque dortoir, les frères, les novices et les élèves se réveillèrent comme à un signal silencieux.

Allart Hastur d'Elhalyn ouvrit brusquement les yeux, son esprit réagissant à cet appel. Les premières années, il lui était souvent arrivé de continuer de dormir sans l'entendre et, dans le monastère, personne n'avait le droit de réveiller un autre ; cela faisait partie de l'éducation, les novices devaient entendre l'inaudible et voir ce qui ne pouvait être vu.

Il ne sentait pas le froid non plus, bien qu'il ne fût couvert que du capuchon de sa longue robe ; il était arrivé maintenant à ce que son corps engendre de la chaleur pour le réchauffer pendant son sommeil. Sans avoir besoin de lumière, il se leva, remonta le capuchon sur le simple vêtement de dessous qu'il portait nuit et jour et glissa ses pieds nus dans de grossières sandales de paille tressée. Dans ses poches, il fourra le petit livre de prières, l'étui à plumes et la corne à encre fermée, son écuelle et sa cuiller ; il avait maintenant dans ses poches tout ce qu'un moine avait le droit de posséder et d'utiliser. Don Allart Hastur n'était pas encore un frère ordonné de Saint-Valentin-des-Neiges à Nevarsin. Il lui faudrait encore un an avant d'atteindre le détachement final, hors du monde qui s'étendait

au-dessous de lui, un monde troublant qu'il se rappelait chaque fois qu'il bouclait la courroie de cuir de ses sandales, car dans le monde des Domaines, là en bas, *porteur de sandales* était l'ultime insulte pour un homme, cela sous-entendait qu'on avait un comportement efféminé ou pire. Aujourd'hui encore, en bouclant la courroie, il dut faire un effort pour bannir ce souvenir de son esprit en respirant lentement trois fois, puis un arrêt et encore trois profondes respirations suivies d'une prière murmurée en rapport avec l'offense ; mais Allart avait douloureusement conscience de l'ironie de la chose.

Prier pour que mon frère soit en paix, lui qui m'a lancé cette insulte, alors que c'est lui qui m'a poussé ici, pour le salut de ma raison. Conscient d'éprouver encore de la colère et du ressentiment, il recommença le rite respiratoire, en chassant fermement son frère de son esprit, en se souvenant des paroles du père prieur.

« Tu n'as aucun pouvoir sur le monde ni sur les choses du monde, mon fils ; tu as renoncé à tout désir de ce pouvoir. Celui que tu es venu chercher ici est le pouvoir sur les choses intérieures. La paix ne viendra que lorsque tu auras pleinement conscience que tes pensées ne viennent pas de l'extérieur ; elles te viennent de l'intérieur ; alors elles sont entièrement tiennes, les seules choses de l'univers sur lesquelles il est permis d'avoir un pouvoir total. C'est toi, pas tes pensées ni tes souvenirs, qui gouvernes ton esprit, et c'est toi, et nul autre, qui leur ordonnes de venir ou de partir. L'homme qui permet à ses propres pensées de le tourmenter est comme celui qui serre un scorpion sur son sein en le priant de le piquer. »

Allart répéta l'exercice et, quand il eut fini, le souvenir de son frère avait disparu de son esprit. *Il n'a aucune place ici, pas même dans mon esprit ni dans ma mémoire.* Calmé, son haleine se transformant en buée blanche devant sa bouche, il quitta sa cellule et suivit silencieusement le long corridor.

La chapelle, que l'on atteignait par un court passage dans la neige tombante, était la partie la plus ancienne du monastère. Il y avait quatre siècles, le premier groupe de frères était venu là pour être au-dessus du monde auquel ils désiraient renoncer ; ils avaient creusé leur monastère dans la roche vive de la

montagne, en agrandissant la petite grotte où, disait-on, saint Valentin des Neiges avait passé sa vie. Autour des restes de l'ermite, une ville avait poussé : Nevarsin, la Cité des Neiges. Maintenant plusieurs bâtiments s'y blottissaient, chacun construit de la main des moines, défiant le confort de ce temps ; les frères se vantaient de ce qu'aucune pierre n'avait été déplacée à l'aide d'une matrice, ni par aucun autre moyen que le labeur des mains et de l'esprit.

La chapelle était obscure, une seule petite veilleuse brûlait dans le tabernacle où la statue du saint Porteur de Fardeaux se dressait au-dessus de sa dernière demeure. Allart, marchant sans bruit, les yeux fermés comme l'exigeait la règle, tourna dans sa rangée, à son banc ; d'un seul mouvement, la confrérie s'agenouilla. Allart, les yeux toujours fermés selon la règle, entendit le glissement de pieds, les tâtonnements de quelque novice qui devait encore compter sur la vue extérieure et non uniquement intérieure pour déplacer son corps maladroit dans l'obscurité du monastère. Les élèves, qui n'avaient pas fait de vœux et qui n'étaient pas très avancés dans l'étude, trébuchaient dans le noir, ignorant pourquoi les moines ne permettaient pas de lumière et n'en avaient nul besoin. En chuchotant, en se bousculant, ils butaient et tombaient parfois, mais finalement tous prirent la place désignée. Encore une fois rien ne rompit le silence et les moines se levèrent d'un seul mouvement discipliné, obéissant de nouveau à un signal invisible du père prieur, et leurs voix s'élevèrent pour chanter matines :

« Notre Pouvoir a créé
Le Ciel et la Terre,
Les montagnes et les vallées,
La nuit et le jour,
Homme et femme,
Humain et non-humain.
Ce Pouvoir ne peut être vu,
Ne peut être entendu,
Ne peut être mesuré
Autrement que par l'esprit
Qui tient de ce Pouvoir ;

Je le nomme Divin… »

C'était quotidiennement le moment de la journée où les questions intérieures d'Allart, ses recherches et son angoisse, disparaissaient totalement. En écoutant ses frères chanter, jeunes et vieux, d'une voix aiguë d'enfant ou chevrotante de vieillesse, sa propre voix noyée dans la grande affirmation, il perdait tout sens de lui-même en tant qu'entité séparée, chercheuse, interrogatrice. Il se fiait, en planant, à la certitude qu'il faisait partie de quelque chose de plus grand que lui-même, partie du grand Pouvoir qui maintenait en mouvement les lunes, les étoiles, le soleil et tout l'univers inconnu au-delà, qu'il avait là sa vraie place dans l'harmonie, que, s'il disparaissait, il laisserait un trou de la taille d'Allart dans l'Esprit universel, un espace qui ne serait jamais modifié ni remplacé. En écoutant le chant, il était en paix. Le son de sa propre voix, une voix de ténor bien travaillée, lui donnait du plaisir, mais pas plus que toutes les autres, tout comme celle du vieux frère Fenelon à côté de lui, fausse, éraillée et chevrotante. Chaque fois qu'il chantait avec ses frères, il se rappelait les premiers mots qu'il avait lus de saint Valentin des Neiges, des mots qui lui étaient revenus dans les années de son plus grand tourment, qui lui avaient apporté la première paix qu'il ait connue depuis qu'il était sorti de l'enfance.

« Chacun de nous est comme une seule voix dans un chœur immense, une voix comme aucune autre ; chacun de nous chante pendant quelques années dans ce vaste chœur et puis cette voix est à jamais réduite au silence, et d'autres voix prennent sa place ; mais chaque voix est unique et aucune n'est plus belle que l'autre ni ne peut chanter le chant d'un autre. Pour moi rien n'est mauvais que la tentative de chanter le chant d'un autre ou avec la voix d'un autre. »

Et Allart, lisant ces mots, avait compris que depuis l'enfance il s'efforçait, sur l'ordre de son père et de ses frères, de ses précepteurs, maîtres d'armes et palefreniers, serviteurs et supérieurs, de chanter un chant qui ne serait jamais le sien, d'une voix qui ne serait jamais la sienne. Il était devenu un *cristoforo,* ce qui était jugé malséant pour un Hastur, un

descendant de Hastur et de Cassilda, un descendant des dieux, doué de *laran ;* un Hastur d'Elhalyn, près des lieux saints de Hali où jadis les dieux avaient marché. Tous les Hastur, depuis des temps immémoriaux, avaient adoré le Seigneur de Lumière. Pourtant Allart était devenu un *cristoforo* et le moment était venu où il avait quitté sa famille et renoncé à son héritage pour venir là et devenir le frère Allart, son lignage à demi oublié même par les frères de Nevarsin.

Oublieux de lui-même et cependant pleinement conscient de sa place individuelle et unique dans le chœur, dans le monastère, dans l'univers, Allart chanta les longs cantiques ; puis il alla, toujours à jeun, à son travail de la matinée, apporter le petit déjeuner aux novices et aux élèves dans le réfectoire extérieur. Il portait les pots de thé fumant et la bouillie de haricots chaude aux garçons, les servait dans des écuelles et des bols de grès, remarquant les jeunes mains glacées qui se plaquaient autour des bols pour se réchauffer. La plupart des garçons étaient trop jeunes pour avoir maîtrisé la technique de la chaleur interne et il savait que certains gardaient leur couverture enroulée sous leurs habits. Il éprouvait pour eux un détachement compatissant en se rappelant comme il avait souffert du froid avant que son esprit ignorant apprenne à réchauffer son corps ; mais ils avaient des repas chauds et des couvertures supplémentaires et plus ils sentiraient le froid, plus vite ils s'appliqueraient à le vaincre.

Il gardait le silence (tout en sachant qu'il devrait les réprimander) quand ils se plaignaient de la grossièreté de la nourriture ; là, dans le réfectoire des enfants on servait une alimentation riche et luxueuse, par rapport à la sienne. Lui-même n'avait goûté à des plats chauds que deux fois depuis son entrée dans le régime monastique, chaque fois après s'être livré à un travail sortant de l'ordinaire dans les cols profonds, pour sauver des voyageurs enneigés. Le père prieur avait estimé que son corps avait été gelé au point de compromettre sa santé et lui avait ordonné de manger chaud et de dormir sous des couvertures supplémentaires pendant quelques jours. Normalement, Allart avait si bien discipliné son corps que l'été

ou l'hiver lui étaient indifférents, et son corps faisait bon usage de tous les aliments qu'on lui donnait, chauds ou froids.

Un petit garçon désolé, le fils choyé d'un des Domaines des Plaines, dont les cheveux soigneusement coupés encadraient de boucles son visage, grelottait si fort, enveloppé dans son habit et sa couverture, qu'Allart qui lui servait une seconde ration de bouillie – car les enfants avaient le droit de manger autant qu'ils le désiraient, en raison de leur croissance – lui dit gentiment :

« Dans un petit moment, tu ne sentiras plus autant le froid. La nourriture te réchauffera. Et tu es chaudement vêtu.

— Chaudement ? s'exclama l'enfant stupéfait. Je n'ai pas mon manteau de fourrure et je crois que je vais mourir gelé ! »

Il était au bord des larmes et Allart posa une main compatissante sur son épaule.

« Tu ne mourras pas, petit frère. Tu apprendras que tu peux avoir chaud sans vêtements. Sais-tu que les novices, ici, dorment sans couverture ni habit, nus sur la pierre ? Et que personne n'est encore mort de froid. Aucun animal ne porte de vêtements, leur corps s'adapte au climat sous lequel ils vivent.

— Les animaux ont de la fourrure, protesta l'enfant boudeur. Je n'ai que ma peau !

— C'est la preuve que tu n'as pas besoin de fourrure, répliqua Allart en riant. Car si tu avais besoin de fourrure pour avoir chaud, tu serais né tout velu, petit frère. Tu as froid parce que dans ton enfance on t'a dit qu'on avait froid dans la neige et ton esprit a cru ce mensonge ; mais un jour viendra, avant l'été même, où toi aussi tu courras pieds nus dans la neige et n'en souffriras pas. Tu ne me crois pas maintenant, mais rappelle-toi ce que je te dis, mon enfant. Et maintenant mange ta bouillie et sens-la se mettre au travail dans le fourneau de ton corps, pour apporter de la chaleur à tous tes membres. »

Il caressa la joue mouillée de larmes et retourna à son travail.

Lui aussi s'était révolté contre la dure discipline des moines ; mais il avait eu confiance en eux et leurs promesses avaient été tenues. Il était en paix, l'esprit discipliné pour contrôler, ne vivant qu'au jour le jour sans le tourment de la prescience, son

corps devenu un fidèle serviteur faisant ce qu'on lui disait sans exiger plus qu'il n'avait besoin pour rester en bonne santé.

Depuis qu'il était là, il avait vu arriver quatre groupes de ces enfants, pleurant de froid, se plaignant de la mauvaise nourriture et des lits glacés, gâtés, exigeants… et ils partaient un an, ou deux ou trois plus tard, ayant appris à survivre, connaissant beaucoup de leur histoire passée et aptes à juger leur propre avenir. Ceux-ci également, y compris le petit garçon gâté qui avait peur de mourir de froid sans manteau de fourrure, repartiraient endurcis et disciplinés. À son insu, son esprit se projeta dans l'avenir, cherchant à savoir ce que deviendrait l'enfant, à se rassurer. Sa sévérité envers le garçon était justifiée, il le savait…

Allart se raidit, les muscles crispés comme cela n'était pas arrivé depuis sa première année. Automatiquement, il respira pour les détendre mais l'angoisse soudaine demeura.

Je ne suis pas ici. Je ne peux pas me voir à Nevarsin l'année prochaine… Est-ce ma mort que je vois ou bien dois-je partir ? Saint Porteur de Fardeaux, donne-moi de la force…

C'était cela qui l'avait amené au monastère. Il n'était pas, comme certains Hastur, *emmasca*, ni homme ni femme, doués de longue vie mais généralement stériles ; il y avait des moines dans ce couvent qui étaient nés ainsi, certes, et, seulement là, ils avaient trouvé le moyen de vivre avec ce qui, à cette époque, était une infirmité. Non, il avait su dès l'enfance qu'il était un homme, il avait été élevé comme il seyait au descendant d'une lignée royale, cinquième dans l'ordre de succession du trône des Domaines. Mais, même enfant, il avait eu un autre ennemi.

Il avait commencé à voir l'avenir avant même de pouvoir parler ; une fois, alors que son père nourricier était venu lui amener un cheval, il l'avait effrayé en lui disant qu'il était heureux qu'il eût amené le noir au lieu du gris qu'il avait précédemment choisi.

« Comment sais-tu que j'allais t'amener le gris ? demanda l'homme.

— Je vous ai vu me donner le gris et puis je vous ai vu me donner le noir, et j'ai vu que votre sac est tombé et vous avez rebroussé chemin et n'êtes pas venu du tout.

— Miséricorde d'Aldones, avait soufflé l'homme. Il est vrai que j'ai failli perdre mon sac dans le col et si je l'avais perdu il m'aurait fallu rebrousser chemin, car j'avais peu de provisions pour le voyage. »

Allart n'avait commencé à comprendre la nature de son *laran* que lentement, il voyait non pas l'unique avenir, le véritable avenir seul, mais tous les avenirs possibles, se déployant devant lui, chaque geste qu'il faisait donnant naissance à une dizaine de nouveaux choix. À quinze ans, quand il fut déclaré homme et passa devant le conseil des Sept pour être tatoué à la marque de sa Maison royale, ses jours et ses nuits devinrent une torture, car il voyait à chaque pas une douzaine de routes devant lui, cent choix naissaient de chaque choix, au point qu'il était paralysé, n'osant bouger dans la terreur du connu et du nouvel inconnu. Il ne savait pas comment s'en défendre et il ne pouvait vivre avec cela. Au maniement d'armes, il restait figé, il voyait à chaque coup d'épée douze façons de blesser ou de tuer l'adversaire, trois façons par lesquelles chaque coup qui lui était porté pouvait le toucher ou non. Les séances à la salle d'armes devenaient un tel cauchemar qu'il finissait par rester immobile devant le maître, tremblant comme une fille, incapable seulement de soulever son épée. La *léronis* de sa maison essaya d'atteindre son esprit et de lui montrer la voie pour sortir de ce labyrinthe mais Allart était paralysé par les différents chemins qu'il discernait et que son enseignement pouvait emprunter et, avec sa nouvelle sensibilité à l'égard des femmes, il se voyait la saisir inconsidérément au point que, finalement, il se cacha dans sa chambre, laissant les autres le traiter de lâche et d'imbécile, refusant de bouger ou de faire un seul pas de peur de ce qui se passerait, se prenant pour un phénomène, un fou…

Quand Allart se décida enfin à faire le long et terrifiant voyage – voyant à chaque instant le faux pas qui pourrait le jeter dans un précipice, pour y mourir ou rester blessé pendant des jours, se voyant fuir, rebrousser chemin – le père prieur l'accueillit, écouta son histoire et lui dit :

« Ni phénomène ni fou, Allart, mais bien affligé. Je ne peux pas te promettre que tu trouveras ici ta vraie voie ni que tu seras

guéri, mais peut-être pourrons-nous t'apprendre à vivre avec cette connaissance.

— La *léronis* pensait que je pourrais apprendre à la contrôler avec une matrice, mais j'avais peur », avoua Allart.

C'était la première fois qu'il se sentait libre de parler de peur ; la peur était interdite, la lâcheté un vice trop innommable pour un Hastur. Le père prieur hocha la tête et répondit :

« Tu as bien fait d'avoir peur de la matrice ; elle t'aurait contrôlé au moyen de ta peur. Peut-être pourrons-nous te montrer un moyen de vivre sans peur ; à défaut, tu parviendras peut-être à trouver un moyen de vivre avec tes craintes. Tu apprendras d'abord qu'elles sont à *toi*.

— Je l'ai toujours su. Je m'en suis senti assez coupable », protesta Allart mais le vieux moine sourit.

« Non. Si tu croyais vraiment qu'elles étaient à *toi,* tu n'éprouverais pas de culpabilité, ni de ressentiment, ni de colère. Ce que tu vois vient de l'extérieur de toi-même, cela peut arriver ou non mais échappe à ton contrôle. La peur est à toi, à toi seul, comme ta voix, ou tes doigts, ou ta mémoire, et par conséquent, il dépend de toi de la maîtriser. Si tu te sens impuissant contre ta peur, tu n'as pas encore reconnu qu'elle était à toi, pour en faire ce que tu veux. Sais-tu jouer du *rryl ? »*

Surpris par ce changement de sujet soudain, Allart, reconnut qu'on lui avait appris à jouer de la petite harpe à main, plus ou moins bien.

« Quand, au début, tes cordes ne faisaient pas les sons que tu voulais, maudissais-tu l'instrument ou tes mains maladroites ? Un moment est venu pourtant, je suppose, où tes doigts ont obéi à ta volonté. Ne maudis pas ton *laran* parce que ton esprit n'a pas été entraîné à le contrôler. » Il laissa Allart réfléchir à cela pendant un moment, puis il reprit : « Les avenirs que tu vois viennent de l'extérieur, engendrés ni par la mémoire ni par la peur ; mais cette peur monte en toi et paralyse ton choix de déplacement dans ces avenirs. C'est toi, Allart, qui crées la peur ; quand tu auras appris à maîtriser ta peur, alors tu pourras contempler sans crainte les nombreux chemins que tu foules et choisir celui que tu prendras. Ta peur est comme la main maladroite sur la harpe, qui brouille les sons.

— Mais comment puis-je m'empêcher d'avoir peur ? Je ne *veux* pas avoir peur !

— Dis-moi, lequel des dieux a mis cette peur en toi, comme un mauvais sort ? » Allart garda le silence, honteux, et le père prieur lui dit : « Tu parles *d'être* peureux. Cependant la peur est quelque chose que tu fais naître en toi, qui provient du manque de contrôle de ton esprit ; et tu apprendras à la regarder et à découvrir toi-même quand tu choisis d'avoir peur. La première chose que tu dois faire, c'est reconnaître que la peur est à *toi* et que tu peux lui dire de venir et de partir à volonté. Commence par ceci : chaque fois que tu éprouveras une peur qui t'empêche de choisir, pense : "Qu'est-ce qui me fait peur ? Pourquoi ai-je choisi de ressentir cette peur qui m'empêche de choisir au lieu d'éprouver la liberté de choisir ?" La crainte est une manière de ne pas te permettre de choisir librement ce que tu vas faire ; un moyen de laisser les réflexes de ton corps, et non les besoins de ton esprit, choisir pour toi. Et comme tu me l'as dit, ces derniers temps, tu as surtout choisi de ne rien faire, donc tes choix ne sont pas faits par toi-même mais par ta peur. Commence par là, Allart. Je ne peux pas te promettre de te délivrer de ta peur, je peux simplement te dire qu'un temps viendra où tu seras le maître, où la peur ne te paralysera pas… Tu es bien venu ici, n'est-ce pas ?

— J'avais plus peur de rester que de venir, murmura Allart en tremblant. » Le père prieur l'encouragea :

« Tu peux quand même choisir entre une peur plus ou moins grande. Maintenant tu dois apprendre à maîtriser la peur et à regarder au-delà ; et puis un jour, tu sauras qu'elle est à toi, ta servante, que tu peux commander à ta guise.

— Que tous les dieux le veuillent », souffla Allart.

Ainsi commença sa vie au monastère… et elle durait depuis maintenant six ans. Lentement, il avait maîtrisé ses craintes, une par une, les exigences de son corps, il avait appris à chercher parmi les avenirs déconcertants étalés devant lui le moins dangereux. Puis son avenir s'était restreint, jusqu'à ce qu'il se voie uniquement là, vivant au jour le jour, faisant ce qu'il devait, ni plus ni moins.

À présent, au bout de six ans, voilà que soudain ce qu'il voyait devant lui était un flot d'images confuses, de voyages, de rochers et de neige, un château inconnu, sa maison, le visage d'une femme… Allart se couvrit la figure de ses mains, frappé de nouveau par la vieille paralysie de la peur.

Non ! Non ! Je ne partirai pas ! Je veux rester ici, vivre mon propre destin, ne pas chanter le chant d'une autre ni avec la voix d'un autre…

Pendant six ans, il avait été abandonné à son propre sort, soumis uniquement aux avenirs déterminés par ses propres choix. Maintenant l'extérieur l'envahissait de nouveau. Y avait-il quelqu'un hors du monastère qui faisait des choix auxquels il devait être mêlé d'une façon ou d'une autre ? Toute la peur jugulée depuis six ans déferlait de nouveau, puis, lentement, en respirant comme on le lui avait appris, il la maîtrisa.

Ma peur est à moi ; je la commande, moi seul peux choisir… De nouveau il chercha à voir, parmi la foule d'images, une voie qui lui permettrait de rester le frère Allart, en paix dans sa cellule, travaillant pour l'avenir du monde à sa façon…

Mais une telle voie n'existait pas et cela lui donna une certitude, quel que soit le choix extérieur qui s'imposerait à lui, il ne pourrait pas choisir de le refuser. Longtemps il lutta, à genoux sur la pierre froide de sa cellule, essayant de forcer son corps et son esprit hostiles à accepter cette évidence. Finalement, comme il savait qu'il en avait maintenant le pouvoir, il maîtrisa sa peur. Quand l'appel viendrait, il l'affronterait sans crainte.

À midi, Allart avait affronté assez d'avenirs déconcertants, déployés devant lui et divergeant sans fin, pour connaître au moins en partie ce qui l'attendait. Il avait vu la figure de son père – coléreuse, complaisante – assez souvent dans ces visions pour savoir, au moins en partie, quelle serait la première preuve.

Quand le père prieur le convoqua, il put affronter le vieux moine avec un calme et un contrôle impassible.

« Ton père est venu te parler, mon fils. Tu peux le voir dans la chambre des hôtes du nord. »

Allart baissa les yeux ; quand il les releva enfin il demanda :

« Mon père, est-ce que je dois lui parler ? »

Sa voix était posée mais le père prieur le connaissait trop bien pour croire vraiment à ce calme.

« Je n'ai aucune raison de le lui refuser, Allart. »

Allart avait envie de riposter avec colère « J'en ai une ! » mais il avait été trop bien élevé pour persévérer dans une attitude déraisonnable. Il répondit paisiblement :

« J'ai passé une grande partie de cette journée dans l'attente de cet affrontement ; je ne veux pas quitter Nevarsin. J'ai trouvé la paix ici, et un travail utile. Aidez-moi à trouver un moyen, père prieur. »

Le vieil homme soupira. Il avait les yeux fermés comme souvent puisqu'il y voyait plus clairement avec la vision intérieure – mais Allart savait qu'il le contemplait plus clairement que jamais.

« J'aimerais vraiment, pour toi, mon fils, pouvoir trouver un tel moyen. Tu as découvert le contentement ici et autant de bonheur qu'un homme portant ta malédiction puisse espérer. Mais je crains que le temps du contentement soit fini pour toi. Tu ne dois pas oublier, petit, que bien des hommes n'ont jamais eu un tel moment de repos pour apprendre à se connaître et à se discipliner. Sois reconnaissant de ce qui t'a été donné. »

Ah ! j'en ai assez de ces pieuses paroles d'acceptation des fardeaux qui nous sont imposés… Allart se reprit et chassa la pensée rebelle mais le père prieur releva la tête et ses yeux, incolores comme quelque singulier métal, croisèrent le regard révolté d'Allart.

« Tu vois, mon garçon, tu n'as pas vraiment ce qu'il faut pour faire un moine. Nous t'avons un peu aidé à contrôler tes penchants naturels mais tu es d'un caractère rebelle et avide de changer ce que tu peux. Les changements ne peuvent être faits que *là en bas, »* dit-il et son geste embrassa le monde entier au-dehors du monastère. Tu ne te contenteras jamais d'accepter ton monde, mon fils ; maintenant tu as la force de lutter rationnellement, sans te lancer dans une révolte aveugle née de ta propre douleur. Tu dois partir, Allart, et opérer les changements que tu peux dans ton monde. »

Allart se couvrit la figure de ses mains. Jusqu'à ce moment-là, il avait encore cru – *comme un enfant, comme un enfant crédule* – que le vieux moine détenait un pouvoir, pour l'aider à éviter ce qui devait être. Il savait que les six années dans le monastère ne l'avaient pas aidé à surmonter ses problèmes ; maintenant il sentait que les derniers vestiges de son enfance l'abandonnaient et il avait envie de pleurer.

« Pleures-tu parce que tu ne peux rester un enfant, à vingt-deux ans passés, Allart ? demanda le père prieur avec un tendre sourire. Sois plutôt reconnaissant pour toutes ces années d'études, qui t'ont préparé à devenir un homme.

— Vous parlez comme mon père ! lui lança rageusement Allart. Matin et soir, avec ma bouillie, on me serinait que je n'étais pas encore suffisamment homme pour prendre ma place dans le monde. Ne vous mettez pas à parler ainsi, *vous*, mon père, sinon je croirai que mes années ici ont été un mensonge !

— Mais je ne veux pas dire la même chose que ton père, quand je te dis que tu es prêt à affronter en homme ce qui vient. Je crois que tu sais déjà ce que j'entends par virilité, et ce n'est pas ce que veut dire le seigneur Hastur ; ou bien me suis-je trompé quand je t'ai entendu réconforter et encourager un enfant en larmes, ce matin ? Ne prétends pas ignorer la différence, Allart », dit sévèrement le père prieur, puis sa voix s'adoucit : « Es-tu trop en colère pour t'agenouiller et recevoir ma bénédiction, mon enfant ? »

Allart tomba à genoux ; il sentit le contact du vieil homme sur son esprit.

« Le saint Porteur de Fardeaux te donnera des forces pour ce qui doit venir. Je t'aime beaucoup, mais il serait égoïste de te garder ici ; je crois qu'on a beaucoup trop besoin de toi dans le monde auquel tu as tenté de renoncer. »

Quand il se leva, le père prieur l'étreignit brièvement, l'embrassa et le laissa aller.

« Tu as la permission d'aller t'habiller de vêtements laïcs, si tu veux, avant de te présenter devant ton père. » Encore une fois, la dernière, il caressa le visage d'Allart. « Ma bénédiction sera toujours sur toi. Nous ne nous reverrons peut-être plus, Allart, mais tu seras souvent dans mes prières dans les jours à

venir. Envoie-moi tes fils, un jour, si tu le désires. Maintenant va. »

Il se rassit, laissant son capuchon retomber sur son visage, et Allart comprit qu'il avait été congédié de sa pensée aussi fermement que de sa présence.

Allart ne profita pas de la permission du père prieur pour se changer. Il pensa rageusement qu'il était un moine, que cela plût ou non à son père. Cependant, une partie de cette révolte venait de ce que, en orientant ses pensées vers l'avenir, il ne pouvait se revoir en habit de moine, ni là à Nevarsin. Ne reviendrait-il donc jamais à la Cité des Neiges ?

En marchant vers la chambre des hôtes, il essaya de se calmer en maîtrisant sa respiration. Quoi que son père vînt lui dire, une dispute dès le début de leur entrevue, n'améliorerait rien. Il poussa la porte et entra dans la salle dallée.

Dans un fauteuil sculpté, devant le feu qui avait été allumé, un vieil homme était assis très droit, la mine sombre, les mains crispées sur les accoudoirs. En entendant le glissement du froc d'Allart sur les dalles, il grogna aigrement :

« Encore un de vos spectres en robe ? Envoyez-moi mon fils !

— Votre fils est là pour vous servir, *vai dom.* »

Le vieillard le dévisagea.

« Dieux du ciel, c'est toi, Allart ? Comment oses-tu te présenter devant moi dans cette tenue ?

— Je me présente tel que je suis, monsieur. Avez-vous été bien reçu ? Voulez-vous que je vous apporte un repas et du vin ?

— J'ai déjà été servi, maugréa le vieil homme en désignant du menton le plateau et la carafe sur la table. Je n'ai besoin de rien de plus, sinon de te parler. C'est pour cela que j'ai entrepris ce maudit voyage !

— Je répète que je suis à votre service, monsieur. Avez-vous fait un mauvais voyage ? Qu'est-ce qui vous a poussé à l'entreprendre en plein hiver ?

— Toi ! grogna son père. Quand seras-tu prêt à revenir à ta place, à faire ton devoir envers ton clan et ta famille ? »

Allart baissa les yeux, serrant si fort les poings que ses ongles s'enfoncèrent dans la paume jusqu'au sang ; ce qu'il voyait dans cette pièce, d'ici quelques minutes, le terrifiait. Dans un des

avenirs au moins qui se détachait en ce moment de ses paroles, Stephen Hastur, seigneur d'Elhalyn, frère cadet de Régis II assis sur le trône de Thendara, gisait là sur les dalles de pierre, la nuque brisée. Allart savait que la colère qui montait en lui, la rage qu'il avait éprouvée contre son père depuis toujours, ne pouvait que trop provoquer une telle attaque meurtrière. Son père reprenait la parole mais Allart n'entendait pas, tant il luttait pour se contraindre au sang-froid.

Je ne veux pas me jeter sur mon père et le tuer de mes propres mains ! Je ne le veux pas, je ne le veux pas ! Et je ne le ferai pas ! Ce fut seulement lorsqu'il put parler calmement, sans ressentiment, qu'il dit :

« Je regrette de vous déplaire, monsieur. Je croyais que vous saviez que je souhaite passer ma vie entre ces murs, comme moine et guérisseur. Je serai autorisé à prononcer mes vœux définitifs cet été, à renoncer à mon nom et à mon héritage, et à vivre ici le restant de mes jours.

— Je sais que tu as dit cela une fois, dans la maladie de ton adolescence, grommela don Stephen Hastur, mais je pensais que cela te passerait lorsque tu aurais recouvré la santé du corps et de l'esprit. Comment te portes-tu, Allart ? Tu m'as l'air sain et robuste. Il semble que ces fous de *cristoforos* ne t'ont pas affamé ni poussé à la folie par les privations, du moins pas encore.

— Certes non, monsieur, dit aimablement Allart. Mon corps, comme vous le voyez, est sain et robuste et mon esprit en paix.

— Vraiment, mon fils ? Alors je ne te reprocherai pas les années que tu as passées ici ; quelles que soient les méthodes qui ont permis ce miracle, je serai éternellement reconnaissant à ces moines.

— Alors manifestez votre gratitude, *vai dom,* en m'accordant de rester ici, où je suis heureux et en paix, pour le restant de ma vie.

— Impossible ! Folie !

— Puis-je demander pourquoi, monsieur ?

— J'oubliais que tu ne savais pas, bougonna le seigneur d'Elhalyn. Ton frère Lauren est mort il y trois ans ; il avait ton *laran*, sous une forme plus grave encore car il ne savait

distinguer le passé du futur ; et quand ce *laran* s'est pleinement développé, il s'est replié sur lui-même et n'a plus jamais prononcé un mot, il n'a plus réagi à ce qui venait de l'extérieur et ainsi il est mort. »

Allart éprouva du chagrin. Lauren n'était qu'un petit enfant, un inconnu, quand il avait quitté le foyer, mais la pensée de ses souffrances le désolaient. Il songea que lui-même avait échappé de peu à ce sort funeste.

« Je suis navré, mon père. Quel dommage que vous n'ayez pu l'envoyer ici ! On aurait peut-être réussi à l'atteindre.

— Un suffisait, répliqua don Stephen. Nous n'avons pas besoin de fils débiles ; mieux vaut mourir jeune que de transmettre cette faiblesse à la lignée. Sa Grâce, mon frère Régis, n'a qu'un seul héritier ; son fils aîné est mort à la guerre, contre ces maudits envahisseurs à Serrais, et Félix, l'unique fils qui lui reste et qui héritera de son trône, est de santé fragile. Je suis le suivant dans l'ordre de succession, puis ton frère Damon-Rafaël. Tu es le quatrième et le roi est dans sa quatre-vingtième année. Tu n'as pas de fils, Allart. »

Allart répondit, en proie à un violent sursaut de répulsion :

« Avec une malédiction comme celle que je porte, voudriez-vous que je la transmette à un autre ? Vous venez de me dire qu'elle avait coûté la vie à Lauren !

— Nous avons cependant besoin de cette prescience et tu l'as maîtrisée. Les *léroni* de Hali ont un plan pour la fixer dans notre lignée sans l'instabilité qui a menacé ton psychisme et tué Lauren. J'ai essayé de t'en parler avant que tu nous quittes, mais tu n'étais pas en état de songer aux besoins du clan. Nous nous sommes entendus avec le clan Aillard pour une fille de leur lignée, dont les gènes ont été ainsi modifiés qu'ils seront dominants, de manière que vos enfants aient la prescience et aussi le contrôle pour l'utiliser sans danger. Tu épouseras cette fille. De plus, elle a deux sœurs *nedestro* et les *léroni* de la Tour ont découvert une technique qui permettra que tu n'aies que des fils d'elles toutes. Si l'expérience réussit, tes fils auront à la fois la prescience et le contrôle. » Il vit le dégoût sur le visage d'Allart et s'écria, furieux : « Ne serais-tu qu'une mauviette ?

— Je suis un *cristoforo*. Le premier précepte du Credo de Chasteté est *de ne prendre aucune femme contre son gré*.

— C'est bon pour un moine, pas pour un homme ! Mais aucune ne refusera son consentement quand tu la prendras, je te l'assure. Si tu le veux, les deux qui ne seront pas ta femme n'auront même pas besoin de connaître ton nom ; nous avons maintenant des drogues qui font qu'elles ne garderont que le souvenir d'un plaisant intermède. Et toutes les femmes souhaitent porter un enfant de la lignée de Hastur et Cassilda. »

Allart fit une grimace écœurée.

« Je ne veux pas d'une femme qui doit m'être livrée droguée et inconsciente. Ne pas consentir ne veut pas seulement dire se débattre dans la terreur du viol ; cela désigne aussi la femme dont la faculté de donner ou de refuser par libre consentement a été détruite par des drogues !

— Je n'osais pas le dire, rétorqua rageusement le vieil homme, mais tu as clairement manifesté que tu n'es pas prêt à faire ton devoir envers la caste et le clan de ton propre chef ! À ton âge, Damon-Rafaël avait eu une douzaine de fils *nedestro* par autant de femmes consentantes ! Mais toi, pauvre porteur de sandales… »

Allart baissa la tête, luttant contre la réaction de colère qui le poussait à saisir ce vieux cou décharné entre ses mains pour serrer jusqu'à ce que mort s'ensuive.

« Damon-Rafaël a dit assez souvent ce qu'il pensait de ma virilité, père. Dois-je aussi l'entendre de votre bouche ?

— Qu'as-tu fait pour me donner une meilleure opinion de toi ? Où sont donc tes fils ?

— Je ne pense pas comme vous que la virilité doive se mesurer uniquement aux fils, monsieur ; mais je n'en discuterai point avec vous pour le moment. Je ne désire pas transmettre la malédiction que j'ai dans le sang. Je connais un peu le *laran*. J'estime que vous avez tort d'essayer des croisements pour exploiter plus intensivement ces dons. Vous pouvez voir par mon exemple – et plus encore par celui de Lauren – que l'esprit humain n'a jamais été fait pour supporter un tel fardeau. Savez-vous ce que je veux dire, en parlant de *gènes mortels* et *récessifs ?*

— Vas-tu m'apprendre mes affaires, jeune homme ?

— Non, mais avec tout le respect que je vous dois, père, je ne veux pas m'en mêler. Si jamais je dois avoir des fils…

— Il n'y a pas de *si*. Tu dois avoir des fils. »

La voix du vieil homme était catégorique et Allart soupira. Son père ne l'entendait pas, tout simplement. Oh ! il entendait bien les mots avec ses oreilles. Mais il n'écoutait pas ; les paroles passaient par-dessus sa tête parce que ce que disait Allart allait à l'encontre de l'idée fixe du seigneur d'Elhalyn : le premier devoir d'un fils était d'avoir des garçons qui perpétueraient les dons fabuleux de Hastur et de Cassilda, le *laran* des Domaines.

Le *laran*, la sorcellerie, le pouvoir psi, qui permettait à ces familles d'exceller dans la manipulation des pierres matrices, les pierres étoiles amplifiant les pouvoirs cachés de l'esprit, de connaître l'avenir, de plier l'esprit des hommes inférieurs à leur volonté propre, de manipuler des objets inanimés, de faire obéir les animaux et les oiseaux…, le *laran* était la clef d'un pouvoir dépassant l'entendement, et depuis des générations les Domaines se livraient à la sélection génétique pour l'obtenir.

« Père, écoutez-moi, je vous en supplie », dit Allart, sans colère ni tergiversation maintenant, mais avec une sincérité désespérée. « Je vous le dis, seul du mal peut advenir de ce programme de sélection, qui ne fait des femmes que des instruments pour procréer des monstres de l'esprit, sans humanité ! J'ai une conscience ; je ne puis faire cela.

— Es-tu amoureux des hommes, ricana son père, que tu ne veuilles pas donner de fils à notre caste ?

— Je ne le suis pas mais je n'ai connu aucune femme. Si j'ai été maudit par ce don maléfique de *laran*…

— Silence ! Tu blasphèmes contre nos ancêtres et le Seigneur de lumière qui nous ont donné le *laran !* »

La colère revint au cœur d'Allart.

« C'est vous qui blasphémez, monsieur, si vous pensez que les dieux peuvent ainsi être pliés aux intentions humaines !

— Espèce d'insolent… » Son père bondit puis, au prix d'un énorme effort, il maîtrisa sa rage. « Mon fils, tu es jeune, tu as l'esprit déformé par les idées monacales. Reviens vers ce qui t'appartient et tu te raviseras. Ce que je te demande est à la fois

juste et nécessaire si les Hastur doivent prospérer. Non, dit-il en coupant court d'un geste aux protestations d'Allart, tu es encore ignorant de ces choses et ton éducation doit être complétée. Un puceau (et malgré ses efforts le seigneur d'Elhalyn ne put déguiser le mépris de sa voix) n'est pas compétent pour en juger.

— Croyez-moi, je ne suis pas indifférent aux charmes des femmes. Mais je ne désire pas transmettre la malédiction de mon sang. Et je ne le ferai pas.

— Tu n'as pas à discuter, menaça don Stephen. Tu ne me désobéiras pas, Allart. Je considérerais comme une disgrâce qu'un de mes fils dût engendrer ses garçons en étant drogué comme une mariée récalcitrante, mais il existe des drogues aussi pour toi, si tu ne nous laisses pas le choix. »

Saint Porteur de Fardeaux, aidez-moi ! Comment vais-je me retenir de le tuer alors qu'il se dresse devant moi ?

« Ce n'est pas le moment de discuter, mon fils, dit plus calmement don Stephen. Tu dois nous laisser la possibilité de te convaincre que tes scrupules sont sans fondement. Je t'en conjure, va maintenant te vêtir comme il convient à un homme et à un Hastur, et prépare-toi à partir avec moi. Nous avons tellement besoin de toi, mon cher fils, et sais-tu à quel point tu m'as manqué ? »

L'amour sincère qui perçait dans sa voix blessa le cœur d'Allart. Mille souvenirs d'enfance fondirent sur lui, confondant le passé et le futur dans son émotion. Il était un pion dans les projets d'héritage de son père, oui, mais malgré tout le seigneur d'Elhalyn aimait sincèrement tous ses fils, avait réellement craint pour la santé physique et mentale d'Allart, sinon jamais il ne l'aurait envoyé dans un monastère *cristoforo*, parmi tous les lieux à la surface du monde ! *Je ne peux même pas le haïr,* pensa Allart. *Ce serait tellement plus facile si je le pouvais !*

« Je viendrai, père. Croyez-moi, je n'ai aucun désir de vous fâcher.

— Ni moi de te menacer, mon garçon, assura don Stephen en lui tendant les bras. Sais-tu que nous ne nous sommes même pas salués comme des parents ? Est-ce que ces *cristoforos* t'ordonnent de renoncer à tes liens familiaux, mon fils ? »

Allart embrassa son père, sentant avec détresse la fragile ossature du vieillard, sachant que l'apparence de colère dominatrice masquait la faiblesse croissante de l'âge.

« Les dieux ne permettent pas que je les oublie tant que vous vivrez, mon père. Permettez que j'aille me préparer pour notre départ.

— Va, mon fils. Car il me déplaît plus que je ne saurais le dire de te voir dans une tenue malséante pour un homme. »

Allart ne répondit pas mais s'inclina et alla se changer. Il partirait avec son père, oui, et il jouerait le rôle d'un fils obéissant. Dans une certaine mesure, il en serait un. Mais il comprenait maintenant ce qu'avait voulu dire le père prieur. Il avait besoin de changements et il ne pouvait les opérer derrière les murs d'un monastère.

Il se vit à cheval, il vit un grand faucon qui planait, le visage d'une femme…, une femme. Il connaissait si peu les femmes ! Et voilà que l'on voulait lui en livrer non pas une mais trois, droguées et complaisantes…, contre *cela*, il lutterait jusqu'au bout de sa volonté et de sa conscience ; jamais il ne participerait à ce monstrueux programme de sélection des Domaines. *Jamais*. Le froc de moine dépouillé, il s'agenouilla brièvement, pour la dernière fois, sur les dalles froides de sa cellule.

« Saint Porteur de Fardeaux, donnez-moi la force de porter ma part du poids du monde… », murmura-t-il, puis il se leva et s'habilla de vêtements convenant à un noble des Domaines, ceignant une épée à son côté pour la première fois depuis plus de six ans. « Bienheureux saint Valentin des Neiges, faites que je puisse la porter avec justice dans le monde… » Il soupira et contempla sa cellule pour la dernière fois. Il savait, avec une douloureuse certitude, qu'il ne la reverrait plus jamais.

4

LE *chervine,* le petit poney-cerf de *Ténébreuse,* avançait délicatement, avec précaution, sur la piste, en secouant ses cors, pour protester contre la nouvelle chute de neige. Ils avaient quitté les montagnes à présent, Hali n'était plus qu'à trois jours de route. Le voyage avait semblé long à Allart, plus long que les sept jours qu'il leur avait fallu en réalité pour couvrir cette distance ; il avait l'impression de voyager depuis des années, d'avoir parcouru des lieues infinies, d'immenses abysses de changement ; et il se sentait épuisé.

Il lui fallait toute la discipline de ses années à Nevarsin pour avancer sûrement dans la confusion de ce qu'il voyait maintenant, les légions d'avenirs possibles se déployant devant lui à chaque pas comme des routes différentes qu'il aurait pu prendre, de nouvelles possibilités naissant de chaque mot et de chaque geste. Quand ils avaient franchi les cols dangereux, Allart avait vu tous les faux pas qui pourraient le faire plonger dans un précipice et s'y écraser, aussi bien que le pas sûr qu'il faisait. Il avait appris à Nevarsin à trouver son chemin à travers sa peur, mais l'effort le laissait faible et à bout de forces.

Un autre devenir le hantait. Constamment, alors qu'ils voyageaient, il avait vu son père mort à ses pieds dans une salle inconnue.

Je ne veux pas commencer ma vie hors du monastère par un parricide ! Saint Porteur de Fardeaux, donnez-moi de la force… ! Il savait qu'il ne pouvait nier sa colère ; elle conduisait à la même paralysie que la peur, ne rien faire de crainte que cela n'aboutisse au désastre.

La colère est à moi, se rappela-t-il avec autorité. *Je peux choisir ce que je ferai de ma colère et je peux choisir de ne pas tuer*. Mais cela le troublait de revoir constamment, dans cette vision insolite, qui devenait familière à mesure qu'il chevauchait avec elle, le cadavre de son père, gisant dans une salle aux tentures vertes bordées d'or, au pied d'un grand fauteuil dont il aurait pu dessiner chaque sculpture tant il l'avait souvent vu avec l'œil de son *laran*.

C'était dur, en contemplant le visage de son père vivant, de ne pas le considérer avec la pitié et l'horreur qu'il éprouverait devant celui qui venait de mourir de mort violente ; et il lui était pénible de n'en rien laisser voir au seigneur d'Elhalyn.

Car son père, au cours du voyage, avait fait taire ses réflexions méprisantes au sujet de la résolution monacale d'Allart et cessé complètement de la lui reprocher. Il ne parlait à son fils qu'avec bonté, le plus souvent de son enfance à Hali avant son tourment, de leurs parents, des aléas du voyage. Il parlait de Hali et des galeries qui y avaient été creusées dans la Tour, grâce au pouvoir du cercle de matrices, pour extraire des minerais de cuivre, de fer et d'argent, des faucons et des *chervines*, des expériences de croisements de son frère par des modifications au niveau des cellules, de faucons arc-en-ciel ou de *chervines* aux bois fantastiques, multicolores, comme les animaux fabuleux des légendes.

Jour après jour, Allart retrouvait son affection d'antan pour son père, du temps précédant son *laran*, avant que sa foi *cristoforo* les sépare, il ressentait de nouveau la douleur du deuil, il voyait cette maudite salle aux tentures vert et or, le grand fauteuil sculpté et la figure de son père, livide, l'air fort surpris d'être mort.

Sans cesse, le long de cette route, d'autres visages surgissaient de l'inconnu nébuleux pour se projeter dans un avenir possible. Allart en chassait la plupart, comme il l'avait appris au monastère, mais deux ou trois revenaient inlassablement, au point qu'il savait que ce n'était pas la figure de gens qu'il *pourrait* rencontrer mais de personnes qui apparaîtraient réellement dans sa vie ; l'une d'elles, qu'il reconnaissait vaguement, était celle de son frère Damon-Rafaël,

qui l'avait traité de tresseur de sandales et de lâche, qui avait été heureux d'être débarrassé d'un rival afin d'être l'unique héritier d'Elhalyn.

Je souhaite que mon frère et moi devenions amis et nous aimions comme le doivent deux frères. Pourtant je ne vois cela nulle part dans les avenirs possibles…

Et il y avait le visage d'une femme, qui revenait constamment à son esprit, bien qu'il ne l'eût jamais vue. Une femme petite, délicate, pâle avec de longs cils noirs et des cheveux abondants semblables à du verre filé noir ; il la voyait dans ses visions, grave et triste, les yeux sombres tournés vers lui comme dans une supplication angoissée. *Qui es-tu ? se demandait-il. Sombre fille de mes visions, pourquoi me hantes-tu ainsi ?*

Singulièrement, aussi, après ses années dans le monastère, il commençait à avoir des visions érotiques de cette femme, il la voyait rire, amoureuse, sa figure levée vers lui pour une caresse, défaillant d'extase sous son baiser. *Non !* pensait-il. Son père aurait beau le tenter avec la beauté de cette femme, il résisterait ; il ne deviendrait pas le père d'un enfant qui porterait cette malédiction dans son sang ! Pourtant, le visage et la présence de la femme persistaient, qu'il rêvât ou fût éveillé, et il savait que c'était une de celles que son père choisirait pour être sa femme. Allart pensait même qu'il ne pourrait peut-être pas rester insensible à sa beauté.

Déjà je suis à moitié amoureux d'elle, pensa-t-il, et je ne connais même pas son nom !

Un soir, alors qu'ils descendaient vers une large vallée verdoyante, son père se remit à lui parler de l'avenir.

« À nos pieds s'étend Syrtis. Les gens de Syrtis sont vassaux de Hastur depuis des siècles ; nous allons y faire halte. Tu seras heureux de dormir à nouveau dans un lit, j'imagine ? »

Cela fit rire Allart.

« Cela m'est égal, père. Au cours de ce voyage, j'ai dormi plus douillettement que cela m'est jamais arrivé à Nevarsin.

— J'aurais peut-être dû m'astreindre à la discipline monacale, si mes vieux os doivent faire de tels voyages ! Je serai heureux d'avoir un matelas, si toi tu n'en as cure ! Nous ne

sommes plus qu'à deux journées de chez nous et nous pouvons faire des projets pour ton mariage. À l'âge de dix ans, tu as été promis à ta cousine Cassandra Aillard, ne t'en souviens-tu pas ? »

Allart eut beau faire, il ne put rien se rappeler d'autre qu'une fête où il avait un costume neuf et où il avait dû rester debout pendant des heures pour écouter d'interminables discours de grandes personnes. Il le dit à son père et don Stephen répondit, de nouveau de bonne humeur :

« Cela ne m'étonne pas. La petite fille n'était peut-être même pas là ; elle ne devait avoir alors que trois ou quatre ans. Je t'avoue que moi aussi j'ai des doutes, à propos de ce mariage. Ces Aillard ont du sang *chieri,* et la triste habitude d'engendrer, de temps en temps, des filles *emmasca*, qui ont l'air de femmes superbes mais qui ne deviennent jamais mûres pour le mariage et qui ne peuvent avoir d'enfants. Leur *laran* est fort, cependant, alors j'ai pris le risque de vous fiancer et quand la petite est devenue femme je l'ai fait examiner par notre propre *léronis* en présence d'une sage-femme qui a déclaré qu'elle était capable de donner des enfants. Je ne l'ai pas vue depuis qu'elle était toute petite fille mais on me dit qu'elle s'est bien développée et qu'elle est devenue belle ; c'est une Aillard, cette famille serait une solide alliance pour notre clan, ce dont nous avons grand besoin. Tu n'as rien à dire, Allart ? »

Allart se força à parler calmement.

« Vous connaissez ma volonté dans cette affaire, mon père. Je ne veux pas discuter avec vous, mais je n'ai pas changé d'idée. Je ne souhaite pas me marier et je ne veux pas donner de fils qui porterait cette malédiction dans son sang. Je n'en dirai pas plus. »

De nouveau, causant un choc, la salle aux tentures vert et or et la figure de son père mort lui apparurent si vivement qu'il dut cligner les yeux pour voir son père chevauchant à côté de lui.

« Allart, dit don Stephen d'une voix douce, durant ces jours où nous avons voyagé ensemble, j'en suis venu à te connaître trop bien pour croire cela. Tu es mon fils, après tout, et quand tu seras de retour dans le monde auquel tu appartiens, tu abandonneras ces idées monacales. N'en parlons plus, *kihu*

caryu, jusqu'à ce que le moment arrive. Les dieux savent que je n'ai aucun désir de me quereller avec le dernier fils qu'ils m'ont laissé. »

Le chagrin serra la gorge d'Allart.

Je n'y peux rien. J'en suis venu à aimer mon père. Est-ce ainsi qu'il va finalement briser ma volonté, non par la force mais par la bonté ? Et encore une fois il contempla la figure de son père mort dans la salle aux tentures vert et or, et le visage de la jeune fille brune de ses visions passa devant ses yeux.

La grand-maison de Syrtis était un ancien donjon de pierre, protégé par des douves et un pont-levis, avec d'immenses communs de bois et de pierre, une belle cour d'honneur abritée par un toit semblable à du verre multicolore ; on marchait sur une mosaïque de diverses couleurs, aux pierres disposées avec une précision qu'aucun artisan n'aurait pu maîtriser ; Allart comprit donc que les gens de Syrtis étaient des nouveaux riches, capables d'utiliser pleinement la difficile technologie ornementale des matrices pour faire construire d'aussi belles choses. *Comment pouvaient-ils trouver tant de gens doués de* laran *pour exécuter leurs volontés ?*

Le vieux seigneur de Syrtis était un homme gras et mou, qui vint lui-même dans la cour pour accueillir son suzerain ; il tomba à genoux avec une politesse obséquieuse et se releva avec un sourire satisfait quand don Stephen lui donna l'accolade due à un parent. Il embrassa aussi Allart, qui ne put réprimer un mouvement de recul.

Pouah, quel flagorneur ! il rampe comme un chien.

Don Marius les conduisit dans sa grande salle au luxe sybarite, les fit asseoir sur des divans moelleux et appela ses serviteurs pour réclamer du vin.

« C'est un nouveau cordial, fait avec nos pommes et nos poires ; vous devez y goûter… J'ai un nouvel amusement ; je vous en parlerai quand nous aurons soupé, dit don Marius de Syrtis en se carrant sur les coussins rebondis. Ainsi, voilà donc votre plus jeune fils, Stephen ? Le bruit court qu'il a abandonné Hali pour devenir moine chez les *cristoforos*, ou je ne sais quelle

sottise. Je suis heureux que ce ne soit qu'une honteuse calomnie ; les gens disent vraiment n'importe quoi.

— Je vous donne ma parole, mon cousin, qu'Allart n'est pas un moine, répondit don Stephen. Je lui ai permis de résider à Nevarsin pour y recouvrer la santé ; il a beaucoup souffert dans son adolescence de la maladie du seuil. Mais il est maintenant sain et robuste et il revient au foyer pour se marier.

— Ha, vraiment ? murmura don Marius en examinant Allart de ses yeux perdus dans des replis de graisse. L'heureuse jeune fille est-elle connue de moi, mon garçon ?

— Pas plus que de moi, répliqua Allart avec une politesse forcée. On me dit qu'elle est ma cousine Cassandra Aillard ; je ne l'ai vue qu'une fois, quand elle était bébé.

— Ha ! la *domna* Cassandra ! Je l'ai vue à Thendara ; elle assistait au bal, au château Comyn, dit don Marius en clignant de l'œil d'un air lubrique. »

Allart pensa, écœuré : *Il veut simplement nous faire savoir qu'il est assez important pour être invité là-bas !*

Don Marius appela ses gens pour servir le souper. Il suivait la mode récente en employant des serviteurs non humains, des *cralmacs*, artificiellement produits à partir de traqueurs inoffensifs des Hellers, avec des gènes modifiés à la pierre-étoile par insémination humaine. Allart trouva ces créatures laides, ni humains ni traqueurs. Les traqueurs, tout bizarres et simiesques qu'ils fussent, ne manquaient pas d'une certaine étrange beauté. Mais les *cralmacs*, même si certains étaient indéniablement beaux, provoquaient chez Allart la répugnance qu'on éprouve pour ce qui est contre-nature.

« Oui, j'ai vu votre fiancée ; elle est assez jolie pour que même un vrai moine en oublie ses vœux, ricana don Marius. Vous ne regretterez pas le monastère quand vous coucherez avec elle, mon cousin. Encore que toutes ces filles Aillard soient des épouses malchanceuses, aussi stériles que des *riyachiyas* ou alors si fragiles qu'elles ne peuvent porter un enfant à terme. »

Il est aussi de ceux qui aiment prédire des catastrophes, pensa Allart. « Je ne suis pas pressé d'avoir un héritier ; mon frère aîné est vivant et en bonne santé et il a engendré des fils *nedestro*. Je prendrai ce que les dieux enverront », dit-il et,

pour changer de conversation, il demanda : « Avez-vous élevé les *cralmacs* sur vos propres terres ? Mon père m'a parlé pendant le voyage des expériences de mon frère pour créer des *chervines* d'ornement par modification à la pierre-étoile ; et vos *cralmacs* sont plus petits et plus gracieux que ceux que l'on élève à Hali. Ils ne sont bons, si j'ai bonne mémoire, qu'à nettoyer les écuries et à faire de gros travaux, des tâches que l'on ne pourrait demander à des vassaux humains. »

Ayant dit ces mots, il fut pris d'un remords soudain – *comme j'oublie vite !* – en se souvenant qu'à Nevarsin on lui avait appris qu'aucun travail honnête n'était indigne des mains de l'homme. Mais cette observation poussa don Marius à se vanter de nouveau.

« J'ai une *léronis* de Ridenow, capturée à la guerre, qui est habile pour cela. Elle m'a trouvé bon quand je lui ai assuré qu'elle ne serait jamais utilisée contre son propre peuple – mais comment aurais-je pu me fier à elle dans une telle bataille ? – et elle n'a pas rechigné à faire un autre travail pour moi. Elle m'a élevé ces *cralmacs*, plus gracieux et plus beaux, certainement, que tous ceux que j'avais eus avant. Je vous donnerai un couple reproducteur, un mâle et une femelle, si vous voulez, don Allart, en cadeau de mariage ; sans aucun doute votre dame serait heureuse d'avoir de beaux serviteurs. Et la *léronis* a créé pour moi une nouvelle race de *riyachiyas* ; voulez-vous les voir, mon cousin ? »

Le seigneur d'Elhalyn acquiesça et quand ils eurent fini de souper, les *riyachiyas* promises furent amenées. Allart les regarda en maîtrisant sa répulsion : des jouets exotiques pour des goûts pervers. Par l'apparence, c'était des femmes, jolies de visage, sveltes, avec de beaux seins sous le drapé translucide de leur robe, mais trop étroites de hanches et menues de taille, avec des jambes trop longues pour être de vraies femmes. Il y en avait quatre, deux blondes et deux brunes mais identiques par ailleurs. Elles s'agenouillèrent aux pieds de don Marius, d'un mouvement sinueux, arquant un cou de cygne exquis et Allart, en dépit de sa répugnance, sentit s'éveiller un désir insolite.

Par les enfers de Zandru, elles sont belles ! Aussi belles et monstrueuses que des sorcières démoniaques !

« Croiriez-vous, mon cousin, qu'elles ont été portées par des *cralmacs* ? Elles sont de ma semence et de celle de la *léronis*, si bien qu'un homme délicat dirait, si elles étaient humaines, qu'elles sont mes filles et je dois dire que cette pensée ajoute un petit… quelque chose », dit don Marius avec un petit rire salace et il désigna les deux blondes. « Des jumelles, Lella et Relia ; les brunes s'appellent Ria et Tia. Elles ne vous dérangeront pas par leur bavardage, bien qu'elles puissent parler et chanter, et je leur ai fait apprendre à danser, à jouer du *rryl*, à servir à table. Mais naturellement, leur talent principal est de donner du plaisir. Elles sont programmées par la matrice, naturellement, pour attirer et retenir… Ha ! je vois que vous ne pouvez en détacher vos yeux ni, d'ailleurs, votre fils. »

Allart sursauta et se détourna avec rage des visages et des corps horriblement séduisants, inhumainement beaux, de ces créatures de luxure.

« Oh ! je ne suis pas avare ; vous pouvez les avoir ce soir, mon cousin, dit don Marius avec un rire lubrique. Une ou deux, à votre gré. Et si vous, jeune Allart, avez passé six ans de continence à Nevarsin, vous devez avoir grand besoin de leurs services. Je vous enverrai Lella ; c'est ma favorite. Ah ! les choses que peut faire cette *riyachiya* ! Même un moine ordonné n'y résisterait pas. »

Il devint grossièrement suggestif et Allart se détourna.

« Je vous en prie, mon cousin, dit-il en essayant de masquer son dégoût, ne vous privez pas de votre favorite. »

Don Marius feignit la compassion.

« Non ? Vraiment ? Après tant d'années dans un monastère, préférez-vous les plaisirs que peuvent donner les frères ? Il m'arrive rarement de désirer un *ri'chiyu,* mais j'en garde quelques-uns pour l'hospitalité, certains de mes hôtes souhaitent un changement de temps en temps. Voulez-vous que je vous envoie Loyu ? C'est un fort beau garçon et on leur a fait subir à tous une modification pour qu'ils soient insensibles à la douleur, vous pourrez donc vous servir de lui de la manière qui vous plaira. »

Don Stephen, voyant qu'Allart était sur le point d'exploser, intervint vivement.

« Les filles seront très bien pour nous. Je vous félicite pour le talent de la *léronis* qui les a créées. »

Quand ils eurent été conduits à leurs appartements, don Stephen s'emporta :

« Tu ne vas pas nous déshonorer en refusant cette offre courtoise ! Je ne supporterai pas que l'on raconte ici que mon fils n'est pas un homme !

— Il me fait l'effet d'un gros crapaud ! Père, est-ce une atteinte à ma virilité que la pensée d'une telle ordure m'emplisse de dégoût ? Je voudrais lui jeter ses cadeaux répugnants à la figure !

— Tu me fatigues avec tes scrupules de moine, Allart. Les *léronis* n'ont jamais rien fait de mieux que de nous créer les *riyachiyas* ; et ta future femme ne te remerciera pas si tu refuses d'en avoir une dans ta maison. Es-tu ignorant au point de ne pas savoir que si tu couches avec une femme reproductrice elle peut faire une fausse couche ? C'est le tribut que nous devons payer pour notre *laran*, que nous avons développé avec tant de difficulté dans notre lignée ; nos femmes sont fragiles et ont tendance à ne pas arriver à terme si bien que nous devons les épargner quand elles sont grosses. Si tu jettes ton dévolu sur une simple *riyachiya*, elle n'a pas à être jalouse, comme si tu accordais ton affection à une vraie fille qui aurait des droits sur tes pensées. »

Allart détourna la tête ; dans les plaines, ce genre de conversation entre différentes générations était le comble de l'indécence, depuis que le mariage de groupe était courant, que n'importe quel homme en âge d'être votre père pouvait l'être, que n'importe quelle femme en âge d'être votre mère aurait pu l'être ; le tabou sexuel était donc absolu entre deux générations.

Don Stephen se défendit :

« Jamais je ne me serais oublié à ce point, Allart, si tu avais consenti à faire ton devoir envers notre caste. Mais je suis sûr que tu es suffisamment mon fils pour t'enflammer quand tu auras une femme dans les bras ! Et tu n'as pas à avoir de scrupules, ajouta-t-il crûment. Ces créatures sont stériles. »

Allart, malade de dégoût, songea : *Je ne vais peut-être pas attendre la salle aux tentures vert et or, je risque de le tuer là,*

toute de suite. Mais son père s'était levé et il était passé dans sa propre chambre.

Furieux, le jeune homme pensa, en se préparant à se coucher, qu'ils étaient tous devenus corrompus. *Nous, les descendants sacrés du Seigneur de Lumière, avec dans nos veines le sang de Hastur et de Cassilda..., n'était-ce qu'un joli conte de fées ?* Les dons du *laran* aux familles descendant de Hastur n'étaient-ils que l'œuvre de quelque mortel présomptueux, jouant avec le gène-matière et les cellules cérébrales, de quelque sorcière modifiant le sperme avec un joyau-matrice, comme le faisait la *léronis* de don Marius avec ces *riyachiyas*, produisant des jouets exotiques pour des hommes pervers ?

Les dieux eux-mêmes – si vraiment il y a des dieux – doivent avoir la nausée en nous voyant !

La chambre chaude et luxueuse l'écœurait ; il aurait voulu être de retour à Nevarsin, dans le silence solennel de la nuit. Il avait éteint la lumière quand il entendit un pas léger, presque silencieux, et Lella, en robe transparente, se glissa vers lui.

« Je suis ici pour votre contentement, *vai dom*. »

Sa voix était un murmure un peu rauque ; seuls ses yeux révélaient qu'elle n'était pas humaine ; c'étaient des yeux noirs d'animal, de grands yeux étranges et impénétrables.

Allart secoua la tête.

« Tu peux repartir, Lella. Je dormirai seul ce soir. »

Des visions sexuelles le torturèrent, toutes les choses qu'il *pourrait* faire, tous les avenirs possibles, une infinité divergente de probabilités partant de cet instant. Lella s'assit au bord du lit ; ses doigts fuselés, si délicats qu'ils paraissaient presque ne pas avoir d'os, se glissèrent dans sa main. Elle murmura, suppliante :

« Si je ne vous plais pas, *vai dom,* je serai punie. Que voulez-vous que je fasse ? Je connais beaucoup, beaucoup de façons de vous donner du plaisir. »

Il savait que son père avait provoqué cette situation. Les *riyachiyas* étaient élevées, instruites, programmées pour être irrésistibles ; don Stephen espérait-il qu'elle vaincrait les inhibitions de son fils ?

« Vraiment, mon maître sera très fâché si je ne vous donne pas de plaisir. Dois-je faire venir ma sœur, qui est aussi brune que je suis blonde ? Elle est encore plus habile. Ou auriez-vous plaisir à me battre, seigneur ? J'aime être battue, réellement.

— Chut, chut, marmonna Allart, écœuré. Personne ne pourrait vouloir plus belle que toi. »

En vérité, le jeune corps enchanteur, le petit visage charmant, les longs cheveux parfumés l'encadrant étaient attirants. Elle avait une odeur douce, légèrement musquée ; avant de la toucher, il avait cru que les *riyachiyas* auraient un relent animal, pas humain.

Elle me jette un sort, pensa-t-il. Comment, alors, pourrait-il résister ? Avec une lassitude mortelle, en sentant ses doigts fins caresser son cou nu de l'oreille à l'épaule, il se dit : *Quelle importance ? J'avais bien décidé de vivre sans femme, de ne jamais transmettre cette malédiction qui est en moi. Mais cette pauvre créature est stérile, je ne puis lui faire un enfant même si je le voulais. Peut-être, quand il saura que je me suis plié en cela à sa volonté, sera-t-il moins prompt à m'insulter et à dire que je ne suis pas un homme. Porteur de Fardeaux, donne-moi de la force ! Je ne cherche que des excuses à ce que je veux faire. Pourquoi ne le ferais-je pas ? Pourquoi dois-je être le seul à résister à ce qui est donné de plein droit à tout homme de ma caste ?* Ses idées tourbillonnaient. Mille futurs divers se présentaient à lui : dans l'un, il saisissait la fille entre ses mains et lui tordait le cou comme à l'animal qu'elle était ; dans un autre, il se voyait, lui et elle enlacés tendrement, et la vision se déploya, l'idée de luxure s'infiltrant dans son corps ; dans un autre encore, il voyait la fille brune morte à ses pieds… *Tant d'avenirs, tant de mort et de désespoir…* Essayant spasmodiquement, désespérément, d'effacer les multiples futurs, il prit la fille dans ses bras et l'attira sur le lit. Alors même qu'il prenait ses lèvres, il songea à la désespérance, à la futilité. *Quelle importance, alors qu'il y a toutes ces ruines devant moi… ?*

Il entendit, comme dans une hallucination, ses petits cris de plaisir et, dans sa détresse, il pensa : *Au moins elle est*

consentante, et puis il ne pensa plus du tout, ce qui fut un immense soulagement.

5

QUAND Allart se réveilla la fille était partie et il resta un moment sans bouger, en proie à la nausée et au mépris de lui-même. *Comment vais-je faire pour ne pas tuer cet homme, qui m'a fait cela… ?* Mais alors que la figure de son père mort dans la salle familière aux tentures vert et or lui réapparaissait, il se rappela sévèrement : *Le choix était mien ; il n'a fourni que l'occasion.*

Néanmoins, il était toujours écrasé par son propre mépris quand il se leva et se prépara à partir. Pendant la nuit, il avait appris sur lui-même des choses qu'il aurait préféré ne pas connaître.

Pendant ses six ans à Nevarsin, il ne lui avait pas été difficile de demeurer sans femme entre les murs du monastère, de vivre sans penser aux femmes ; il n'avait jamais été tenté, même durant les fêtes d'été où les moines eux-mêmes étaient libres de participer à la débauche, de rechercher l'amour, ou son semblant, dans la ville basse. L'idée ne lui était donc jamais venue qu'il aurait du mal à respecter sa résolution de ne pas se marier, de ne pas avoir d'enfants qui porteraient la monstrueuse malédiction du *laran*. Pourtant, malgré sa répugnance et son dégoût de la chose qu'était Lella, pas même humaine, six ans de chasteté volontaire avaient été annihilés en quelques minutes, au simple contact des doigts obscènes et doux d'une *riyachiya*.

Et maintenant que vais-je devenir ? Si je ne puis garder ma résolution une seule nuit… Dans la confusion des avenirs opposés qu'il voyait devant lui à chaque pas, il y en avait un nouveau, qui lui déplaisait : il pourrait devenir une créature comme le vieux don Marius, refusant certes le mariage mais

satisfaisant ses désirs avec ces filles de plaisir anormalement créées, ou pire.

Il fut heureux que leur hôte n'apparût pas au petit déjeuner ; il avait déjà assez de mal à affronter son père et la vision de son visage mort faillit oblitérer la présence réelle et vivante du vieillard, mangeant avec bonne humeur son pain et sa bouillie. Sentant la colère muette de son fils (Allart se demanda si son père avait eu des comptes rendus par les domestiques, ou même s'il s'était abaissé à interroger Lella, à vérifier que son fils avait prouvé sa virilité), don Stephen garda le silence jusqu'à ce qu'ils enfilent leur pelisse de voyage, et dit alors :

« Nous allons laisser nos montures ici, mon fils. Don Marius nous a offert un véhicule aérien qui nous transportera directement à Hali ; les serviteurs pourront nous amener les animaux dans quelques jours. Tu n'as jamais voyagé dans un véhicule aérien depuis que tu étais tout petit, n'est-ce-pas ?

— Je ne m'en souviens même pas, répondit Allart, intéressé malgré lui. Ils ne devaient pas être très courants à l'époque.

— Ils étaient rares, en effet, et ce sont naturellement des jouets pour gens riches, requérant un conducteur expérimenté, doué de *laran*. Ils sont inutilisables en montagne ; les contre-courants et les vents jetteraient un véhicule plus lourd que l'air contre les rochers. Mais ici dans les plaines ils sont assez sûrs et j'ai pensé qu'un tel vol te divertirait.

— J'avoue que je suis curieux », dit Allart en pensant que don Marius de Syrtis ne lésinait pas pour s'attirer les grâces de son suzerain, d'abord en mettant à sa disposition ses filles de plaisir favorites, et maintenant cet engin ! « Mais j'ai entendu dire à Nevarsin que ces appareils n'étaient pas sûrs non plus dans les plaines. Alors que la guerre fait rage entre Elhalyn et Ridenow, ils sont trop facilement attaqués. » Don Stephen haussa les épaules. « Nous avons tous du *laran ;* nous aurions tôt fait d'expédier des assaillants. Après six ans dans un monastère, tes talents de combattant doivent être rouillés pour ce qui est de l'épée et du bouclier mais je ne doute pas que tu puisses frapper quiconque nous attaquerait dans les airs. J'ai des talismans antifeu », dit-il et il examina son fils d'un regard aigu. « Ou bien vas-tu me dire que les moines t'ont rendu si

pacifique que tu ne défendrais pas ta vie ni celle de ta famille, Allart ? Il me semble me souvenir qu'enfant tu n'aimais pas te battre. »

Non, car à chaque coup je voyais la mort ou le désastre pour moi ou pour mon adversaire et vous êtes bien cruel de me rappeler cette faiblesse enfantine qui n'était pas ma faute mais celle de votre propre don du Sang, héréditaire et maudit… Mais Allart répondit, en se forçant à ignorer la figure morte de son père qui persistait à apparaître à ses yeux, recouvrant le visage vivant :

« Tant que je vivrai, je défendrai mon père et mon seigneur jusqu'à la mort, et que les dieux me frappent si j'y manque ou si j'hésite. »

Surpris, attendri par le ton d'Allart, le seigneur d'Elhalyn ouvrit les bras et enlaça son fils. Pour la première fois, Allart entendit des mots qu'à sa connaissance son père n'avait jamais prononcés :

« Pardonne-moi, mon fils, ce n'était pas digne de moi. Je ne devrais pas t'accuser alors que tu ne le mérites pas. »

Allart sentit des larmes lui brûler les yeux. *Que les dieux me pardonnent, il n'est pas cruel, ou s'il l'est c'est seulement parce qu'il craint pour moi, aussi… Il veut sincèrement être bon…*

Le véhicule aérien était long, étincelant, fait d'un matériau transparent, orné sur toute sa longueur de bandes argentées, avec un cockpit à quatre places entièrement ouvert. Des *cralmacs* le poussèrent hors du hangar, sur la belle mosaïque de la cour ; le conducteur, un jeune homme mince dont les cheveux rouges dénotaient l'appartenance à la petite noblesse des monts Kilghard, s'approcha d'eux et s'inclina très rapidement. Un expert hautement qualifié, un *laranzu* de son acabit, n'avait de déférence à témoigner à personne, pas même au frère du roi de Thendara.

« Je suis Karinn, *vai dom*. J'ai l'ordre de vous conduire à Hali. Veuillez prendre place. »

Il laissa aux *cralmacs* le soin de hisser don Stephen sur son siège et de boucler les courroies autour de lui mais alors qu'Allart s'apprêtait à monter, Karinn le retint un instant en demandant :

« Avez-vous déjà voyagé dans un de ces appareils, don Allart ?

— Pas à ma souvenance. Est-il propulsé par une telle matrice que vous seul puissiez manipuler ? Cela me paraît incroyable !

— Pas entièrement. Là-dedans, dit Karinn en tendant la main, il y a une batterie chargée d'énergie qui actionne les turbines ; il faudrait effectivement plus de pouvoir que ne peut posséder un seul homme pour soulever et déplacer en lévitation un tel appareil, mais les batteries sont chargées par les cercles de matrice et mon *laran*, alors, ne sert qu'à guider et à piloter…, à avoir conscience des assaillants et à les éviter. (Sa figure s'assombrit.) Je ne voudrais pas défier mon suzerain, et mon devoir m'interdit de refuser de faire ce que l'on m'ordonne, mais… avez-vous du *laran ? »*

Tandis que Karinn parlait, le malaise d'Allart se clarifia et il eut la vision nette, précise, de ce véhicule aérien explosant et tombant du ciel comme une pierre. N'était-ce qu'une lointaine probabilité ou était-ce vraiment ce qui les attendait ? Il n'avait aucun moyen de le savoir.

« J'ai assez de *laran* pour redouter un peu de me confier à cette mécanique. Père, nous allons être attaqués. Vous le savez ?

— Don Allart, dit Karinn, cette mécanique, comme vous dites, est le moyen de transport le plus sûr jamais créé par la technologie de la pierre-étoile. En voyageant à cheval durant trois jours vous êtes plus vulnérables, entre ici et Hali ; à bord d'un engin aérien, vous y serez avant midi et il faudrait qu'ils portent leur attaque avec une grande précision pour nous atteindre. De plus, il est facile de vous défendre avec du *laran* contre les armes qu'on pourrait envoyer contre vous. Je vois venir le jour où à Ténébreuse toutes les grand-maisons auront de tels appareils pour se protéger de rivaux envieux ou de vassaux rebelles ; et alors il n'y aura plus de guerres, car aucun homme sain d'esprit ne risquerait ce genre de mort et de destruction. Les *mécaniques* comme celles-ci, *vai dom,* ne sont peut-être que des jouets coûteux pour riches aujourd'hui, mais elles nous apporteront une ère de paix comme Ténébreuse n'en a jamais connu ! »

Le jeune homme parlait avec tant de conviction et d'enthousiasme qu'Allart douta de sa propre vision de guerre horrible, avec des armes plus effroyables encore. Il se dit que Karinn avait raison. De telles armes retiendraient sûrement des hommes raisonnables de faire la guerre, par conséquent celui qui inventait les armes les plus terribles travaillait en réalité pour la paix.

« Aldones, Seigneur de Lumière, veuille que ta vision soit vraie, Karinn, dit-il en prenant sa place. Et maintenant, voyons un peu ce miracle. »

J'ai vu beaucoup d'avenirs possibles qui ne se sont jamais réalisés. J'ai découvert ce matin que j'aimais mon père et je vais me cramponner à la certitude que je ne lèverai jamais la main sur lui, pas plus que je n'ai tordu le cou de la pauvre petite riyachiya *inoffensive la nuit dernière. Je ne craindrai pas non plus l'attaque, mais je me garderai contre elle, tout en prenant plaisir à ce nouveau genre de transport.* Il laissa Karinn lui montrer comment boucler les courroies qui le maintiendraient en cas de turbulence de l'air et le système qui faisait pivoter son siège derrière un panneau de verre grossissant, lui permettant de voir instantanément toute attaque ou menace.

Il écouta attentivement tandis que le *laranzu*, prenant sa place et s'attachant, courbait la tête en se concentrant et que la turbine mue par la batterie commençait à vrombir. Il s'était assez souvent exercé dans son enfance sur les petits planeurs soulevés par de minuscules matrices, volant dans les courants aériens autour du lac de Hali, pour connaître les principes élémentaires du vol des engins plus lourds que l'air, mais il lui paraissait incroyable qu'un cercle de matrices, un groupe d'esprits télépathiques étroitement reliés, pût charger assez fortement une batterie pour mouvoir d'aussi énormes turbines. Cependant, le *laran* pouvait être puissant et une matrice amplifier les courants électriques du cerveau et du corps de façon considérable, cent fois, mille fois. Il se demanda combien il fallait d'esprits possédant le *laran*, et pendant combien de temps ils devaient travailler, pour charger ces batteries de la formidable puissance de ces turbines rugissantes. Il aurait aimé

demander à Karinn – mais il ne voulait pas troubler la concentration du *laranzu* – pourquoi un tel véhicule ne pouvait être adapté au transport à terre ; il comprit vite que pour cela il faudrait des routes. Un jour peut-être des routes seraient praticables mais sur le terrain accidenté descendant des monts Kilghard au nord, le transport à terre se ferait sans doute toujours grâce aux hommes et aux animaux.

Rapidement, grâce à la puissance vrombissante, ils filèrent sur une piste plane recouverte d'un matériau transparent qui devait aussi avoir été versé là par le pouvoir des matrices ; puis ils quittèrent le sol et s'élevèrent rapidement au-dessus des arbres et des forêts pour monter jusque dans les nuages à une vitesse enivrante qui coupa le souffle à Allart. Cela dépassait de loin le vol des planeurs, tout comme les planeurs dépassaient le lent cheminement d'un *chervine !* Karinn fit un geste, le véhicule aérien tourna ses larges ailes vers le sud et survola la forêt méridionale.

Ils volaient depuis très longtemps. Allart commençait à sentir les courroies le serrer et désirait les relâcher un peu quand il sentit en lui, avec une excitation soudaine, de la vigilance et de la crainte.

Nous sommes vus, poursuivis… nous allons être attaqués !

Regarde vers l'ouest, Allart…

Il cligna des yeux dans la lumière. De petites formes apparaissaient là-bas, une, deux trois…, des planeurs ? Si c'en était, un tel engin aérien pouvait les distancer aisément. Et en effet, Karinn, avec des mouvements rapides des mains, tournait le véhicule pour éviter les poursuivants. Pendant un moment, il leur sembla qu'ils ne seraient pas suivis ; un des planeurs – *mais ce ne sont pas des planeurs ! Des faucons, peut-être ?* – monta, monta au-dessus d'eux, de plus en plus haut. C'était effectivement un faucon mais Allart sentit une intelligence humaine, une conscience humaine qui les observait avec malveillance. Aucun faucon naturel n'avait des yeux aussi étincelants, comme de grands joyaux ! *Non, ce n'était pas un oiseau normal !* Agité, mal à l'aise, il suivit le vol de l'oiseau qui s'élevait toujours plus haut, en battant des ailes rapidement dans le ciel au-dessus d'eux…

Brusquement, une forme étroite, scintillante, se détacha de l'oiseau et tomba tout droit, comme une flèche, vers le véhicule. La vision d'Allart, avant toute pensée, lui apporta la certitude de ce qui se passerait si cette longue forme redoutable, brillante comme du verre, frappait l'appareil : il exploserait, et eux avec, un fragment, chaque fragment recouvert du terrible *feuglu,* qui se collait à ce qu'il touchait et continuait de brûler de brûler en consumant le métal, le verre, la chair et les os.

Allart saisit la matrice qu'il portait au cou et la tira d'une main tremblante hors des soies protectrices. *Il y a si peu de temps…* Plongeant son regard dans les profondeurs du joyau, il modifia sa notion du temps si bien qu'à présent la forme étincelante tombait plus lentement et il pouvait se concentrer sur elle, comme s'il la prenait entre des doigts invisibles et puissants… Lentement, lentement, avec précaution…, il ne devait pas courir le risque qu'elle casse, elle pouvait alors tomber dans le véhicule aérien où les fragments de *feuglu* détruiraient tout. Sa conscience ralentie tissa des avenirs accélérés dans son esprit, il vit le véhicule exploser, son père s'affaisser et s'enflammer avec du *feuglu* dans les cheveux, Karinn monter comme une torche, le véhicule échapper à tout contrôle, plus lourd qu'une pierre… mais il ne laisserait rien arriver de tout cela !

Avec une délicatesse infinie, son esprit plongea dans les lueurs palpitantes de sa matrice et, les yeux fermés, Allart manipula la forme étincelante pour la détourner du véhicule. Il sentit une résistance, comprit que celui qui guidait l'engin luttait contre lui pour le contrôler et il se battit en silence, avec l'impression que ses mains essayaient physiquement de tenir une chose vivante, glissante et frétillante alors que *d'autres* mains s'efforçaient de la lui arracher pour la lui projeter.

Karinn, vite, montons plus haut si possible, pour que cela se brise au-dessous de nous…

Il sentit son corps peser contre les courroies quand l'appareil bascula et s'éleva, il vit, avec une partie de son esprit, son père s'affaisser sur son siège, il pensa rapidement, avec douleur : *Il est vieux, fragile, son cœur ne pourra supporter longtemps cela…* mais la majeure partie de son esprit était toujours

concentrée dans ces doigts invisibles luttant avec l'engin qui se tordait et semblait se débattre sous le contrôle de sa pensée. Ils étaient presque hors de portée…

Il explosa avec un bruit assourdissant qui parut faire trembler tout l'espace et le temps ; Allart sentit une brûlure vive et douloureuse aux mains ; rapidement, il retira sa conscience hors du champ de l'engin explosé mais la sensation de brûlure persista dans ses mains. Il ouvrit alors les yeux et constata que l'engin avait explosé bien au-dessous d'eux et que des fragments de *feuglu* tombaient comme une pluie en fusion pour incendier la forêt. Mais un des fragments de la surface transparente avait été projeté vers le haut, par-dessus le rebord du véhicule aérien, et la mince nappe de feu s'étendait le long du bord du cockpit en allongeant des doigts de flamme vers le siège où son père était affalé sans connaissance.

Allart réprima sa première impulsion, se pencher pour étouffer le feu avec ses mains. Le *feuglu* ne pouvait être éteint ainsi ; tout fragment qui toucherait ses mains traverserait en les brûlant ses vêtements, sa chair et ses os, jusqu'à ce qu'il ne reste rien à consumer. Il se replongea dans la matrice – il n'avait pas le temps de prendre le talisman antifeu que Karinn lui avait donné, il aurait dû l'avoir à portée de la main ! – invoquant son propre feu pour le projeter vers le *feuglu*, qui flamba brièvement très haut, puis dans un dernier crépitement mourut et disparut.

« Père ! cria-t-il. Etes-vous blessé ? »

Son père tendit des mains tremblantes. Le bord externe de la main et l'auriculaire étaient brûlés, noircis mais peu profondément, c'était tout. Don Stephen murmura d'une voix faible : « Les dieux me pardonnent d'avoir douté de ton courage, Allart. Tu nous as tous sauvés. Je crains d'être trop vieux pour ce genre de lutte. Mais toi, tu as immédiatement maîtrisé le feu.

— Le *vai dom* est-il blessé ? cria Karinn, des commandes. Regardez ! Ils ont fui ! »

En effet, Allart distinguait, bas sur l'horizon, les petites formes en déroute. Mettaient-ils de vrais oiseaux sous le charme, par matrice, pour porter leurs armes redoutables ? Ou bien était-ce des monstres élevés par mutation, pas plus oiseaux

que les *cralmacs* n'étaient humains, ou s'agissait-il de quelque engin mécanique effrayant mû par une matrice qui avait transporté cette arme mortelle ? Allart n'en savait rien et l'état de son père était tel qu'il n'osait poursuivre leurs assaillants même en pensée.

« Il est commotionné et un peu brûlé, répondit-il anxieusement à Karinn. Dans combien de temps allons-nous arriver ?

— Dans quelques instants, don Allart. Je vois déjà scintiller le lac. Là, en bas… »

Le véhicule aérien vira de bord et Allart aperçut la plage au sable étincelant comme des bijoux, au bord du lac de Hali… *La légende dit que le sable où marchait Hastur, fils de la Lumière, se transforma en joyaux…* Les curieuses vagues plus légères que l'eau venaient inlassablement se briser le long de la plage. Au nord se dressaient des tours brillantes, la grand-maison d'Elhalyn, et à l'autre extrémité du lac la tour de Hali d'un bleu léger. Alors que Karinn descendait en planant, Allart déboucla ses courroies et grimpa par-dessus le dossier à côté de son père, il prit ses mains brûlées entre les siennes et se concentra sur la matrice pour regarder avec les yeux de l'esprit et évaluer les dégâts. La blessure n'était que superficielle, son père simplement commotionné, le cœur battant, ayant plus de peur que de mal.

Allart vit au-dessous d'eux des serviteurs aux couleurs de Hastur courant vers le terrain d'atterrissage alors que l'appareil descendait, mais il garda entre ses mains celles de son père en essayant de chasser tout ce qu'il pouvait prévoir. *Des visions, aucune n'est vraie…, le véhicule aérien n'a pas explosé en flammes…, ce que je vois ne se produira pas forcément…, ce n'est que ce qui pourrait arriver, inspiré par mes propres craintes…*

L'appareil toucha le sol. Allart cria :

« Faites venir les valets de mon seigneur ! Il est blessé, il faut le porter à l'intérieur ! »

Il souleva son père dans ses bras et le déposa doucement entre ceux des serviteurs, puis il les suivit tandis qu'ils portaient la frêle silhouette dans le château.

Il entendit alors une voix familière, détestée depuis longtemps.

« Que lui est-il arrivé, Allart ? Avez-vous été attaqués en l'air ? »

C'était celle de son frère aîné, Damon-Rafaël. Il raconta brièvement l'incident et Damon-Rafaël hocha la tête.

« C'est le seul moyen de se défendre contre ces armes. Ils utilisaient donc les choses-faucons ? Ils nous les ont envoyées déjà, une ou deux fois seulement ; ils ont brûlé un verger une fois et cette année-là les noix ont été rares.

— Au nom de tous les dieux, mon frère, qui sont ces gens de Ridenow ? Sont-ils du sang de Hastur et de Cassilda qu'ils puissent envoyer contre nous de telles armes de *laran ?*

— Ce sont des parvenus. Au début, c'était des bandits des Villes sèches, ils ont envahi Serrais et ils ont forcé les vieilles familles de Serrais à leur donner leurs femmes en mariage. Ceux de Serrais ont un puissant *laran*, certains du moins, et maintenant, tu peux constater le résultat, ils sont devenus plus forts. Ils parlent de trêve, et je crois qu'il nous faudra accepter cette trêve car les combats ne peuvent durer plus longtemps. Mais leurs conditions sont formelles. Ils veulent posséder sans conteste le domaine de Serrais et ils prétendent qu'avec leur laran ils y ont droit… Mais ce n'est pas le moment de parler de guerre et de politique, mon frère. Comment va notre père ? Il n'a pas l'air gravement blessé mais nous devons immédiatement faire venir une guérisseuse auprès de lui. Viens… »

Dans la salle d'honneur, don Stephen avait été déposé sur une banquette capitonnée et une guérisseuse se penchait sur lui, pour enduire d'un onguent les doigts brûlés et les panser avec des linges fins. Une autre femme tenait une coupe de vin sous les lèvres du vieux seigneur. Il tendit une main vers ses fils quand ils arrivèrent en hâte et Damon-Rafaël s'agenouilla à côté de lui. En regardant son frère, Allart eut l'impression de contempler un miroir flou ; de sept ans plus âgé que lui, Damon-Rafaël était un peu plus grand, un peu plus lourd, blond aux yeux gris comme lui et comme tous les Hastur d'Elhalyn ; ses traits commençaient à être marqués par le temps.

« Loués soient les dieux pour vous avoir épargné, mon père !

— Pour cela, tu peux remercier ton frère, Damon ; c'est lui qui nous a sauvés.

— Ne serait-ce que pour ça, je le reçois avec gratitude, dit Damon-Rafaël en se tournant pour l'attirer dans une étreinte fraternelle. Sois le bienvenu, Allart. J'espère que tu nous reviens en bonne santé et sans ces fantasmes maladifs que tu avais étant enfant.

— Es-tu blessé, mon fils ? demanda don Stephen en levant des yeux inquiets vers Allart. J'ai vu que tu souffrais. »

Allart regarda ses mains. Il n'avait absolument pas touché le feu physiquement mais, avec l'esprit, il avait manipulé l'engin à feu et les résonances avaient vibré clans ses mains physiques, qui portaient des marques rouges se prolongeant jusqu'aux poignets ; mais la douleur, bien que vive, était celle d'un rêve, d'un cauchemar, de l'esprit et non de la chair blessée. Il se concentra sur elles et la douleur se calma en même temps que la rougeur commençait à s'atténuer.

« Laisse-moi t'aider, mon frère », dit Damon-Rafaël et il prit les doigts d'Allart en dirigeant sur eux sa pensée. À ce contact, les marques rouges pâlirent et disparurent. Le seigneur d'Elhalyn sourit.

« Je suis content, dit-il. Mon plus jeune fils m'est revenu fort, un guerrier, et mes fils se retrouvent comme des frères. La journée a été bien employée si elle vous a montré…

— Père ! »

Allart bondit vers lui alors qu'il se taisait brusquement. La guérisseuse se précipita, le vieil homme respirait difficilement, la figure congestionnée, haletant ; puis il s'affaissa, glissa sur le sol et ne bougea plus.

L'horreur et le chagrin convulsèrent les traits de Damon-Rafaël. « Ah ! mon père », murmura-t-il et Allart, effrayé et tremblant à côté de lui, leva pour la première fois les yeux vers la salle d'honneur et vit ce qu'il n'avait pas remarqué dans toute cette confusion : les tentures vert et or, le grand fauteuil sculpté dans le fond.

Ainsi c'était dans sa grande salle d'honneur que gisait mon père mort, et je ne l'ai pas vu avant qu'il soit trop tard… Ma

prévision était vraie mais je me suis mépris sur sa cause… Il ne suffit pas de connaître les nombreux avenirs pour les éviter…

Damon-Rafaël courba la tête en pleurant. Il dit à Allart, en lui tendant les bras :

« Il est mort ; notre père est parti dans la Lumière. »

Et les deux frères s'embrassèrent, Allart tremblant, comprenant soudain que venait de se réaliser ce qu'il avait prévu.

Autour d'eux, un par un les serviteurs s'agenouillèrent en se tournant vers les deux frères ; Damon-Rafaël, les traits tirés par le chagrin, la respiration oppressée, se força à se ressaisir tandis que les domestiques entonnaient la formule : « Notre seigneur est mort, longue vie à notre seigneur. » Et, à genoux, ils tendirent les mains en hommage à Damon-Rafaël.

Allart s'agenouilla et, selon la loi, il fut le premier à prêter serment au nouveau suzerain d'Elhalyn, Damon-Rafaël.

6

STEPHEN, seigneur d'Elhalyn, fut enterré dans le vieux cimetière sur les rives du lac de Hali ; tout le clan Hastur des domaines des plaines, des Aillard des plaines de Valeron aux Hastur de Carcosa, était venu pour lui rendre hommage. Le roi Régis, vieux et voûté, paraissant presque trop fragile pour chevaucher, se tint à côté de la tombe de son demi-frère, lourdement appuyé sur le bras de son fils unique.

Le prince Félix, héritier du trône de Thendara et de la couronne des Domaines, vint embrasser Allart et Damon-Rafaël en les appelant « chers cousins ». Félix était un jeune homme mince, efféminé, aux cheveux dorés et aux yeux incolores ; il avait le long visage étroit et pâle du sang *chieri*. Les rites funèbres terminés, il y eut une grande cérémonie. Puis le vieux roi, plaidant son grand âge et sa mauvaise santé, fut raccompagné chez lui par ses courtisans ; Félix demeura pour honorer le nouveau seigneur d'Elhalyn, Damon-Rafaël.

Allart, qui accueillait les invités dans la grande salle, aperçut soudain un visage qu'il connaissait, bien qu'il ne l'eût jamais vu. Des cheveux foncés, comme un nuage de ténèbres sous un voile bleu, des yeux gris mais aux cils si noirs qu'ils étaient aussi sombres que ceux d'un animal. Allart sentit comme un battement dans sa poitrine quand il se trouva face à la femme brune dont le visage le hantait depuis tant de jours.

« Mon cousin », murmura-t-elle courtoisement, mais il ne put baisser les yeux, comme l'exigeait l'usage, devant une femme non mariée qui lui était inconnue.

Je te connais bien. Tu m'as hanté, dans mes rêves et à l'état de veille, et déjà je suis plus qu'à demi amoureux de toi… Des

images érotiques l'assaillirent, inopportunes en ce lieu, et il s'efforça de les chasser.

« Mon cousin, répéta-t-elle, pourquoi me dévisagez-vous d'une manière aussi inconvenante ? »

Allart sentit le sang lui monter aux joues ; c'était certes discourtois, presque indécent, de regarder ainsi une inconnue et il sourit à la pensée qu'elle puisse posséder du *laran,* avoir conscience des images qui le tourmentaient. Enfin il retrouva plus ou moins l'usage de sa voix.

« Mais je ne vous suis pas étranger, *damisela*. Il n'est pas, non plus, inconvenant pour un homme de regarder en face la femme qui lui est promise. Je suis Allart Hastur et je dois bientôt devenir votre mari. »

Elle leva les yeux et lui rendit franchement son regard. Mais il y eut de la tension dans sa voix quand elle répondit :

« Vraiment ? Cependant, je peux difficilement croire que vous ayez conservé mon image dans votre esprit depuis que vous m'avez vue pour la dernière fois, alors que j'étais une enfant de quatre ans. Et j'ai entendu dire, don Allart, que vous vous étiez retiré à Nevarsin, que vous étiez malade ou fou, que vous désiriez être moine et renoncer à votre héritage. N'était-ce donc que de vaines rumeurs ?

— Il est vrai que j'ai nourri ce dessein pendant un moment. J'ai vécu six ans parmi les frères de Saint-Valentin-des-Neiges et j'y serais resté avec bonheur. »

Si j'aime cette femme, je la détruirai… J'engendrerai des enfants qui seront des monstres…, elle mourra en les portant… Bienheureuse Cassilda, aïeule des Domaines, ne me laissez pas trop voir, maintenant, mon destin puisque je ne puis guère l'éviter…

« Je ne suis ni malade ni fou, *damisela* ; vous n'avez pas à me craindre.

— En effet, dit la jeune femme en le regardant de nouveau dans les yeux, vous ne paraissez pas dément, seulement un peu troublé. Est-ce donc la pensée de notre mariage qui vous inquiète, mon cousin ?

— Ne devrais-je pas être heureux, dit Allart avec un sourire nerveux, de voir combien de beauté et de grâce les dieux m'ont réservé ?

— Ah ! protesta-t-elle en secouant impatiemment la tête, ce n'est pas le moment des discours bien tournés et des flatteries, mon cousin ! Ou seriez-vous de ceux qui pensent qu'une femme est une sotte enfant, que l'on peut renvoyer avec un ou deux compliments courtois ?

— Croyez-moi, dame Cassandra, je ne veux pas être discourtois mais on m'a appris qu'il est malséant de partager mes propres soucis et mes craintes alors qu'ils sont encore informes. »

De nouveau, les yeux aux cils noirs lui lancèrent un regard rapide et direct.

« Des craintes, mon cousin ? Mais je suis inoffensive, une simple fille ! Je suis sûre qu'un seigneur des Hastur n'a peur de rien, et certainement pas de la fiancée qui lui est promise ! »

Il pâlit un peu sous le sarcasme.

« Voulez-vous connaître la vérité, madame ? Je possède une forme singulière de *laran* ; ce n'est pas seulement de la prescience. Je ne vois pas seulement l'avenir qui *sera* mais tous les avenirs qui *pourraient* être, ces événements qui risquent d'arriver par malchance ou par échec ; et par moments je ne puis dire lesquels sont engendrés par des causes préexistantes et ceux qui sont nés de ma propre peur. C'est pour maîtriser cela que je suis allé à Nevarsin. »

Il perçut sa petite exclamation atterrée.

« Miséricorde d'Avarra, quelle malédiction à subir ! Et l'avez-vous dominée, mon cousin ?

— Quelque peu, Cassandra. Mais quand je suis troublé ou incertain cela me revient en foule et je ne vois pas uniquement la joie que le mariage avec une personne telle que vous m'apportera. »

Comme une douleur physique dans son cœur, Allart sentit l'amère connaissance de toutes les joies qu'ils *pourraient* connaître, s'il pouvait l'amener à lui rendre son amour, les années futures qui s'ensoleilleraient… Farouchement, il claqua la porte intérieure, fermant son esprit à la vision. Ce n'était pas

là une *riyachiya*, qui pouvait être prise sans réflexion pour un moment de plaisir !

Il dit durement, sans s'apercevoir que la douleur rendait sa voix rauque et sa parole glaciale :

« Mais je vois, aussi bien, tous les chagrins, et les catastrophes qui pourraient se produire, et tant que je n'aurai pas distingué ma voie à travers les faux avenirs inspirés par ma propre peur, la pensée du mariage ne peut me causer aucune joie. Ce n'est pas par manque de courtoisie envers vous, ma dame et ma fiancée.

— Je suis heureuse que vous me l'ayez dit. Vous savez, n'est-ce pas, que ma famille est en colère parce que notre mariage n'a pas eu lieu il y a deux ans, quand j'ai atteint l'âge adulte. Elle a estimé que vous m'insultiez en restant à Nevarsin. Maintenant, mes parents souhaitent avoir l'assurance que vous me demanderez sans plus tarder. (Le sombre regard pétilla de malice.) Notez qu'ils se moquent comme d'un *sekal* de mon bonheur conjugal, mais ils ne cessent de me répéter combien vous êtes près du trône, et que j'ai beaucoup de chance, que je dois vous séduire par mon charme pour que vous ne m'échappiez pas. Ils m'ont habillée comme une poupée à la mode, ils ont orné mes cheveux de résilles de cuivre et d'argent et m'ont couverte de bijoux, comme si vous deviez m'acheter au marché. Je m'attendais presque à ce que vous m'ouvriez la bouche pour m'examiner les dents afin d'être sûr que j'ai les flancs et le garrot solides ! »

Allart ne put s'empêcher de rire.

« Pour cela, votre famille n'a rien à craindre, dame ; aucun homme ne pourrait certes vous trouver un défaut.

— Oh ! mais j'en ai, avoua-t-elle ingénument. Ils espéraient que vous ne le remarqueriez pas mais je ne veux pas vous le cacher. »

Elle écarta devant lui ses fines mains baguées. Les doigts fuselés étaient chargés de bijoux mais il y en avait six et quand les yeux d'Allart tombèrent sur le sixième, Cassandra rougit violemment et tenta de les cacher sous son voile.

« Voyons, don Allart, je vous conjure de ne pas regarder ainsi ma difformité.

— Je ne vois aucune difformité. Jouez-vous du *rryl ?* Il me semble que vous devriez plaquer des accords avec plus de facilité.

— En effet…

— Alors ne parlons plus jamais de défaut ou de difformité, Cassandra, dit-il en portant à ses lèvres les petites mains à six doigts. À Nevarsin, j'ai vu des enfants avec six et même sept doigts, les doigts supplémentaires étaient sans os ou sans tendons, et ne pouvaient être bougés ou pliés, alors que vous contrôlez fort bien les vôtres, à ce que je vois. Moi aussi, je suis quelque peu musicien.

— Vraiment ? Est-ce parce que vous avez été moine ? La plupart des hommes n'ont pas de patience pour ces activités, ou peu de loisir pour les apprendre en même temps que les arts de la guerre.

— Je préférerais être musicien que guerrier, dit Allart en pressant de nouveau ses lèvres sur les doigts fins. Les dieux veuillent nous accorder assez de paix en notre temps pour que nous fassions des chansons à la place de la guerre. »

Mais comme elle lui souriait, la main toujours près de ses lèvres, il remarqua qu'Ysabet, la dame Aillard, les observait ainsi que son frère Damon-Rafaël, d'un air si satisfait qu'il en eut la nausée. Ils le manipulaient pour lui imposer leur volonté, en dépit de sa résolution ! Il lâcha la main comme si elle le brûlait.

« Puis-je vous reconduire auprès de vos parents, *damisela ?* »

La soirée s'avançait, les festivités ayant été solennelles mais pas tristes – le vieux seigneur avait été décemment enterré, il avait un héritier, donc il ne faisait pas de doute que le Domaine prospérerait –, Damon-Rafaël se rapprocha de son frère. Malgré le festin et les vins, Allart remarqua qu'il avait conservé toute sa lucidité.

« Demain nous partons pour Thendara, où je serai promu seigneur du Domaine. Tu dois venir avec nous, mon frère ; tu dois être le gardien et l'héritier désigné d'Elhalyn. Je n'ai pas de fils légitimes, seulement *nedestro* ; on ne légitimera pas un fils

nedestro, jusqu'à ce qu'il soit certain que Cassilde ne m'en donnera aucun. »

Il regarda sa femme, de l'autre côté de la salle, d'un air froid, presque amer. Cassilde Aillard-Hastur était pâle, menue, avec un teint terne et un visage usé.

« Le Domaine sera entre tes mains, Allart, et dans un sens, je suis à ta merci. Que dit déjà le proverbe ? "Nu est le dos sans frère." »

Allart se demanda comment, au nom de tous les dieux, des frères pouvaient être amis, ou autre chose que les plus cruels rivaux, avec des lois d'héritage pareilles. Il ne nourrissait pas l'ambition de remplacer son frère à la tête du Domaine ; comment Damon-Rafaël pouvait-il le croire ?

« Je préférerais que tu m'aies laissé au monastère, Damon. »

Le sourire de Damon-Rafaël fut sceptique, comme s'il avait peur que le propos de son frère dissimulât quelque complot tortueux.

« Vraiment ? Cependant je t'ai vu parler à la jeune Aillard et il était évident que tu ne pourras attendre qu'avec impatience la cérémonie. Tu auras probablement un fils légitime avant moi ; Cassilde est fragile alors que ta fiancée paraît saine et forte.

— Je ne suis pas pressé de me marier ! riposta Allart avec une violence contenue. »

Damon-Rafaël fronça les sourcils.

« Le Conseil n'acceptera pas pour héritier un homme de ton âge à moins que tu ne consentes à te marier immédiatement ; il est scandaleux qu'un garçon de plus de vingt ans ne soit pas encore marié, et n'ait même pas de fils naturels. Se pourrait-il que j'aie plus de chance que je ne le pense ? Serais-tu un *emmasca ?* Ou bien aimerais-tu les hommes ? »

Allart sourit amèrement.

« Je suis navré de te décevoir. Mais pour ce qui est d'être *emmasca*, tu m'as vu nu devant le Conseil quand j'ai atteint ma majorité. Et si tu souhaitais que je préfère des hommes, tu aurais dû faire en sorte que je ne sois jamais parmi les *cristoforos*. Mais je retournerai au monastère, si tu veux. »

Il songea un instant, presque avec bonheur, que cela mettrait un terme à son tourment et à ses perplexités.

Damon-Rafaël ne voulait pas qu'il engendrât des fils qui seraient rivaux des siens, alors peut-être pourrait-il échapper à la malédiction d'avoir à procréer des garçons qui posséderaient son *laran* tragique. S'il retournait à Nevarsin… Il fut surpris de la douleur que lui causa cette pensée.

Ne jamais revoir Cassandra…

Damon-Rafaël secoua la tête, non sans regret.

« Je n'ose pas courroucer les Aillard. Ils sont nos plus puissants alliés dans cette guerre ; et ils sont furieux que Cassilde n'ait pas cimenté notre alliance en me donnant un héritier du sang d'Elhalyn et d'Aillard. Si tu refuses le mariage j'aurai un nouvel ennemi et je ne puis me permettre d'avoir des Aillard contre moi. Ils craignent déjà que je t'aie trouvé un meilleur parti. Mais je sais que notre père a réservé pour toi deux demi-sœurs *nedestro* du clan Aillard, avec des gènes modifiés, et que ferai-je si tu as des fils d'elles trois ? »

Allart éprouva la même répulsion que lorsque don Stephen lui en avait parlé.

« J'ai dit à mon père que je ne le désirais pas.

— J'aimerais mieux que des fils de sang Aillard soient les miens, reconnut Damon-Rafaël, mais je ne puis prendre la femme qui t'est promise ; j'en ai déjà une et je ne peux pas faire d'une dame d'un clan aussi élevé ma *barragana*. Cela déclencherait une vendetta sanglante ! Pourtant si Cassilde mourait en couches, comme elle a risqué de le faire bien souvent depuis dix ans et comme cela peut lui arriver dans l'avenir, alors… »

Les yeux de Damon-Rafaël cherchèrent Cassandra et la détaillèrent avec admiration de la tête aux pieds ; Allart fut pris d'une colère tout à fait inattendue. Comment osait-il parler de la sorte ? Cassandra était à *lui !*

« Je suis presque tenté de retarder ton mariage d'un an, reprit Damon-Rafaël. Si Cassilde mourait en mettant au monde l'enfant qu'elle porte, je serais libre de prendre Cassandra pour femme. Je suppose qu'ils seraient même reconnaissants, quand elle partagerait mon trône.

— Tu tiens des propos séditieux ! protesta Allart, réellement choqué. Le roi Régis est toujours sur le trône et Félix est son héritier légitime ; il lui succédera. »

Damon-Rafaël haussa les épaules avec mépris. « Le vieux roi ? Il ne vivra pas un an. J'étais à côté de lui aujourd'hui, près de la tombe de notre père ; et moi aussi je possède un peu de la prescience des Hastur d'Elhalyn. Il mourra avant le changement de saison. Quant à Félix, j'ai entendu les bruits qui courent, et toi aussi probablement. Il est *emmasca* ; un des anciens qui l'a vu nu, a été soudoyé, dit-on, et un autre avait mauvaise vue. Quoi qu'il en soit, il est marié depuis sept ans et sa femme n'a pas l'air d'avoir été bien traitée dans le lit conjugal ; et jamais le bruit n'a couru qu'elle attendait un enfant. Non, Allart. Séditieux ou non, je te dis que je serai sur le trône avant sept ans. Regarde avec ta propre prescience.

— Sur le trône… ou mort, mon frère, murmura Allart. »

Damon-Rafaël le considéra avec hostilité. « Ces vieilles femmelettes du Conseil pourraient préférer le fils légitime d'un cadet au *nedestro* du fils aîné. Vas-tu mettre ta main dans la flamme de Hali et jurer de soutenir les prétentions de mon fils, légitime ou non ? » Allart lutta pour découvrir la vision vraie parmi les images d'un royaume ravagé par le feu, d'un trône à sa portée, d'orages grondant sur les Hellers, d'un donjon s'écroulant comme sous l'effet d'un tremblement de terre… *non !* Il était un homme de paix ; il n'avait aucun désir de lutter contre son frère pour un trône, de voir les Domaines ruisseler du sang d'une terrible guerre fratricide. Il courba la tête.

« Les dieux l'ont ordonné, Damon-Rafaël, quand tu es né l'aîné de mon père. Je prêterai tout serment que tu exigeras de moi, mon frère et mon seigneur. »

Il y avait un mélange de mépris et de triomphe dans les yeux de Damon-Rafaël. Allart savait que si les rôles avaient été renversés, il aurait dû se battre à mort pour son héritage. Il réprima sa répugnance quand Damon-Rafaël l'embrassa et lui dit :

« Ainsi j'ai le serment que tu me prêteras main forte pour secourir mes fils ; le vieux proverbe dit peut-être vrai et je n'aurai pas à sentir mon dos nu et sans frère. » De nouveau, il

contempla Cassandra, enveloppée dans son voile bleu, avec regret.

« Je suppose… Non, je crains que tu ne doives prendre femme. Tous les Aillard seraient offensés si j'en faisais ma *barragana* et je ne peux pas retarder votre mariage d'un an encore, en escomptant que Cassilde mourra et que je serai libre de me remarier. »

Cassandra… entre ses mains ? Damon-Rafaël la considérait-il uniquement comme un pion pour une alliance politique, pour s'assurer le soutien de sa famille ? La pensée écœura Allart. Cependant, il se rappela sa résolution : ne pas prendre femme, ne pas transmettre à des fils la malédiction de son *laran*.

« En échange de mon soutien, alors, épargne-moi ce mariage, mon frère.

— Je ne peux pas, répondit Damon-Rafaël. Je la prendrais bien volontiers moi-même. Mais je n'ose offenser ainsi les Aillard. Peu importe, elle ne sera peut-être pas un fardeau pour toi bien longtemps ; elle est jeune et beaucoup de ces filles Aillard sont mortes en mettant leur premier enfant au monde. Il est probable qu'elle mourra aussi bientôt. Ou bien elle sera comme Cassilde, assez féconde mais ne donnant le jour qu'à des enfants mort-nés. Si tu fais en sorte qu'elle soit enceinte et qu'elle fasse des fausses couches pendant quelques années, mes fils seront à l'abri et personne ne pourra prétendre que tu n'as pas fait de ton mieux pour notre clan ; ce sera sa faute à elle, pas la tienne.

— Jamais je ne voudrais traiter une femme ainsi !

— Mon frère, peu m'importe comment tu la traiteras, pourvu que tu l'épouses, que tu la prennes dans ton lit et que les Aillard nous soient apparentés. Je suggérais simplement un moyen de te débarrasser d'elle sans discrédit pour ta virilité. Mais il suffit. Nous partons pour Thendara demain et, quand l'affaire de la succession sera réglée, nous reviendrons pour ton mariage. Veux-tu boire avec moi ?

— J'ai assez bu, mentit Allart, désireux d'éviter tout autre contact avec son frère. »

Sa prescience lui avait montré la vérité. Dans aucun des mondes probables il n'était écrit que Damon-Rafaël et lui

seraient amis, et si son frère accédait au trône – et le *laran* d'Allart lui disait que c'était fort possible – il aurait peut-être bien à veiller sur sa propre vie et sur celle de ses fils.

Saint Porteur de Fardeaux, donnez-moi des forces ! Voilà pour moi une nouvelle raison de ne pas avoir de fils pour me succéder, que je doive craindre pour eux aussi la main de mon frère !

7

D'HUMEUR affable, souhaitant rendre honneur à son jeune parent, Sa Grâce le roi Régis II avait accepté de procéder à la cérémonie du mariage ; sa figure vieille et ridée irradiait de bonté alors qu'il prononçait les paroles rituelles et refermait les bracelets de cuivre repoussé, les *catenas,* sur le poignet d'Allart d'abord puis sur celui de Cassandra.

« Séparés en fait, dit-il en détachant les bracelets qui les unissaient, puissiez-vous ne l'être jamais d'esprit ni de cœur. Puissiez-vous à jamais ne faire qu'un. »

Ils s'embrassèrent et Allart sentit trembler Cassandra à son côté, leurs mains reliées par le métal précieux.

Elle a peur, pensa-t-il, *et ce n'est pas étonnant. Elle ne sait rien de moi ; sa famille me la vend comme ils auraient vendu un faucon ou une jument poulinière.*

Autrefois (Allart avait un peu appris l'histoire des Domaines à Nevarsin), de tels mariages étaient inconcevables. On considérait comme une forme d'égoïsme, qu'une femme ne donnât d'enfants qu'à un seul homme et la banque des gènes avait été élargie en accroissant le nombre de combinaisons possibles. Allart se demanda un instant si c'était ainsi que l'on avait introduit le *laran* maudit dans leur race ; ou était-ce vrai qu'ils descendaient des enfants des dieux venus à Hali et avaient engendré des fils pour régner sur leurs semblables ? Ou bien les histoires de croisements avec les *chieri* non humains, qui donnaient à leur caste aussi bien les *emmasca* asexués que le don du *laran*, étaient-elles vraies ?

Quoi qu'il en fût, ces temps lointains et presque oubliés de mariages de groupes avaient disparu à mesure que les familles

commençaient à s'élever au pouvoir ; les héritages, le programme de sélection génétique avaient rendu importante la connaissance exacte de la paternité. *Maintenant un homme n'est jugé que par ses fils et une femme par sa faculté à produire des fils, et elle sait que c'est seulement pour cela qu'elle m'a été donnée !*

Cependant, la cérémonie se terminait et Allart sentit les mains glacées de sa femme trembler dans les siennes quand il se pencha pour effleurer sa bouche de ses lèvres pour le baiser rituel de clôture ; il la fit sortir pour danser, dans un brouhaha de félicitations, de bons vœux et d'applaudissements, de sa famille et de ses pairs assemblés. Allart, hypersensible, sentit l'aigreur cachée sous les compliments et se dit que bien peu d'entre eux pensaient réellement leurs souhaits de bonheur. Son frère Damon-Rafaël était probablement sincère. Allart s'était présenté dans la matinée devant les reliques sacrées de Hali, il avait plongé sa main dans le feu froid qui ne brûlait pas à moins que l'on se parjurât, et avait prêté serment sur son honneur de Hastur de soutenir la suzeraineté de son frère sur le clan et la succession de ses fils au trône. Les autres parents le félicitaient parce qu'il avait scellé une puissante alliance politique avec le clan important des Aillard de Valeron, ou parce qu'ils espéraient s'allier à lui par le mariage avec les fils et les filles que cette union produirait, ou simplement parce que la vue d'une noce les réjouissait, que le vin, la danse et le festin rompaient plaisamment le deuil officiel pour don Stephen.

« Vous êtes bien silencieux, mon époux, murmura Cassandra. »

Allart sursauta, percevant dans sa voix un accent suppliant. *C'est pire pour elle, pauvre fille. J'ai été consulté – quelque peu – pour ce mariage, elle n'a même pas été autorisée à dire oui ou non. Pourquoi faisons-nous cela à nos femmes, puisque c'est par elles que nous conservons ces précieux héritages qui ont pris tant d'importance pour nous ?*

« Mon silence n'est pas pour vous, *damisela*, dit-il avec douceur. Cette journée m'est un grand sujet de réflexion, c'est tout. Mais je suis discourtois de réfléchir si profondément en votre présence. »

Les yeux francs, si lourdement frangés de cils qu'ils paraissaient sombres, croisèrent son regard avec une lueur de malice tout au fond.

« Vous me traitez encore comme une jeune fille que l'on flatte et cajole pour la faire taire. Permettez-moi de vous rappeler, mon seigneur, qu'il n'est guère séant de m'appeler *damisela* alors que je suis votre femme.

— Dieu me pardonne, c'est vrai », dit-il au désespoir et elle le regarda, un léger pli barrant son front lisse.

« Est-ce tellement contre votre gré que vous vous êtes marié ? J'ai été élevée depuis mon enfance en sachant que je devais épouser celui que ma famille me réserverait ; je croyais qu'un homme était plus libre de choisir.

— Je crois qu'aucun homme n'est libre, du moins par ici dans les Domaines. »

Il se demanda si c'était pour cela qu'il y avait tant de réjouissances à un mariage, tant de danses et de vin, afin que les fils et les filles de Hastur et de Cassilda oublient qu'ils étaient élevés comme des étalons et des poulinières pour ce maudit *laran* qui donnait du pouvoir à leur lignée !

Mais comment pouvait-il l'oublier ? Allart était de nouveau en proie à cette distorsion de la notion du temps qui était le fléau de son *laran*. Des avenirs divergeaient à partir de l'instant présent dans des visions de territoires en feu où la guerre faisait rage, de faucons planant comme ceux qui avaient projeté le *feuglu* sur son engin aérien, d'immenses planeurs aux ailes déployées où des hommes se suspendaient, d'incendies de forêts, d'étranges pics enneigés de montagnes au-delà de Nevarsin, qu'il n'avait jamais vues, d'un visage d'enfant nimbé de la lueur livide des éclairs… Toutes ces images vont-elles surgir réellement dans ma vie ou n'est-ce que ce qui pourrait se produire ?

Avait-il un contrôlé quelconque sur ces événements ou bien un destin impitoyable allait-il les lui imposer ? Comme on lui avait imposé pour femme Cassandra Aillard, qui se tenait à côté de lui… Douze Cassandra, pas une, le regardaient, le visage illuminé d'amour et de la passion qu'il savait pouvoir éveiller, convulsé de haine et de dégoût (oui, il pouvait aussi susciter

cela), pâle d'épuisement, mourant avec une malédiction, mourant dans ses bras… Allart ferma les yeux dans un vain effort pour repousser tous les visages de sa femme.

« Mon époux ! s'écria Cassandra, sincèrement alarmée. Allart ! Dites-moi ce qui ne va pas, je vous en conjure ! »

Il comprit qu'il l'avait effrayée et il chercha à contrôler la foule d'avenirs, à mettre en pratique les techniques apprises à Nevarsin, à confondre les douze femmes qu'elle était devenue – pourrait devenir, deviendrait – en une seule, celle qui était maintenant devant lui.

« Ce n'est rien que vous ayez fait, Cassandra. Je vous ai expliqué comment je suis maudit.

— N'y a-t-il rien qui puisse vous aider ? »

Si, pensa-t-il sauvagement, *cela eût aidé plus que tout si nous n'étions jamais nés, si nos ancêtres, puissent-ils geler à jamais dans le plus sombre enfer de Zandru, s'étaient gardés d'introduire cette malédiction dans notre lignée !* Il ne le dit pas mais elle capta sa pensée et ses yeux s'agrandirent d'horreur.

Mais des parents interrompirent leur solitude momentanée. Damon-Rafaël entraîna Cassandra dans une danse, en lançant avec arrogance : « Elle sera bien assez vite à toi, mon frère ! » et quelqu'un lui mit de force un verre dans la main en exigeant qu'il prenne part à la fête qui, après tout, était donnée en son honneur !

Maîtrisant de son mieux sa rage et sa révolte – il ne pouvait guère rendre ses invités responsables de tout cet embrouillamini ! – il se laissa entraîner à boire, à danser avec de jeunes cousines, qui étaient si peu mêlées à son avenir que leur visage resta bienheureusement unique, sans être constamment modifié par toutes les probabilités de son *laran*. Il ne revit pas Cassandra avant que Cassilde, la femme de Damon-Rafaël, et d'autres parents la fassent sortir de la salle pour la cérémonie du coucher.

L'usage voulait que le couple de nouveaux mariés fût mis au lit en présence de la famille assemblée, pour prouver la validité du mariage. Allart avait lu à Nevarsin qu'il y avait eu un temps, juste après l'instauration du mariage pour l'héritage et les *catenas,* où la consommation publique était exigée aussi.

Heureusement, il savait que l'on n'allait pas lui demander cela. Il se demandait comment les autres avaient pu faire !

On vint bientôt le chercher pour le conduire, dans le tumulte des plaisanteries habituelles, près de sa femme. L'usage voulait aussi que la chemise de la jeune mariée fût plus révélatrice que tout ce qu'elle avait jamais porté, ou porterait jamais. Afin, pensa cyniquement Allart, que chacun puisse voir qu'elle n'avait pas de défaut caché qui pût nuire à sa fonction de poulinière !

Les dieux veuillent qu'on ne l'ait pas droguée pour la rendre docile… Il l'examina pour voir si ses yeux n'étaient pas vitreux, si on ne lui avait pas fait prendre des aphrodisiaques. Il pensa que c'était un cadeau miséricordieux pour une fille donnée contre son gré à un inconnu ; personne, supposa-t-il, n'aurait beaucoup de goût pour forcer une fille terrifiée. De nouveau, des avenirs divergents, des possibilités détonantes, des obligations, se bousculèrent dans son esprit, des visions de luxure rivalisant avec d'autres futurs où il voyait Cassandra morte dans ses bras. Damon-Rafaël lui avait dit que toutes ses sœurs étaient mortes à la naissance de leur premier enfant…

Dans un grand chœur de félicitations, la famille se retira, les laissant seuls. Allart se leva et alla abaisser le verrou. En revenant auprès de sa jeune femme, il vit son effroi et le vaillant effort qu'elle faisait pour le cacher.

A-t-elle peur que je lui tombe dessus comme un animal sauvage ? Mais, tout haut, il se contenta de demander :

« Vous a-t-on droguée avec de l'*aphrosone* ou toute autre potion ?

— Non. J'ai refusé. Ma mère adoptive voulait m'en faire boire mais je lui ai dit que je ne vous craignais pas.

— Alors pourquoi tremblez-vous ? »

Elle s'exclama, avec cette verve qu'il lui avait déjà vue :

« J'ai *froid,* mon seigneur, avec cette chemise qu'on m'a forcée à mettre et dans laquelle je suis presque nue ! »

Allart éclata de rire.

« Il semble que j'aie plus de chance, puisque j'ai une robe de fourrure. Couvrez-vous donc, madame. Je n'aurais pas eu besoin de cela pour vous désirer… Pardon, vous n'aimez pas être complimentée ni flattée ! »

Il vint s'asseoir au bord du grand lit, à côté d'elle.

« Puis-je vous servir du vin, *domna ?*

— Merci. »

Elle prit la coupe et but ; il vit de la couleur revenir à ses joues. Avec gratitude, elle remonta la robe de fourrure sur ses épaules. Il se servit lui-même et tourna entre ses doigts le pied du verre, en cherchant comment il pourrait formuler ce qu'il avait à dire sans l'offenser. Encore une fois, la foule d'avenirs et de possibilités menacèrent de l'accabler, si bien qu'il put se voir oublier ses scrupules, la prendre dans ses bras avec toute sa passion refoulée. Il la vit s'éveiller à l'amour passionné, il vit les années de joie qu'ils partageraient… et de nouveau, troublant, rendant flous le visage devant lui et l'instant présent, le visage d'une autre femme, rousse et rieuse, dorée, couronnée d'une masse de cheveux de cuivre…

« Cassandra, demanda-t-il, vouliez-vous ce mariage ? »

Elle ne le regarda pas.

« Je suis *honorée* par cette union. Nous étions fiancés quand j'étais trop jeune pour m'en souvenir. Ce doit être différent pour vous, vous êtes un homme et vous avez le choix, mais pas moi. Quand j'étais enfant, quoi que je fasse, je n'entendais rien d'autre que cela sera-t-il ou non convenable quand tu seras la femme d'Allart Hastur d'Elhalyn. »

Il dit, d'une voix déchirante :

« Quel bonheur cela doit être d'avoir une telle sécurité, de ne voir qu'un avenir au lieu de dix, cent, mille…, de ne pas avoir à trouver son chemin entre eux comme un acrobate dansant sur la corde raide à la foire annuelle !

— Je n'y avais jamais pensé. Je pensais simplement que votre vie était plus libre que la mienne, pour choisir…

— Libre ? dit-il avec un rire amer. Mon sort est aussi scellé que le vôtre, dame. Cependant, nous pouvons encore choisir entre les avenirs que je vois, si vous le voulez bien.

— Que nous reste-t-il à choisir maintenant, mon seigneur ? murmura-t-elle. Nous sommes mariés et au lit, il me semble qu'il n'y a plus de choix possible. Seulement ceci : vous pouvez me prendre brutalement ou doucement et je peux soit tout supporter avec patience soit faire honte à ma caste en me

débattant et en vous forçant, comme la victime de quelque vieille chanson paillarde, à porter les marques de mes ongles et de mes dents, ce que je trouverais, ajouta-t-elle en relevant des yeux pétillants et rieurs, tout à fait honteux !

— Les dieux gardent que vous en ayez besoin. »

Pendant un instant, si vives étaient les images évoquées par ces mots qu'il lui sembla que tous les autres avenirs avaient vraiment été effacés. Elle était sa femme, consentante, impatiente même et entièrement à sa merci. Il pourrait même se faire aimer d'elle.

Alors pourquoi ne nous abandonnerions-nous pas ensemble à notre destin, mon amour… ?

Mais il se força à dire :

« Un troisième choix demeure, ma dame. Vous connaissez la loi ; quelle que soit la cérémonie, il n'y a pas de mariage à moins que nous le consommions et même les *catenas* peuvent être ouvertes, si nous le demandons.

— Si je provoquais à ce point la colère de ma famille, si j'attirais sur elle le courroux des Hellers, alors la suite d'alliances sur lesquelles est fondé le règne des Hastur s'écroulerait. Si vous deviez me rendre à ma famille parce que je n'ai pas eu la faveur de vous plaire, il n'y aurait aucune paix pour moi et aucun bonheur. »

Les yeux de Cassandra étaient immenses et angoissés.

« Je pensais simplement… Un jour pourrait venir où vous seriez donnée à quelqu'un qui vous plairait mieux.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que je pourrais trouver quelqu'un qui me plaise mieux ? » murmura-t-elle timidement.

Il s'aperçut, avec une détresse soudaine, que le pire était arrivé. Après avoir craint d'être donnée à une brute insensible qui ne la considérerait que comme une poulinière, elle découvrait qu'il lui parlait comme à une égale et elle était prête à l'adorer.

Il savait que s'il lui touchait seulement la main, sa résolution s'envolerait ; il la couvrirait de baisers, il la serrerait dans ses bras, ne serait-ce que pour effacer tous les avenirs qu'il voyait partir de ce moment crucial, les effacer tous par une action positive, quelle qu'elle fût.

« Vous connaissez la malédiction qui m'accable, dit-il d'une voix blanche. Je ne vois pas seulement l'avenir véritable mais une dizaine de futurs, dont aucun ne se réalisera peut-être. J'ai pris la résolution de ne jamais me marier, afin de ne jamais transmettre cette malédiction à un fils. C'est pourquoi j'avais décidé de renoncer à mon héritage pour me faire moine ; je ne vois que trop clairement ce que le mariage avec vous risque d'apporter. Dieux tout-puissants ! s'écria-t-il. Croyez-vous que vous m'êtes indifférente ?

— Vos visions sont-elles toujours vraies, Allart ? Pourquoi devons-nous refuser notre destin ? Si ces choses sont ordonnées, elles se produiront, quoi que nous fassions aujourd'hui, et si elles ne le sont pas elles ne peuvent nous atteindre. » Elle se releva sur les genoux et se jeta à son cou. « Je suis consentante, Allart ! Je… je… je vous aime ! »

Pendant une fraction de seconde. Allart ne put s'empêcher de resserrer les bras autour d'elle. Puis, luttant contre le souvenir honteux de sa capitulation devant la tentation de la *riyachiya*, il la saisit par les épaules et la repoussa de toutes ses forces. Il entendit sa propre voix, dure et glacée, comme si elle appartenait à un autre :

« Voulez-vous toujours me faire croire que vous n'avez pas été droguée, bourrée d'aphrodisiaques, ma dame ? »

Elle sursauta, des larmes de colère et d'humiliation aux yeux. Il désira, comme il n'avait jamais rien désiré de sa vie, la reprendre pour la serrer contre son cœur.

« Pardonnez-moi, supplia-t-il. Essayez de comprendre. Je lutte pour… pour trouver un moyen de sortir de ce piège qu'ils nous ont tendu. Ne savez-vous pas ce que j'ai vu ? Toutes les routes y mènent, semble-t-il…, je ferai ce que l'on attend de moi, j'engendrerai des monstres, des enfants plus tourmentés encore que je ne le fus jamais par le *laran*, mourant comme est mort mon jeune frère, ou pire, vivant pour nous maudire d'être nés. Et savez-vous ce que j'ai vu pour vous au bout de chaque route, ma pauvre fille ? Votre mort, Cassandra, votre mort en portant mon enfant. »

Elle souffla, la figure blême :

« Deux de mes sœurs sont mortes ainsi…

— Et pourtant, vous vous demandez pourquoi je vous repousse, Cassandra. J'essaye d'éviter l'effroyable destin que je vois pour nous. Dieu sait, ce serait assez facile… Le long de presque toutes les voies de mon avenir, je le vois, le chemin qui serait le plus facile à suivre : je vous aimerais, vous m'aimeriez, nous marcherions la main dans la main vers cette terrible tragédie que l'avenir nous réserve. La tragédie pour vous, Cassandra. Et pour moi. Je… je ne pourrais endurer le remords de votre mort. »

Elle se mit à sangloter. Allart n'osait la toucher ; il la regarda, le cœur serré, bouleversé.

« Essayez de ne pas pleurer, supplia-t-il. Je ne peux pas le supporter. La tentation est toujours là, d'aller au plus facile, de me fier à la chance pour nous aider ; ou si tout le reste échoue de dire "C'était notre destin et aucun homme ne peut se dérober à son sort." Car il y a d'autres choix. Vous pourriez être stérile, vous pourriez survivre à l'accouchement, notre enfant pourrait échapper à la malédiction de nos *larans* associés. Il y a tant de possibilités, tant de tentations ! Et j'ai résolu que ce mariage n'en serait pas un, jusqu'à ce que je voie clairement ma route, Cassandra. Je vous en supplie, acceptez cela !

— On dirait que je n'ai pas le choix, murmura-t-elle tristement en relevant les yeux. Mais il n'y a pas de bonheur non plus dans notre monde, pour une femme qui n'a pas la faveur de son mari. Si je ne suis pas enceinte, ma famille ne me laissera pas en paix. Ils ont le *laran*, eux aussi, et si ce mariage n'est pas consommé, tôt ou tard, ils le sauront et les drames que nous prévoyions si nous refusions le mariage nous accableront. D'un côté comme de l'autre, mon époux, il semble que nous avons à choisir entre rester pris au piège ou nous jeter au feu ; d'un côté comme de l'autre, c'est la désolation. »

Calmé par le sérieux avec lequel elle tenait d'examiner leur triste situation, Allart répondit :

« J'ai un plan, si vous voulez bien l'accepter, Cassandra. La plupart des hommes de notre clan, avant qu'ils aient mon âge, passent un certain temps dans une tour, pour employer leur *laran* dans un cercle de matrices qui peut donner de l'énergie, de la puissance et une bonne vie à notre peuple. J'ai été

dispensé de ce service à cause de ma santé précaire mais l'obligation doit être respectée. De plus, la vie à la cour n'est pas la meilleure pour une jeune épousée qui – il buta sur les mots – qui pourrait être grosse. Je vais demander l'autorisation de vous emmener à la tour de Hali, où nous ferons notre part de travail dans un cercle de matrices. Ainsi nous n'aurons pas à affronter votre famille ni mon frère, et nous pourrons vivre séparés sans faire parler de nous. Peut-être, là-bas, trouverons-nous même quelque solution à ce dilemme. »

Cassandra répondit d'une voix soumise :

« Qu'il en soit comme vous le voulez. Mais nos familles trouveront bien singulier que nous prenions cette décision dès les premiers jours de notre mariage.

— Qu'ils pensent ce qu'ils veulent ! J'estime que ce n'est pas un crime de donner de la fausse monnaie à des voleurs ou de mentir à ceux qui questionnent au-delà de la courtoisie. Si je suis interrogé par quelqu'un qui a droit à une réponse, je dirai que j'ai éludé cette obligation dans ma jeunesse et que je désire y satisfaire maintenant pour que vous et moi puissions partir ensemble sans qu'il reste sur notre vie l'ombre d'une obligation à remplir. Vous, ma dame, direz ce que vous voulez. »

Elle lui sourit et, une fois de plus, Allart eut le cœur déchiré.

« Je ne dirai rien du tout, mon époux. Je suis votre femme, je vais où il vous plaît d'aller, je n'ai besoin d'aucune autre explication ! Je ne dis pas que j'adore cette coutume, ni que si vous l'exigez de moi j'obéirai sans protester. Je doute que vous me trouviez une femme si soumise après tout, don Allart. Je peux me servir de la coutume quand elle me convient ! »

Saint Porteur de Fardeaux, pourquoi mon destin n'aurait-il pas pu me donner une femme que j'aurais été enchanté de repousser, au lieu de celle-ci qu'il me serait si facile d'aimer ? Epuisé et soulagé, il courba la tête, prit les doigts fins et les baisa. Elle vit la fatigue de son visage et murmura :

« Vous êtes très las, mon époux. Pourquoi ne vous couchez-vous pas maintenant pour dormir ? »

De nouveau, les visions érotiques le torturèrent mais il les repoussa.

« Vous ne savez pas grand-chose des hommes, n'est-ce pas, *chiya ?*

— Comment le pourrais-je ? Et maintenant, on dirait que je n'en connaîtrai jamais rien », dit-elle et elle parut si triste que, malgré sa résolution, Allart éprouva un lointain regret.

« Couchez-vous et dormez si vous voulez, Cassandra.

— Mais vous ? Vous n'allez pas dormir ? » demanda-t-elle naïvement et il ne put s'empêcher de rire.

« Je dormirai par terre ; j'ai dormi dans des endroits pires, après les cellules de pierre de Nevarsin, c'est un luxe, ici. Soyez bénie, Cassandra, pour avoir accepté ma décision ! »

Elle lui sourit faiblement.

« On m'a appris que le devoir d'une femme était d'obéir. Je prévoyais une obéissance différente mais, malgré tout, je suis votre femme et je ferai ce que vous ordonnerez. Bonne nuit, mon époux. »

Les mots étaient gentiment ironiques. Allongé sur les tapis moelleux, Allart fit appel à toute la discipline de ses années à Nevarsin et parvint finalement à chasser de son esprit toutes les images lui représentant Cassandra s'éveillant à l'amour ; il ne lui resta rien que l'instant présent et sa résolution. Mais, juste avant l'aube, il crut entendre une femme pleurer, très doucement, comme si elle étouffait ses sanglots dans des soieries et des coussins.

Le lendemain ils partirent pour la tour de Hali ; et là ils demeurèrent pendant la moitié d'une année.

8

AU début du printemps, dans les Hellers, Donal Delleray, appelé Rockraven, se trouvait sur les remparts du château d'Aldaran et se demandait vaguement si les aïeux des Aldaran avaient choisi ce haut sommet pour y bâtir leur donjon parce qu'il dominait une grande partie de la campagne environnante. Le terrain descendait en pente douce vers les plaines lointaines et, au-delà, il remontait vers les pics infranchissables où aucune créature humaine ne demeurait, sauf les traqueurs et les *chieri* à demi légendaires dans leurs solitudes environnées de neiges éternelles.

« Il paraît, dit-il à haute voix, que dans la plus éloignée de ces montagnes, si loin dans les neiges que même le montagnard le plus habile ne pourrait trouver son chemin parmi les pics et les crevasses, il y a une vallée à l'éternel été et que les *chieri* se sont retirés là depuis la venue des enfants de Hastur. C'est pourquoi nous ne les voyons plus jamais aujourd'hui. Là-bas, les *chieri* vivent éternellement, beaux et immortels, chantant leurs étranges chansons et rêvant des rêves immortels.

— Les *chieri* sont vraiment si beaux ?

— Je ne sais pas, petite sœur, je n'en ai jamais vu, répondit Donal. »

Il avait vingt ans, maintenant, il était grand et mince, tanné de peau, noir de cheveux, un jeune homme droit et sombre qui paraissait plus vieux que son âge.

« Mais quand j'étais tout petit, ma mère m'a dit une fois qu'elle avait vu une *chieri* dans la forêt, derrière un arbre, et qu'elle avait la beauté de la bienheureuse Cassilda. On dit aussi que si un mortel parvient à la vallée où vivent les *chieri*, s'il

mange de leurs aliments, s'il boit de leur eau magique, lui aussi aura le don d'immortalité.

— Non, protesta Dorilys. Tu me racontes des contes de fées. Je suis trop grande pour croire à ces choses.

— Ah ! oui, tu es vieille, taquina Donal. Je t'observe tous les jours pour voir si ton dos se voûte sous le poids des ans ou si tes cheveux deviennent gris !

— Je suis assez grande pour être fiancée, riposta Dorilys avec dignité. J'ai onze ans et Margali dit que j'en parais quinze. »

Donal considéra sa sœur. C'était vrai ; à onze ans, elle était déjà plus grande que bien des femmes et son corps svelte présentait déjà certaines rondeurs bien féminines.

« Je ne sais pas si je veux être fiancée, dit-elle, soudain boudeuse. Je ne sais rien de mon cousin Darren ! Tu le connais, Donal ?

— Je le connais, répondit le jeune homme et son visage s'assombrit. Il a été élevé ici, avec beaucoup d'autres garçons, quand j'étais petit.

— Est-il beau ? Est-il bon et courtois ? Te plaît-il, Donal ? »

Donal ouvrit la bouche pour parler et la referma. Darren était le fils du plus jeune frère du seigneur d'Aldaran, Rakhal. Mikhail, seigneur d'Aldaran, n'avait pas de fils et, par ce mariage, leurs enfants hériteraient et consolideraient les deux domaines ; c'était ainsi que les grands Domaines s'étaient construits. Il jugea inutile de prévenir Dorilys contre son fiancé, à cause de différends enfantins.

« Tu ne peux pas te faire une idée d'après cela, Dorilys ; nous étions enfants quand nous nous sommes connus, nous nous battions comme le font les garçons ; mais maintenant il est plus vieux et moi aussi. Oui, il assez beau, je crois, de l'avis des femmes.

— Ça ne me paraît pas juste. Tu as été plus qu'un fils pour mon père. Oui, il l'a dit lui-même ! Pourquoi est-ce que tu ne peux pas hériter du domaine, toi, puisqu'il n'a pas de fils à lui ? »

Donal se força à rire.

« Tu comprendras tout cela beaucoup mieux quand tu seras plus âgée, Dorilys. Je n'ai pas de liens de sang avec le seigneur

d'Aldaran, bien qu'il ait été pour moi le meilleur des pères adoptifs, et je ne puis espérer que la part d'un pupille, et cela seulement parce qu'il a fait serment à ma mère – et la tienne – que je ne manquerais de rien. Je n'attends pas d'autre héritage.

— C'est une loi stupide », déclara Dorilys avec véhémence.

Donal, voyant dans ses yeux les signes d'une vive colère, dit précipitamment :

« Regarde là, en bas, Dorilys ! Tu vois ? Dans les replis de la colline on aperçoit les cavaliers et les bannières. C'est le seigneur Rakhal et sa suite qui montent vers le château pour tes fiançailles. Il faut que tu descendes vite auprès de ta gouvernante, afin qu'elle te fasse belle pour la cérémonie.

— Très bien », murmura Dorilys, distraite, mais elle fronça les sourcils en se dirigeant vers l'escalier. « S'il ne me plaît pas, je ne l'épouserai pas. Tu m'entends, Donal ?

— Je t'entends, mais tu parles comme une petite fille, *chiya*. Quand tu seras une femme, tu seras plus raisonnable. Ton père a choisi avec soin, pour te faire faire un bon mariage. Il ne te donnerait pas en mariage s'il n'était certain que celui-ci soit le meilleur pour toi.

— Ah ! j'ai entendu ça mille et mille fois, de la bouche de mon père, de celle de Margali. Ils disent tous la même chose, que je dois faire ce qu'on m'ordonne et que plus tard je comprendrai pourquoi ! Mais si je n'aime pas mon cousin Darren, je ne l'épouserai pas, et tu sais qu'il n'y a personne qui puisse me faire faire ce que je ne veux pas faire ! »

Elle tapa du pied, son petit visage rose empourpré de colère, et courut vers l'escalier qui s'enfonçait dans le château. Comme pour faire écho à ses paroles, un lointain roulement de tonnerre se fit entendre.

Donal resta accoudé au parapet, perdu dans de sombres pensées. Dorilys avait parlé avec l'arrogance d'une princesse, de l'unique enfant gâtée du seigneur d'Aldaran. Mais c'était plus que cela encore et même Donal éprouvait un certain effroi quand Dorilys s'exprimait si catégoriquement.

Il n'y a personne qui puisse me faire faire ce que je ne veux pas faire. Ce n'était que trop vrai. Volontaire depuis sa naissance, elle n'avait jamais été contrariée, personne n'avait

osé s'opposer à elle trop sérieusement à cause du singulier *laran* avec lequel elle était née. Personne ne connaissait vraiment l'étendue de cet étrange pouvoir, personne n'avait jamais osé le provoquer en connaissance de cause. Avant même qu'elle fût sevrée, tous ceux qui la touchaient contre sa volonté avaient senti l'énergie qu'elle pouvait projeter – ressentie alors comme un simple choc douloureux – mais les serviteurs et les nourrices en avaient exagéré les proportions et répandaient des histoires effrayantes. Quand, même bébé, elle hurlait de rage, de faim ou de douleur, la foudre et les éclairs tonnaient et fulguraient autour des remparts du château ; non seulement les serviteurs mais aussi les enfants élevés dans le château avaient appris à craindre sa colère. Une fois, alors qu'elle avait quatre ans et qu'une fièvre l'avait frappée, la faisant délirer pendant des jours sans même reconnaître Donal ni son père, des éclairs avaient fulguré durant toutes ces journées et ces nuits, la foudre était tombée dangereusement près des tours, l'orage avait été terrifiant. Donal, qui pouvait contrôler lui-même un peu la foudre (mais jamais à ce point), s'était demandé quels fantômes et quels cauchemars la poursuivaient dans son délire, pour qu'elle s'en défendît avec tant de violence.

Heureusement, en grandissant, elle avait ardemment désiré de l'affection et de l'approbation, et dame Deonara, qui aimait Dorilys comme sa fille, avait pu lui enseigner diverses choses. L'enfant avait la beauté et les jolies manières d'Aliciane et, depuis un an ou deux, elle était moins crainte et mieux aimée. Malgré tout, les serviteurs et les enfants avaient peur d'elle, ils la traitaient de sorcière et de magicienne quand elle ne pouvait les entendre ; les plus hardis des enfants n'osaient eux-mêmes l'offenser. Jamais elle ne s'était tournée contre Donal, ni son père, ni sa mère nourricière Margali, la *léronis* qui l'avait mise au monde ; et jamais, du vivant de Deonara elle n'avait agi contre la volonté de la dame.

Mais *depuis la mort de Deonara*, pensa Donal (tristement car lui aussi avait aimé la douce dame d'Aldaran), *personne n'a jamais contredit Dorilys*. Mikhail d'Aldaran adorait sa jolie petite fille, il ne lui refusait rien, que ce fût raisonnable ou non, si bien que l'enfant de onze ans avait les bijoux et les jouets

d'une princesse. Les serviteurs n'osaient la contredire, car ils craignaient sa colère et ce pouvoir que les rumeurs avaient tant exagéré. Les autres enfants ne l'osaient pas, en partie parce qu'elle était d'un rang plus élevé, en partie parce qu'elle était une petite despote volontaire qui n'hésitait jamais à imposer sa domination au moyen de gifles, de pinçons et de coups.

Il n'est pas trop grave pour une petite fille – une jolie petite fille gâtée – d'être volontaire au-delà de toute raison, et que tout le monde la craigne et lui donne ce qu'elle veut. Mais qu'arrivera-t-il quand elle sera femme, si elle n'apprend pas qu'elle ne peut avoir tout ce qu'elle désire ? Et qui, craignant son pouvoir, osera le lui apprendre ?

Troublé, inquiet, Donal descendit lentement car, lui aussi, il devait être présent aux fiançailles et aux cérémonies qui les précéderaient.

Dans son immense salle d'audience, Mikhail, seigneur d'Aldaran, attendait ses invités. Le seigneur avait vieilli depuis la naissance de sa fille ; très grand, lourd, voûté à présent et grisonnant, il avait l'air d'un vieil épervier, d'un faucon pelé ; et quand il dressait la tête il rappelait le mouvement de cet oiseau sur son perchoir – un ébrouement de plumes, un soupçon de puissance cachée, toujours présente, latente.

« Donal ? Est-ce toi ? Il est difficile d'y voir dans cette pénombre », dit le seigneur d'Aldaran et Donal, sachant que son père adoptif n'aimait pas avouer que sa vue baissait, s'avança vers lui.

« C'est moi, mon seigneur.

— Viens ici, cher enfant. Dorilys est-elle prête pour la cérémonie de ce soir ? Crois-tu qu'elle soit contente, à l'idée de ce mariage ?

— Je crois qu'elle est trop jeune pour comprendre ce que cela signifie. Elle est curieuse, cependant. Elle m'a demandé si Darren était beau, s'il parlait bien et s'il me plaisait. Je crains de ne lui avoir guère répondu, mais je lui ai dit qu'elle ne devait pas juger un homme sur des querelles de garçons. »

Donal avait revêtu un riche costume de cuir teint, de hautes bottes d'intérieur frangées au sommet et ouvragées ; un

bandeau de pierreries retenait ses cheveux et une escarboucle cramoisie flamboyait à son cou.

« Tu ne le dois pas non plus, mon garçon, répondit Aldaran avec douceur.

— Mon père nourricier…, j'ai une faveur à vous demander, murmura Donal et Aldaran sourit.

— Tu sais depuis longtemps, Donal, que tout présent raisonnable que je puisse te donner est à toi si tu le demandes.

— Cela ne vous coûtera rien, mon seigneur, sinon de la réflexion. Quand le seigneur Rakhal et le seigneur Darren se présenteront devant vous ce soir pour discuter des cadeaux de mariage de Dorilys, voudriez-vous me présenter à la compagnie sous le nom de mon père, et non comme vous en avez l'habitude sous celui de Donal de Rockraven ? »

Le seigneur d'Aldaran cligna ses yeux myopes, donnant plus que jamais l'impression de quelque gigantesque oiseau de proie aveuglé par le soleil.

« Comment cela, mon fils adoptif ? Veux-tu renier ta mère, ou sa place ici ? Ou la tienne ?

— Les dieux m'en préservent ! »

Donal s'approcha et s'agenouilla près du seigneur. Le vieil homme lui posa une main sur l'épaule et à ce contact les paroles inexprimées devinrent claires à tous deux : *Mais seul un bâtard porte le nom de sa mère. Je suis un orphelin, pas un bâtard.*

« Pardonne-moi, Donal, dit enfin le vieil homme. Je suis à blâmer. Je souhaitais… Je désirais oublier qu'Aliciane avait appartenu à un autre. Même si elle m'a… m'a quitté, je ne pouvais supporter de me souvenir que tu n'étais pas mon propre fils. J'ai si souvent rêvé que tu le sois ! »

C'était presque un cri de douleur.

« Moi aussi », murmura Donal.

Il ne se rappelait aucun autre père, n'en désirait pas d'autre. Pourtant, la voix méprisante de Darren résonnait encore à ses oreilles, comme dix ans plus tôt :

« Donal de Rockraven, oui, je sais, le marmot de la *barragana*. Est-ce que tu sais seulement qui t'a enfanté, ou es-tu un fils du fleuve ? Est-ce que ta mère s'est couchée dans la forêt pendant un vent-fantôme et en est revenue avec un fils de

nul-homme dans le ventre ? » Donal s'était rué sur lui, alors, comme un fou, en frappant et en griffant, et il avait fallu les séparer, les tirer tandis qu'ils se hurlaient encore des menaces. Aujourd'hui encore, il ne lui était pas agréable de penser au regard dédaigneux du jeune Darren, à ses insultes.

Il y eut un remords tardif dans la voix d'Aldaran :

« Si je t'ai fait du tort par mon propre désir de t'appeler mon fils, crois bien que jamais je n'ai voulu jeter un doute sur l'honneur de ta lignée, ni la dissimuler. Je crois que, dans ce que j'entends faire ce soir, tu découvriras combien tu m'es précieux, mon cher fils.

— Je n'ai besoin que de cela », dit Donal et il s'assit à côté du seigneur sur un petit tabouret.

Aldaran lui prit la main et ils restèrent ainsi jusqu'à ce qu'un serviteur arrive, portant des torches, pour annoncer :

« Le seigneur Rakhal Aldaran de Scathfell et le seigneur Darren. »

Rakhal de Scathfell était tel qu'avait été son frère dix ans plus tôt, un grand homme jovial dans la plénitude de l'âge, le visage ouvert et avenant, avec cette bonne humeur que les fourbes adoptent souvent pour montrer qu'ils n'ont rien à cacher, alors que la vérité est tout autre. Darren lui ressemblait, grand et large d'épaules, à peine âgé d'un an ou deux de plus que Donal, ses cheveux blonds roux rejetés en arrière découvrant un front large, avec un regard franc qui fit penser à Donal, au premier abord : *Oui, il est beau, comme les filles les aiment. Il plaira à Dorilys…* Il se dit que ses sombres et vagues pressentiments n'étaient rien de plus que la jalousie de voir sa sœur enlevée à sa protection exclusive pour être donnée à un autre.

Je ne puis penser que Dorilys demeure toujours avec moi. Elle est l'héritière d'un grand domaine ; je ne suis que son demi-frère et son bonheur repose en d'autres mains que les miennes.

Le seigneur d'Aldaran se leva et avança de quelques pas vers son frère pour lui donner chaleureusement l'accolade.

« Je te salue, Rakhal. Il y a trop longtemps que tu n'es venu me voir ici. Comment vont les choses à Scathfell ? Et Darren ? »

Il les embrassa tous deux et les fit asseoir à côté de lui. « Vous connaissez mon fils adoptif, le demi-frère de ta fiancée, Darren. Donal Delleray, le fils d'Aliciane. »

Darren haussa les sourcils.

« Nous avons appris ensemble le maniement des armes, et d'autres disciplines. Mais je croyais qu'il s'appelait Rockraven.

— Les enfants se font des idées fausses, dit fermement le seigneur d'Aldaran. Tu devais être bien jeune alors, mon neveu, et le lignage signifie peu de choses pour les petits garçons. Les grands-parents de Donal étaient Rafaël Delleray et sa femme *di catenas* Mirella Lindir. Le père de Donal est mort jeune et sa veuve est venue ici comme chanteuse. Elle a porté mon unique enfant. Ta fiancée, Darren.

— Vraiment ? »

Rakhal de Scathfell considéra Donal avec un intérêt poli, que le jeune homme soupçonna d'être aussi fallacieux que sa bonne humeur. Il se demanda pourquoi il se soucierait de ce que le clan Scathfell pensait de lui.

Darren et moi devons être frères par alliance. Ce n'est pas une parenté que j'eusse souhaitée. Donal était de naissance honorable, honorablement élevé dans une grand-maison ; cela aurait dû suffire. En examinant Darren, il comprit que cela ne suffirait jamais et se demanda pourquoi. Pourquoi Darren Aldaran, héritier de Scathfell, se donnerait-il la peine de détester le demi-frère de sa fiancée, le pupille de son père, et de le jalouser ?

Et puis, en voyant le sourire faussement jovial de Darren, il eut soudain la réponse à sa question. Il n'était pas particulièrement télépathe, mais Darren aurait aussi bien pu hurler sa pensée.

Par les enfers de Zandru, il craint mon influence sur le seigneur d'Aldaran ! Les lois de l'héritage par le sang ne sont pas encore si établies, dans ces montagnes, pour qu'il soit certain de ce qui peut arriver. Ce ne serait pas la première fois qu'un noble chercherait à déshériter son héritier légal au profit d'un autre plus aimé ; et il sait que mon père adoptif me considère comme un fils, pas comme un pupille.

Pour rendre justice à Donal, cette pensée ne lui était encore jamais venue. Il avait compris sa place – lié au seigneur d'Aldaran par l'affection mais non par le sang – et l'avait acceptée. À présent, l'idée germait en lui parce que les hommes de Scathfell l'avaient inspirée, et il se demandait pourquoi il ne pourrait en être ainsi, pourquoi celui qu'il appelait « père », pour qui il avait été un fils dévoué, ne ferait pas de lui son héritier s'il le voulait. Les Aldaran de Scathfell avaient un fief important ; pourquoi devraient-ils accroître leurs biens aux dimensions d'un royaume en ajoutant Aldaran à leur domaine ?

Cependant, le seigneur Rakhal s'était détourné de Donal et disait cordialement :

« Nous voilà réunis pour ce mariage, afin que, lorsque nous ne serons plus là, nos enfants puissent posséder nos terres réunies à eux deux. Allons-nous voir la jeune fille, Mikhail ?

— Elle viendra accueillir ses invités mais j'ai pensé qu'il serait plus séant de régler nos affaires hors de sa présence. Ce n'est qu'une enfant, il ne convient pas qu'elle écoute les barbons grisonnants discuter de dot, de cadeaux de mariage et d'héritage. Elle viendra se promettre, Darren, et elle dansera avec toi à la fête. Mais je vous conjure de ne pas oublier qu'elle est encore très jeune et qu'il ne peut être question de mariage réel avant quatre ans au moins, peut-être plus.

— Les pères trouvent rarement leurs filles assez mûres pour le mariage, Mikhail, riposta en riant Rakhal.

— Mais dans ce cas précis, insista Aldaran avec fermeté, Dorilys n'a que onze ans ; le mariage *di catenas* ne doit pas avoir lieu avant quatre ans.

— Allons, allons. Mon fils est déjà un homme ; combien de temps doit-il attendre sa femme ?

— Il attendra quatre ans, répéta Aldaran, ou il en cherchera une ailleurs. »

Darren haussa les épaules.

« Si je dois attendre qu'une petite fille grandisse, il faut m'y résoudre. Mais c'est une coutume barbare, de promettre un homme adulte à une enfant qui n'a pas encore rangé ses poupées !

— Sans aucun doute, dit Rakhal de Scathfell à sa manière joviale, mais j'attache de l'importance à ce mariage depuis la naissance de Dorilys et j'en ai souvent parlé à mon frère, au cours de ces dix dernières années.

— Si mon oncle y était tellement opposé, demanda Darren, comment se fait-il qu'il cède à présent ? »

Le seigneur d'Aldaran haussa les épaules avec lassitude.

« Sans doute parce que je me fais vieux, je me suis enfin résigné à ne pas avoir de fils ; et je préfère voir le domaine d'Aldaran rester dans la famille, plutôt que de passer entre les mains d'un étranger. »

Pourquoi, maintenant, au bout de dix ans, Aldaran songeait-il soudain à la malédiction lancée autrefois par une sorcière ? *À partir de ce jour, tes reins seront vides*. Il était vrai qu'il n'avait jamais envisagé sérieusement, depuis la mort d'Aliciane, de prendre une autre femme dans son lit.

« On pourrait dire, naturellement, reprit Rakhal Scathfell, que mon fils est l'héritier légitime d'Aldaran, quoi qu'il arrive. Les législateurs pourraient arguer que Dorilys ne mérite qu'une petite dot et qu'un neveu légitime a plus de droits sur l'héritage que la fille d'une *barragana*.

— Je ne reconnais pas le droit à ces prétendus législateurs de porter un jugement dans cette affaire !

— Quoi qu'il en soit, le mariage réglera la question sans que l'on fasse appel à la loi, puisque les deux prétendants seront mariés. Les domaines doivent être réunis ; je veux bien léguer Scathfell au fils aîné de Dorilys et Darren gardera pour elle le château d'Aldaran, en qualité de tuteur. »

Aldaran secoua la tête.

« Non. Il est prévu dans le contrat de mariage que Donal sera le tuteur de sa sœur jusqu'à ce qu'elle ait atteint l'âge de vingt-cinq ans.

— Ce n'est pas raisonnable, protesta Scathfell. N'as-tu pas d'autre moyen de pourvoir à l'avenir de ton pupille ? S'il n'a pas d'autres biens venant de son père ou de sa mère, ne peux-tu lui faire une simple donation ?

— Je l'ai fait, répondit Aldaran. Quand il est devenu majeur, je lui ai fait don de la petite terre des Hauts Monts. Elle est à

l'abandon, car ceux qui l'ont possédée en dernier ont passé leur temps à faire la guerre à leurs voisins au lieu de la cultiver ; mais je crois que Donal peut la rendre à nouveau fertile. Il ne reste plus qu'à lui trouver une femme qui lui convienne et je vais m'y employer. Mais il restera le tuteur de Dorilys.

— On dirait que vous n'avez pas confiance en nous, mon oncle, protesta Darren. Croyez-vous, réellement, que nous priverions Dorilys de l'héritage qui lui revient ?

— Pas du tout, répliqua Aldaran, et puisque vous ne nourrissez pas de tels desseins, que vous importe qui sera le gardien de sa fortune ? Naturellement, si vous aviez une intention de cette sorte, vous devriez vous insurger contre le choix de Donal. Un tuteur rétribué pourrait être soudoyé, mais certainement pas son frère. »

Donal écoutait tout cela avec stupéfaction. Il n'avait pas su, quand son père adoptif l'avait envoyé examiner la terre des Hauts Monts, qu'Aldaran la lui destinait à *lui ;* il avait fait un rapport honnête sur le travail nécessaire pour la remettre en état, sur les revenus qu'on pouvait en escompter, sans imaginer qu'une telle propriété serait pour lui. Pas plus qu'il ne s'était douté qu'Aldaran se servirait du contrat de mariage pour faire de lui le tuteur de Dorilys.

À la réflexion, c'était raisonnable. Dorilys n'était rien d'autre, pour les Aldaran de Scathfell, qu'un obstacle à l'héritage de Darren. Si le seigneur d'Aldaran mourait demain, lui seul, Donal, en tant que tuteur, pourrait empêcher Darren de prendre immédiatement Dorilys en mariage en dépit de son extrême jeunesse ; après quoi il pourrait faire de son domaine ce qu'il voudrait. Ce ne serait pas la première fois qu'on se débarrasserait discrètement d'une femme, une fois ses biens entre les mains de son mari. Ils attendraient peut-être qu'elle mît au monde un enfant, pour que cela parût légal ; tout le monde savait que les jeunes épousées mouraient souvent en couches, et plus elles étaient jeunes plus le risque était grand. C'était tragique, bien sûr, mais assez commun.

Avec Donal pour tuteur, et la tutelle prolongée jusqu'à ce qu'elle ait vingt-cinq ans et pas simplement jusqu'à ce qu'elle soit assez âgée pour se marier et avoir des enfants, même si elle

mourait, Donal serait là pour protéger l'enfant qu'elle pourrait avoir ; ses biens ne tomberaient pas sans heurt entre les mains de Darren.

Il pensa : *Mon père adoptif a dit vrai quand il m'a confié que je saurais ce soir combien je lui étais précieux. Il se peut qu'il ait confiance en moi parce qu'il ne peut se fier à personne d'autre. Mais il sait au moins que je protégerai les intérêts de Dorilys plus encore que les miens.*

Rakhal de Scathfell n'acceptait pas cela paisiblement ; il discutait encore et il ne finit par céder que lorsque le seigneur d'Aldaran lui rappela que trois autres seigneurs des montagnes avaient demandé la main de Dorilys et qu'il aurait pu la promettre à l'un d'entre eux, s'il l'avait voulu, même à l'un des Hastur ou Alton des plaines.

« Elle a même déjà été fiancée, car les Ardais, la famille de Deonara, tenaient à l'avoir pour un de leur fils. Ils pensaient qu'ils avaient le plus de droits, puisque Deonara ne m'as jamais donné de fils viable. Mais le garçon est mort peu après.

— Mort ? Comment est-il mort ?

— Un accident, à ce que j'ai entendu dire. Je ne connais pas les détails. »

Donal non plus. Dorilys était alors en visite chez ses parents Ardais et elle était revenue bouleversée par la mort de son fiancé ; pourtant elle le connaissait à peine et ne l'aimait pas beaucoup. Elle avait dit à Donal : « C'est un grand garçon brutal et méchant et il a cassé ma poupée. » Donal ne l'avait pas interrogée. Maintenant, il se posait des questions. Malgré sa jeunesse, il savait que si un enfant faisait obstacle à une alliance avantageuse, cet enfant risquait de ne pas vivre longtemps.

Et l'on pouvait dire la même chose de Dorilys…

« Sur ce point, ma décision est prise, déclara Aldaran, avec bonne humeur mais fermeté. Donal, et Donal seul, sera le tuteur de sa sœur.

— C'est une insulte à votre famille, mon oncle, protesta Darren mais le seigneur de Scathfell lui imposa silence.

— Si cela doit être, que cela soit. Nous devrions être heureux que la jeune fille qui va entrer dans notre famille ait un parent

loyal pour la protéger ; ses intérêts sont les nôtres, naturellement. Il en sera fait selon ton désir, Mikhail. »

Mais le regard qu'il posa sur Donal, voilé et songeur, mit le jeune homme sur ses gardes.

Je dois prendre garde à moi, se dit-il. Il n'y aura probablement pas de danger avant que Dorilys soit grande et le mariage consommé, car si Aldaran vivait encore il pourrait nommer un autre tuteur.

Mais si Aldaran meurt, ou une fois Dorilys mariée et emmenée à Scathfell, mes chances seront bien minces de vivre bien longtemps.

Il regretta soudain que le seigneur d'Aldaran traite avec des parents. S'il avait négocié avec des étrangers, il y aurait eu une *léronis* présente, avec un charme de vérité pour rendre les mensonges et les ruses impossibles. Mais bien qu'Aldaran ne leur accordât pas une confiance totale, il ne pouvait les insulter en leur imposant une sorcière et un charme de vérité pour les lier à leur parole.

Ils imposèrent les mains et signèrent le contrat prévu Donal aussi dut le signer – et l'affaire fut conclue. Puis tous s'embrassèrent comme des parents et passèrent dans la salle où les invités s'étaient réunis pour célébrer cette occasion en festoyant, en dansant et en buvant.

Donal pourtant, voyant les yeux de Darren de Scathfell posés sur lui, pensa de nouveau, froidement : *Je dois prendre garde à moi.*

Cet homme est mon ennemi.

9

QUAND ils descendirent dans la grande salle d'honneur, Dorilys était là avec sa mère nourricière, la *léronis* Margali, recevant leurs invités. Pour la première fois, elle n'était pas vêtue en petite fille mais en femme d'une longue robe bleue brodée d'or au cou et sur les manches. Ses cheveux cuivrés flamboyants étaient tressés sur la nuque et retenus par une barrette de dame en forme de papillon. Elle paraissait bien plus âgée ; on lui aurait donné quinze ou seize ans et sa beauté frappa Donal, mais il ne fut pas pleinement heureux de cette transformation.

Son pressentiment fut confirmé quand Darren, présenté à Dorilys, cligna des yeux, visiblement ébloui. Il s'inclina très bas sur sa main et dit galamment :

« Ma cousine, c'est un plaisir pour moi. Votre père nous a laissé entendre que j'étais fiancé à une petite fille et je découvre une femme ravissante. C'est bien ce que je pensais, aucun père ne veut jamais croire que sa fille est mûre pour le mariage. »

Donal fut assailli par une nouvelle crainte. Pourquoi Margali l'avait-elle parée ainsi ? Aldaran avait mis tant de soin à préciser dans le contrat de mariage qu'il ne pourrait y avoir d'union avant que Dorilys ait quinze ans. Il avait répété avec insistance qu'elle n'était qu'une petite fille, et maintenant on en faisait un démenti public en la présentant devant toute la compagnie comme une jeune femme. Tandis que Darren, murmurant encore de galants propos, entraînait Dorilys pour la première danse, Donal les suivit des yeux, le cœur troublé.

Il interrogea Margali et elle secoua la tête.

« Ce n'est pas ma faute, Donal ; Dorilys l'a voulu. Je ne pouvais la contrarier alors qu'elle était si décidée. Tu sais aussi bien que moi qu'il n'est pas prudent de provoquer Dorilys quand elle veut vraiment quelque chose. La robe appartenait à sa mère, et, tout en regrettant de voir ma petite fille si grande, cependant, si elle est assez grande pour…

— Mais elle ne l'est pas ! Et mon père adoptif a consacré un temps considérable à persuader le seigneur de Scathfell que Dorilys n'était encore qu'une enfant, bien trop jeune pour se marier. Margali, elle n'est *vraiment* qu'une petite fille, tu le sais bien !

— Oui, je le sais, et même très enfantine, mais je ne pouvais discuter avec elle un soir de fête. Elle aurait fait sentir trop fortement son déplaisir ! Tu le sais comme moi, Donal, je peux parfois faire en sorte qu'elle m'obéisse pour des choses importantes mais si j'essaye de la contraindre pour des vétilles, elle cessera vite de m'écouter lorsqu'il s'agira de questions plus sérieuses. Est-ce important, au fond, ce qu'elle porte pour ses fiançailles puisque le seigneur d'Aldaran a stipulé dans le contrat, comme tu le dis, qu'elle ne doit pas se marier avant ses quinze ans ?

— Non, sans doute, tant que mon père adoptif est encore en bonne santé et assez fort pour imposer sa volonté, murmura Donal, mais un tel souvenir pourrait causer des ennuis plus tard, si un malheur survenait d'ici quelques années. »

Il savait que Margali ne le trahirait pas – elle avait toujours été bonne pour lui, depuis sa plus tendre enfance, et l'amie de sa mère – mais malgré tout il n'était pas prudent de parler ainsi du seigneur d'un domaine et il baissa la voix :

« Le seigneur de Scathfell n'aurait pas de scrupules à forcer l'enfant au mariage pour satisfaire ses propres ambitions et pour s'emparer d'Aldaran. Et Darren non plus. Si elle avait été présentée ce soir comme la petite fille qu'elle est, l'opinion publique aurait pu mettre un frein, si faible soit-il, à de tels projets. Mais ceux qui l'ont vue ce soir habillée en femme, et apparemment déjà mûre, ne vont pas chercher à savoir son âge réel ; ils se souviendront simplement qu'à ses fiançailles elle

avait l'air d'une femme et supposeront que les gens de Scathfell avaient le droit pour eux, après tout. »

Margali parut soucieuse aussi, mais elle tenta de chasser toute appréhension.

« Je crois que tu t'inventes des cauchemars sans raison, Donal. Il n'y a aucune raison de penser que le seigneur d'Aldaran ne vive pas encore vingt ans ; il vivra certainement assez longtemps pour protéger sa fille d'un mariage trop précoce. Et tu connais Dorilys, c'est une petite capricieuse ; ce soir, cela l'amuse peut-être de jouer à la dame avec la robe et les bijoux de sa mère, mais demain, elle l'aura oublié et jouera à saute-mouton et aux osselets avec les autres enfants, et personne ne pourra la prendre pour autre chose que la petite enfant qu'elle est.

— Miséricordieuse Avarra, faites que cela soit, murmura gravement Donal.

— Je ne vois aucune raison d'en douter, Donal… Et maintenant tu dois faire ton devoir auprès des invités ; il y a beaucoup de dames qui attendent de danser avec toi et Dorilys, aussi, se demandera pourquoi son frère ne vient pas l'inviter. »

Donal s'efforça de rire en voyant Dorilys, retournant aux côtés de Darren, entourée par un groupe de jeunes gens, la petite noblesse des montagnes, les gardiens d'Aldaran. Il était sans doute vrai que Dorilys s'amusait à jouer à la dame, mais elle y réussissait trop bien, en riant et en flirtant, ne savourant que trop l'admiration et les flatteries.

Père ne lui fera pas de reproches. Elle ressemble trop à notre mère et il est fier de la beauté de sa fille. Pourquoi m'inquiéterais-je et refuserais-je à Dorilys son plaisir ? Elle n'a rien à craindre parmi nos parents, à un bal protocolaire, et demain, certainement, ce sera comme le dit Margali ; Dorilys avec ses cottes retroussées jusqu'aux genoux, sa longue natte dans le dos, courra comme un petit diable et Darren verra alors la vraie Dorilys, l'enfant assez jeune pour s'amuser à mettre la robe de sa mère mais encore loin d'être adulte.

Tout en essayant de chasser ses sombres pressentiments, Donal s'appliqua à ses devoirs d'hôte, s'entretint poliment avec quelques vieilles douairières, dansa avec de jeunes femmes

oubliées ou négligées, s'interposa discrètement entre le seigneur d'Aldaran et des fâcheux qui risquaient de l'embarrasser en formulant trop publiquement des requêtes qu'il ne pourrait refuser. À chaque fois que son regard se tournait vers Dorilys, il la voyait entourée par une cour de jeunes hommes et manifestement enchantée de son succès.

La nuit était fort avancée quand il put enfin danser avec sa sœur, si avancée qu'elle l'accueillit avec une moue boudeuse d'enfant.

« Je croyais que tu ne danserais pas du tout avec moi, mon frère, que tu m'abandonnerais à tous ces inconnus ! »

L'haleine de Dorilys était douce mais il y sentit une odeur de vin et demanda, en fronçant un peu les sourcils :

« Dorilys, combien de verres de vin as-tu bu ? »

Elle baissa les yeux, l'air coupable.

« Margali m'a dit que je ne devrais pas boire plus d'une coupe mais c'est bien triste si à mes propres fiançailles je dois être traitée comme une petite fille qu'on envoie au lit à la tombée de la nuit !

— Je crois bien que tu ne l'es plus, répondit Donal, en riant malgré lui de l'enfant éméchée. Je devrais dire à Margali de venir te chercher pour te conduire à ta gouvernante. Tu vas être malade, Dorilys, et alors personne ne te prendra plus pour une dame.

— Je ne me sens pas malade, simplement heureuse, assura-t-elle en renversant la tête en arrière pour lui sourire. Allons, Donal, ne me gronde pas. Toute la soirée, j'ai attendu de danser avec mon frère chéri. Tu ne veux pas danser avec moi ?

— Si tu veux, *chiya.* »

Il la conduisit vers le milieu de la salle. Elle dansait bien mais soudain elle se prit les pieds dans la longue jupe inhabituelle et s'accrocha à lui. Il la retint, la serra pour l'empêcher de tomber ; elle lui jeta les bras autour du cou en riant, la tête sur son épaule.

« Oooh ! j'ai peut-être trop bu, comme tu dis…, mais chacun de mes cavaliers m'a proposé un coupe à la fin de la danse et je ne savais pas comment refuser poliment. Il faut que je demande à Margali ce qu'il est poli de dire dans ces cirson…

circonstances… (Sa langue buta sur le mot et elle pouffa.) C'est donc l'effet que cela fait d'être ivre, Donal, on a le vertige et l'impression que toutes les articulations sont faites d'une enfilade de perles, comme les poupées que les vieilles femmes vendent au marché de Caer Donn ? Si c'est cela, je crois que ça me plaît.

— Où est Margali ? demanda Donal en cherchant des yeux la *léronis*, bien résolu à lui dire quelques mots bien sentis. Je vais te conduire auprès d'elle immédiatement, Dori.

— Ah ! la pauvre Margali ! s'exclama Dorilys d'un air innocent. Elle ne va pas bien. Elle a dit qu'elle avait une migraine si violente qu'elle n'y voyait plus, alors je l'ai envoyée s'allonger et se reposer. J'en avais assez, ajouta-t-elle avec une moue, de la voir à côté de moi avec cet air réprobateur, comme si *elle* était la dame d'Aldaran et moi une servante ! Je ne recevrai pas d'ordres des domestiques !

— Dorilys ! gronda Donal. Tu ne dois pas parler ainsi. Margali est une *léronis* et une noble dame, la parente de ton père ; tu ne dois pas parler d'elle ainsi. Ce n'est pas une domestique ! Ton père a jugé bon de te remettre entre ses mains et ton devoir est de lui obéir, jusqu'à ce que tu sois assez grande pour être responsable de toi-même ! Tu es une très vilaine petite fille ! Tu ne dois pas donner de migraines à ta mère nourricière ni lui parler durement. Et voilà que tu t'es déshonorée en te grisant en compagnie, comme une souillon ! Et Margali n'est même pas là pour se charger de toi ! »

À part lui, Donal se désolait. Lui-même, son père et Margali étaient les seules personnes contre lesquelles Dorilys n'avait jamais fait preuve d'entêtement.

Si elle ne se laisse plus gouverner par Margali, qu'allons-nous faire d'elle ? Elle est gâtée et intenable, mais j'avais bien espéré que Margali la garderait en main jusqu'à ce qu'elle soit grande.

« J'ai honte de toi, Dorilys, et père sera très fâché quand il saura ce que tu as fait à Margali, qui a toujours été si bonne pour toi ! »

La petite fille répliqua, levant son menton volontaire :

« Je suis la dame d'Aldaran et je peux faire tout ce qui me plaît ! »

La détresse au cœur, Donal secoua la tête. L'incongruité de la scène le frappa… qu'elle eût tellement l'air d'une femme, et fort belle de surcroît, tout en parlant et agissant comme une enfant gâtée et emportée. *Je voudrais que Darren pût la voir maintenant ; il comprendrait bien qu'elle est encore un bébé, malgré sa robe et ses bijoux de dame.*

Et pourtant, pensa-t-il, elle n'était plus tout à fait un bébé ; le *laran* qu'elle possédait, déjà aussi fort que celui de Donal, lui avait permis de donner à Margali une violente migraine. *Peut-être devrions-nous nous estimer heureux qu'elle ne cherche pas à amener sur nous la foudre et le tonnerre, comme elle en serait capable, j'en suis sûr, si elle se mettait vraiment en colère !* Donal remercia les dieux qu'en dépit de son singulier *laran,* Dorilys ne fût pas télépathe et ne pût lire ses pensées, comme il lisait parfois celles de ceux qui l'entouraient.

« Tu ne dois pas rester ici devant tout ce monde alors que tu es ivre, *chiya,* dit-il avec une tendre insistance. Laisse-moi te conduire à ta gouvernante, en haut. Il est tard et bientôt nos invités vont monter se coucher. Laisse-moi t'emmener, Dorilys.

— Je ne veux pas aller me coucher, grogna Dorilys. Je n'ai eu que cette danse avec toi et père n'a pas encore dansé avec moi et Darren m'a fait promettre de lui réserver d'autres danses. Tiens, le voilà qui vient les réclamer. »

Donal chuchota, d'une voix inquiète et pressante :

« Mais tu n'es pas en état de danser, Dori. Tu vas trébucher et tomber.

— Non, pas du tout… Darren ! s'exclama-t-elle en s'avançant vers son fiancé, levant vers lui un regard malicieux presque adulte. Dansez avec moi. Donal m'a grondée, comme il s'imagine qu'un grand frère en a le droit, et je suis lasse de l'écouter.

— J'essayais de persuader ma sœur que la soirée a duré assez longtemps pour une enfant aussi jeune. Peut-être entendra-t-elle mieux la voix de la sagesse par votre bouche, Darren, puisque vous devez être son mari.

S'il est ivre, pensa rageusement Donal, *je ne la lui confierai pas, même si je dois me quereller avec lui ici en public.*

Mais Darren paraissait tout à fait maître de ses facultés.

« Il est tard en effet, Dorilys, dit-il. Que penseriez-vous… »

Il fut brusquement interrompu par des cris, au fond de la salle.

« Dieux tout-puissants ! s'écria-t-il, en se retournant vers le bruit. C'est le cadet du seigneur de Storn et le jeune rejeton de Darriel Forst ! Ils vont en venir aux coups. Ils vont dégainer !

— Je dois y aller », marmonna Donal consterné, se rappelant ses devoirs de maître de cérémonie de son père, hôte officiel à cette occasion, mais il jeta un coup d'œil inquiet à Dorilys et Darren lui dit, sur un ton inhabituellement amical :

« Je vais m'occuper de Dorilys, Donal. Allez les calmer.

— Je vous remercie. »

Donal partit vivement, en se disant que Darren avait toute sa lucidité, et intérêt aussi, à empêcher sa future femme de se conduire scandaleusement en public. Il se hâta vers le lieu de l'altercation, où les cadets de familles rivales se querellaient bruyamment. Donal était habile à régler ce genre de conflit. Il s'interposa rapidement et, prenant part à la dispute, convainquit chacun des adversaires qu'il était de *son* côté ; puis, avec tact, il les sépara. Le vieux seigneur de Storn vint chercher son fils batailleur et Donal se chargea du jeune Padreik Darriel. Le jeune homme mit un moment à se calmer, à se dégriser et à faire des excuses. Il retourna auprès de ceux de son clan pour prendre congé et Donal chercha des yeux sa sœur et Darren. Il ne les vit nulle part et se demanda si Darren avait réussi à persuader Dorilys de quitter la salle de bal et de monter auprès de sa gouvernante.

S'il a de l'influence sur elle, peut-être devrions-nous lui en être reconnaissants. Certains Aldaran ont la voix de commandement ; père l'avait quand il était plus jeune, Darren aurait-il pu l'employer avec Dorilys ?

Mais ce fut en vain qu'il chercha le jeune homme des yeux et il commença à s'inquiéter vaguement. Comme pour confirmer ses craintes, le tonnerre gronda sourdement dans le lointain. Donal n'entendait jamais le tonnerre sans penser à Dorilys. Il se

dit de ne pas être ridicule ; c'était la saison des orages dans ces montagnes. Néanmoins, il avait peur. Où était-elle ?

Dès que Donal fut parti en courant vers les invités qui se querellaient, Darren glissa une main sous le bras de Dorilys.

« Vos joues sont empourprées, *damisela*. C'est la chaleur de la salle de bal, avec toute cette cohue, ou avez-vous trop dansé ?

— Non, répondit-elle en portant les mains à sa figure brûlante, mais Donal croit que j'ai bu trop de vin et il est venu me gronder. Comme si j'étais une petite fille encore sous sa garde, il voulait que j'aille me coucher comme un bébé !

— Vous ne m'avez pas du tout l'air d'un bébé, dit Darren en souriant et elle se rapprocha de lui.

— Je savais que vous seriez d'accord avec moi ! »

Darren pensa : *Pourquoi m'ont-ils dit qu'elle était une petite fille ?* Il toisa le corps svelte, aux rondeurs soulignées par le long fourreau étroit. *Non, ce n'est pas une enfant ! Et ils s'imaginent qu'ils peuvent me faire attendre ! Mon vieux bouc d'oncle voudrait-il gagner du temps dans l'espoir de conclure un mariage plus avantageux, ou de faire son héritier de ce bâtard de Rockraven ?*

« Il est vrai qu'il fait chaud, ici, murmura Dorilys en se serrant contre Darren, une main moite sur son bras, et il lui sourit.

— Venez, alors. Allons sur la terrasse où il fait plus frais. »

Darren l'entraîna vers une des portes-fenêtres aux lourds rideaux. Dorilys hésita, car elle avait été élevée avec soin par Margali et savait qu'il n'était pas convenable pour une jeune fille de quitter la salle de danse sauf en compagnie d'un parent. Mais elle se dit, en se défendant : *Darren est mon cousin, et aussi mon fiancé.*

Elle sentit l'air frais des montagnes soufflant autour du château et poussa un long soupir en allant s'accouder à la balustrade.

« Ah ! comme il faisait chaud, à l'intérieur. Merci, Darren. Je suis heureuse d'avoir quitté cette foule. Vous êtes gentil avec moi », dit-elle, si ingénument que Darren, les sourcils froncés, la dévisagea avec étonnement.

Comme elle était puérile, pour une fille si manifestement adulte ! Il se demanda, un instant, si elle ne serait pas simple d'esprit ou même idiote. Mais quelle importance ? C'était l'héritière du domaine d'Aldaran et il ne restait à Darren qu'à gagner son affection, afin qu'elle protestât si ses parents cherchaient pour une raison quelconque à le priver de son dû en rompant les fiançailles. Plus vite le mariage aurait lieu, mieux cela vaudrait ; il ne supporterait pas d'attendre quatre ans comme le voulait son oncle. Il était évident que cette fille avait l'âge de se marier et ce délai défiait la raison !

Et si elle était si puérile, sa tâche n'en serait que plus facile ! Il serra la main qu'elle lui abandonnait avec confiance et murmura :

« Aucun homme au monde n'hésiterait un instant à avoir cette *gentillesse*, Dorilys…, pour rechercher un moment de solitude avec sa fiancée ! Et quand elle est aussi ravissante que vous, la gentillesse devient plus un plaisir qu'un devoir. »

À ce compliment, Dorilys se sentit de nouveau rougir.

« Suis-je jolie ? Margali me le dit mais ce n'est qu'une vieille femme et je ne pense pas qu'elle sache reconnaître la beauté.

— Vous êtes infiniment belle, Dorilys », assura Darren et dans la lumière filtrant de la salle de bal, elle le vit sourire.

Elle s'étonna : *Il parle sincèrement ! Il n'est pas simplement poli et gentil.* Pour la première fois, elle éprouva de l'émoi en prenant conscience de son propre pouvoir, le pouvoir de sa beauté sur les hommes.

« On m'a dit que ma mère était très belle. Elle est morte à ma naissance. Père dit que je lui ressemble. L'avez-vous jamais vue, Darren ?

— Seulement quand j'étais enfant, mais c'est vrai. Aliciane de Rockraven avait la réputation d'être une des plus jolies femmes du Kadarin au mur autour du monde. Certains disaient qu'elle avait jeté un sort à votre père, mais elle n'avait besoin d'autre sorcellerie que sa beauté. Vous lui ressemblez beaucoup, oui. Avez-vous aussi sa belle voix ?

— Je ne sais pas, avoua Dorilys. Je sais chanter juste, ma maîtresse de musique le dit, mais elle dit aussi que je suis trop jeune pour savoir si j'aurai une belle voix, ou seulement l'amour

de la musique et un peu de talent. Aimez-vous la musique, Darren ?

— Je la connais un peu, dit-il en souriant, se serrant contre elle. Mais il n'est pas besoin d'une belle voix pour rendre une femme ravissante à mes yeux. Dorilys, je suis votre cousin et votre futur mari. M'accorderez-vous un baiser ?

— Si vous voulez », dit-elle docilement et elle lui tendit sa joue.

Darren, se demandant encore une fois si cette fille le taquinait ou si elle était simple d'esprit, lui prit le visage entre les mains, le tourna vers lui et l'embrassa sur la bouche en l'enlaçant.

Dorilys, se soumettant au baiser, sentit dans la confusion de son esprit embrumé un petit pincement d'inquiétude. Margali l'avait avertie. *Oh ! Margali essaye toujours de me gâcher mon plaisir !* Elle se laissa aller contre Darren, se laissa étreindre, ouvrit la bouche à ses baisers. Elle n'était pas télépathe mais elle avait du *laran* et elle capta confusément l'émotion du jeune homme, l'éveil de son désir, la vague impression : *Ce ne sera peut-être pas si déplaisant après tout ;* elle se demanda pourquoi il en était surpris. Elle supposa donc qu'il devait être irritant pour un jeune homme de devoir épouser une cousine qu'il ne connaissait même pas et se sentit heureuse qu'il la trouvât belle. Il continua de l'embrasser, lentement, sentant qu'elle ne protestait pas. Dorilys était trop ivre, trop innocente pour comprendre vraiment ce qui se passait mais quand la main de Darren commença à délacer son corsage, s'insinua pour caresser ses seins, elle fut soudain honteuse et le repoussa.

« Non, Darren, ce n'est pas convenable. Vraiment, vous ne devez pas », murmura-t-elle d'une voix mal assurée, la langue pâteuse.

Elle pensa que Donal avait peut-être raison, qu'elle avait eu tort de boire autant. La figure de Darren était congestionnée et il ne semblait pas vouloir la lâcher. Elle lui prit fermement les deux mains et les écarta.

« Non, Darren ! » Elle recouvrit sa poitrine et tâtonna pour resserrer les lacets.

« Non, Dorilys, protesta-t-il d'une voix si rauque qu'elle se demanda s'il avait lui aussi trop bu. Ce n'est pas déplacé. Nous pouvons nous marier dès que vous voudrez. Cela vous plaira d'être mariée avec moi, n'est-ce pas ? »

Il la reprit dans ses bras, la serra contre lui et se remit à l'embrasser fébrilement, en murmurant :

« Dorilys, écoutez-moi. Si vous me laissez vous prendre, tout de suite, alors votre père consentira à ce que le mariage se fasse immédiatement. »

Dorilys commençait à se méfier ; elle lui déroba sa bouche, elle s'écarta, en se disant, dans son ivresse, qu'elle avait eu sans doute tort de sortir seule avec lui sur la terrasse. Elle était encore assez innocente pour ne pas très bien savoir ce qu'il voulait d'elle, mais elle savait que c'était une chose qu'elle ne devait pas faire, et plus encore quelque chose qu'il ne devait pas demander. Tout en cherchant à relacer son corsage de ses mains tremblantes, elle répliqua :

« Mon père..., Margali dit que je suis encore trop jeune pour me marier.

— Ah ! la *léronis*. Qu'est-ce qu'une vieille fille peut savoir de l'amour et du mariage ? Venez et embrassez-moi encore, mon petit amour. Non, restez tranquille dans mes bras. Laissez-moi vous embrasser..., comme ça... »

Elle sentait maintenant l'intensité de sa passion et s'en effrayait ; la figure de Darren était celle d'un étranger, les yeux brûlants, ses mains n'étaient plus caressantes mais fortes et insistantes.

« Darren, lâchez-moi, supplia-t-elle. Non, vraiment, vous ne devez pas ! Mon père ne sera pas content. Otez vos mains ! Je vous en prie, mon cousin ! »

Elle le repoussa mais elle n'était qu'une enfant, encore à moitié ivre, et Darren un homme, fort et lucide. Le *laran* confus de Dorilys capta son intention, sa détermination, l'ombre de cruauté.

« Ne vous débattez pas, susurra-t-il. Quand ce sera fini, votre père ne sera que trop heureux de vous donner à moi tout de suite, et ça ne vous déplaira pas, N'est-ce pas, ma petite fille, ma beauté ? Venez, laissez-moi vous aimer. »

Dorilys se débattit, soudain prise de panique. « Lâchez-moi, Darren ! Lâchez-moi ! Mon père sera très en colère ; Donal sera fâché contre vous. Lâchez-moi, Darren, sinon j'appelle au secours ! »

Elle vit dans ses yeux que cette menace faisait de l'effet et elle ouvrit la bouche pour crier, mais il devina son intention et lui plaqua une main sur les lèvres, étouffant le cri, tout en l'attirant plus fort contre lui. Chez Dorilys, la terreur fit soudain place à la rage. *Comment ose-t-il ?* Sous l'emprise de la colère, elle se *tendit,* comme elle avait pu le faire depuis qu'elle était bébé, quand on la touchait contre son gré, pour *frapper*…

La main de Darren retomba et, avec un cri étouffé, il gémit de douleur.

« Ah ! petite diablesse, comment oses-tu ! » gronda-t-il et d'un revers de main, il la gifla si violemment qu'elle faillit perdre connaissance. « Aucune femme au monde ne peut me traiter ainsi ! Tu es consentante, tu veux être cajolée et flattée ! Fini, c'est trop tard pour ça ! »

Comme elle tombait, il s'agenouilla à côté d'elle pour lui déchirer ses vêtements. Dorilys, folle de rage et d'effroi, *frappa* encore, elle entendit le claquement du tonnerre couvrant son propre cri, elle vit la lueur aveuglante tomber sur Darren. Il chancela, les traits convulsés, et tomba lourdement sur elle. Dans sa terreur, elle le poussa de côté et se releva, haletante, malade, épuisée. Il ne bougeait plus. Jamais, jamais elle n'avait frappé si fort, jamais… *Ah ! qu'ai-je fait ?*

« Darren, supplia-t-elle en se penchant sur le corps inerte. Darren, levez-vous ! Je ne voulais pas vous faire de mal, mais vous ne devez pas me brutaliser ainsi. Je n'aime pas cela. Darren ! Darren ! Est-ce que je vous ai vraiment fait mal ? Mon cousin, parlez-moi ! »

Mais il restait silencieux et, terrifiée, sans se soucier de ses cheveux défaits et de sa robe déchirée, elle courut vers la porte de la salle de bal.

Donal ! C'était son unique pensée. *Donal saura que faire ! Je dois trouver Donal !*

Donal, percevant le cri de panique de sa sœur résonner dans son esprit bien qu'on ne puisse l'entendre dans la salle, s'excusa

à la hâte auprès du vieil ami de son grand-père qui était venu lui parler et partit en courant, guidé par le cri silencieux.

Ce faquin de Darren ! Il ouvrit la porte-fenêtre et sa sœur tomba dans ses bras, les cheveux à demi dénoués, le corsage ouvert.

« Dorilys ! *Chiya,* que s'est-il passé ? » demanda-t-il, le cœur battant, la gorge sèche.

Dieux tout-puissants, Darren aurait-il osé porter les mains sur une enfant de onze ans ?

« Viens, *bredilla,* personne ne doit te voir dans cette tenue. Viens, arrange tes cheveux, *chiya ;* lace ton corsage, vite. »

Donal pensait uniquement qu'il fallait cacher cet incident à leur père. Il se prendrait de querelle avec ses parents de Scathfell. Pas un instant, l'idée ne lui vint qu'une telle querelle pourrait tourner à son avantage personnel.

« Ne pleure pas, petite sœur. Il était ivre, il ne savait pas ce qu'il faisait, sûrement. Tu vois maintenant pourquoi une jeune femme ne doit pas boire au point de n'avoir plus sa tête à elle, pour empêcher les jeunes gens d'avoir de telles idées. Allons, Dorilys, ne pleure pas…

— C'est Darren, bredouilla-t-elle d'une voix chevrotante. C'est Darren… Je lui ai fait mal. Je ne sais pas ce qu'il a, il ne bouge pas, il ne veut pas me parler. Il m'a embrassée trop brutalement. Au début, je voulais qu'il m'embrasse mais alors il est devenu brutal et je l'ai prié de cesser, et il m'a giflée et j'étais en colère alors…, alors j'ai fait venir l'éclair mais je ne voulais pas lui faire de mal, vraiment pas. Je t'en supplie, Donal, viens voir ce qu'il a ! »

Avarra, miséricordieuse déesse ! Donal, la respiration oppressée, suivit sa sœur sur la terrasse obscure, il se pencha sur Darren mais il savait déjà ce qu'il trouverait. Darren, la figure levée vers le ciel noir, gisait immobile et son corps refroidissait déjà.

« Il est mort, Dorilys. Tu l'as tué », murmura-t-il en la prenant dans ses bras d'un geste farouchement protecteur, la sentant trembler comme un arbre par grand vent. Près des tours du château d'Aldaran, les coups de tonnerre éclataient et

grondaient, en s’éloignant lentement dans de sourds roulements.

10

« ET maintenant, dit sombrement le seigneur de Scathfell, si les dieux le veulent, nous allons entendre la vérité sur cette terrible affaire. »

Les invités avaient été éloignés, escortés à leurs chambres ou à leurs chevaux. Au-dessus des tours du château, le grand soleil rouge commençait à percer de sa face cramoisie les épais nuages. Le corps de Darren avait été transporté dans la chapelle, au cœur du château. Donal n'avait jamais aimé Darren mais il ne put se défendre d'une certaine pitié en voyant le jeune homme allongé, l'air ahuri, les vêtements en désordre, la tête rejetée en arrière dans le spasme de douleur et de terreur qui avait mis fin à sa vie. *Il a eu une mort dépourvue de dignité*, pensa-t-il et il aurait voulu arranger le costume du jeune homme de manière plus séante ; et puis il se dit qu'en faisant cela, il éliminerait toute trace de l'unique preuve de Dorilys.

Le remords d'un crime pour une enfant aussi jeune, pensa-t-il en frémissant et, se détournant du cadavre, il se rendit à la salle d'audience du seigneur d'Aldaran.

Margali avait été réveillée du profond sommeil où elle avait sombré quand la douleur s'était calmée ; elle était là, un châle épais jeté sur sa robe de nuit, Dorilys en sanglots dans ses bras. La petite fille avait bien l'air d'une enfant épuisée, maintenant, avec son visage bouffi de larmes, ses cheveux tombant en mèches éparses, ses paupières gonflées retombant sur ses yeux ensommeillés. Elle avait presque cessé de pleurer mais de temps en temps de nouveaux sanglots secouaient ses frêles épaules. Elle était assise sur les genoux de Margali, comme la petite fille

qu'elle était, même si ses longues jambes touchaient le sol. Sa belle robe était souillée et déchirée.

Margali regarda le seigneur Mikhail d'Aldaran, par-dessus la tête de l'enfant, et demanda :

« Vous voulez le charme de vérité, mon seigneur ?... Très bien, mais laissez-moi au moins appeler la gouvernante et coucher la petite. Elle a été debout toute la nuit et vous voyez bien...

— Je regrette, *mestra*. Dorilys doit rester, déclara Aldaran. Nous devons aussi entendre ce qu'elle a à dire, je le crains, et sous le charme de vérité... Dorilys, mon enfant, dit-il d'une voix adoucie, lâche ta mère nourricière et va t'asseoir à côté de Donal. Personne ne te fera de mal ; nous voulons simplement savoir ce qui s'est passé. »

À regret, Dorilys lâcha le cou de Margali. Elle était toute raide de terreur. Donal ne put se retenir de penser à un lapin devant une meute de bêtes des montagnes. Elle vint s'asseoir sur la banquette basse à côté de lui. Il lui tendit la main et ses doigts d'enfant s'en emparèrent, en serrant douloureusement. De son autre main, elle essuya sa figure trempée avec sa manche.

Margali prit sa pierre-étoile dans le sac de soie accroché à son cou, contempla un moment le joyau bleu et sa voix claire se fit entendre distinctement, alors qu'elle parlait en chuchotant, dans le silence de la salle.

« À la lumière du feu de cette pierre, que la vérité illumine la pièce où nous nous trouvons. »

Donal avait assisté plusieurs fois au rite du charme de vérité et cela n'avait jamais manqué de l'impressionner. Du cœur du petit joyau bleu une lueur monta, éclaira lentement la figure de la *léronis* et s'insinua dans la salle, passant lentement de visage en visage. Donal sentit la lumière sur sa propre figure, il la vit briller sur le visage maculé de l'enfant à côté de lui, éclairer la face de Rakhal de Scathfell et celle de l'écuyer derrière lui. Dans la lueur bleue, Mikhail d'Aldaran avait plus que jamais l'air d'un vieil oiseau de proie, immobile sur son perchoir, mais quand il leva la main la puissance et la menace étaient toujours là, silencieuses et présentes.

« C'est fait, mon seigneur, annonça Margali. La vérité seule peut être dite ici tant que cette lumière brillera. »

Donal savait que si un mensonge était volontairement prononcé sous le charme de vérité, la lumière disparaîtrait de la figure de celui qui le proférait, révélant immédiatement l'imposture.

« Maintenant, dit Mikhail d'Aldaran, tu dois nous dire ce que tu sais, Dorilys. Comment Darren est-il mort ? »

Elle releva la tête. Elle était pitoyable avec son visage baigné de larmes, ses yeux bouffis. De nouveau, elle s'essuya le nez sur la manche brodée de sa belle robe. Elle se cramponnait à la main de Donal et il la sentait trembler. Jamais encore Aldaran ne s'était servi de sa voix de commandement pour sa fille. Au bout d'un moment, elle bredouilla :

« Je… je ne savais pas qu'il était mort. »

Elle cligna rapidement des yeux, comme si elle allait se remettre à pleurer.

« Il est mort, s'écria Rakhal de Scathfell. Mon fils aîné est mort. N'en doute pas, espèce de…

— *Silence !* (Au son de la voix de commandement, le seigneur de Scathfell lui-même se tut.) Voyons, Dorilys, dis-nous ce qui s'est passé entre Darren et toi. Comment la foudre a-t-elle pu le frapper ? »

Lentement, Dorilys maîtrisa sa voix.

« Nous avions chaud d'avoir dansé et il a dit que nous devrions sortir sur la terrasse. Il s'est mis à m'embrasser et il… il a délacé ma robe, il m'a touchée, il n'a pas voulu s'arrêter quand je l'en ai prié… »

Sa voix s'était remise à chevroter, et elle hésitait, mais pas un instant la lumière de vérité ne faiblit sur son visage.

« Il a dit que je devais le laisser me prendre tout de suite pour que mon père ne puisse retarder le mariage. Et il m'a embrassée brutalement ; il m'a fait mal. »

Elle laissa retomber sa tête dans ses mains et fut secouée de nouveaux sanglots. La figure d'Aldaran semblait taillée dans la pierre.

« N'aie pas peur, ma fille, mais tu dois laisser voir ta figure à ton oncle. »

Donal prit les deux mains de sa sœur entre les siennes. Il sentait l'atroce douleur provoquée par la crainte et la honte, comme si elle palpitait dans les petites mains. Elle se remit à parler en hésitant, dans la lumière de vérité qui ne vacillait pas.

« Il… il m'a giflée, fort, quand je l'ai repoussé et il m'a fait tomber par terre, et puis il s'est jeté sur moi et j'étais…, j'avais peur, alors je l'ai frappé avec les éclairs. Je ne voulais pas lui faire de mal, je voulais simplement qu'il ne me touche plus !

— Toi ! Tu l'as donc tué ! Tu l'as frappé avec ta foudre de sorcière, espèce de démone de l'enfer ! »

Scathfell se leva et s'avança, la main levée comme pour frapper.

« Père ! Ne le laissez pas me faire de mal ! » cria Dorilys d'une voix terrifiée.

Un éclair bleu fulgura soudain et Rakhal de Scathfell recula en chancelant, s'immobilisa et porta une main crispée à son cœur. L'écuyer vint soutenir son seigneur pour le ramener à son siège.

« Messeigneurs, dit Donal, si elle ne l'avait pas frappé et abattu, je l'aurais moi-même défié ! Chercher à violer une enfant de onze ans ! »

Sa main se crispait sur le pommeau de son épée comme si le mort était devant lui. Aldaran se tourna vers le seigneur de Scathfell et lui parla d'une voix pleine de chagrin et de stupéfaction.

« Eh bien ! mon frère, tu as vu. Je regrette cela plus que je ne saurais le dire, mais tu as vu la lumière de vérité sur le visage de l'enfant, et il me semble qu'elle n'a guère été fautive. Comment ton fils a-t-il pu tenter un acte aussi scandaleux le jour de ses fiançailles…, essayer de violer sa fiancée !

— L'idée ne m'est jamais venue qu'il aurait besoin de la violer, gronda Scathfell, la rage explosant à chaque mot. C'est moi qui lui ai dit, simplement, de s'assurer d'elle. Pensais-tu vraiment que nous allions accepter d'attendre des années tandis que tu chercherais un mariage plus avantageux ? Un aveugle aurait pu voir que cette fille est en âge de se marier, et la loi est claire : si un couple fiancé couche ensemble, le mariage est légal

à partir de ce moment. C'est moi qui ai dit à mon fils de s'assurer de sa femme !

— J'aurais dû m'en douter, dit amèrement Aldaran. Tu n'avais pas confiance en moi, mon frère ? Mais voici la *léronis* qui a mis ma fille au monde. Sous le charme de vérité, Margali, quel âge a Dorilys ?

— C'est vrai, répondit la *léronis* dans la lumière bleue de vérité. Je l'ai retirée du corps mort d'Aliciane il y a onze étés. Mais même si elle avait été en âge de se marier pourquoi, mon seigneur de Scathfell, voudriez-vous conspirer à la séduction de votre propre nièce ?

— Oui, nous devons entendre cela aussi, dit Mikhail d'Aldaran. Pourquoi, mon frère ? Ne pouvais-tu te fier aux lois du clan ?

— C'est toi qui as oublié les lois du clan, lui lança Scathfell. Faut-il que tu le demandes, mon frère ? Alors que tu voulais faire attendre Darren des années, pendant que tu cherchais quelque moyen de tout donner au bâtard de Rockraven, que tu appelles ton fils adoptif. Ce fils bâtard que tu ne veux même pas reconnaître ! »

Sans prendre le temps de réfléchir, Donal se leva et alla prendre la place de l'écuyer, trois pas derrière Mikhail d'Aldaran. Sa main s'abaissa à quelques pouces du pommeau de son épée. Le seigneur d'Aldaran ne se retourna pas vers lui mais les paroles lui furent arrachées :

« Veuillent tous les dieux du monde te faire dire vrai ! Veuille que Donal fût né de mon sang, légitimement ou non ! Nul ne pourrait souhaiter meilleur fils ! Mais hélas ! Hélas ! je le dis avec chagrin, et à la lumière de vérité, Donal n'est pas mon fils.

— Pas ton fils ! Vraiment ? riposta Scathfell d'une voix frémissante de rage. Pourquoi, alors, pourquoi un vieil homme oublierait-il à ce point les devoirs de son clan s'il n'éprouvait pas pour ce garçon une affection malséante ? *S'il* n'est pas ton fils, alors il doit être ton mignon ! »

La main de Donal tomba sur le pommeau de l'épée. Aldaran, devinant son intention, se hâta de saisir le poignet du jeune

homme entre ses doigts d'acier et le serra jusqu'à ce que Donal lâche le pommeau et laisse l'arme retomber dans son fourreau.

« Pas sous ce toit, mon garçon ; il est encore notre hôte. »

Puis, lâchant le poignet de Donal, il avança sur le seigneur de Scathfell et de nouveau Donal songea à un faucon fondant sur sa proie.

« Si tout homme autre que mon frère avait prononcé ces mots, je lui aurais renfoncé ce mensonge dans la gorge. Sors d'ici ! Emporte le corps de l'immonde séducteur que tu appelles ton fils et tous tes laquais, et quitte mon toit avant que j'oublie véritablement les devoirs de mon clan !

— Ton toit, certes, mais pas pour longtemps, mon frère, grommela Scathfell entre ses dents. Je le ferai s'effondrer sur ta tête pierre par pierre, avant qu'il aille au bâtard de Rockraven !

— Et je l'incendierai de ma propre main avant qu'il aille à un fils de Scathfell, répliqua le seigneur d'Aldaran. Disparais de ma maison avant midi, sinon mes serviteurs te chasseront à coups de fouet ! Retourne à Scathfell en t'estimant heureux que je ne te chasse pas aussi de cette forteresse, que tu ne détiens que par ma faveur. Je tiens compte de ton chagrin, sinon j'exercerais une sanglante vengeance pour ce que tu as dit et fait ici aujourd'hui ! Va-t'en à Scathfell ou bien où tu voudras, mais ne reparais plus devant moi et ne m'appelle plus jamais frère !

— Tu n'es plus mon frère ni mon suzerain, vociféra Scathfell, furieux. Les dieux soient loués, j'ai d'autres fils et un jour viendra où nous tiendrons Scathfell de notre plein droit, et non de ta faveur. Un jour viendra où nous tiendrons aussi Aldaran et cette sorcière criminelle, qui se cache sous le masque d'une enfant en larmes, rendra des comptes avec son propre sang ! Désormais, Mikhail d'Aldaran, garde-toi, garde ta sorcière de fille et le bâtard de Rockraven que tu ne veux pas reconnaître pour fils ! Les dieux seuls savent quelle emprise il a sur toi. Quelque charme de sorcellerie immonde, sans aucun doute ! Je ne veux pas respirer plus longtemps l'air empuanti par tant de magie monstrueuse ! »

Tournant les talons, suivi par son écuyer, le seigneur de Scathfell sortit à pas lents et mesurés de la salle d'audience

d'Aldaran. Son dernier regard fut pour Donal, un regard si chargé de haine que le jeune homme en fut glacé.

Quand des frères se querellent, les ennemis s'avancent pour élargir le fossé, pensa Donal. Maintenant son père adoptif était en conflit avec tout son clan. *Et moi, moi qui suis maintenant seul pour l'épauler, je ne suis même pas son fils !*

Quand tous les gens de Scathfell furent partis, Margali déclara fermement :

« Et maintenant, s'il plaît à mon seigneur, je vais emmener Dorilys se coucher. »

Aldaran, arraché en sursaut à sa sombre apathie, murmura :

« Oui, oui, emmène l'enfant mais reviens me voir ici dès qu'elle sera endormie. »

Margali sortit avec Dorilys en larmes et Aldaran s'assit, immobile, tête basse, perdu dans ses pensées.

Donal se garda de le déranger mais lorsque Margali revint il demanda :

« Dois-je partir ?

— Non, non, mon garçon, cela te concerne aussi, répondit en soupirant Aldaran, les yeux levés vers la *léronis*. Je ne te fais pas de reproche, Margali, mais qu'allons-nous faire maintenant ?

— Je ne veux plus la contrôler, mon seigneur, avoua tristement la vieille femme. Elle est forte et involontaire et, bientôt, elle souffrira des troubles de la puberté. Je vous conjure, don Mikhail, de la confier à quelqu'un de plus fort que moi, de plus apte à lui enseigner comment contrôler son *laran*, sinon des malheurs pires surviendront. »

Que pourrait-il y avoir de pire ? se demanda Donal. Comme s'il répondait à cette question muette, Aldaran dit :

« Tous les autres enfants que j'ai engendrés sont morts dans leur adolescence, de la maladie du seuil qui est la malédiction de notre lignée. Dois-je craindre aussi cela pour elle ?

— Avez-vous songé, mon seigneur, demanda Margali, à l'envoyer aux *vai léroni* de la tour de la Tramontane ? Elles prendraient soin d'elle, elles lui apprendraient à utiliser son *laran*. Si jamais elle peut arriver à traverser son adolescence sans mal, ce sera là-bas. »

C'est certainement la bonne solution, pensa Donal et il intervint vivement.

« Oui, père. Vous vous rappelez combien elles ont toutes été bonnes pour moi quand j'ai été envoyé là-bas. Elles auraient été heureuses de me garder, si vous aviez pu vous passer de moi. Et même alors elles m'ont toujours accueilli en invité et en ami, elles m'ont beaucoup appris sur mon *laran* et se seraient fait une joie de m'en enseigner davantage. Envoyez-leur Dorilys, mon père. »

Le visage d'Aldaran s'éclaira imperceptiblement puis de nouveau il fronça les sourcils.

« À la Tramontane ? Voudrais-tu donc me faire honte devant mes voisins, Donal ? Dois-je montrer ma faiblesse, qu'ils répandent ce bruit parmi tous les peuples des Hellers ? Dois-je devenir l'objet de leur mépris et de leurs ragots ?

— Père, je crois que vous faites tort à ceux de la Tramontane », dit Donal mais il savait que c'était inutile ; il n'avait pas tenu compte de l'orgueil de don Mikhail.

« Si vous ne voulez pas la confier à vos voisines de la Tramontane, don Mikhail, dit Margali, alors je vous supplie de l'envoyer à Hali ou à Neskaya, ou à l'une des tours des plaines. Je ne suis plus assez jeune ni assez forte pour l'élever et la contrôler. Tous les dieux savent que je n'ai aucune envie de me séparer d'elle. Je l'aime comme ma propre enfant, mais je ne puis plus la tenir. Dans une tour, on a été éduqué pour cela. »

Aldaran réfléchit longuement et dit enfin :

« Je la crois trop jeune pour être envoyée dans une tour. Mais il existe de vieux liens d'amitié entre Aldaran et Elhalyn. Au nom de cette vieille amitié, le seigneur d'Elhalyn acceptera peut-être d'envoyer une *léronis* de la tour de Hali pour s'occuper d'elle. Cela ne provoquerait aucun commentaire. Toute maison possédant du *laran* a besoin d'une telle personne, pour élever les enfants. Veux-tu y aller, Donal, et demander que quelqu'un vienne à Aldaran pour la prendre en main ? »

Donal se leva et s'inclina. La pensée de Dorilys en sécurité parmi ses amis de la tour de la Tramontane l'avait séduit ; mais peut-être était-ce trop demander à son père adoptif de révéler ainsi sa faiblesse à ses voisins.

« Je partirai aujourd'hui, si vous le voulez, mon seigneur, dès que j'aurai assemblé une escorte digne de votre rang.

— Non, répondit Aldaran. Tu partiras seul, Donal, ainsi qu'il convient à un suppliant. J'ai entendu dire qu'il y a une trêve entre les Elhalyn et les Ridenow ; tu ne risqueras rien, je pense. Si tu y vas seul, il sera clair que j'implore leur secours.

— Comme il vous plaira. Dans ce cas, je pourrais partir demain. Ou même ce soir.

— Demain sera assez tôt. Laisse ceux de Scathfell prendre une bonne avance. Je veux qu'on n'en sache rien dans la montagne. »

11

À l'extrémité du lac de Hali, la tour se dressait, étroite et haute, en pierre pâle et translucide. Le travail le plus astreignant du cercle de matrices se faisait surtout la nuit. Au début, Allart ne l'avait pas compris, pensant que ce n'était que par superstition ou pour obéir à une coutume sans signification. Mais avec le temps il se rendit compte peu à peu que les heures nocturnes, alors que presque tout le monde dormait, étaient les plus libérées des pensées importunes, des vibrations confuses d'autres esprits. Pendant les heures désertées de la nuit, les opérateurs du cercle des matrices étaient libres de projeter leurs esprits associés dans les cristaux, qui amplifiaient immensément les vibrations électroniques et énergoniques du cerveau, transformant le pouvoir en énergie.

Grâce à la formidable puissance des esprits associés et des réseaux de matrices artificielles géantes que les techniciens savaient construire, ces énergies mentales pouvaient amener à la surface, en un flot de fusion pure, des métaux profondément enfouis dans le sol ; elles pouvaient charger les batteries pour actionner les engins aériens et les grandes génératrices qui éclairaient les châteaux d'Elhalyn et de Thendara. Un tel cercle avait dressé les tours blanches et étincelantes de Thendara sur la roche vive du sommet où elles étaient bâties. Des nombreuses tours comme celle-ci s'écoulaient toute l'énergie et la technologie de *Ténébreuse,* et c'était les hommes et les femmes des cercles des tours qui les créaient.

À présent, dans la chambre des matrices protégée – protégée non seulement par les tabous et la tradition, ou par l'isolement de Hali, mais par des champs de forces capables de frapper de

mort ou de folie un intrus – Allart Hastur était assis devant une table basse, ronde, les mains et l'esprit reliés à ceux des six autres formant son cercle. Toutes les énergies de son cerveau et de son corps se concentraient en un seul flot dirigé vers le gardien du cercle. Le gardien était un jeune homme mince, fort comme l'acier ; il s'appelait Coryn, il était cousin d'Allart et à peu près du même âge. Assis devant le cristal artificiel et géant, il captait les flots d'énergon provenant des six autres assis autour de la table, les déversait dans les réseaux complexes de cristaux intérieurs et canalisait cette énergie vers les rangées de batteries posées devant eux sur la table basse. Coryn ne bougeait ni ne parlait mais tandis qu'il désignait d'une main fine et autoritaire une batterie après l'autre, les membres impassibles du cercle, reliés les uns aux autres, versaient jusqu'au dernier atome de leurs énergies concentrées dans la matrice pour envoyer à travers le corps du gardien d'énormes charges d'énergie dans les batteries, l'une après l'autre.

Allart était glacé, il avait des crampes mais ne le savait pas ; il n'avait pas conscience de son corps, il n'avait conscience que des flots constants, de l'afflux d'énergie qui le traversait. Vaguement, à son insu, cela lui rappelait l'union extatique des esprits et des voix aux matines de Nevarsin, cette sensation unique de communion et de séparation, l'impression d'avoir trouvé sa propre place dans l'harmonie de l'univers…

Au-dehors du cercle des mains et des cerveaux reliés, une femme en robe blanche était assise, la tête dans les mains, ne montrant rien que ses longs cheveux couleur de cuivre. Son esprit se déplaçait constamment autour du cercle, surveillant à tour de rôle les silhouettes immobiles. Elle soulageait la tension d'un muscle avant qu'elle pût troubler la concentration, elle apaisait une crampe soudaine ou une démangeaison avant que cela détournât la concentration de l'homme ou de la femme du cercle ; elle s'assurait de la régularité de la respiration, de celle de tous les automatismes qui pallient les négligences du corps – le clignement rythmique des yeux évitant la tension, les infimes changements de position. Si la respiration changeait de rythme, elle se mettait en rapport avec la personne et rétablissait la régularité, apaisait les battements d'un cœur palpitant. Ceux qui

étaient reliés au cercle n'avaient pas conscience de leur propre corps, n'en avaient plus conscience depuis des heures. Ils n'étaient conscients que de leurs esprits unis, flottant dans les énergies éblouissantes qu'ils projetaient dans les batteries. Pour eux, le temps s'était arrêté, figé en un instant infini d'union massive ; seule la surveillante était consciente du passage des heures. À présent, devinant sans le voir que le lever du jour était encore assez éloigné, elle sentait une certaine tension dans le cercle qui n'aurait pas dû exister, et elle envoya son esprit enquêter, de l'un à l'autre des participants.

Coryn. Le gardien lui-même, entraîné de corps et d'esprit depuis des années à supporter précisément cette tension…, non, il ne souffrait pas. Il avait des crampes ; elle vérifia sa circulation ; il avait froid mais ne le ressentait pas encore. Son état ne s'était pas modifié depuis les premières heures de la nuit. Une fois son corps installé et figé dans une des positions bien équilibrées qu'il pouvait conserver sans bouger pendant des heures, tout allait bien pour lui.

Mira ? Non, la vieille femme qui avait été surveillante avant elle, Renata, était calme et inconsciente, elle flottait paisiblement sur les réseaux d'énergie, braquée tout entière sur les flots de force, vaguement rêveuse, en pleine béatitude.

Barak ? L'homme solide et basané, le technicien qui avait construit le réseau de matrices artificielles pour ce cercle, avait des crampes. Automatiquement, Renata plongea dans sa conscience corporelle et décrispa un muscle avant que la douleur ne trouble sa concentration. À part cela, tout allait bien chez lui.

Allart ? Comment un nouveau venu dans le cercle pouvait-il avoir une telle maîtrise ? Etait-ce son entraînement à Nevarsin ? Sa respiration était profonde, lente et régulière, l'oxygène affluait constamment à ses membres et à son cœur. Il avait même appris ce qu'il y avait de plus difficile, les longues heures d'immobilité sans douleur excessive et sans crampes.

Arielle ? Elle était la plus jeune du cercle et pourtant, à seize ans, elle avait déjà passé deux années entières à Hali, et avait atteint le rang de mécanicienne. Renata l'examina soigneusement : la respiration, le cœur, les sinus qui parfois lui

causaient une gêne à cause de l'humidité de la région du lac. Elle venait des plaines du sud. Ne trouvant rien, Renata chercha encore. Non, tout allait bien, pas même la vessie pleine pour causer la tension. *Je me suis demandé*, pensa Renata, *si Coryn l'avait mise enceinte, mais il ne s'agit pas de cela. Je l'ai bien examinée avant qu'elle entre dans le cercle, et elle est trop avisée pour ça…*

Ce doit être l'autre nouvelle, alors, Cassandra… Poursuivant son examen, Renata vérifia la respiration, le cœur, la circulation. Cassandra avait des crampes mais n'en souffrait pas beaucoup, pas assez pour s'en apercevoir. Renata senti le trouble de Cassandra, une vague de palpitation, et se hâta d'envoyer une pensée rassurante pour la calmer avant que cela ne dérange les autres. Ce travail était nouveau pour Cassandra, elle n'était pas encore complètement habituée à cette routine, l'intrusion de l'esprit d'une surveillante dans son corps et son esprit. Renata mit quelques secondes à la calmer avant de pouvoir la sonder plus profondément.

Oui, c'est Cassandra. C'est sa tension que nous subissons tous… Elle n'aurait pas dû venir dans le cercle en ce moment, alors que ses règles vont recommencer. Je pensais qu'elle le savait… Mais l'idée ne vint pas à Renata d'en rendre Cassandra responsable, elle se le reprocha, à elle-même. *J'aurais dû m'en assurer.* Renata savait combien il était dur, dans les premiers jours d'apprentissage, d'avouer une faiblesse ou ses propres limites.

Elle entra en rapport avec Cassandra, elle s'efforça d'apaiser sa tension mais s'aperçut vite que la jeune femme n'était pas encore capable de travailler aussi intimement avec elle. Elle envoya un avertissement mental à Coryn, un contact aussi léger que le plus doux des murmures.

Nous devons nous arrêter bientôt… Tiens-toi prêt à capter mon signal.

Le flot des énergies ne s'interrompit ni ne ralentit mais une palpitation externe infime de l'attention de Coryn répliqua ; *Pas encore ; il reste toute une rangée de batteries à charger*, puis il reprit sa place dans le cercle sans la moindre pause.

Renata commença à s'inquiéter. La parole du gardien avait force de loi dans le cercle ; cependant, la responsabilité de la surveillante était de veiller au bien-être des corps. Jusqu'à présent, elle leur avait soigneusement caché à tous ses pensées et son souci mais elle sentit soudain, elle ne savait où, une vague prise de conscience, un retrait d'une partie de l'énergie du cercle qui n'aurait pas dû se produire. *Allart a conscience de Cassandra. Il a trop conscience d'elle à ce stade. Il ne devrait pas, lié aux autres comme il l'est, la prendre en considération plus que les autres.* Pour le moment, ce n'était qu'un soupçon et elle compensa ce trouble en ramenant, doucement la conscience d'Allart sur sa concentration. Elle essaya de soutenir Cassandra, de la même manière qu'elle lui aurait offert l'appui de son bras dans un escalier abrupt. Mais une fois l'intensité de la concentration rompue, quelque chose dans le flot des énergies hésita, chancela, frémit comme la surface des eaux sous un souffle de vent. Elle sentit un trouble courir autour du cercle, de l'un à l'autre, léger, mais, à ce haut niveau de concentration, c'était gênant. Barak changea un peu de position, Coryn toussa, Arielle renifla et Renata sentit la respiration de Cassandra se modifier, devenir oppressée. Impérativement cette fois elle émit un nouvel avertissement.

Nous devons arrêter, Coryn. Il est bientôt temps…

La secousse qui lui revint dénotait une certaine irritation qui répercuta dans tous les esprits liés comme une sonnerie d'alarme. Allart entendit le son dans son esprit comme naguère les cloches silencieuses de Nevarsin et commença à reprendre lentement son indépendance. L'agacement de Coryn était comme une gifle cinglante ; il le ressentit à la manière du spasme de quelque fibre interne, alors qu'il sentait la conscience de Cassandra se dissiper. Il avait l'impression qu'on le fouillait, qu'une racine profondément enfoncée dans son être était arrachée toute sanglante. Il sentit le cercle se rompre et se désagréger ; ce n'était pas le retrait lent et calme des premiers temps mais une rupture brutale, douloureuse. Il entendit Mira haleter sous l'effort, Arielle renifler comme si elle allait pleurer. Barak gémit en étirant un membre péniblement crispé. Allart en savait assez pour ne pas remuer trop vite ; il bougea très

lentement, avec beaucoup de précautions, comme s'il s'éveillait d'un très profond sommeil. Mais il était troublé et anxieux. Qu'était-il arrivé au cercle ? Leur travail n'était sûrement pas terminé…

Un par un, autour de la table, les autres émergeaient des profondeurs de la transe. Coryn était pâle et paraissait bouleversé. Il ne parla pas mais l'intensité de sa colère, dirigée contre Renata, était douloureuse pour eux tous.

Je te l'ai dit, pas encore. Maintenant nous devons tout recommencer, pour moins d'une dizaine de batteries… Pourquoi as-tu rompu maintenant ? Y avait-il quelqu'un dans le cercle trop faible pour supporter quelques instants de plus ? Sommes-nous des enfants qui jouent aux osselets ou un cercle de mécaniciens responsables ?

Mais Renata n'y fit pas attention, et Allart, reprenant pleinement conscience, vit que Cassandra était tombée de côté, ses longs cheveux noirs étalés sur la table. Il repoussa sa chaise basse et s'élança vers elle mais Renata l'avait devancé.

« Non », dit-elle, et avec détresse, Allart entendit la voix de commandement s'adresser à lui : « *Ne la touche pas !* Elle est sous ma responsabilité ! »

Dans son état de sensibilité extrême, Allart capta la pensée que Renata n'avait pas formulée à voix haute : *Tu en as déjà trop fait ; c'est ta faute…*

Ma faute ? Saint Porteur de Fardeaux, donne-moi de la force ! La mienne, Renata ?

Elle était penchée sur Cassandra, le bout de ses doigts écartés sur sa nuque, effleurant à peine le centre nerveux. Cassandra s'anima un peu et Renata murmura :

« Tout va bien, mon cœur ; tout va bien maintenant.

— J'ai froid, souffla Cassandra. J'ai si froid !

— Je sais. Cela va passer d'ici quelques minutes.

— Je suis navrée, je ne voulais pas… J'étais sûre… »

Cassandra regarda autour d'elle, égarée, au bord des larmes, et elle eut un mouvement de recul en voyant le regard furieux de Coryn.

« Laisse-la tranquille, Coryn, ce n'est pas sa faute, dit Renata sans lever les yeux.

— *Z'par servu, vai léronis*, répliqua-t-il ironiquement. Avons-nous ta permission pour vérifier les batteries ? Pendant que tu soignes notre jeune mariée ? »

Cassandra refoulait des sanglots.

« Ne fais pas attention à Coryn, lui conseilla Renata. Il est aussi fatigué que nous tous. Il ne pensait pas ce qu'il disait. »

Arielle alla prendra sur une autre table un outil de fer – les cercles de matrices avaient droit en priorité à tous les métaux rares de *Ténébreuse* – et, enveloppant sa main dans un matériau isolant elle alla frapper les batteries à tour de rôle pour faire jaillir l'étincelle indiquant qu'elles étaient entièrement chargées. Les autres membres du cercle se levèrent avec prudence, en étirant leurs bras et leurs jambes engourdis. Renata était toujours penchée sur Cassandra ; enfin elle cessa d'examiner le pouls, à sa gorge.

« Essaye de te relever, maintenant. Marche un peu, si tu en es capable. »

Cassandra frotta l'une contre l'autre ses mains fluettes.

« J'ai aussi froid que si j'avais passé la nuit dans l'enfer le plus glacé de Zandru. Merci, Renata. Comment le savais-tu ?

— Je suis une surveillante. Mon travail est de savoir ce qui se passe. »

Renata Leynier était une petite jeune femme au teint doré, avec une couronne de cheveux d'un roux cuivré ; elle avait la bouche trop grande, ses dents se chevauchaient un peu et son nez était couvert de taches de rousseur. Ses yeux, en revanche, étaient magnifiques, immenses et gris.

« Quand tu auras un peu plus d'entraînement, Cassandra, tu le sentiras toi-même et tu nous diras quand tu ne te trouveras pas assez valide pour participer à un cercle. Dans des moments pareils, je croyais que tu le savais, ton énergie psychique s'écoule de ton corps avec ton sang et tu as besoin de toutes tes forces pour toi. Maintenant, tu dois aller te coucher et te reposer un jour ou deux. Tu ne dois absolument pas retravailler dans le cercle, ni exécuter une autre tâche exigeant autant d'effort et de concentration. »

Allart, inquiet, s'approcha d'elles.

« Es-tu malade, Cassandra ? »

Renata répondit pour elle :

« Surmenée, pas plus, et ayant grand besoin de s'alimenter et de se reposer. »

Mira était allée ouvrir un placard au fond de la salle, elle préparait des aliments et le vin qui y étaient gardés pour que les membres du cercle pussent se restaurer immédiatement, après l'énorme perte d'énergie investie dans leur travail. Renata chercha parmi les provisions une longue barre de noix pilées, toute poisseuse de miel. Elle la rapporta à Cassandra mais la jeune femme brune secoua la tête.

« Je n'aime pas les sucreries. J'attendrai le petit déjeuner.

— Mange, ordonna Renata de sa voix de commandement. Tu as besoin de forces. »

Cassandra cassa un morceau de la confiserie au miel, le mit dans sa bouche, grimaça mais mâcha docilement. Arielle les rejoignit et, jetant son outil, elle prit une poignée de fruits secs qu'elle mangea goulûment. Quand elle n'eut plus la bouche pleine, elle dit :

« Les douze dernières batteries ne sont pas chargées et nous devrons recommencer pour les trois que nous avons faites en dernier ; elles ne sont pas entièrement chargées.

— Quel ennui ! lança Coryn en regardant Cassandra d'un air furieux.

— Laisse-la tranquille ! répéta Renata. Nous avons tous été débutants. »

Coryn se versa du vin et but quelques gorgées.

« Excuse-moi, dit-il enfin en souriant à Cassandra, sa bonne humeur naturelle reprenant le dessus. Es-tu fatiguée, ma cousine ? Tu ne dois pas t'épuiser pour quelques batteries. »

Arielle essuya ses doigts poisseux.

« S'il existe un travail plus fastidieux que de charger des batteries, de Dalereuth aux Hellers, je ne vois vraiment pas ce que cela peut être !

— C'est mieux que la mine, assura Coryn. Chaque fois que je travaille sur les métaux, j'en ressors éreinté pour la moitié d'une lune. Je suis heureux qu'il n'y ait plus rien à faire cette année. Chaque fois que nous allons sous terre pour miner, je reprends

conscience avec l'impression d'avoir soulevé chaque morceau avec mes deux mains ! »

Allart, discipliné par les années de dur entraînement physique et mental à Nevarsin, était moins las que les autres mais il avait tous les muscles douloureux et engourdis par la tension et l'immobilité. Il vit Cassandra casser un autre morceau de la confiserie aux noix et au miel et faire la grimace en y mordant. Il était encore en communication et il sentit sa répulsion pour la sucrerie écœurante comme s'il la mangeait lui-même.

« Ne le mange pas si tu ne l'aimes pas. Il y a sûrement dans le placard quelque chose qui te plaira mieux », dit-il et il alla fouiller sur les étagères.

Mais Cassandra haussa les épaules.

« Renata a dit que cela me remontera plus vite que n'importe quoi. Ça ne me gêne pas. »

Allart en prit un morceau. Barak, qui buvait une coupe de vin, la vida et vint vers eux.

« Es-tu remise, cousine ? Le travail est réellement fatigant quand on n'y est pas habitué et il n'y a pas de bons remontants ici, dit-il en riant. Tu devrais peut-être prendre une cuillerée ou deux de miel de kireseth ; c'est qu'il y a de meilleur après une grande fatigue et toi surtout tu… »

Brusquement il toussa et se détourna, en feignant de s'étrangler sur sa dernière gorgée de vin mais ils entendirent tous les paroles dans son esprit, comme s'il les avait prononcées tout haut : *Toi surtout tu devrais prendre de ces remontants, puisque tu es une toute jeune mariée, tu devrais en avoir un plus grand besoin…* mais avant que les mots ne lui échappent, Barak s'était rappelé ce qu'ils savaient tous, ayant été en étroite relation télépathique avec Allart et avec Cassandra : la véritable nature de leurs rapports.

Pour réparer sa maladresse, il ne pouvait que s'écarter en feignant de n'avoir pas plus pensé les mots qu'ils n'avaient été dits. Il y eut un bref silence dans la salle et puis tout le monde se mit à parler en même temps d'autre chose, très fort. Coryn prit l'outil de métal et alla lui-même vérifier deux batteries. Mira se

frotta les mains qu'elle avait glacées et déclara qu'elle avait grand besoin d'un bain chaud et d'un massage.

Renata prit Cassandra par la taille.

« Toi aussi, ma chérie. Tu as froid et tu es pleine de crampes. Descends tout de suite ; fais-toi servir un bon petit déjeuner et prends un bain bien chaud. Je vais t'envoyer ma propre femme de chambre ; c'est une excellente masseuse, elle détendra tes muscles crispés et tes nerfs pour que tu puisses dormir. N'aie pas honte. Nous nous sommes tous surmenés pendant notre première saison ici. Personne n'aime reconnaître ses faiblesses et nous pas plus que les autres. Quand tu auras pris un repas chaud, un bain et que tu auras été massée, couche-toi et dors. Fais-lui mettre une brique chaude à tes pieds et couvre-toi bien.

— Je ne voudrais pas te priver de ses services, murmura Cassandra.

— Je ne me mets plus dans un tel état, *chiya*. Allons, va. Dis à Lucetta que je veux qu'elle te soigne comme elle le fait pour moi quand je suis hors du cercle. Fais ce que je te dis, ma cousine. Ça fait partie de mon travail de savoir ce qu'il te faut, même si toi tu l'ignores. »

Allart la trouva maternelle, comme si elle avait une génération de plus que Cassandra au lieu d'être de son âge ou même plus jeune.

« Moi aussi, je descends », annonça Mira.

Coryn prit la main d'Arielle et ils partirent ensemble. Allart s'apprêtait à les suivre quand Renata posa légèrement le bout de ses doigts sur son bras.

« Allart, si tu n'es pas trop fatigué, je voudrais te parler. »

Allart avait songé à sa chambre luxueuse à l'étage inférieur, à un bain frais, mais il n'était pas réellement fatigué ; il le dit et Renata hocha la tête.

« Si c'est cela l'entraînement des frères de Nevarsin, nous devrions le suivre pour nos cercles. Tu es aussi dispos et maître de toi que Barak, qui fait pourtant partie de nos cercles presque depuis que je suis venue au monde. Tu devrais nous apprendre un peu de tes secrets ! À moins que les frères t'aient fait prêter serment de n'en rien dire ? »

Allart sourit en secouant la tête.

« Ce n'est qu'une discipline de la respiration.

— Viens. Allons nous promener dehors au soleil, veux-tu ? »

Ils descendirent au rez-de-chaussée, franchirent le cercle de force qui protégeait le cercle de la tour contre les intrus lorsqu'ils travaillaient, et sortirent dans l'éclat du matin. Allart marchait en silence à côté de Renata. Il n'était pas anormalement las mais tendu par l'insomnie, les nerfs à vif. Comme toujours lorsqu'il se laissait aller, même à peine, son *laran* tissait autour de lui des avenirs différents, divergents mais aussi perceptibles que les pelouses vertes descendant vers le lac et les rives brumeuses de Hali.

Sans se parler, ils longèrent la plage. Liriel, la lune violette, au début de son dernier quartier, se couchait au-dessus du lac. La verte Idriel, le plus pâle des croissants, brillait dans le ciel, très haut au-dessus des montagnes lointaines.

Allart savait – il l'avait su dès qu'il l'avait vue – que Renata était l'autre des deux qu'il avait sans cesse revues dans les divers avenirs de sa vie. Depuis son premier jour à la tour, il gardait ses distances, il ne lui parlait pas plus que ne l'exigeait la plus élémentaire des courtoisies, il l'évitait autant que cela était possible dans l'espace restreint de la tour. Il en était venu à respecter sa compétence de surveillante, à apprécier son rire brusque et sa bonne humeur et, ce matin, en la regardant soigner Cassandra, il avait été touché par sa gentillesse. Mais jusqu'à présent, ils n'avaient jamais échangé un seul mot en dehors de leur travail en cercle.

Maintenant, rendu plus sensible par la fatigue, il voyait le visage de Renata non tel qu'il était – doux, impersonnel, réservé, avec l'expression de la surveillante de la tour bien entraînée, parlant de choses professionnelles – mais comme il pourrait être dans un des multiples avenirs, déployés devant lui, de ce qui *pourrait* arriver. Il avait beau s'en défendre, ne jamais donner libre cours à de telles pensées, il l'avait vue embrasée par l'amour, il avait connu la tendresse dont elle était capable, il l'avait possédée comme dans un rêve, cela, en surimpression, ce qui le troublait et le gênait, comme s'il devait affronter une femme qui lui avait inspiré des rêves érotiques et à qui il devait le cacher. Non. Aucune femme n'avait de place dans sa vie à

part Cassandra et il avait fermement résolu de limiter le rôle qu'elle y jouerait. Il surmonta de nouveau ces épanchements et considéra Renata d'un œil froid, impersonnel, presque hostile, le regard d'un moine de Nevarsin.

Ils marchaient côte à côte, écoutant le murmure des douces vagues de nuages. Allart avait grandi au bord des rives de Hali et l'avait entendu toute sa vie mais il lui semblait maintenant le percevoir différemment par les oreilles de Renata.

« Je ne me lasse jamais de ce bruit. Il est tellement semblable à celui de l'eau, et pourtant tout différent. Je suppose que personne ne pourrait nager dans ce lac ?

— Non, on coulerait. Lentement, c'est vrai, mais on coulerait ; il ne vous soutient pas. Mais on peut y respirer, tu sais, alors ça n'a pas d'importance si l'on coule. Bien des fois, dans mon enfance, j'ai marché au fond du lac pour observer les curiosités qu'il contient.

— On peut y respirer ? On ne se noie pas ?

— Non, non, ce n'est pas de l'eau, pas du tout. Je ne sais pas ce que c'est. Si l'on y reste trop longtemps, on a le vertige, on se sent trop fatigué pour respirer, même, et on risque de perdre connaissance et de mourir en oubliant de respirer. Mais au début, c'est enivrant. Et il y a d'étranges créatures. Je ne sais pas si on doit les appeler poissons ou oiseaux, pas plus que je ne puis dire si elles nagent dans le nuage ou y volent, mais elles sont très belles. On disait dans le temps que respirer le nuage du lac conférait la longévité et que c'est pour cela que nous, les Hastur, vivons si longtemps. On dit aussi que lorsque Hastur, le fils du Seigneur de Lumière, est tombé sur les rives de Hali il a donné l'immortalité à ceux qui vivaient là et que nous avons perdu ce don à cause de nos péchés. Mais ce ne sont que des légendes.

— Tu crois cela, toi qui es un *cristoforo ?*

— Je le crois, étant un homme de raison, répliqua Allart en souriant. Je ne puis concevoir un dieu qui viendrait s'ingérer dans les lois du monde qu'il a créé.

— Pourtant, c'est vrai que les Hastur vivent longtemps.

— On m'a dit à Nevarsin que tous les descendants de Hastur ont du sang de *chieri*, et les chieri sont pratiquement immortels. »

Renata soupira.

« J'ai entendu dire aussi qu'ils sont *emmasca*, ni hommes ni femmes, et ainsi délivrés des périls d'être l'un ou l'autre. Je crois que je leur envie cela. »

Allart fut soudain frappé par l'idée que Renata donnait infatigablement de sa propre force ; pourtant il n'y avait personne pour se soucier qu'elle fût elle-même surmenée.

« Va te reposer, cousine. Ce que tu as à me dire ne peut être urgent au point de ne pouvoir attendre que tu te sois alimentée et reposée, comme tu as été si prompte à le conseiller à ma chère dame.

— Mais je préfère le dire alors que Cassandra est endormie. Je dois le dire à l'un de vous, tout en sachant que tu vas le considérer comme une intrusion, tu es plus âgé que Cassandra et mieux à même de le supporter. Enfin… assez d'excuses et de préambules… Tu n'aurais pas dû venir ici avec Cassandra, toute jeune mariée, alors que votre mariage n'a toujours pas été consommé. »

Allart ouvrit la bouche pour riposter mais elle le fit taire d'un geste.

« Je t'ai averti que tu le prendrais comme une intrusion dans votre intimité. Je suis à la tour depuis l'âge de quatorze ans ; je connais les usages courtois. Mais je suis également surveillante, responsable du bien-être de tout le monde à la tour. Tout ce qui intervient – non, écoute-moi jusqu'au bout, Allart – tout ce qui vous trouble nous trouble tous. J'ai su au bout de trois jours que ta femme était encore vierge, mais je ne suis pas intervenue. J'ai pensé que vous vous étiez peut-être mariés pour des raisons politiques et ne vous aimiez pas. Mais maintenant, après six mois, il est évident que vous êtes follement amoureux l'un de l'autre. La tension entre vous nous trouble tous et rend Cassandra malade. Elle est si perpétuellement tendue qu'elle ne peut même pas surveiller comme il convient l'état de ses nerfs et de son corps, ce qu'elle devrait savoir faire depuis le temps. Je peux l'aider, un peu, quand vous êtes dans le cercle, mais pas

constamment, et je ne le devrais pas parce qu'elle doit apprendre à le faire elle-même. Je suis sûre que vous aviez une bonne raison pour venir ici dans cet état, mais quelle que soit cette raison, vous ne saviez pas assez comment doit fonctionner un cercle de tour. Tu peux le supporter, tu as eu l'entraînement de Nevarsin et tu peux fonctionner même quand tu es malheureux. Cassandra ne le peut pas. Ce n'est pas plus compliqué.

— Je ne pensais pas que Cassandra était malheureuse ! » se défendit Allart.

Renata le regarda et secoua la tête.

« Si tu ne le sais pas, c'est simplement que tu ne veux pas le savoir. Le plus sage serait de l'emmener jusqu'à ce que tout soit réglé entre vous, ensuite, si tu le désires, vous pourrez revenir. Nous avons toujours besoin de travailleurs qualifiés et ton entraînement à Nevarsin est très précieux. Quant à Cassandra, je crois qu'elle est douée pour devenir surveillante, même technicienne si le travail l'intéresse. Mais pas maintenant. Pour le moment, vous avez besoin d'être seuls tous les deux, et de ne pas nous troubler tous avec vos désirs inassouvis. »

Allart écoutait, glacé, la détresse au cœur. Il avait vécu si longtemps sous une discipline de fer que l'idée ne lui était jamais venue que ses propres désirs ou le désarroi de Cassandra pussent intervenir tant soit peu dans le cercle. Mais il aurait dû évidemment s'en douter.

« Emmène-la, Allart. Dès ce soir, ce ne serait pas trop tôt.

— Je donnerais tout ce que je possède, je crois, pour pouvoir le faire, répondit Allart de plus en plus affligé. Mais Cassandra et moi avons fait serment… »

Il s'interrompit et se détourna mais ses pensées étaient claires et Renata le contempla avec consternation.

« Mon cousin, qu'est-ce qui a pu te pousser à un serment aussi téméraire ? Et je ne parle pas seulement de ton devoir envers ta famille et ton clan.

— Non, ne m'en parle pas, Renata, même par amitié. Je l'ai trop entendu et n'ai besoin de personne pour me le rappeler. Tu connais le genre de *laran* que je possède et quelle malédiction il a été pour moi. Je ne veux pas le transmettre à des fils et à des

petits-fils. Le programme de sélection génétique des familles possédant du *laran,* qui pousse à parler de devoirs envers la caste et la famille, est mauvais, maléfique. Je ne le transmettrai pas ! »

Il parlait avec véhémence, essayant d'effacer le visage de Renata, non tel qu'il était, grave et amicalement soucieux, mais comme il pourrait être, toute pitié éveillée, tout de tendresse et de passion.

« Une malédiction en effet, Allart ! Moi aussi, j'ai bien des craintes et des doutes, au sujet de ce programme. Je crois que toutes les femmes des Domaines en ont. Cependant, le malheur de Cassandra et le tien sont inutiles.

— Il y a plus, et pire, dit désespérément Allart. Au bout de chacune des routes que je prévois, semble-t-il, Cassandra meurt en portant mon enfant. Même si je pouvais parvenir à un compromis avec ma conscience et engendrer un enfant qui porterait cette malédiction, je ne puis provoquer la mort de Cassandra. Aussi avons-nous fait vœu de vivre séparés.

— Elle est très jeune, encore vierge, on peut l'excuser de ne pas en savoir plus, encore qu'il me semble mauvais de maintenir une femme dans l'ignorance de ce qui peut avoir tant d'influence sur sa vie. Le choix que tu as fait est bien trop extrême, puisqu'il saute aux yeux de tous que vous vous aimez profondément. Tu dois bien savoir qu'il y a des moyens… »

Elle se détourna, embarrassée. On n'abordait guère de tels sujets, même entre mari et femme, et Allart était gêné aussi.

Elle ne peut pas être plus âgée que Cassandra ! Au nom de tous les dieux, comment une jeune femme, bien élevée, de bonne famille et pas encore mariée, peut-elle être au courant de tout cela ?

La pensée était très nette dans son esprit et Renata la capta malgré elle.

« Tu as été moine, mon cousin, dit-elle ironiquement, et à cause de ça, je veux bien admettre que tu ne connaisses vraiment pas la réponse à cette question. Tu t'imagines peut-être encore que seuls les hommes ont des désirs de la sorte, que les femmes en sont préservées. Je ne voudrais pas te scandaliser, Allart, mais les femmes de la tour n'ont pas besoin

et sont incapables de vivre selon les lois et les coutumes stupides de notre temps, qui prétendent que les femmes ne sont que des jouets pour satisfaire les désirs des hommes, sans en éprouver aucun, sinon celui de donner des fils à leur clan. Je ne suis pas vierge, Allart. Nous devons tous, homme ou femme, apprendre avant d'avoir été longtemps dans le cercle à apprécier nos besoins et nos désirs, sinon nous ne pouvons pas consacrer notre force à notre travail. Oui, si nous essayons, il se passe ce qui est arrivé ce matin ou pire, bien pire.

Allart se détourna, de plus en plus embarrassé. Sa première pensée, presque automatique, fut de réagir selon les préceptes de son enfance. *Les hommes des Domaines le savent, et pourtant ils laissent leurs femmes venir ici ?*

Renata haussa les épaules et répondit à cette question informulée :

« C'est le prix à payer pour le travail que nous faisons : les femmes doivent dans une certaine mesure être libérées, pendant leur séjour ici, des lois qui mettent l'accent sur l'héritage et la lignée. Je crois que la plupart des hommes préfèrent ne pas trop se renseigner. Et puis il est dangereux pour une femme travaillant dans les cercles d'interrompre son séjour à cause d'une grossesse… Si tu veux, Mira pourrait instruire Cassandra, ou je peux le faire moi-même. Elle l'accepterait peut-être plus facilement d'une fille de son âge. »

Si quelqu'un m'avait dit, quand j'étais à Nevarsin, qu'il existait une femme au monde avec qui je pourrais parler ouvertement de tout cela, et que cette femme ne serait ni la mienne ni de mon clan, je ne l'aurais jamais cru. Jamais je n'avais imaginé qu'il pût exister une franchise aussi simple entre un homme et une femme.

« Cela résoudrait le plus gros de nos problèmes, certes, pendant que nous sommes à la tour. Nous pouvons peut-être avoir… au moins cela. À vrai dire nous en avons parlé, un peu. »

Les paroles de Cassandra résonnèrent dans sa tête, comme si elle les avait prononcées à l'instant, et non la saison passée : « Je peux le supporter, maintenant, Allart, mais je ne sais pas si je pourrai me tenir à une telle résolution. Je t'aime, Allart. Je ne

puis me fier à moi. Tôt ou tard je voudrai ton enfant, et ce sera plus facile ainsi, sans la possibilité et la tentation… »

Entendant cet écho dans l'esprit d'Allart, Renata s'indigna :

« Plus facile pour *elle,* sans doute… Non, pardonne-moi, je ne dois pas. Cassandra aussi a droit à ses propres besoins et désirs, pas à ce que toi ou moi pensons qu'elle *devrait* éprouver. Quand on a répété à une fille depuis sa plus tendre enfance que la raison de vivre d'une femme est de donner des enfants à la caste et au clan de son mari, il n'est pas facile de changer cela ou de trouver une autre raison à l'existence. »

Elle se tut et Allart trouva sa voix bien trop amère pour son âge. Il se demanda quel âge elle avait et ils étaient tellement réceptifs l'un à l'autre qu'elle répondit :

« Je n'ai qu'un mois ou deux de plus que Cassandra. Je ne suis pas encore libérée du désir d'avoir un enfant un jour, mais je nourris des craintes très semblables aux tiennes, sur ce programme de sélection. Naturellement, les hommes seuls ont le droit d'exprimer ces inquiétudes ; les femmes ne doivent même pas y penser. J'ai parfois l'impression que les femmes des Domaines n'ont pas le droit de penser du tout. J'ai eu un père indulgent et j'ai obtenu sa promesse de ne pas avoir à me marier avant d'avoir vingt ans, et de pouvoir suivre une formation dans une tour. J'ai beaucoup appris. Par exemple, Allart, si Cassandra et toi décidez d'avoir un enfant et si elle était enceinte, alors avec l'aide d'une surveillante, elle pourrait sonder profondément le bébé, jusque dans son germe même. S'il portait le genre de *laran* que tu crains ou tout gène récessif mortel pouvant entraîner la mort de Cassandra, elle n'aurait pas besoin de l'amener à terme.

— C'est déjà assez effroyable que les Hastur manipulent l'essence même de la vie, s'emporta violemment Allart, en produisant des *riyachiyas* et autres abominations par des manipulations génétiques de notre semence ! Mais faire de même à mes propres enfants ? Ou détruire, volontairement, une vie que j'aurais donnée ? Cette pensée me donne la nausée !

— Je ne suis pas la gardienne de ta conscience ni de celle de Cassandra. Ce n'est qu'un choix ; il doit y en avoir d'autres qui te plairaient mieux. Je pense pourtant que c'est un moindre

mal. Je sais qu'un jour je serai forcée de me marier et si je dois, par devoir, donner des enfants à mon clan, je me trouverai prise entre deux choix qui me paraissent également cruels : donner, peut-être, des monstres de *laran* à ma caste ou les détruire dans mon sein avant leur naissance. »

Allart la vit frémir.

« C'est pour cela que je suis devenue surveillante, afin de ne pas contribuer, à mon insu, à ce programme de sélection qui a produit ces monstruosités dans notre race. *Savoir* ce que je dois faire ne le rend pas moins supportable ; je ne suis pas un dieu, pour déterminer qui vivra ou mourra. Cassandra et toi avez peut-être raison, après tout, de ne donner aucune vie que vous devriez reprendre.

— Et pendant que nous attendons le moment de choisir, dit amèrement Allart, nous chargerons des batteries pour que les oisifs jouent avec des engins aériens, éclairent leurs foyers sans se salir les mains avec de la résine et de la poix, nous extrayons des métaux pour éviter à d'autres la peine d'aller creuser le sol, nous créons des armes de plus en plus redoutables, pour détruire des vies sur lesquelles nous n'avons pas l'ombre d'un droit ! »

Renata devint très pâle.

« Non ! Non, je n'ai jamais entendu parler de cela ! Allart, est-ce ta clairvoyance, est-ce que la guerre va de nouveau éclater ?

— J'ai vu et j'ai parlé sans réfléchir, marmonna-t-il en la regardant avec terreur. »

Les bruits et le spectacle de la guerre étaient déjà tout autour de lui, oblitérant la présence de Renata, et il pensa : *Je serai peut-être tué au combat, je n'aurai plus à lutter contre le destin ou contre ma conscience !*

« C'est ta guerre et pas la mienne, dit-elle. Mon père n'a aucune querelle avec Serrais, aucune allégeance envers les Hastur ; si la guerre éclate de nouveau, il m'enverra chercher, il exigera que je rentre pour me marier. Ah ! miséricordieuse Avarra, je suis pleine de bons conseils pour votre mariage à tous deux et je n'ai pas le courage ni la sagesse d'affronter le mien !

Puissé-je avoir ta clairvoyance, Allart, pour savoir lequel de tous ces choix maudits causerait le moins de mal !

— Si seulement je pouvais te le dire », murmura-t-il en lui prenant les mains qu'il garda un moment.

Par ce geste, le *laran* d'Allart lui montra nettement Renata et lui à cheval, partant ensemble vers le nord… où ? dans quel but ? La vision devint floue et disparut pour être remplacée par un tourbillon d'images : le vol plané d'un grand oiseau, mais était-ce un oiseau ? Le visage terrifié d'un enfant, figé dans un éblouissement d'éclairs. Une pluie de *feuglu*, une grande tour qui s'écroulait, tombait en ruine, en poussière. La figure de Renata rayonnante de tendresse, son corps sous le sien… Etourdi par ces visions confuses, il se débattit pour chasser les avenirs multiples.

« C'est peut-être *cela*, la solution ! cria Renata avec une violence soudaine. Engendrer des monstres et les lâcher sur notre peuple, fabriquer des armes encore plus effroyables, anéantir notre race maudite et laisser les dieux en créer une autre, un peuple délivré de cette monstrueuse malédiction du *laran !* »

Après cet éclat, le silence fut tel qu'Allart put entendre le pépiement matinal des oiseaux qui s'éveillaient, le froissement soyeux et léger des vagues de nuages le long des rives de Hali. Renata laissa échapper un long soupir frémissant. Quand elle parla de nouveau, ce fut calmement, en surveillante disciplinée.

« Voilà qui nous entraîne loin de ce que j'avais le devoir de te dire. Au nom de notre travail, Cassandra et toi ne devez plus vous trouver ensemble dans le même cercle de matrices avant que tout soit réglé entre vous, jusqu'à ce que vous ayez donné et reçu votre amour, et vous en soyez accommodés ou que vous décidiez qu'il n'en sera jamais ainsi et que vous pouvez être amis sans tourment ni désir. Pour le moment, on pourrait te placer dans d'autres cercles qu'elle, pour travailler ; nous sommes dix-huit, après tout, et vous pouvez être séparés. Mais si vous ne partez pas ensemble, l'un de vous doit s'en aller. Même dans des cercles séparés, il y a trop de tension entre vous pour vivre tous deux sous ce toit. Je crois que c'est toi qui devrais partir. À Nevarsin, tu as bénéficié d'un enseignement

pour maîtriser ton *laran,* mais pas Cassandra. Mais c'est toi que cela regarde, Allart. Selon la loi, ton mariage a fait de toi le maître de Cassandra et, si tu choisis d'exercer ce droit, le gardien de sa volonté et de sa conscience. »

Il laissa passer l'ironie.

« Si tu crois que cela ferait du bien à ma dame de rester, alors elle restera et je partirai. »

Le cœur d'Allart se serra. Il avait trouvé le bonheur à Nevarsin et en avait été chassé, pour ne jamais y retourner. Dans cet endroit, il avait trouvé un travail utile, la pleine maîtrise de son don de *laran,* et devait-il encore s'en aller ?

N'y a-t-il aucun endroit pour moi à la surface de ce monde ? Dois-je être éternellement poussé, sans foyer, par les vents du hasard ? Puis il se moqua de ses contradictions. Il se plaignait de ce que son *laran* lui montrât trop d'avenirs et maintenant, il se désolait parce qu'il n'en voyait aucun. Renata aussi était poussée par des choix échappant à son contrôle.

« Tu as travaillé toute la nuit, cousine, lui dit-il, et puis tu t'es attardée ici avec moi pour essayer de trouver une solution à nos ennuis, sans songer à ta propre fatigue. »

Un sourire pétilla au fond des grands yeux gris de Renata mais ne descendit pas jusqu'à sa bouche.

« Cela m'a fait du bien de penser à d'autres soucis que les miens. Les fardeaux des autres sont légers sur les épaules, ne le savais-tu pas ? Mais je vais aller dormir. Et toi ?

— Je n'ai pas sommeil. Je crois que je vais marcher dans le lac pendant un moment, pour regarder les drôles de poissons ou oiseaux ou je ne sais quoi, et tenter encore une fois de deviner ce que c'est. Nos ancêtres les ont-ils sélectionnés, je me demande, avec leur passion de créer d'étranges créatures ? Je trouverai peut-être, moi aussi, la paix en observant des phénomènes éloignés de mes soucis. Sois bénie, ma cousine, pour ta bonté.

— Pourquoi ? Je n'ai rien résolu. Je t'ai donné d'autres soucis, c'est tout. Mais je vais aller dormir et rêver peut-être d'une solution à tous nos ennuis. Existe-t-il un pareil *laran,* je me le demande ?

— Probablement, mais sans doute a-t-il été donné à quelqu'un qui ne sait pas s'en servir pour son propre compte ;

c’est ainsi que les choses se passent dans ce monde. Autrement, nous parviendrions à trouver une issue à toutes nos inquiétudes et serions comme le pion qui réussit à quitter l’échiquier sans être pris. Va dormir, Renata. Les dieux te gardent de porter le fardeau de nos peurs et de nos soucis, même en rêve.

12

CE soir-là, quand Allart rejoignit les membres de son cercle dans la salle basse de Hali, il les trouva tous surexcités, parlant à la fois, ceux qui avaient travaillé avec lui ce matin-là et tous les autres. À travers la salle, il croisa le regard de Renata ; elle était pâle d'inquiétude. Il demanda à Barak, qui se tenait en dehors du groupe :

« Qu'y a-t-il, que s'est-il passé ?

— La guerre est de nouveau sur nous. Les Ridenow ont lancé une attaque, avec des archers et des flèches de *feuglu*, et le château de Hastur, dans les monts Kilghard, est assiégé et assailli par des engins aériens et des incendiaires. Tous les hommes valides devant allégeance à Hastur et à Aillard sont partis combattre les incendies qui font rage dans la forêt ou défendre le château. Nous avons reçu la nouvelle par les relais de Neskaya. Arielle était dans les réseaux de relais et elle a entendu…

— Dieux tout-puissants ! » s'exclama Allart, et Cassandra s'approcha de lui inquiète.

« Le seigneur Damon-Raphaël va-t-il t'envoyer chercher, mon époux ? Devras-tu aller à la guerre ?

— Je ne sais pas. Je suis resté assez longtemps au monastère pour que mon frère puisse penser que je ne suis pas assez expert en stratégie et en tactique, et préférer qu'un autre de ses écuyers commande les hommes. »

Il se tut, songeant : *Si l'un de nous deux doit partir, peut-être vaut-il mieux que j'aille à la guerre. Si je ne reviens pas, elle sera libre et nous serons sortis de cette impasse sans espoir.* La jeune femme levait vers lui des yeux pleins de larmes

mais il garda un visage froid, impassible, l'expression disciplinée et impersonnelle d'un moine.

« Pourquoi ne te reposes-tu pas, ma dame ? Renata a dit que tu pouvais tomber malade. Ne devrais-tu pas rester au lit ?

— J'ai entendu parler de la guerre et j'ai eu peur », murmura-t-elle en cherchant à lui prendre la main il la lui retira et se tourna vers Coryn.

« Je pense que tu serais plus utile ici, Allart, dit le gardien. Tu dégages une force qui rend notre travail plus facile, et comme la guerre a de nouveau éclaté, nous allons sûrement devoir faire du *feuglu* pour l'armement. Et puisque nous allons perdre Renata…

— Nous perdrons Renata ?

— Oui. Elle est neutre dans cette guerre ; son père a déjà fait savoir par les relais qu'elle doit être renvoyée chez elle avec un sauf-conduit. Il veut qu'elle quitte immédiatement la zone des combats. Je suis toujours navré de perdre une bonne surveillante, ajouta Coryn, mais je crois qu'avec un bon entraînement, Cassandra sera aussi habile. La surveillance n'est pas difficile et Arielle est meilleure comme technicienne. Crois-tu, Renata, que tu auras le temps d'instruire Cassandra avant de partir ?

— Je vais essayer. Je resterai aussi longtemps que je pourrai. Je ne veux pas quitter la tour. »

Renata regarda Allart avec détresse et il se souvint de ce qu'elle lui avait dit le matin même. Il lui prit affectueusement les mains.

« Je regretterai de te voir partir, ma cousine.

— Je préférerais rester ici avec toi. Ah ! si seulement j'étais un homme et libre de choisir !

— Les hommes ne sont pas libres non plus, Renata, pas libres de refuser la guerre et ses périls. Moi qui suis un seigneur de Hastur, je puis être envoyé contre mon gré au combat, comme le dernier des vassaux de mon frère. »

Ils restèrent un moment ainsi, en se tenant les mains, inconscients du regard de Cassandra posé sur eux et ils ne la virent pas non plus quitter la salle. Coryn s'approcha d'eux.

« Comme nous allons avoir besoin de toi, Renata ! Le seigneur Damon-Raphaël nous a déjà envoyé une commande *de feuglu* et j'ai imaginé une arme nouvelle que j'ai hâte d'essayer. »

Il alla s'asseoir nonchalamment dans l'embrasure d'une fenêtre, aussi joyeux que s'il mettait au point un nouveau jeu ou un nouveau sport.

— Un système téléguidé, installé sur une matrice-piège pour ne tuer qu'un ennemi particulier, de sorte que si nous visions – par exemple – le seigneur de Ridenow il ne servirait à rien à son écuyer de lui faire un bouclier de son corps. Naturellement, il nous faudrait connaître sa manière de pensée, ses radiations grâce à un de ses vêtements, volé, peut-être, mieux encore un bijou qu'il aurait porté à même la peau, ou en sondant un de ses hommes fait prisonnier. Une telle arme ne blessera personne d'autre, car uniquement sa manière de pensée particulière pourra la faire exploser ; elle volera vers lui, et lui seul, et le tuera. »

Renata frémit et Allart lui caressa distraitement la main.

« Le *feuglu* est trop difficile à faire, déclara Arielle. J'aimerais bien qu'ils trouvent une meilleure arme. Il nous faut d'abord extraire la matière rouge du sol, puis la séparer atome par atome en la distillant à une chaleur élevée, et c'est dangereux. La dernière fois que j'y ai travaillé, un des récipients de verre a explosé ; heureusement, j'avais des vêtements protecteurs mais tout de même… »

Elle étendit sa main et montra une vilaine cicatrice ronde, profonde.

« Ce n'était qu'un fragment, un grain, mais il m'a brûlée jusqu'à l'os et il a fallu opérer. »

Coryn porta cette main à ses lèvres.

« Tu portes une honorable cicatrice de guerre, *preciosa*. Bien peu de femmes en ont. J'ai imaginé des récipients qui ne se briseront à aucune température ; nous y avons tous jeté un sort de fermeté pour qu'ils ne puissent éclater quoi qu'il arrive. S'ils se fêlaient ou même se cassaient, le charme lierait les morceaux pour qu'ils n'éclatent pas et ne blessent personne.

— Comment as-tu fait cela ? demanda Mira.

— C'était facile. Tu fixes leur forme avec une matrice pour qu'ils ne puissent en prendre aucune autre. Ils peuvent se fêler, leur contenu peut suinter, mais ils ne peuvent pas voler en morceaux. Si par hasard, ils éclataient, tôt ou tard les morceaux se poseraient très doucement – nous ne pouvons mettre totalement en suspens la gravité – mais ils ne voleraient pas avec assez de force pour blesser. Pour travailler avec une matrice de niveau neuf, comme il le faut pour raffiner le *feuglu*, nous avons besoin d'un cercle de neuf personnes et d'un technicien ou, mieux encore, d'un autre gardien pour maintenir le charme de fermeté sur les récipients. Je me demande, ajouta Coryn en se tournant vers Allart, si tu ne pourrais pas être gardien, avec de l'entraînement.

— Je n'ai pas une telle ambition, mon cousin.

— Pourtant, cela te mettrait à l'abri de la guerre, dit franchement Coryn, et si tu éprouves du remords souviens-toi que tu seras plus utile ici et qu'il y a des risques. Aucun de nous n'est exempt de cicatrices. Regarde ! (Il leva les mains, montrant la trace d'une profonde brûlure.) J'ai reçu un retour de flamme, une fois, un technicien avait commis une faute. La matrice était comme un charbon ardent. J'ai cru qu'elle allait me brûler jusqu'aux os comme du *feuglu*. Quant à la souffrance… Ma foi, si nous devons travailler par cercles de neuf, nuit et jour, pour fabriquer des armes, nous allons souffrir et nos femmes avec nous, car il faudra y passer un temps considérable. »

Arielle rougit tandis que les hommes se mettaient à rire tous bas ; ils savaient tous ce que voulait dire Coryn : l'autre principal effet du travail de matrice était, pour les hommes, une longue période d'impuissance. En voyant le sourire figé d'Allart, Coryn rit encore.

« Nous devrions peut-être tous être moines, entraînés à supporter cette privation aussi bien que le froid et la faim ! Allart, dis-moi, j'ai entendu dire qu'à ton retour de Nevarsin vous avez été attaqués par une machine *à feuglu* qui a explosé, et que tu as réussi à la détourner pour qu'elle explose assez loin. Parle-m'en un peu. »

Allart raconta ce qu'il se rappelait de l'incident et Coryn hocha gravement la tête.

« J'ai songé à un tel projectile, en envisageant de le faire ultra-fragile pour le remplir de *feuglu* ou de tout autre incendiaire ordinaire. J'en ai un qui mettra le feu à une forêt entière, afin que l'ennemi soit obligé d'abandonner les hommes pour lutter contre l'incendie. Et j'ai une arme comme ces gouttes curieuses que font nos artisans, qui peuvent être frappées avec un marteau ou piétinées par des bêtes, sans se casser, alors que le moindre frôlement contre leur longue queue de verre les brise en mille morceaux. On ne peut pas faire exploser cette arme prématurément comme tu l'as fait pour le projectile envoyé contre ton père, parce que rien, *rien* ne peut la faire exploser si ce n'est les propres pensées de celui qui l'a envoyée. Je ne regrette pas la fin de la trêve. Nous aurons l'occasion d'essayer ces armes quelque part !

— Les dieux veuillent qu'elles ne puissent jamais être ! s'exclama Allart avec ferveur.

— Ah ! voilà le moine qui parle ! railla Barak. D'ici quelques années tu seras guéri de telles sottises traîtresses, mon garçon. Ces usurpateurs de Ridenow qui voudraient envahir nos Domaines sont nombreux et féconds, certains ont six ou sept fils, tous batailleurs et assoiffés de conquêtes territoriales. Des sept fils de mon père, deux sont morts à la naissance et un autre quand le *laran* lui est venu à l'adolescence. Pourtant, il me semble que c'est presque pire d'avoir de nombreux fils qui arrivent à l'âge adulte, si bien qu'il faut morceler le domaine pour les nourrir tous, ou alors les obliger à partir au loin, comme le font les Ridenow, à la recherche de nouveaux territoires à conquérir et à soumettre. »

Coryn sourit sans la moindre trace d'amusement.

« C'est vrai. Un fils est indispensable, tellement qu'on ferait n'importe quoi pour assurer sa survie ; mais si deux vivent, c'est trop. J'étais le cadet et mon frère aîné est fort heureux que je vive ici comme gardien, sans pouvoir sur les grands événements de notre temps. *Ton* frère est plus gentil, Allart, au moins il t'a donné en mariage.

— Oui, mais j'ai juré de soutenir ses prétentions au trône, si jamais il arrivait malheur au roi Régis, que son règne dure longtemps !

— Son règne n'a déjà que trop duré, dit le gardien d'un des autres cercles. Mais je n'envisage avec aucun plaisir ce qui arrivera quand ton frère et le prince Félix commenceront à se battre pour le trône. La guerre avec Ridenow est assez mauvaise, mais une guerre fratricide dans le domaine de Hastur serait infiniment pire.

— Le prince Félix est *emmasca*, à ce qu'on dit, intervint Barak. Je ne crois pas qu'il luttera pour garder sa couronne, les œufs ne peuvent se battre contre des pierres !

— Il ne risque trop rien tant que le vieux roi est en vie, estima Coryn, mais ensuite, ce ne sera qu'une question de temps avant qu'il soit défié et exposé. Je me demande qui ils ont bien pu soudoyer pour qu'il soit nommé héritier. Mais peut-être as-tu de la chance, Allart, car ton frère avait un assez grand besoin de ton soutien, pour te trouver une femme, ravissante et séduisante par-dessus le marché.

— Je croyais l'avoir vue ici tout à l'heure, dit l'autre gardien. On dirait qu'elle est partie. »

Allart se retourna de tous côtés, soudain pris d'un pressentiment sans nom. Un groupe des plus jeunes femmes de la tour dansaient à l'extrémité de la longue salle ; il avait cru Cassandra avec elles. De nouveau, il la vit morte dans ses bras… mais il chassa l'image, pensant que ce n'était qu'une illusion née de sa peur et de son trouble mental.

« Elle est peut-être remontée dans sa chambre. Renata lui a conseillé de garder le lit, car elle ne se sentait pas bien, et j'ai même été surpris qu'elle descende ce soir.

— Mais elle n'est pas dans sa chambre », dit Renata qui revenait vers eux et elle pâlit en captant la pensée d'Allart. « Où a-t-elle pu aller ? Je suis partie à sa recherche, pour voir si elle voulait que je l'entraîne à être surveillante, elle n'est nulle part dans la tour.

— Miséricordieuse Avarra ! »

Soudain, les divers avenirs assaillirent Allart et il sut où Cassandra était allée ; sans un mot d'excuses, il sortit en hâte de

la salle, se précipita dans les couloirs, franchit le champ de force et sortit de la tour.

Le soleil, un énorme globe cramoisi, semblait posé comme un brasier sur les lointaines collines et couvrait le lac de flammes.

Elle m'a vu avec Renata. Je n'ai pas voulu lui prendre la main, alors qu'elle pleurait ; j'ai embrassé Renata sous ses yeux. Par simple amitié, comme j'aurais réconforté une sœur, uniquement parce que je pouvais toucher Renata sans cette souffrance d'amour et de remords. Mais Cassandra a vu et n'a pas compris…

Il cria son nom mais ne reçut aucune réponse, seulement le doux clapotis des eaux de nuages. Il se débarrassa de son manteau et se mit à courir. Tout au bord du sable, il trouva deux petites sandales à talons hauts, teintes en bleu, non pas jetées au hasard mais soigneusement posées côte à côte, comme si elle s'était agenouillée là, retardant le moment. Allart ôta ses bottes et entra dans le lac.

Les singulières eaux nébuleuses le recouvrirent, diffuses, étranges, et une sensation d'épais brouillard l'environna. Il le respira, éprouvant la curieuse ivresse qu'il provoquait d'abord. Il y voyait très bien, comme à travers une légère brume matinale. Des créatures brillantes – poissons ou oiseaux ? – passaient près de lui, leurs étincelantes couleurs vert et orange ne ressemblant à rien de ce qu'il avait jamais vu, sinon à ces lumières sous les paupières quand il avait pris une dose de *kirian,* la drogue télépathique qui ouvrait le cerveau… Allart sentit ses pieds se poser légèrement sur le fond herbeux du lac et il se mit à courir.

Quelque chose était passé par là, oui. Les poissons-oiseaux se rassemblaient, dérivaient dans les courants nuageux. Les pieds d'Allart s'alourdirent. Le gaz dense du nuage commençait à l'oppresser. Il poussa un cri désespéré : « *Cassandra !* » Le nuage du lac ne portait pas les sons ; il avait l'impression d'être au fond d'un puits très silencieux, le silence l'entourait et le submergeait. Jamais, même à Nevarsin, il n'avait connu pareil silence. Les poissons-oiseaux flottaient autour de lui, sans bruit, curieux, leurs couleurs iridescentes éveillant des images dans

son cerveau. Il avait le vertige, la tête légère. Il se força à respirer, en se souvenant que, dans cet étrange nuage gazeux du lac, il n'existait pas cet élément qui déclenche le réflexe de la respiration. Il devait aspirer par un effort de volonté ; son cerveau se refusait à faire respirer son corps automatiquement.

« Cassandra ! »

Un vague scintillement, lointain, presque agacé…

« Va-t'en ! »… et puis plus rien.

Respire ! Allart se fatiguait ; les herbes devenaient plus hautes, plus serrées, il devait se frayer un passage. *Respire ! Aspire et expire, n'oublie pas de respirer…* Une longue algue visqueuse s'enroula autour de sa cheville et il dut se baisser pour s'en dégager. *Respire !* Il se força à marcher, alors que les poissons-oiseaux aux vives couleurs se massaient autour de lui, leurs teintes se brouillant devant ses yeux. Son *laran* l'envahit, comme toujours lorsqu'il était inquiet ou fatigué, et il se vit sombrer, couler à pic dans le gaz et la vase, se coucher immobile et satisfait, s'asphyxier dans une paix béate parce qu'il ne savait plus comment respirer… *Respire !* Il lutta pour aspirer une grande goulée de gaz humide, en se répétant qu'il pouvait soutenir indéfiniment la vie ; le seul danger était d'oublier de respirer. Cassandra en était-elle déjà arrivée là ? Gisait-elle, mourant doucement – d'une mort bienheureuse et sans douleur – au fond du lac ?

Elle voulait mourir et je suis coupable… Respire ! Ne pense à rien d'autre, qu'à respirer…

Il se vit émerger du lac en portant Cassandra inerte, ses longs cheveux noirs ruisselant sur son bras… il se vit penché sur elle, allongé dans les herbes ondoyantes au fond du lac, la prendre dans ses bras, se laisser aller à côté d'elle… plus de *laran*, plus de soucis, plus de peur, la malédiction familiale à jamais finie pour eux.

Les poissons-oiseaux s'agitèrent autour de lui. À ses pieds, il vit un scintillement de bleu, une couleur jamais vue dans les profondeurs du lac. Etait-ce la longue manche de la robe de Cassandra ? *Respire…* Allart se pencha sur elle. Elle était couchée sur le côté, immobile et les yeux ouverts, un léger sourire heureux aux lèvres, mais déjà elle n'y voyait plus. Le

cœur serré, il la souleva. Elle était inconsciente, évanouie, son corps ballottant contre le sien parmi les algues. *Respire ! Respire dans sa bouche ; c'est le gaz de notre haleine expirée qui déclenche la respiration…* Allart resserra son étreinte, posa sa bouche sur les lèvres de Cassandra et lui souffla dans les poumons. Comme par réflexe, elle aspira profondément, une fois, et redevint inerte.

Il la souleva pour la ramener en suivant le fond du lac, dans la pénombre brumeuse rougie par le couchant et soudain, il fut pris de terreur. *Si la nuit tombe, si le soleil se couche, je ne retrouverai pas le chemin du rivage dans l'obscurité. Nous mourrons ici, ensemble.* De nouveau, il lui souffla de l'air dans la bouche ; de nouveau, il la sentit respirer. Mais elle avait perdu son mécanisme respiratoire automatique et il ne savait pas pendant combien de temps elle pourrait survivre, même avec l'oxygène qu'il la forçait à inspirer par réflexe, tous les deux ou trois pas, en lui soufflant dans la bouche. Il devait se hâter, avant que la nuit ne tombe. Il se débattit dans l'obscurité croissante, serrant Cassandra dans ses bras, mais il devait s'arrêter à chaque instant pour recommencer le bouche à bouche. Son cœur battait. Si seulement elle respirait… si seulement il pouvait la ranimer assez pour qu'elle n'oublie pas de respirer…

Les derniers pas furent un cauchemar. Cassandra était menue mais Allart n'était ni très grand ni très fort. Comme le nuage brumeux devenait moins profond, il renonça finalement à la porter et la traîna, en se baissant pour la soutenir sous les épaules, s'arrêtant tous les trois pas pour insuffler de l'air dans ses poumons. Enfin, sa tête émergea à la surface et il aspira convulsivement de l'air, dans un râle. Au prix d'un dernier effort il saisit Cassandra et lui tint la tête hors du nuage, il chancela vers la rive et s'écroula enfin à côté d'elle dans l'herbe. Il respira dans sa bouche, en pressant ses côtes, et au bout d'un moment, elle frémit, gémit et laissa échapper un curieux vagissement, semblable au cri d'un nouveau-né dont les poumons s'emplissent d'air pour la première fois. Puis il l'entendit se remettre à respirer normalement. Elle était toujours inconsciente mais au bout de quelques minutes, dans l'obscurité

envahissante, il sentit ses pensées effleurer les siennes. Elle murmura faiblement, dans un souffle :

« Allart ? C'est toi ?

— Je suis là, mon amour.

— J'ai si froid. »

Allart ramassa le manteau qu'il avait jeté et en enveloppa sa femme. Il la tint contre lui, bien serrée, en lui murmurant désespérément des mots tendres.

« Preciosa… bredhiva… mon trésor, ma chérie, pourquoi… comment… j'ai cru t'avoir perdue pour toujours. Pourquoi as-tu voulu me quitter ?

— Te quitter ? Non, chuchota-t-elle. Mais c'était si paisible dans le lac, je voulais simplement y rester à jamais, dans le silence, ne plus avoir peur, ne plus pleurer. J'ai cru t'entendre, qui m'appelais, mais j'étais si lasse…, je me suis simplement allongée pour me reposer un peu mais j'étais si épuisée, je ne pouvais pas me relever… Je n'arrivais plus à respirer et j'avais peur… Et puis tu es venu… mais je savais que tu ne m'aimais pas.

— Moi, ne pas t'aimer ? Ne pas te désirer ? Cassandra !… »

Allart ne put en dire plus. Il l'étreignit et baisa ses lèvres glacées.

Quelques minutes plus tard, il la reprit dans ses bras et la porta dans la tour, en traversant la salle du bas. Les autres membres des cercles de matrices qui s'y tenaient assemblés le regardèrent avec stupéfaction mais un signe, dans les yeux d'Allart, les retint de parler ou de s'approcher d'eux. Il sentit que Renata les observait, il sentit la curiosité et l'horreur qu'ils ressentaient tous. Brièvement, sans y penser, il se vit tel qu'il devait leur apparaître, trempé, dépenaillé, pieds nus, les vêtements mouillés de Cassandra imbibant le manteau dans lequel il l'avait enroulée, ses longs cheveux noirs dégouttant d'humidité et d'algues emmêlées. Devant sa sombre expression, ils s'écartèrent quand il traversa la salle et monta par le grand escalier ; il ne monta pas dans la chambre où Cassandra avait dormi seule, depuis leur arrivée, mais suivit le long corridor jusqu'à sa propre chambre à l'étage inférieur.

Il ferma la porte au verrou derrière lui et déposa sa femme sur le lit, la déshabilla, l'enveloppa chaudement dans les couvertures. Elle était immobile comme une morte, pâle, ses cheveux humides étalés autour d'elle sur l'oreiller.

« Non, souffla-t-elle quand il la caressa de ses mains tremblantes. Tu dois quitter la tour et tu ne me l'as même pas dit. J'ai pensé qu'il vaudrait mieux mourir que de rester seule ici, avec tous les autres qui se moqueraient de moi, sachant que j'étais mariée mais non pas ta femme, que tu ne m'aimais pas et ne me désirais pas.

— Moi, ne pas t'aimer ? répéta Allart. Je t'aime comme mon bienheureux ancêtre aimait la fille de Robardin sur les rives de Hali, il y a des siècles. Moi, pas te désirer, Cassandra ? »

Il la serra contre lui et la couvrit de baisers et il sentit que ces baisers la ranimaient, lui rendaient la vie tout comme l'air de ses poumons la lui avait rendue dans les profondeurs du lac. Il était presque au-delà de toute raison, de toute réflexion, il oubliait leur serment, mais une dernière pensée désespérée lui traversa l'esprit avant qu'il écarte les couvertures.

Je ne pourrai jamais me séparer d'elle, maintenant. Miséricordieuse Avarra, aie pitié de nous !

13

ALLART était assis près de Cassandra et contemplait son visage endormi. Physiquement, elle n'avait pas trop souffert de sa plongée dans le lac. Il ne savait toujours pas si cela avait été une réelle tentative de suicide ou simplement une impulsion née d'un profond désespoir, aggravée par la maladie et l'épuisement. Mais depuis ce jour-là, il l'avait à peine quittée. Il avait été si près de la perdre !

Les autres les avaient plus ou moins laissés à eux-mêmes. Tout comme s'ils avaient connu l'état de leurs rapports, Allart sentait qu'ils étaient au courant du changement, mais cela n'avait pas d'importance pour lui.

Il savait que, dès que Cassandra pourrait quitter son lit, une décision devait être prise. Mais laquelle ? Partir en l'emmenant avec lui, l'envoyer en lieu sûr (car s'ils allaient fabriquer des armes, la tour risquait d'être attaquée), ou partir lui-même en la laissant là pour la formation de *laran* qu'elle devait suivre ?

Et, sans cesse, son propre *laran* lui montrait des images d'un voyage à cheval vers le nord, Renata à côté de lui. L'absence de Cassandra dans ces visions l'effrayait. Qu'allait-elle devenir ?

Il voyait des étendards inconnus claquant au-dessus des têtes, la guerre, le cliquetis des épées, les explosions d'armes étranges, l'incendie, la mort. *Peut-être cela vaudrait-il mieux pour nous deux…*

Il ne parvenait pas à retrouver le calme discipliné appris à Nevarsin. Cassandra était omniprésente dans son esprit, ses pensées et ses émotions aussi hypersensibles à sa présence que son propre corps.

Il avait rompu le vœu qu'ils s'étaient fait l'un à l'autre.

Après sept ans à Nevarsin, je suis toujours faible, toujours guidé par les sens et non par l'esprit. Je l'ai prise sans réfléchir, comme si elle avait été une des filles de plaisir du vieux Marius.

Il entendit gratter à sa porte mais avant même que ses oreilles enregistrent le son, il savait..., *le moment était venu.* Il se pencha et embrassa la jeune femme endormie, avec un douloureux sentiment d'adieu, puis il alla ouvrir, une fraction de seconde après le léger coup, si bien qu'Arielle cligna des yeux, surprise.

« Allart, chuchota-t-elle, ton frère, le seigneur d'Elhalyn, est en bas dans la salle des étrangers et demande à te parler. Je vais rester auprès de ta femme. »

Allart descendit à la salle des étrangers, la seule de la tour où les gens du dehors étaient admis. Il y trouva Damon-Rafaël, son écuyer silencieux et immobile derrière lui.

« Tu nous fais honneur, mon frère. En quoi puis-je te servir ?

— Je suppose que tu as entendu parler de la fin de la trêve ?

— Alors tu viens me demander de prendre les armes ? »

Avec un rire méprisant, Damon-Raphaël répliqua :

« Crois-tu que je me dérangerais moi-même pour cela ? D'ailleurs, tu me serviras mieux ici ; je n'ai guère de confiance, après ces années de retraite monacale, dans tes talents pour les armes et autres arts martiaux. Non, mon frère, j'ai une autre mission pour toi, si tu veux bien l'accepter. »

Allart eut besoin de toute sa maîtrise de soi durement acquise pour rester impassible sous le sarcasme et répondre calmement qu'il était aux ordres de son frère et suzerain.

« Tu as vécu au-delà du Kadarin ; as-tu jamais voyagé jusqu'aux terres d'Aldaran, près de Caer Donn ?

— Non, seulement à Ardais et à Nevarsin.

— Tu dois tout de même savoir que ce clan devient trop puissant. Il tient le château d'Aldaran à Caer Donn et aussi Sain Scarp et Scathfell ; et il est allié à d'autres, Ardais, Darriel et Storn. Ils sont de sang Hastur mais le seigneur d'Aldaran n'est pas venu à mon accession à la seigneurie d'Elhalyn, pas plus qu'aux fêtes de Thendara depuis de nombreuses années. Maintenant, avec cette guerre qui reprend, il est comme un grand faucon perché dans son nid montagnard, prêt à fondre

sur les plaines chaque fois que nous sommes déchirés par un conflit et ne pouvons lui résister. Si tous ceux qui doivent allégeance à Aldaran devaient frapper à la fois, Thendara elle-même ne pourrait tenir. Je prévois le jour où tous les Domaines, de Dalereuth aux monts Kilghard, se trouveront sous la suzeraineté du seigneur d'Aldaran…

— Je ne savais pas que tu avais le don de clairvoyance, mon frère. »

Damon-Rafaël fit un geste d'impatience. « La clairvoyance ? Point n'en est besoin ! *Quand des frères se querellent, les ennemis interviennent pour élargir le fossé.* J'essaye de négocier une autre trêve – nous n'avons rien à gagner en mettant le pays à feu et à sang – mais avec nos cousins du château d'Hastur assiégés, ce n'est pas facile. Nos oiseaux messagers volent jour et nuit avec des dépêches secrètes. J'ai aussi des *léroni,* qui se relaient pour transmettre des messages, mais bien entendu nous ne pouvons leur confier rien de secret ; ce qui est connu de l'un l'est de tous ceux qui possèdent du *laran*. J'en viens à présent au service que je veux te demander, mon frère.

— Je t'écoute, dit Allart.

— Il y a longtemps qu'un Hastur n'a pas envoyé un des siens en mission diplomatique à Aldaran. Nous avons pourtant besoin d'un tel lien. Les Storn possèdent des terres à l'ouest de Caer Donn, près de Serrais au-delà des montagnes, et ils pourraient juger utile de s'allier avec les Ridenow. Alors, toutes les alliances des Hellers se trouveraient entraînées dans cette guerre. Te crois-tu capable de persuader le seigneur d'Aldaran de rester neutre, ainsi que ses vassaux ? Je ne pense pas qu'il accepterait de faire la guerre à nos côtés mais il peut être d'accord pour ne pas y participer du tout. Tu as été élevé à Nevarsin, tu connais bien la langue des Hellers. Veux-tu y aller pour moi, Allart, et essayer d'empêcher Mikhail, seigneur d'Aldaran, d'entrer dans ce conflit ? »

Allart examina le visage de son frère. La mission lui paraissait beaucoup trop simple. Damon-Rafaël méditait-il quelque trahison, ou voulait-il simplement se débarrasser de

son frère, afin que les vassaux des Hastur d'Elhalyn ne soient pas divisés entre Allart et lui ?

« Je suis à tes ordres, Damon-Rafaël, mais je connais mal ce genre de diplomatie.

— Tu seras porteur de lettres de moi et tu m'enverras des dépêches secrètes par oiseaux voyageurs. Tu écriras des dépêches normales, que les espions des deux camps pourront certainement lire, mais tu enverras aussi des messages secrets, sous un sceau de matrice que moi seul pourrai ouvrir et lire. Tu es sûrement capable de fermer un sceau par un charme afin que, si d'autres yeux tombent dessus, il soit détruit ?

— C'est assez simple. »

Allart comprenait maintenant. Il ne devait pas y avoir tellement de personnes à qui Damon-Rafaël confierait le schéma unique de son corps et de son cerveau pour fabriquer un sceau de matrice ; un tel sceau était l'instrument courant des assassins, comme le téléguidage dont avait parlé Coryn.

Ainsi, je suis une des deux ou trois personnes au monde à qui Damon-Rafaël confierait ce pouvoir sur lui, parce que j'ai juré de le défendre, lui et ses fils.

« Je me suis arrangé pour que tu aies une couverture, pour ta mission, reprit Damon-Rafaël. Nous avons capturé un émissaire d'Aldaran, craignant qu'il n'ait été envoyé pour rechercher l'alliance avec les Ridenow. Mais quand ma *léronis* l'a sondé pendant son sommeil, ce messager nous a dit qu'il effectuait une mission personnelle pour le seigneur d'Aldaran. Je ne connais pas tous les détails mais cela n'a aucun rapport avec la guerre. Sa mémoire a été lavée à la matrice, et quand il parlera à ton gardien, bientôt je pense, il ne saura pas qu'il a été capturé ni sondé. Je me suis entendu avec ton cousin Coryn pour que tu sois apparemment porteur du pavillon de trêve qui escortera le messager d'Aldaran au nord, vers le Kadarin. Personne ne remarquera quoi que ce soit si tu poursuis simplement le voyage et les accompagne jusqu'à Aldaran. Trouves-tu cela satisfaisant ?

Quel choix aurais-je ? Il y a des jours que je sais que je dois aller dans le nord ; j'ignorais simplement que ce serait à

Aldaran. Mais quel est le rôle de Renata dans tout cela ? Il ne posa pas de question, cependant, se contentant de répondre :

« Il me semble que tu as pensé à tout.

— Au coucher du soleil, mon écuyer viendra ici te remettre les documents faisant de toi mon ambassadeur et te donnant accès aux oiseaux voyageurs, dit Damon-Rafaël en se levant. Si tu le désires, je vais rendre une visite de courtoisie à ta dame. On doit croire qu'il s'agit d'une visite familiale, sans dessein secret.

— Je te remercie, mais Cassandra est souffrante et doit garder le lit. Je lui transmettrai tes respectueux hommages.

— N'y manque pas, mais je suppose, puisque tu as choisi de vivre avec elle dans la tour, qu'il n'y a pas lieu d'envoyer des félicitations. Je n'imagine pas qu'elle porte déjà ton enfant. »

Pas maintenant, peut-être jamais…

« Non, nous n'avons pas encore eu ce bonheur », répondit Allart en sentant de nouveau son cœur se serrer.

Damon-Rafaël n'avait aucun moyen de connaître ses véritables rapports avec Cassandra, ni le serment qu'ils s'étaient fait, ni les circonstances qui le leur avaient fait trahir. Il tournait simplement le fer dans la plaie au hasard. Allart jugeait inutile de gaspiller de la colère contre son frère mais il enrageait.

Malgré tout, il était tenu d'obéir au suzerain d'Elhalyn et, jusqu'à présent, Damon-Rafaël avait raison. Si les Nordiques des Hellers entraient dans cette guerre, il y aurait des ravages et des catastrophes.

Je devrais être reconnaissant, pensa-t-il, *aux dieux de m'accorder un moyen aussi honorable de servir dans ce conflit. Si je puis persuader les Aldaran de rester neutres, j'aurai certes bien agi pour tous les vassaux des Hastur.*

« En vérité, je te remercie, mon frère, de me confier cette mission », dit-il, avec tant de sincérité que Damon-Rafaël le regarda avec étonnement.

Quand il embrassa Allart en partant, il y eut un soupçon de chaleur dans ce geste. Ils ne seraient jamais amis, mais ils étaient plus proches en ce moment qu'ils ne l'avaient été depuis des années et – Allart le savait en s'attristant – qu'ils ne le seraient jamais.

Tard dans la nuit, il fut de nouveau appelé dans la salle des étrangers, cette fois, supposa-t-il, pour y rencontrer l'envoyé de Damon-Rafaël, apportant les sauf-conduits et les dépêches. Coryn l'attendait à la porte.

« Allart, parles-tu la langue des Hellers ? »

Allart hocha la tête en se demandant si son frère s'était confié à Coryn et pourquoi.

« Mikhail d'Aldaran nous a envoyé un messager, reprit Coryn, mais il connaît mal notre langue. Veux-tu aller lui parler dans la sienne ?

— Avec joie », répondit Allart en pensant : *Ce n'est donc pas l'envoyé de Damon-Rafaël mais celui d'Aldaran. Damon-Rafaël a dit qu'on lui a sondé l'esprit. Je trouve cela injuste mais, après tout, c'est la guerre.*

Quand il entra avec Coryn dans la salle des étrangers, il reconnut le visage du messager. Son *laran* le lui avait souvent montré mais il n'avait jamais su pourquoi : un visage juvénile, des cheveux bruns, des sourcils noirs, qui le regardait avec une amitié hésitante. Allart le salua selon le protocole des Hellers.

« Tu nous fais honneur, *siarbainn »,* dit-il avec l'inflexion particulière donnant au mot archaïque signifiant étranger le sens *d'ami encore inconnu.* « En quoi puis-je te servir ? »

Le jeune homme se leva et s'inclina.

« Je suis Donal Delleray, fils adoptif et écuyer de Mikhail, seigneur d'Aldaran. J'apporte ses paroles, non les miennes, au *vai léroni* de la tour de Hali.

— Je suis Allart Hastur d'Elhalyn et voici mon cousin Coryn, *tenerézu* de Hali. Parle sans crainte. »

Sûrement, se dit-il cela ne peut être une simple coïncidence, qu'Aldaran envoie un messager au moment même où mon frère ourdit son plan ? Ou l'a-t-il conçu pour l'associer à la venue de ce messager ? Que les dieux me donnent des forces ! Je vois partout des complots et des contre-complots !

« Tout d'abord, *vai domyn*, dit Donal, je dois transmettre les excuses du seigneur d'Aldaran pour m'avoir envoyé à sa place. Il n'aurait pas hésité à venir en suppliant et en quémandeur, mais il est vieux et peu capable de supporter la longue route depuis Aldaran. De plus, je chevauche plus vite que lui. À vrai dire, je

croyais arriver ici en huit jours mais il semble que j'ai perdu une journée en route. »

Damon-Rafaël et son sacré sondage de cerveau, pensa Allart mais il ne dit rien et attendit la requête de Donal.

« Ce sera un honneur pour nous de rendre service au seigneur d'Aldaran, dit Coryn. Que demande-t-il ?

— Le seigneur d'Aldaran me prie de dire que sa fille, son unique enfant vivante et son héritière, est affligée d'un *laran* tel qu'il n'en a jamais connu. La vieille *léronis* qui s'est occupée d'elle depuis sa naissance ne sait plus que faire. L'enfant atteint l'âge où son père craint que la maladie du seuil ne cause sa mort. Il vient donc, en suppliant, demander au *vai léroni* s'ils connaissent quelqu'un qui viendrait veiller sur elle pendant cette période cruciale. »

Il n'était pas rare qu'une *léronis* éduquée dans une tour allât guider et soigner quelque jeune héritier durant les années troublées de l'adolescence où la maladie du seuil frappait si cruellement les fils et les filles de leur caste. Un *laranzu* de la tour d'Arilinn avait, le premier, conseillé à Allart d'aller chercher asile à Nevarsin. Et, songea Allart, si Aldaran devenait l'obligé de Hali pour un tel service, il serait d'autant plus disposé à ne pas s'attirer la colère d'Elhalyn en entrant en guerre.

« Les Hastur d'Elhalyn, dit-il, et ceux qui les servent dans la tour de Hali se feront un plaisir d'accéder aux désirs du seigneur d'Aldaran… Qui enverrons-nous ? demanda-t-il à Coryn dans leur propre langue.

— Je pensais que tu pourrais y aller. Tu n'as pas grande envie de rester et d'être entraîné dans cette guerre.

— J'irai, certainement, à la demande de mon frère et pour sa mission, mais il me paraît malséant qu'un *laranzu* soit chargé de l'éducation d'une jeune fille. Elle a sûrement besoin d'une femme pour la guider.

— Mais nous n'en avons pas. Maintenant que je vais perdre Renata, j'ai besoin de Mira pour la surveillance. Et naturellement Cassandra n'est pas suffisamment formée pour cette fonction, encore moins un travail de ce genre, enseigner à une enfant le contrôle d'un don pareil.

— Renata ne pourrait-elle s'en charger ? demanda Allart. Il me semble qu'elle serait plus éloignée encore de la zone des combats qu'en retournant à Neskaya.

— Oui, Renata est le meilleur choix, mais elle ne doit pas retourner à Neskaya. Tu ne le savais pas ? Ah, non ! c'est vrai, Cassandra était malade et tu es auprès d'elle, tu n'as pas pu entendre les nouvelles des relais. Don Erlend Leynier a fait dire qu'elle ne devait pas se rendre aux tours de Neskaya mais rentrer chez lui pour son mariage. Il a déjà retardé deux fois. Je ne crois pas qu'elle voudrait le retarder encore pour aller dans un coin perdu des Hellers apprendre à une petite sauvageonne à contrôler son *laran ! »*

Allart jeta un coup d'œil inquiet à Donal. Avait-il entendu la réflexion injurieuse ? Mais Donal en bon messager, regardait droit devant lui, ne semblant ni entendre ni comprendre ce qui ne lui était pas adressé. S'il connaissait assez la langue de la plaine pour comprendre ce qu'avait dit Coryn ou s'il avait assez de *laran* pour lire leurs pensées, Allart et Coryn ne le sauraient jamais.

« Je ne crois pas que Renata soit si pressée de se marier, dit Allart, ce qui fit rire Coryn.

— Dis plutôt que c'est toi qui n'es pas pressé qu'elle se marie, mon cousin ! » s'exclama-t-il mais, voyant un éclair furibond dans les yeux d'Allart, il ajouta vivement :

« Je plaisantais, cousin. Dis au jeune Delleray que nous allons demander à la *damisela* Renata Leynier si elle consent à entreprendre le voyage dans le nord. »

Allart répéta les phrases consacrées à Donal qui s'inclina et répondit :

« Dites à la *vai domna* que Mikhail, seigneur d'Aldaran, ne voudrait pas qu'elle rendît cet immense service sans être rémunérée. En gage de reconnaissance, elle sera dotée comme si elle était la fille cadette, quand le moment viendra pour elle de se marier.

— Voilà qui est fort généreux », dit Allart, et c'était bien vrai.

L'usage du *laran* ne pouvait être acheté ou vendu comme un service ordinaire ; la tradition voulait qu'il ne fût rendu qu'en service à une caste ou un clan, sans rétribution. C'était là le

compromis habituel mais les Leynier, tout en étant riches, n'avaient pas une fortune comparable à celle des Aldaran et Renata serait dotée comme une princesse.

Après quelques autres propos courtois, ils firent conduire Donal dans une chambre pour y attendre les dernières dispositions. Coryn dit à regret, alors qu'Allart et lui franchissaient le champ de force pour passer dans la partie principale de la tour :

— Peut-être aurai-je dû arranger ce voyage pour Arielle. C'est une Di Asturien, mais elle est *nedestro* et n'a pour ainsi dire pas de dot. Même si mon frère me permettait de me marier, ce qui n'est guère probable, il ne me laisserait pas épouser une jeune fille pauvre. Mais peu importe, ajouta-t-il avec un rire amer. Même si elle apportait en dot les bijoux de Carthon, un Hastur de Carcosa ne pourrait épouser une *nedestro* de Di Asturien ; et si Arielle avait une telle dot, son père l'offrirait certainement à un autre et je la perdrais.

— Il y a longtemps que tu es célibataire, dit Allart et Coryn haussa les épaules.

— Mon frère ne tient guère à ce que j'aie un héritier. J'ai assez de *laran* et j'ai engendré une demi-douzaine de fils pour leur maudit programme de sélection, mais je n'ai jamais pris la peine de voir les bébés, bien qu'on dise qu'ils ont tous du *laran*. Il vaut mieux ne pas trop s'attacher à eux, puisque, si je comprends bien, toutes les tentatives pour fixer le don des Hastur chez les Aillard ou les Ardais n'ont fait que causer la mort des rejetons par la maladie du seuil, pauvres petits. C'est dur pour les mères, et je n'ai pas du tout l'intention d'avoir le cœur brisé aussi.

— Comment peux-tu être aussi indifférent ? »

Pendant un instant, le masque de froideur tomba et Coryn le regarda avec une détresse réelle.

« Que puis-je faire d'autre, Allart ? Aucun fils de Hastur n'a une vie à lui, alors que les *léroni* de ce satané service d'étalons qu'on appelle notre caste font tous les mariages et organisent même la conception de nos bâtards ! Nous ne sommes pas tous comme toi, capables de mener une vie de moine ! » Il reprit alors son impassibilité de pierre : « Et puis après tout, ce n'est

pas un devoir déplaisant envers le clan. Tant que je vis ici comme gardien, il y a bien des moments où je ne vaux pas grand-chose pour une femme, ce qui équivaut à être moine… Arielle et moi prenons ce que nous pouvons quand l'occasion le permet. Je ne suis pas comme toi, un romantique rêvant au grand amour… Vas-tu demander à Renata si elle accepte d'y aller, ou veux-tu que ce soit moi ?

— Toi, plutôt », répondit Allart.

Il savait déjà ce qu'elle répondrait, il savait qu'ils partiraient ensemble pour le nord. Il l'avait vu et revu ; cela ne pouvait être évité.

Etait-ce inévitable, aussi, qu'il aimât Renata, oubliant son amour, son honneur et son serment le liant à Cassandra ?

Jamais je n'aurais dû quitter Nevarsin, pensa-t-il. *J'aurais mieux fait de me jeter du sommet rocheux le plus haut plutôt que de les laisser me forcer à partir !*

14

RENATA hésita à la porte de la chambre puis, sachant que Cassandra s'était aperçue de sa présence, elle entra sans frapper. Cassandra était levée mais paraissait encore pâle et épuisée. Elle avait un ouvrage entre les mains et brodait à petits points précis le pétale d'une fleur ; quand le regard de Renata tomba sur la broderie, elle rougit et la posa.

« J'ai honte de perdre mon temps à une distraction aussi sotte et féminine.

— Pourquoi ? Moi aussi, on m'a appris à ne jamais rester sans rien faire de mes mains, de crainte que mon esprit ne trouve rien d'autre pour l'occuper que de ruminer mes problèmes et mes malheurs. Mais j'avoue que mes points n'étaient jamais aussi petits que les tiens. Te sens-tu mieux, maintenant ?

— Oui, je vais mieux, répondit Cassandra en soupirant. Je pense que je pourrais reprendre ma place parmi vous. Je suppose… »

Renata, la compatissante, comprit que la gorge de Cassandra se serrait, qu'elle était incapable de prononcer les mots : *Je suppose qu'ils savent tous ce que j'ai essayé de faire ; ils me méprisent tous…*

« Il n'y a pas un seul d'entre nous qui éprouve pour toi autre chose que de la compassion, du chagrin que tu aies été si malheureuse parmi nous, et aucun n'a parlé ni cherché à apaiser ta souffrance, dit gentiment Renata.

— Pourtant, j'ai entendu murmurer autour de moi ; je ne peux pas voir ce qui ce passe. Que me cache-t-on, Renata ? Que me cachez-vous tous ?

— Tu sais que la guerre a repris…

— Allart doit partir pour la guerre ! s'écria la jeune femme angoissée. Et il ne m'en a rien dit !

— S'il a hésité à te le dire, *chiya*, c'est uniquement parce qu'il craint sans doute que tu sombres de nouveau dans le désespoir et agisses inconsidérément. »

Cassandra baissa les yeux ; malgré la gentillesse du ton, il y avait un reproche dans ces paroles, bien mérité.

« Non, cela n'arrivera plus. Plus maintenant.

— Allart ne va pas partir pour la guerre. Il est envoyé au contraire hors de la zone des combats. Un messager est venu de Caer Donn, Allart est envoyé pour l'escorter, sous un pavillon de trêve. Le seigneur d'Elhalyn l'a envoyé en mission auprès des montagnards de là-bas.

— Dois-je aller avec lui ? »

Cassandra retint sa respiration, le visage si radieux, les yeux illuminés d'une telle joie que Renata hésita à parler et à la dissiper. Enfin elle murmura :

« Non, ma cousine. Ce n'est pas ton destin pour le moment. Tu dois rester ici. Tu as grand besoin de la formation que nous pouvons te faire suivre, pour maîtriser ton *laran*, pour que jamais plus tu ne sois ainsi accablée. Et comme je dois quitter la tour, on aura besoin de toi ici comme surveillante. Mira va commencer immédiatement à t'instruire.

— Moi ? Surveillante ? Vraiment ?

— Oui. Tu as travaillé assez longtemps dans le cercle pour que ton *laran* et tes talents nous soient connus. Coryn a dit que tu deviendras une surveillante très adroite. Et on aura bientôt besoin de toi. Avec le départ d'Allart et le mien, il n'y aura plus assez de travailleurs entraînés pour former deux cercles et pas assez d'entraînés à la surveillance. »

Cassandra garda un moment le silence.

« Enfin… quoi qu'il en soit, mon sort est meilleur que celui d'autres femmes de mon clan, qui n'ont rien à faire que de regarder partir leur mari à la guerre, et peut-être à la mort. J'ai un travail utile ici et Allart n'a pas à craindre de me laisser enceinte… J'ai honte, ajouta-t-elle pour répondre au regard interrogateur de Renata. Tu ne le sais peut-être pas… Allart et

moi, nous nous étions fait le serment que notre mariage ne serait pas consommé. Je… je l'ai tenté et lui ai fait trahir ce serment.

— Voyons, Cassandra, Allart n'est pas un enfant mais un homme, il est tout à fait capable de prendre lui-même une telle décision ! s'exclama Renata en réprimant une envie de rire. Je ne crois pas qu'il serait flatté à la pensée que tu l'aies violé contre son gré. »

Cassandra rougit.

« Tout de même, si j'avais été plus forte, si j'avais pu maîtriser mon tourment…

— Allons, c'est fait et ne peut être réparé ; tous les forgerons des forges de Zandru ne peuvent ressouder un œuf brisé. Tu n'as pas à ta garde la conscience d'Allart. Maintenant tu dois simplement regarder devant toi. Il n'est peut-être pas mauvais qu'Allart te quitte quelque temps. Cela vous donnera à tous deux l'occasion de réfléchir à ce que vous voulez faire à l'avenir. »

Cassandra secoua la tête.

« Comment puis-je prendre seule une décision qui nous concerne tous les deux ? C'est à Allart de dire ce qui devra être plus tard. Il est mon mari et mon seigneur. »

Soudain, Renata s'exaspéra.

« C'est cette attitude qui a amené les femmes là où elles en sont aujourd'hui dans les Domaines ! An nom de la bienheureuse Cassilda, ma fille, est-ce que tu vas encore longtemps te considérer comme une pondeuse d'enfants et un objet de plaisir ? Réveille-toi ! Crois-tu que c'est uniquement pour ça qu'Allart te désire ? »

Suffoquée, Cassandra cligna des yeux.

« Mais que suis-je d'autre ? Que peut être une femme ?

— Tu n'es pas une femme ! cria rageusement Renata. Tu n'es qu'un enfant ! Chacun de tes mots le prouve ! Ecoute-moi, Cassandra. Premièrement, tu es un être humain, une enfant des dieux, une fille de ton clan, portant le *laran*. Crois-tu que tu ne l'aies que pour le transmettre à tes fils ? Tu es une spécialiste des matrices ; bientôt tu seras surveillante. Penses-tu franchement que tu ne sois bonne qu'à partager le lit d'Allart et

à lui donner des enfants ? Dieux tout-puissants, il pourrait avoir ça d'une concubine, ou d'une *riyachiyas… »*

La colère empourpra les joues de Cassandra.

« Il n'est pas convenable de parler de ces choses !

— Mais seulement de les *faire ?* rétorqua Renata tout échauffée. Les dieux qui nous ont créées ont fait de nous des créatures pensantes ; crois-tu qu'ils voulaient que les femmes ne soient que des animaux reproducteurs ? Dans ce cas, pourquoi aurions-nous une intelligence et du *laran,* et une langue pour exprimer notre pensée, au lieu d'avoir simplement une jolie figure, un sexe, un ventre pour porter des enfants et des seins pour les nourrir ? Crois-tu que les dieux ne savaient pas ce qu'ils faisaient ?

— Je ne crois pas qu'il y ait des dieux », répliqua Cassandra et il y avait tant d'amertume dans sa voix que la colère de Renata s'évapora.

Elle aussi, elle avait éprouvé cette amertume ; elle n'en était pas complètement délivrée. Elle enlaça les épaules de la jeune femme et lui dit tendrement :

« Ma cousine, nous n'avons aucune raison de nous quereller. Tu es jeune et ignorante ; en apprenant ici à utiliser ton *laran*, tu finiras sans doute par avoir d'autres idées sur ce que tu es, par toi-même et pas seulement en tant que femme d'Allart. Un jour, tu pourras être la gardienne de ta propre volonté et de ta conscience, et ne plus compter sur Allart pour prendre les décisions pour vous deux, ni le charger du fardeau de tes chagrins en plus des siens.

— Je n'avais jamais pensé à cela, murmura Cassandra en cachant sa figure au creux de l'épaule de Renata. Si j'avais été plus forte, je ne l'aurais pas accablé de ce fardeau. Je l'ai culpabilisé en le chargeant de mon propre malheur qui m'a poussée dans le lac. Pourtant, il ne faisait que ce qu'il estimait devoir faire. Est-ce qu'on m'apprendra ici à être forte, Renata ? Aussi forte que toi ?

— Plus forte, j'espère, *chiya* », dit Renata en l'embrassant sur le front.

Mais ses pensées étaient sombres : *Je suis pleine de bons conseils pour elle et pourtant je suis incapable de diriger ma*

propre vie. Pour la troisième fois, voilà que je fuis le mariage, pour cette mission inconnue à Aldaran, pour une fille que je ne connais pas et qui ne m'est rien. Je devrais rester ici et défier mon père, au lieu de m'enfuir à Aldaran pour enseigner à une jeune inconnue à se servir du laran que ses aïeux imbéciles ont transmis à son corps et à son esprit ! Qu'est donc cette fille pour moi, que je néglige ma propre vie pour l'aider à mener la sienne ?

Elle savait cependant que tout était déterminé par ce qu'elle était, une *léronis,* née avec du talent et assez heureuse pour avoir reçu la formation des tours afin de le maîtriser. Ainsi l'honneur lui dictait de faire ce qu'elle pouvait pour en aider d'autres, plus infortunées, à contrôler leur propre *laran* indésirable, qu'elles n'avaient pas demandé.

Cassandra s'était calmée.

« Allart ne partira pas sans me dire au revoir… ?

— Non, non, bien sûr que non, ma petite fille. Coryn lui a déjà permis de se retirer du cercle, pour que vous passiez cette dernière nuit sous ce toit ensemble, pour faire vos adieux. »

Elle ne dit pas qu'elle allait accompagner Allart dans le nord ; ce serait à lui de l'apprendre à sa femme, à son heure et à sa manière. Elle dit simplement :

« Quoi qu'il en soit, au point où en sont les choses entre vous maintenant, l'un de vous doit partir. Tu sais que lorsqu'un travail sérieux commence dans le cercle, il faut rester séparés et chastes.

— Je ne comprends pas. Coryn et Arielle…

— Il y a plus d'un an qu'ils travaillent ensemble dans le cercle, ils connaissent les limites de ce qui est permis et de ce qui est dangereux. Un jour viendra où tu les connaîtras aussi, mais telle que tu es maintenant, il te serait difficile de ne pas les oublier ou de les respecter. C'est pour toi le moment d'apprendre, sans distractions, et Allart serait… une distraction, dit Renata avec un sourire malicieux. Ah ! ces hommes ! Dire que nous ne pouvons pas vivre en paix avec eux… ni sans eux ! »

Le rire de Cassandra fut bref. Son visage se crispa et elle se remit à pleurer.

« Je sais que tout ce que tu me dis est vrai mais je ne peux pas supporter l'idée qu'Allart va me quitter. Tu n'as jamais été amoureuse, Renata ?

— Non, pas comme tu l'entends, *chiya*. »

Elle serra Cassandra contre son cœur, déchirée par son *laran* de compassion, souffrant de la douleur de l'autre, en la laissant sangloter sur son épaule. « Que puis-je faire, Renata ? Que puis-je faire ? » Renata secoua la tête, en regardant sombrement dans le vague. *Saurai-je jamais ce que c'est, d'aimer ainsi ? Est-ce que je veux le savoir, ou un tel amour n'est-il qu'un piège où les femmes tombent de leur propre gré, si bien qu'elles n'ont plus de force pour gouverner leur vie ? Est-ce ainsi que les femmes des Comyn sont devenues uniquement des faiseuses de fils et des poupées de luxure ?*

La douleur de Cassandra était cependant très réelle pour elle. Elle dit enfin, en hésitant, intimidée par la profondeur de cette émotion :

« Tu vas le mettre dans l'impossibilité de te quitter, si tu t'affliges comme ça, ma cousine. Et il aurait peur pour toi, il se sentirait coupable de te laisser dans un pareil désespoir. »

Cassandra fit des efforts pour maîtriser ses sanglots.

« Tu as raison, souffla-t-elle enfin. Je ne dois pas aggraver le remords et le chagrin d'Allart avec les miens. Je ne suis pas la première femme d'un Hastur ni la dernière qui doit voir son époux s'éloigner, sans savoir quand il reviendra, si jamais il revient. L'honneur et le succès de sa mission sont donc entre mes mains. Je ne dois pas les considérer à ta légère. Vaille que vaille (et elle redressa son petit menton d'un air obstiné) je trouverai la force de l'envoyer loin de moi ; si ce n'est avec joie, du moins de manière à ce qu'il parte sans crainte pour moi et sans que j'ajoute ma peine à la sienne. »

Ce fut un très petit groupe qui partit de Hali le lendemain matin et prit la route du nord. Donal, en suppliant, était venu seul ; Allart n'avait que le porte-étendard, auquel il avait droit en qualité d'héritier d'Elhalyn, et le messager avec le pavillon de trêve, mais pas un seul valet. Renata aussi s'était dispensée de compagnes, en déclarant qu'en temps de guerre, de telles

convenances ne s'imposaient pas ; elle n'emmenait que sa nourrice Lucetta, qui la servait depuis son enfance et elle se serait même privée de sa compagnie s'il n'avait été malséant qu'une jeune fille des Domaines voyageât sans femme auprès d'elle.

Allart chevauchait en silence, à l'écart, tourmenté par le souvenir de Cassandra au moment de leur séparation, ses beaux yeux pleins de larmes qu'elle avait si vaillamment refoulées devant lui. Au moins, il ne la laissait pas enceinte ; jusqu'ici, les dieux avaient été miséricordieux.

S'il y avait des dieux, et s'ils se souciaient de ce qui arrivait à l'humanité…

Devant lui, Renata chantait d'un cœur léger avec Donal. Ils paraissaient si jeunes, tous les deux ! Allart savait qu'il n'avait que trois ou quatre ans de plus que Donal mais il lui semblait qu'il n'avait jamais été aussi jeune que lui. *En voyant ce qui sera, ce qui pourrait être, ce qui ne sera peut-être jamais, on dirait que je vis toute une existence à chaque jour qui passe.* Il envia le jeune homme.

Ils traversaient un territoire portant les cicatrices de la guerre, des champs calcinés, des maisons sans toit, des fermes abandonnées. Ils rencontraient si peu de voyageurs qu'après le premier jour Renata ne prit même pas la peine de garder sa cape pudiquement serrée autour de sa figure.

À un moment donnée, un engin aérien les survola : il tourna, revint à basse altitude pour les examiner puis vira encore et reparti vers le sud. Le garde portant le pavillon de trêve se laissa distancer pour chevaucher à côté d'Allart.

« Pavillon de trêve ou non, *vai dom,* j'aurais préféré que vous acceptiez une escorte. Ces bâtards de Ridenow risquent de ne pas respecter un pavillon de trêve ; et en voyant vos étendards, ils pourraient bien se dire que ce serait une aubaine de capturer l'héritier d'Elhalyn pour soutirer une rançon au clan Hastur. Ce ne serait pas la première fois qu'une telle chose arriverait.

— S'ils ne respectent pas un pavillon de trêve, répondit Allart avec raison, il ne nous servirait à rien de les vaincre dans cette guerre non plus, car ils ne respecteraient pas davantage notre

victoire ni les conditions de la capitulation. Je pense que nous devons faire confiance à nos ennemis pour qu'ils ne violent pas les lois de la guerre.

— J'ai bien peu de foi dans les lois de la guerre, don Allart, depuis que j'ai vu un village anéanti et réduit en cendres par le *feuglu*, et mourir non seulement des soldats mais des vieillards, des femmes et de petits enfants. Je préférerais me fier aux lois de la guerre avec une escorte considérable derrière moi !

— Je n'ai pas prévu avec mon *laran* que nous serions attaqués.

— Eh bien ! vous avez de la chance, *vai dom*. Moi, je n'ai pas la consolation de la clairvoyance, ni d'aucune sorcellerie », grommela le garde et il s'enfonça dans un silence maussade.

Le troisième jour, ils franchirent un col qui conduisait au Kadarin, le fleuve qui séparait les domaines des plaines des territoires tenus par les montagnards, Aldaran, Ardais et les plus petits seigneurs des Hellers. Avant d'entamer la descente, Renata se retourna pour contempler le chemin qu'ils avaient parcouru, de là presque tous les Domaines s'étalaient à leurs pieds. Elle regarda les lointaines montagnes et les tours et poussa un cri d'angoisse, car un incendie de forêt faisait rage vers les monts Kilghard au sud.

« Regardez où il se dirige ! s'exclama-t-elle. Il va sûrement gagner les terres d'Alton ! »

Allart et Donal, télépathes tous deux, captèrent sa pensée : *Ma maison aussi va-t-elle être détruite par les flammes, dans une guerre qui n'est pas la nôtre ?* Mais, tout haut, elle dit simplement d'une voix tremblante :

« Maintenant je voudrais avoir ta clairvoyance, Allart. »

Le panorama des Domaines se brouilla devant les yeux d'Allart et il les ferma pour tenter de ne pas voir les avenirs divergents de son *laran*. Si le puissant clan des Alton était entraîné dans cette guerre par une offensive sur son territoire, aucune terre, aucune seigneurie des Domaines ne serait à l'abri. Peu importerait que les demeures des Alton aient été volontairement incendiées ou brûlées par un feu qui ne leur était pas destiné.

« Comment osent-ils se servir d'un incendie de forêt comme d'une arme ? s'indigna Renata. En sachant qu'on ne peut le maîtriser, qu'il est à la merci des vents sur lesquels ils n'ont aucun contrôle !

— Non, dit Allart en tenant de la réconforter. Certains *léroni*, tu le sais bien, peuvent se servir de leurs pouvoirs pour susciter des nuages et de la pluie afin d'éteindre les flammes, ou même de la neige pour les étouffer. »

Donal rapprocha sa monture de celle de Renata.

« Où se situe votre demeure, madame ? »

Elle tendit un bras mince.

« Là-bas, entre les lacs de Miridon et de Mariposa. La maison est cachée par les collines mais on peut voir les lacs. »

La figure hâlée de Donal exprima la concentration, puis il répondit :

« N'ayez crainte, *damisela*. Voyez… L'incendie va remonter le long de cette crête, là, et puis les vents le repousseront. Il s'éteindra de lui-même demain avant le coucher du soleil.

— Les dieux veuillent que vous ayez raison. Mais vous ne faites que deviner, n'est-ce pas ?

— Pas du tout. Vous le verriez vous-même, si vous vous calmiez. Vous ne pouvez sûrement pas avoir de difficulté, vous qui avez été formée dans une tour, à distinguer comment les courants aériens *là-bas* vont se déplacer par ici et le vent se lever *là*. Vous êtes une *léronis*, vous devez bien le voir ! »

Allart et Renata contemplèrent Donal avec stupéfaction et restèrent bouche bée.

« Une fois, dit enfin Renata, quand j'étudiais le programme de sélection génétique, j'ai lu quelque chose sur un *laran* de cette espèce, mais il a été abandonné parce qu'il ne pouvait pas être contrôlé. Il n'était cependant pas dans la lignée des Hastur ni des Delleray. Seriez-vous parent avec ceux de Storn ou de Rockraven ?

— Aliciane de Rockraven – la quatrième fille du vieux seigneur Vardo – était ma mère.

— Vraiment ? s'écria Renata en le regardant avec une franche curiosité. Je croyais ce *laran* disparu, car c'était un de ceux qui viennent à un enfant avant sa naissance et il tuait

généralement la mère qui portait un tel enfant. Est-ce que la vôtre a survécu à votre naissance ?

— Oui, mais elle est morte en mettant au monde ma sœur Dorilys, dont vous aurez à vous occuper. »

Renata secoua la tête en soupirant.

« Ainsi le maudit programme de sélection des Hastur a laissé aussi sa marque dans les Hellers. Votre père avait-il du *laran ?*

— Je ne sais pas. Je ne me souviens pas d'avoir jamais vu sa figure, mais ma mère n'était pas télépathe et Dorilys, ma sœur, est absolument incapable de lire dans les pensées. Ma télépathie doit donc venir de mon père.

— Est-ce que votre *laran* vous est venu au cours de vos premières années ou brusquement, à l'adolescence ?

— Aussi loin que je me souvienne, j'ai toujours pu sentir les courants aériens, les tempêtes. Je ne savais pas alors que c'était du *laran*, je prenais cela pour un sens que tout le monde possédait plus ou moins, comme une oreille pour la musique. En grandissant, j'ai pu un peu contrôler la foudre. »

Donal raconta comment il avait, dans son enfance, détourné la foudre qui aurait pu, autrement, frapper l'arbre sous lequel sa mère s'était abritée.

« Mais je ne puis le faire que rarement et quand le danger est grand, et cela me rend malade ; alors j'essaye simplement de lire ces forces, pas de les contrôler.

— C'est la sagesse, approuva Renata. Tout ce que nous savons du *laran* le plus insolite nous a appris qu'il était dangereux de jouer avec ces forces ; la pluie dans une région est la sécheresse pour une autre. C'est un grand sage qui a dit : « C'est mauvais d'enchaîner un dragon pour faire rôtir de la viande. « Je vois cependant que vous portez une pierre-étoile.

— Une petite, et seulement pour les jouets. Je peux soulever et contrôler un planeur, des choses comme ça. Ces bricoles que notre *léronis* pouvait m'enseigner.

— Etes-vous télépathe depuis l'enfance, aussi ?

— Non. Cela m'est venu après mes quinze ans, alors que je ne m'y attendais plus.

— As-tu beaucoup souffert de la maladie du seuil ? demanda Allart.

— Pas tellement. Des vertiges, j'ai été un peu désorienté pendant une demi-saison environ. J'étais surtout désolé parce que mon père adoptif m'a interdit mon planeur pendant cette période ! »

Donal rit mais tous deux purent lire ses pensées : *Je n'ai jamais compris la profondeur de l'amour de mon père adoptif pour moi, avant de sentir combien il craignait de me perdre quand j'ai eu la maladie du seuil.*

« Pas de convulsions ?

— Pas du tout.

— Oui, dit Renata. Certaines lignées en souffrent plus gravement que d'autres. Vous semblez avoir eu une forme relativement mineure et la famille d'Aldaran, la forme mortelle. Y a-t-il du sang Hastur dans votre famille ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, *damisela* », répondit Donal et les autres perçurent son ressentiment comme s'il avait parlé tout haut : *Suis-je* chervine *de course ou un étalon que l'on me juge sur mon pedigree ?*

Renata éclata de rire.

« Pardonnez-moi, Donal. J'ai sans doute trop vécu dans une tour et n'ai pas pensé qu'un autre pourrait trouver cette question offensante. J'ai consacré trop de temps à étudier ces problèmes. D'un autre côté, mon ami, si je dois m'occuper de votre sœur il faut certes que j'étudie sa lignée et son pedigree aussi sérieusement que si elle était un animal de course ou un bon faucon, afin de découvrir comment ce *laran* lui est venu, quels sont les gènes mortels ou récessifs qu'elle peut porter. Même s'ils sont latents en ce moment, ils pourraient causer des ennuis quand elle deviendra femme. Mais pardonnez-moi, je ne voulais pas vous offenser.

— C'est moi qui devrais vous demander pardon, *damisela*, de ma mauvaise humeur alors que vous cherchez à aider ma sœur.

— Pardonnons-nous donc mutuellement, Donal, et soyons amis. »

Allart, en les observant, envia avec une soudaine amertume ces jeunes gens capables de rire et de flirter, de savourer la vie alors même qu'ils étaient accablés de désastres en puissance. Puis il eut brusquement honte. Le fardeau de Renata n'était pas

léger ; elle aurait pu laisser toutes les responsabilités à son père ou à son mari, et pourtant elle avait travaillé depuis l'enfance pour savoir ce qu'elle devait faire, comment assumer le mieux ses responsabilités, même si elle devait pour cela détruire la vie d'un enfant à naître et subir les reproches contre toute femme stérile dans les Domaines. Donal n'avait pas eu non plus une jeunesse sans souci, en vivant avec la connaissance de cet étrange *laran* qui pouvait les tuer, sa sœur et lui.

Il se demanda si tout être humain progressait dans la vie au bord du précipice, sur un chemin aussi étroit que le sien. Allart comprit qu'il s'était comporté comme si lui seul était accablé par une intolérable malédiction, comme si les autres étaient insouciants et libres de tout tracas. Il regarda Donal et Renata rire et plaisanter puis il songea, et ce fut pour lui une étrange et nouvelle pensée : *Nevarsin m'a peut-être fait prendre la vie avec trop de sérieux. S'ils peuvent vivre avec leur fardeau en gardant le cœur léger et en appréciant ce voyage, sans doute sont-ils plus sages que moi.*

Quand il talonna sa monture pour les rejoindre, il souriait.

Ils arrivèrent à Aldaran tard dans l'après-midi d'une journée grise et pluvieuse, le vent et la pluie chargés de petits grêlons. Renata avait enroulé sa cape autour de sa figure et protégé ses joues avec une écharpe ; le porte-étendard avait roulé son pavillon pour l'abriter et chevauchait emmitouflé dans une pèlerine épaisse, l'air sombre et maussade. Allart s'aperçut que l'altitude lui causait des palpitations et un léger vertige. À mesure qu'ils approchaient, Donal semblait rejeter tous soucis et paraissait de plus en plus jeune et gai, comme si l'altitude et le mauvais temps n'étaient que les signes du retour au foyer ; même sous la pluie, il allait tête nue, le capuchon de son manteau de voyage rejeté, ne remarquant pas le grésil sur son visage rougi par le vent et le froid.

Au pied de la longue côte grimpant vers le château, il s'arrêta et agita le bras en riant. La nourrice de Renata grommela :

« Devons-nous faire monter nos chevaux par ce sentier de chèvres, ou pensent-ils que nous sommes des faucons capables de voler ? »

Renata elle-même parut quelque peu découragée par la pente abrupte.

« C'est *cela*, le donjon d'Aldaran ? Il me paraît aussi inaccessible que Nevarsin !

— Non, répondit Donal en riant, mais autrefois, quand les aïeux de mon père adoptif devaient le conserver par la force des armes, cette situation le rendait imprenable… ma dame », ajouta-t-il avec une gêne soudaine.

Au cours du voyage, ils s'étaient appelés plus familièrement « Allart », « Donal » et « Renata » ; ce brusque retour aux formules de politesse leur fit comprendre que, quoi qu'il arrivât, cet intermède était terminé et le fardeau de leurs destins respectifs retombait sur leurs épaules.

« J'espère que les soldats sur ces remparts savent que nous ne venons pas les attaquer », grogna le garde qui portait le pavillon de trêve.

Donal rit encore une fois.

« Nous serions une troupe d'assaut bien réduite, je pense. Regardez ! Voilà mon père adoptif près des créneaux, avec ma sœur. Il a dû être averti de notre arrivée. »

Allart vit une expression vide se répandre sur la figure de Donal, celle d'un télépathe en communication avec des personnes hors de portée de voix. Quelques instants plus tard, Donal sourit gaiement et déclara :

« Le chemin muletier n'est pas si abrupt, vous savez. Derrière le château, il y a des marches taillées dans le rocher, il y en a deux cent quatre-vingt-neuf. Préféreriez-vous monter par là ? Et vous, *mestra ?* demanda-t-il à la nourrice qui gémit d'effroi. Venez, mon père adoptif nous attend. »

Pendant le long voyage, Allart avait utilisé toutes les techniques apprises à Nevarsin pour tenir à distance les avenirs foisonnants. Comme il ne pouvait absolument rien y changer, il savait qu'en se permettant de s'y attarder avec une peur morbide, il s'abandonnait à une sorte de délectation morose qui devait être sévèrement bridée. Il lui fallait prendre ce qui se présentait et ne regarder devant lui que lorsqu'il avait une chance raisonnable de voir lequel des avenirs possibles pourrait être modifié par un choix qu'il avait la possibilité de contrôler.

Mais quand ils atteignirent le sommet escarpé de la colline, quand ils s'abritèrent de la grêle et du vent des hauteurs dans la cour d'honneur, où des serviteurs se précipitèrent pour prendre les chevaux, Allart comprit qu'il avait déjà vécu cette scène, en souvenir ou en prévision. Momentanément désorienté, il entendit un cri aigu d'enfant et il lui sembla voir un flamboiement d'éclairs, au point qu'il eut un mouvement de recul physique en percevant cette voix, un instant avant de *l'entendre* clairement. C'était tout simple, finalement, pas de danger, pas d'étranges éclairs fulgurants, rien qu'une voix d'enfant joyeuse appelant Donal… et une petite fille, ses longues nattes lui battant le dos, jaillit de l'abri d'un porche et se jeta au cou du jeune homme.

« Je savais que ça devrait être toi avec les étrangers. Est-ce la dame qui doit être ma gardienne et ma maîtresse ? Comment s'appelle-t-elle ? Elle te plaît ? Comment était-ce dans les plaines ? C'est vrai que les fleurs y fleurissent toute l'année comme on me l'a dit ? Tu m'as apporté un cadeau ? Qui sont ces gens ? Quelle sorte d'animaux montent-ils ?

— Doucement, doucement, Dorilys, intervint une voix grave. Nos hôtes vont nous prendre pour des barbares des montagnes si tu jacasses comme une *gallimak* mal élevée ! Lâche ton frère et accueille nos invités comme une dame ! »

Donal laissa sa sœur se cramponner à sa main tandis qu'il se tournait vers son père adoptif mais il la dégagea quand Mikhail d'Aldaran le prit dans ses bras.

« Très cher enfant, tu m'as beaucoup manqué. Maintenant veux-tu nous présenter nos hôtes honorés ?

— Renata Leynier, *léronis* de la tour de Hali », dit Donal, et Renata fit une profonde révérence au seigneur d'Aldaran.

« Madame, c'est une grâce et un grand honneur pour nous. Permettez-moi de vous présenter ma fille et mon héritière, Dorilys de Rockraven. »

Dorilys baissa timidement les yeux en faisant sa révérence.

« S'dia shaya, domna », bredouilla-t-elle.

Puis le seigneur d'Aldaran fit avancer Margali.

« Voici la *léronis* qui s'est occupée d'elle depuis sa naissance. »

Renata examina attentivement la vieille femme. Malgré sa pâleur, son aspect fragile, ses cheveux gris et ses rides il émanait d'elle une puissance indéfinissable. Renata pensa : *Si elle a été entre les mains d'une* léronis *depuis sa naissance et si Aldaran estime qu'elle a besoin d'un contrôle plus fort… au nom de tous les dieux que peut-il craindre pour cette charmante petite fille ?*

Cependant, Donal présentait Allart à son père adoptif. Allart, en s'inclinant, leva les yeux pour contempler les traits de faucon de don Mikhail et comprit soudain qu'il avait déjà vu ce visage dans des rêves et des visions d'avenir, il le comprit avec un mélange d'affection et de peur. Ce seigneur montagnard tenait en quelque sorte la clef de son destin, mais il ne pouvait voir qu'une salle voûtée en pierre blanche, comme une chapelle, et des flammes vacillantes, et du désespoir. Allart lutta contre les images importunes et confuses, pour les chasser en attendant de pouvoir les trier rationnellement.

Mon laran ne sert à rien pensa-t-il, *qu'à m'effrayer !*

Alors qu'on les escortait à travers le château vers leurs chambres, Allart se surprit à chercher nerveusement la salle voûtée de sa vision, le lieu des flammes et de la tragédie. Mais il ne la trouva pas et se demanda si elle était dans le château d'Aldaran. À vrai dire, elle pouvait être n'importe où… ou, se dit-il amèrement, nulle part !

15

RENATA s'éveilla en sentant une présence inconnue ; puis elle vit la jolie petite Dorilys, qui l'observait, derrière un rideau.

« Excusez-moi, murmura l'enfant. Je vous ai réveillée, *domna ?*

— J'en ai l'impression. »

Renata cligna ses yeux, tentant vaguement de rassembler les lambeaux d'un rêve, du feu, les ailes d'un planeur, la figure de Donal.

« Non, ça ne fait rien, mon enfant ; Lucetta serait bientôt venue me secouer pour que je descende dîner. »

Dorilys contourna le rideau et vint s'asseoir au bord du lit.

« Le voyage a-t-il été très fatigant, *domna ?* J'espère que vous serez bientôt reposée. »

Renata ne put se retenir de sourire de ce mélange de puérilité et de courtoisie adulte.

« Tu parles très bien le *casta*, mon enfant ; le parle-t-on beaucoup ici ?

— Non, mais Margali a été élevée dans les Domaines, à Thendara, et elle a dit que je devais bien apprendre la langue, comme ça, si j'allais à Thendara, personne ne pourrait me traiter de barbare des montagnes.

— Margali a bien travaillé car ton accent est excellent.

— Vous avez été formée dans une tour aussi, *vai léronis ?*

— Oui, mais il est inutile d'être aussi protocolaire, dit Renata, prise d'une affection subite pour l'enfant. Appelle-moi cousine ou parente, comme tu voudras.

— Tu as l'air très jeune pour être une *léronis*, ma cousine, dit Dorilys, choisissant le terme le plus intime.

— J'ai commencé quand j'avais à peu près ton âge. »

Puis Renata eut une hésitation ; Dorilys paraissait bien enfantine pour les quatorze ou quinze ans qu'on lui donnait. Elle se dit que pour élever Dorilys, en fille de seigneur, il lui faudrait rapidement mettre fin aux courses folles d'une aussi grande fille, cheveux au vent et jupes retroussées, poussant des cris d'enfant. Elle se demanda même si cette petite ne serait pas simple d'esprit.

« Quel âge as-tu ? Quinze ans ? »

Dorilys pouffa et secoua la tête.

« Tout le monde dit que j'en ai l'air et Margali me fatigue jour et nuit en me répétant que je suis trop vieille pour faire ci, trop grande pour faire ça, mais je n'ai que onze ans. J'en aurai douze à la moisson d'été. »

Renata révisa promptement son jugement. Ce n'était donc pas une jeune fille puérile et mal élevée, comme elle le paraissait, mais une enfant extrêmement intelligente et précoce. Sans doute était-ce une infortune pour elle de paraître plus vieille que son âge, car tout le monde devait attendre d'elle une certaine expérience et un jugement qu'une petite fille ne pouvait guère posséder.

« Ça te plaisait d'être une *léronis ?* demanda Dorilys. Qu'est-ce qu'une surveillante ?

— Tu l'apprendras quand je t'examinerai, comme je dois le faire avant de commencer à t'apprendre à contrôler ton *laran*.

— Qu'est-ce que tu faisais dans la tour ?

— Beaucoup de choses. Nous amenions des métaux à la surface du sol pour que les forgerons les travaillent, nous chargions des batteries pour l'éclairage et les engins aériens, nous travaillions dans les relais pour parler sans voix à ceux des autres tours, afin que tout le monde sache ce qui se passe dans un domaine, bien plus vite que ne pourrait le faire un messager… »

Dorilys écouta et finit par pousser un long soupir extasié.

« Et tu m'apprendras tout cela ?

— Pas tout, peut-être, mais tu sauras tout ce que tu as besoin de savoir, en qualité de dame d'un grand domaine. Et, en plus,

tu apprendras tout ce qu'une femme doit savoir pour avoir la maîtrise de sa vie et de son corps.

— Tu m'apprendras à lire dans les pensées ? Donal, père et Margali le peuvent, et pas moi, et ils peuvent parler de loin et je n'entends pas, alors ça me met en colère parce que je sais qu'ils parlent de moi.

— Je ne peux pas t'apprendre cela mais si tu en as le talent je pourrai te montrer comment t'en servir. Tu es trop jeune pour savoir si tu l'as ou pas.

— Est-ce que j'aurai une matrice ?

— Quand tu sauras l'utiliser. »

Renata s'étonna que Margali n'eût pas mis la petite à l'épreuve, ne lui ait pas déjà enseigné à régler une matrice. Elle se dit que Margali était bien vieille, qu'elle craignait peut-être ce que l'enfant dont elle avait la garde, volontaire et dépourvue de maturité, ferait de l'énorme pouvoir d'une matrice.

« Sais-tu ce qu'est ton *laran,* Dorilys ? »

La petite baissa les yeux.

« Un peu. Tu sais ce qui est arrivé à mes fiançailles…

— Simplement que ton fiancé est mort très subitement. »

Soudain, Dorilys se mit à pleurer.

« Il est mort… et ils ont tous dit que je l'avais tué ! Mais ce n'est pas vrai, ma cousine. Je ne voulais pas le tuer. Je voulais simplement qu'il me lâche. »

Voyant l'enfant en larmes, Renata voulut tout d'abord la prendre dans ses bras et la consoler. *Elle n'avait pas voulu tuer, bien sûr ! Quelle cruauté d'accabler une enfant aussi jeune du remords d'un crime !* Mais alors qu'elle cédait à ce premier mouvement, une intuition soudaine la retint.

Malgré sa jeunesse, Dorilys avait un *laran* qui pouvait tuer. Ce *laran,* entre les mains d'une petite fille trop jeune pour exercer à son égard un jugement rationnel…, cette simple idée fit frémir Renata. Si Dorilys était assez âgée pour posséder ce *laran* terrifiant, elle l'était assez – elle *devait* l'être – pour apprendre à le contrôler et à l'utiliser comme il convenait.

Il n'était pas facile de contrôler un *laran*. Nul ne savait mieux que Renata, surveillante entraînée dans une tour, combien cela pouvait être difficile, quel dur travail et quelle

autodiscipline cela exigeait même dans les premiers temps de ce contrôle. Comment une petite fille gâtée, choyée, dont chaque parole avait force de loi pour ses compagnons et sa famille en adoration, trouverait-elle la discipline et la motivation intérieure nécessaire pour suivre cette voie étroite ? La mort qu'elle avait causée, le remords et la peur qu'elle en conservait, seraient peut-être une chance, à long terme. Renata n'aimait pas utiliser la peur dans son enseignement mais, pour le moment, elle ne connaissait pas assez Dorilys pour renoncer au moindre avantage qu'elle pourrait trouver pour l'éduquer.

Elle ne toucha donc pas Dorilys, elle la laissa pleurer en la regardant avec une tendresse détachée que son visage et son attitude calmes ne laissèrent pas soupçonner. Elle dit enfin la première chose qui lui avait été apprise, au début de son apprentissage dans la cour de Hali :

« Le *laran* est un don terrible et une terrible responsabilité et il n'est pas facile d'apprendre à le contrôler. C'est à toi de choisir si tu veux le contrôler ou si tu le laisseras te contrôler. Si tu acceptes de travailler dur, le moment viendra où tu commanderas, où tu emploieras ton *laran* et tu ne le laisseras pas t'employer. C'est pourquoi je viens ici t'éduquer, pour que pareille chose ne puisse jamais plus se produire. »

« Tu es plus que bienvenu ici à Aldaran, dit Mikhail, seigneur d'Aldaran, en se penchant sur son fauteuil élevé pour croiser le regard d'Allart. Il y a longtemps que je n'avais eu le plaisir d'accueillir un de mes parents de la plaine. J'espère que tu te sentiras ici chez toi. Mais je n'aurai pas l'orgueil de croire que l'héritier d'Elhalyn puisse exécuter une tâche, que n'importe quel écuyer ou porte-étendard pourrait faire, dans le seul but de me rendre hommage. Surtout quand le domaine d'Elhalyn est en guerre. Tu veux quelque chose de moi, ou le domaine d'Elhalyn veut quelque chose, ce qui est peut-être tout différent. Veux-tu me confier ta véritable mission, mon cousin ? »

Allart envisagea dix réponses, en observant la lumière vacillante des flammes sur le visage du vieil homme, sachant que c'était la singulière clairvoyance de son *laran* qui donnait à ses traits cent expressions diverses – bienveillance, colère, fierté

offensée, angoisse – et il se demanda si sa seule mission avait pour effet de provoquer toutes ces réactions chez le seigneur d'Aldaran, ou si c'était autre chose qui allait leur arriver. Enfin, pesant bien chaque mot, il répondit :

« Mon seigneur, ce que vous dites est vrai mais ce fut tout de même un plaisir pour moi de voyager avec votre fils adoptif et je n'étais pas fâché de m'éloigner de cette guerre. »

Aldaran haussa un sourcil et dit : « J'aurais plutôt cru qu'en temps de guerre tu n'aurais pas voulu quitter le domaine. N'es-tu pas l'héritier de ton frère ?

— Son régent et son gardien, seigneur, j'ai prêté serment de soutenir les prétentions de ses fils *nedestro*.

— Il me semble que tu aurais pu mieux faire pour toi, dit don Mikhail. Si ton frère meurt à la guerre, il me semble que tu serais plus apte à gouverner un domaine qu'une bande de petits garçons, légitimes ou bâtards, et sans aucun doute le peuple de ton domaine le préférerait. Il y a un sage dicton : « Quand le chat est un chaton, les souris jouent dans la cuisine » ! Ainsi en va-t-il d'un domaine ; dans des moments comme celui-ci, une main solide est nécessaire. En temps de guerre un fils cadet, ou celui dont la parenté est incertaine, peut se tailler une situation de pouvoir qu'il ne pourrait jamais espérer en temps normal. »

Allart pensa : *Mais je n'ai pas la moindre ambition de gouverner un domaine !* Cependant, il savait que le seigneur d'Aldaran ne le croirait jamais. Pour les hommes de son espèce, l'ambition était la seule émotion légitime pour un homme né dans une maison régnante. *Et c'est ce qui nous fait nous déchirer dans les guerres fratricides…* Mais il n'en dit rien ; s'il l'avouait, Aldaran en conclurait immédiatement qu'il était efféminé ou, pire, un lâche.

« Mon frère et suzerain a estimé que je pouvais mieux servir mon domaine par cette mission, seigneur.

— Vraiment ? Elle doit donc être plus importante que je l'imaginais. Eh bien ! mon cousin, parle m'en, si c'est une mission d'une telle portée pour Aldaran que ton frère doive la confier à son plus proche rival ! »

Aldaran paraissait furieux et méfiant, et Allart comprit qu'il n'avait pas fait bonne impression. Pourtant, au fur et à mesure

qu'il expliquait le caractère de sa mission, le seigneur se détendit, se carra dans son fauteuil et, quand le jeune homme eut fini, il hocha lentement la tête en poussant un long soupir.

« C'est moins grave que je ne le craignais, dit-il. J'ai assez de clairvoyance et j'ai pu un peu lire dans tes pensées, un peu, pas beaucoup. Où as-tu appris à si bien les protéger ? Je savais que tu venais me parler de cette guerre. Je craignais que tu ne viennes, au nom de la vieille amitié entre ton père et moi, me presser de me joindre à vous. J'aimais beaucoup ton père mais j'aurais répugné à m'engager de la sorte. J'aurais pu consentir à participer à la défense d'Elhalyn, en cas de besoin pressant, mais je n'aurais pas voulu attaquer les Ridenow.

— Je n'ai apporté aucune requête de ce genre, seigneur, assura Allart, mais voulez-vous me dire pourquoi vous auriez refusé ?

— Pourquoi ? Tu demandes pourquoi ? Dis-moi, mon garçon, quels griefs as-tu contre les Ridenow ?

— Moi-même ? Aucun, seigneur, sinon qu'ils ont attaqué un vaisseau aérien dans lequel je voyageais avec mon père et qu'ils ont causé sa mort. Mais tous les domaines des plaines ont des griefs contre les Ridenow parce qu'ils ont envahi le vieux domaine des Serrais et pris leurs femmes en mariage.

— Est-ce si mauvais ? demanda Aldaran. Est-ce que les femmes de Serrais ont demandé votre aide contre ces mariages ou vous ont prouvé qu'elles avaient été mariées contre leur gré ?

— Non, mais… »

Allart hésita. Il savait qu'il était illégal pour les femmes de la lignée Hastur de se marier en dehors du clan. Quand cette pensée lui vint, Aldaran la capta et dit :

« C'est bien ce que je pensais. Vous voulez simplement ces femmes pour votre propre domaine, et pour ceux qui vous sont apparentés. J'ai entendu dire que la lignée masculine de Serrais s'est éteinte ; c'est cette consanguinité qui a provoqué sa disparition. Si les femmes de Serrais se remariaient dans le clan Hastur, j'en sais suffisamment sur leur ascendance pour prédire que leur *laran* ne survivrait pas un autre siècle. Elles ont besoin d'un sang neuf dans cette maison. Les Ridenow sont sains,

solides, féconds. Rien de meilleur ne pourrait arriver aux femmes de Serrais que d'épouser des Ridenow. »

Allart savait que son visage trahissait sa répulsion, bien qu'il s'efforçât de la cacher.

« Si vous me pardonnez de parler franchement, seigneur, je trouve révoltant de considérer des rapports entre hommes et femmes uniquement sous l'angle de ce maudit programme de sélection des Domaines. »

Aldaran renifla avec mépris.

« Et pourtant, tu juges bon de laisser les femmes de Serrais se marier de nouveau avec des Hastur, des Elhalyn et des Aillard. N'est-ce pas aussi pour fixer leur *laran ?* Elles ne survivront pas à trois nouvelles générations, je te le dis ! Combien de fils féconds sont nés à Serrais depuis quarante ans ? Allons, allons, crois-tu que les seigneurs qui règnent à Thendara sont si charitables qu'ils cherchent à préserver la pureté de Serrais ? Tu es jeune mais tu ne peux être aussi naïf. Le clan Hastur laisserait mourir Serrais plutôt que de laisser des étrangers y entrer mais ces Ridenow ont d'autres idées ! Et c'est l'unique espoir pour Serrais, des gènes neufs ! Si vous avez la sagesse, dans les Domaines, vous accueillerez les Ridenow et vous vous les attacherez par les liens du mariage ! »

Allart fut choqué.

« Les Ridenow… épouser des Hastur ? Ils n'ont pas une goutte de sang de Hastur et de Cassilda.

— Leurs fils en auront, déclara Aldaran, et avec un sang nouveau, la vieille lignée de Serrais pourra survivre, au lieu de sombrer dans la stérilité à force de mariages consanguins, comme le font les Aillard à Valeron, et comme l'ont déjà fait certains Hastur. Combien de fils *emmasca* sont nés depuis un siècle chez les Hastur de Carcosa, ou d'Elhalyn ou même d'Aillard ?

— Bien trop, hélas », murmura Allart, pensant malgré lui aux garçons qu'il avait connus au monastère, *emmasca,* ni hommes ni entièrement femmes, stériles, certains avec d'autres anomalies. « Mais je n'ai pas étudié la question.

— Et pourtant tu as la prétention de te faire une opinion ? répliqua Aldaran en haussant de nouveau les sourcils. J'ai

appris que tu as épousé une fille Aillard ; combien as-tu de fils et de filles en bonne santé ? Mais ai-je besoin de le demander ? Si tu en avais, tu ne tiendrais guère à jurer allégeance aux bâtards d'un autre… »

Piqué au vif, Allart rétorqua :

« Ma femme et moi sommes mariés depuis moins de deux saisons.

— Combien de fils légitimes en bonne santé a ton frère ? Allons, mon garçon, tu sais aussi bien que moi que si tes gènes survivent, ce sera dans les veines de tes enfants *nedestro,* tout comme les miens. Ma femme était une Ardais et elle ne m'a pas donné plus d'enfants vivants que ne t'en donnera ta dame Aillard. »

Allart baissa les yeux, pensant avec un pincement de chagrin et de remords : *Il n'est pas surprenant que les hommes de notre lignée se tournent vers les riyachiyas et d'autres perversions. Nous trouvons si peu de joie avec nos femmes, entre le remords de ce que nous leur faisons et la peur de ce qui leur arrivera !*

Aldaran vit le jeu des émotions sur le visage du jeune homme et se radoucit.

« Allons, inutile de nous quereller, mon cousin ; je ne voulais pas t'offenser. Mais nous avons suivi un programme de sélection, dans la descendance de Hastur et de Cassilda, qui a mis en danger notre sang bien plus que ne pourraient le faire des bandits parvenus, et le salut prend des formes singulières. Il me semble que les Ridenow seront le salut de Serrais, si vous autres d'Elhalyn ne les retenez pas. Mais là n'est pas la question. Dis à ton frère que même si je désirais entrer dans la guerre, ce que je ne veux pas, je ne pourrais rien faire. Je suis moi-même dans une mauvaise situation ; je me suis querellé avec mon frère de Scathfell et je m'inquiète qu'il n'ait pas encore cherché à se venger. Que complote-t-il ? J'ai des os charnus à ronger, ici à Aldaran, et il me semble parfois que les autres seigneurs des montagnes sont comme les *kyorebni,* qu'ils volent en rond et attendent. Je suis vieux ; je n'ai pas d'héritier légitime, aucun fils vivant, pas un seul enfant de mon sang à part ma petite fille.

— Mais c'est une belle enfant – et saine, me semble-t-il – et elle possède du *laran*. Si vous n'avez pas de fils, vous pouvez sûrement trouver un gendre pour hériter de votre domaine !

— Je l'avais espéré. Je pense maintenant qu'il pourrait être bon de la marier à un de ces Ridenow, mais cela m'attirerait la vindicte de tous les Elhalyn et aussi des Hastur. J'espère aussi que ta cousine pourra l'aider à surmonter le cap de l'adolescence. J'ai perdu trois fils et une fille ainsi. Quand j'ai voulu me marier dans une lignée comme celle de ma femme regrettée, Deonara d'Ardais, où le *laran* survient très tôt, les enfants sont morts avant leur naissance ou immédiatement après. Dorilys a survécu à sa naissance et à son enfance mais avec son *laran*, j'ai peur qu'elle ne résiste pas à l'adolescence.

— Les dieux gardent qu'elle meure aussi ! Ma cousine et moi ferons tout ce que nous pourrons. Il existe aujourd'hui beaucoup de moyens d'empêcher la mort à l'adolescence. J'en ai moi-même été bien près et pourtant je suis vivant.

— S'il en est ainsi, alors je suis ton humble suppliant, mon cousin. Ce que j'ai est à toi pour peu que tu le demandes. Mais je t'en conjure, reste et sauve mon enfant de ce sort !

— Je suis à votre service, mon seigneur. Mon frère m'a prié de rester tant que je pourrai vous être utile ou aussi longtemps qu'il le faudra pour vous persuader de rester neutre dans cette guerre.

— Cela, je te le promets, assura Aldaran.

— Dans ce cas, je suis à votre commandement, seigneur », dit Allart, puis son amertume perça. « Si vous ne me tenez pas en trop grand mépris, parce que je ne suis pas pressé de retourner sur le champ de bataille, puisque cela vous paraît le lieu le plus convenable pour les jeunes gens de mon clan ! »

Aldaran courba la tête.

« Je me suis laissé emporter par la colère. Pardonne-moi, mon cousin. Mais je n'ai aucun désir de participer à cette guerre stupide dans les plaines, même si je pense que les Hastur devraient mettre les Ridenow à l'épreuve avant de les admettre dans leur clan. Si les Ridenow ne peuvent survivre, alors ils ne méritent peut-être pas d'entrer dans la lignée des Serrais. Les dieux savaient sans doute ce qu'ils faisaient en envoyant les

guerres aux hommes, afin que les vieilles lignées, amollies par le luxe et la décadence, puissent mourir et que de nouvelles surgissent ou s'allient à elles par le mariage, apportant un nouveau matériau génétique possédant des caractéristiques éprouvées par leur faculté à survivre. »

Allart secoua la tête.

« C'était peut-être vrai autrefois, quand la guerre était vraiment une épreuve de force et de courage, si bien que le plus faible ne survivait pas pour se reproduire. Je ne puis croire qu'il en soit ainsi aujourd'hui, mon seigneur, alors que des choses comme le *feuglu* tuent indifféremment les forts et les faibles, mêmes les femmes et les petits enfants qui n'ont aucune part dans les querelles des seigneurs…

— Le *feuglu !* souffla Aldaran. C'est donc vrai, alors… Ils ont commencé à employer le *feuglu* dans les Domaines ? Mais, sûrement, ils ne peuvent l'utiliser beaucoup ; la matière première est difficile à extraire du sol et se détériore très vite une fois exposée à l'air.

— Il est fait par les cercles de matrices des tours, mon seigneur. C'est une des raisons pour lesquels j'étais heureux de quitter la zone des combats. Je n'aurais pas été envoyé à la bataille, mais mis au travail pour fabriquer cette horreur. »

Allart ferma les yeux comme pour chasser l'intolérable.

« Sont-ils donc tous devenus fous, là-bas au-delà du Kadarin ? J'aurais pensé que la simple raison les détournerait de fabriquer des armes qui doivent détruire aussi bien les vainqueurs que les vaincus ! J'ai du mal à croire qu'un homme d'honneur puisse lâcher d'aussi épouvantables armes contre les siens… Reste chez nous, Allart. Tous les dieux me gardent de renvoyer un homme à une guerre aussi déshonorante ! Peut-être, si les dieux sont bons, vont-ils s'exterminer mutuellement, comme les dragons de la légende qui se consumaient l'un l'autre avec leur feu, laissant leurs proies construire sur la terre calcinée au-dessous d'eux ! »

16

RENATA, tête baissée, se hâtait dans la cour d'Aldaran. Toute à sa préoccupation, elle se heurta violemment à quelqu'un, murmura des excuses et aurait pressé le pas si elle n'avait été saisie et retenue.

« Attends un instant, ma cousine ! Je t'ai à peine vue depuis que je suis ici », dit Allart.

Renata, levant les yeux, demanda :

« Te prépares-tu à retourner dans les plaines, cousin ?

— Non. Mon seigneur d'Aldaran m'a invité à rester, pour enseigner à Donal un peu de ce que j'ai appris à Nevarsin », répondit Allart puis, regardant Renata en face, il ne put retenir un sursaut de surprise. « Ma cousine, qu'as-tu ? Qu'y a-t-il de si affreux ?

— Mais je… je ne sais pas », bredouilla-t-elle, confuse.

Puis, brusquement en rapport avec les pensées d'Allart, elle se vit elle-même comme si elle se regardait dans ses yeux à lui, les traits tirés, pâle, la figure déformée par le chagrin, tragique.

Est-ce ce que je suis, ou ce que je serai ? Soudain effrayée, elle se cramponna à lui un instant et il la retint avec douceur.

« Pardonne-moi, ma cousine, si je t'ai fait peur. Vraiment, je commence à croire qu'une grande partie de ce que je vois n'existe que par ma propre frayeur. Il n'y a certainement rien de si terrible ici, n'est-ce pas ? Ou bien la *damisela* Dorilys est-elle ce petit monstre dont parlent les serviteurs ? »

Renata rit mais elle paraissait toujours aussi troublée.

« Certes non ; c'est la plus douce et la plus adorable des enfants et jusqu'à présent elle ne m'a montré que son visage le plus docile et le plus aimant. Mais… Ah ! Allart, il est vrai que

j'ai peur pour elle ; elle porte un *laran* vraiment épouvantable et je redoute ce que je dois dire au seigneur d'Aldaran, son père ! Cela ne pourra que le mettre en colère !

— Je ne l'ai vue que quelques minutes. Donal me montrait comment il guide les planeurs et elle est descendue pour nous supplier de la laisser voler avec nous ; mais Donal a dit qu'elle devait demander la permission à Margali, qu'il ne prendrait pas la responsabilité de la laisser venir. Elle était très fâchée et elle est partie en boudant.

— Mais elle ne l'a pas frappé ?

— Non. Elle a fait la moue, elle a dit qu'il ne l'aimait pas mais elle lui a obéi. Je ne voudrais pas la laisser voler avant qu'elle sache contrôler une matrice ; Donal dit qu'on lui en a donné une quand il avait neuf ans et qu'il a appris sans peine à s'en servir. De toute évidence, le *laran* vient de bonne heure chez les Delleray.

— Ou chez les Rockraven, dit Renata, toujours aussi troublée. Je ne voudrais pas encore confier une matrice à Dorilys ; peut-être jamais. Mais nous parlerons de cela plus tard. Le seigneur d'Aldaran a accepté de me recevoir et je ne dois pas le faire attendre.

— Certes non », dit Allart, et Renata traversa la cour, le front soucieux.

Devant la porte de la salle d'audience, elle trouva Dorilys. La petite paraissait plus posée et plus civilisée, avec ses cheveux bien tressés, sa robe brodée bien nette.

« Je veux écouter ce que tu diras de moi à mon père, ma cousine, déclara-t-elle en glissant une petite main confiante dans celle de Renata.

— Non. Il n'est pas bon pour les petites filles d'entendre ce que disent leurs aînés. Je dois dire beaucoup de choses que tu ne comprendrais pas. Je te donne ma parole que tout ce qui te concerne te sera révélé le moment venu, et il ne l'est pas encore, Dorilys.

— Je ne suis pas une petite fille, protesta Dorilys en faisant une moue.

— Alors tu ne dois pas te conduire comme un bébé, en boudant et en tapant du pied comme si tu avais cinq ans ! Ce

n'est certes pas ce comportement qui me convaincra que tu es assez grande pour entendre avec sagesse parler de ton avenir. »

Dorilys parut plus rebelle que jamais.

« Pour qui te prends-tu, pour oser me parler ainsi ? Je suis la dame d'Aldaran !

— Tu es une enfant qui sera un jour la dame d'Aldaran, rectifia froidement Renata, et je suis la *léronis* à qui ton père a jugé bon de confier la tâche de t'enseigner les bonnes manières qui conviennent à cette haute fonction. »

Dorilys retira sa main de celle de Renata et regarda ses pieds d'un air boudeur.

« Je ne supporterai pas qu'on me parle sur ce ton ! Je vais me plaindre à mon père et il te chassera si tu es méchante avec moi !

— Tu ne connais pas la signification du mot méchanceté, répliqua calmement Renata. Quand je suis entrée à la tour de Hali comme novice, pour apprendre l'art de surveillance, personne n'a eu le droit de me parler pendant quarante jours, ni de me regarder dans les yeux. C'était pour renforcer ma confiance en mon *laran*.

— Je ne l'aurais pas supporté, affirma Dorilys, et Renata sourit.

— Alors on m'aurait renvoyée chez moi, sachant que je n'avais pas la force ni l'autodiscipline, pour apprendre ce que je devais savoir. Je n'ai jamais été méchante avec toi, Dorilys, mais tu dois te maîtriser avant d'être à même de commander autrui.

— Mais pour moi c'est différent, protesta Dorilys. Je suis dame d'Aldaran, je commande déjà à toutes les femmes du château et à la plupart des hommes aussi. Tu n'es pas la dame de ton domaine, n'est-ce pas ?

— Non, mais je suis une surveillante de tour. Et même un gardien est formé de cette façon. Tu connais l'ami de ton frère, Allart. Il est régent d'Elhalyn et pourtant, à Nevarsin, pendant son entraînement, il a dormi nu sur de la pierre pendant trois hivers et n'a jamais parlé en présence d'un moine qui lui était supérieur.

— *C'est horrible !*

— Non. Nous entreprenons volontairement ces exercices, parce que nous savons que nous avons besoin de discipliner notre corps et notre esprit pour qu'ils nous obéissent et que notre *laran* ne nous détruise pas.

— Si je t'obéis, demanda Dorilys d'un air rusé, est-ce que tu me donneras une matrice et m'apprendras à m'en servir, pour que je puisse voler avec Donal ?

— Je le ferai quand je penserai qu'on peut t'en confier une, *chiya*.

— Mais je la veux *maintenant !*

— Non. Cela suffit. Retourne dans ta chambre, Dorilys, et je viendrai te voir quand j'en aurai fini avec ton père. »

Renata avait parlé avec fermeté et la petite fille commença à obéir ; mais au bout de quelques pas, elle pivota et tapa rageusement du pied.

« Tu n'emploieras plus la voix de commandement avec moi !

— Je l'emploierai quand je le jugerai bon, riposta Renata sans se laisser impressionner. Ton père m'a chargée de toi. Dois-je lui dire que je te trouve désobéissante et lui demander de t'ordonner de m'obéir en tout ? »

Dorilys prit peur.

« Oh non ! je t'en supplie, ne me dénonce pas à mon père, Renata !

— Alors obéis immédiatement, répéta Renata en employant la voix de commandement interdite. Monte dans ta chambre et dis à Margali que tu as été désobéissante et demande-lui de te punir.

Les yeux de Dorilys s'emplirent de larmes mais elle s'éloigna, en traînant les pieds, et Renata poussa un soupir de soulagement.

Comment l'aurais-je forcée à obéir si elle avait refusé ? Et un jour viendra où elle refusera, je dois m'y préparer.

Une des servantes, qui avait observé la petite altercation, ouvrait des yeux ronds. Renata capta ses pensées sans le vouloir : *Je n'ai jamais vu ma petite dame obéir comme ça..., sans un mot de protestation !*

Ainsi, se dit Renata, c'était la première fois que Dorilys devait obéir contre sa volonté. Margali la punirait légèrement,

elle le savait, simplement en lui faisant coudre de longues coutures ennuyeuses sur des jupes ou des fourreaux, en lui interdisant de toucher à ses tambours de broderie. *Cela ne fera pas de mal à notre petite dame d'apprendre des travaux pour lesquels elle n'a ni goût ni talent.*

La confrontation avait renforcé la détermination de Renata pour l'affrontement qu'elle prévoyait difficile avec le seigneur d'Aldaran. Elle était reconnaissante qu'il eût accepté de la recevoir dans la petite bibliothèque où il écrivait ses lettres et discutait avec son *coridom* des affaires de ses terres, plutôt que dans la salle d'audience officielle.

Elle le trouva en train de dicter à son secrétaire particulier mais il s'interrompit quand elle entra et renvoya l'homme.

« Eh bien ! *damisela,* comment vous entendez-vous avec ma fille ? La trouvez-vous obéissante et docile ? Elle est volontaire mais très douce et très affectueuse.

— Ce n'est pas le cas pour le moment, répondit Renata avec un léger sourire. J'ai dû la punir, la renvoyer à Margali pour qu'elle la fasse coudre un moment. Elle doit apprendre à réfléchir avant de parler. »

Le seigneur d'Aldaran soupira.

« Je suppose qu'aucun enfant ne peut être élevé sans punitions. J'avais autorisé les précepteurs de Donal à le battre s'il le fallait, mais en les priant d'être moins durs avec lui que mon père avec moi, car je leur interdisais de le frapper au point de laisser des marques ; quand j'étais enfant, j'ai souvent été si durement fouetté que je ne pouvais pas m'asseoir correctement pendant des jours. Mais vous n'avez pas besoin de battre ma fille, j'espère ?

— Je préférerais m'en abstenir. J'ai toujours pensé que la méditation solitaire, en s'appliquant à quelque tâche assommante, est une punition suffisante pour la plupart des écarts de conduite. Cependant, j'aimerais bien que vous lui disiez, un jour, ce que vous venez de me dire, mon seigneur. Elle semble penser que son rang doit l'exempter de punition ou de discipline.

— Vous voudriez que je lui avoue que mes maîtres avaient besoin de me fouetter quand j'étais enfant ? s'exclama le

seigneur d'Aldaran en riant. Très bien, je le ferai, pour lui rappeler que même moi j'ai dû apprendre à bien me conduire. Mais n'êtes-vous venue que pour demander la permission de punir ma fille ? Je pensais qu'en vous la confiant, cela allait de soi.

— Oui, c'est certain. Mais j'ai à vous parler d'une chose infiniment plus grave. Vous m'avez fait venir parce que la force du *laran* de votre fille vous effrayait, n'est-ce pas ? Je l'ai soigneusement sondée, de corps et d'esprit ; à mon avis, elle est encore à plusieurs lunes de la puberté. Auparavant, je vous demanderai l'autorisation de vous sonder aussi, mon seigneur, ainsi que Donal. »

Le seigneur d'Aldaran haussa les sourcils avec curiosité.

« Puis-je demander pourquoi, *damisela ?*

— Margali m'a déjà raconté tout ce qu'elle peut se rappeler de la grossesse et de l'accouchement d'Aliciane. Je connais donc un peu ce que Dorilys a hérité de sa mère. Mais Donal aussi porte l'héritage de Rockraven et j'aimerais savoir de quels gènes récessifs Dorilys est porteuse. Il est plus simple d'examiner Donal que de pénétrer dans le plasma génétique. Il en va de même pour vous, mon seigneur, puisque Dorilys a non seulement votre sang mais aussi celui de toute votre lignée. J'aimerais aussi connaître votre généalogie, pour voir s'il y a des traces de certaines espèces de *laran* dans votre lignée. »

Aldaran hocha la tête.

« Oui, je comprends que vous devez être informée de ces connaissances. Vous pouvez dire au conservateur des archives d'Aldaran que vous avez toute liberté de les consulter. Pensez-vous donc qu'elle survivra à la maladie du seuil, à l'adolescence ?

— Je pourrai vous le dire quand je saurai mieux ce qu'il y a dans ses gènes et quelle hérédité elle porte. Je ferai tout ce que je pourrai pour elle, je vous le jure, ainsi qu'Allart. Mais je dois savoir ce que j'affronte.

— Ma foi, je n'ai aucune objection particulière à me laisser sonder, encore que ce soit une technique que je connaisse mal.

— Le sondage profond a été mis au point pour les cercles de matrices travaillant aux plus hauts niveaux, expliqua Renata.

Quand nous avons eu fini de l'utiliser pour cela, nous avons découvert qu'il avait d'autres usages.

— Que dois-je faire ?

— Rien. Rendez simplement votre esprit et votre corps aussi calmes et détendus que possible et essayez de ne penser à rien. Ayez confiance en moi ; je ne ferai pas intrusion dans vos pensées, seulement dans votre corps et ses plus profonds secrets.

— À votre aise. Quand vous voudrez. »

Renata tendit son esprit et entama le lent processus d'exploration ; examinant d'abord la respiration d'Aldaran, sa circulation, avant de plonger de plus en plus profondément dans les cellules du corps et du cerveau. Au bout d'un long moment, elle se retira doucement et le remercia mais il parut troublé et inquiet.

« Quel est le verdict, *damisela ?*

— Je préfère attendre d'avoir consulté les archives et travaillé avec Donal », répondit-elle et, après avoir fait sa révérence, elle sortit de la pièce.

Quelques jours plus tard, Renata fit demander au seigneur d'Aldaran s'il acceptait de la recevoir de nouveau.

Cette fois, aussitôt arrivée, elle ne perdit pas de temps.

« Mon seigneur, Dorilys est votre unique enfant vivante ?

— Oui, je vous l'ai dit.

— Je sais qu'elle est la seule que vous reconnaissez. Mais n'est-ce qu'une façon de parler de la vérité authentique ? N'avez-vous pas de bâtards non reconnus, aucun autre enfant né de votre sang ? »

Aldaran, troublé, secoua la tête.

« Non. Aucun. J'ai eu plusieurs enfants de ma première femme mais ils sont morts à leur adolescence, de la maladie du seuil ; et les bébés de Deonara sont tous morts avant d'être sevrés. Dans ma jeunesse, j'ai eu quelques fils ici ou là mais aucun n'a survécu à l'adolescence. À ma connaissance, Dorilys seule, à la surface de ce monde, a mon sang dans ses veines.

— Je ne voudrais pas vous fâcher, mon seigneur, mais vous devez vous trouver un autre héritier immédiatement. »

Il la regarda et elle vit dans ses yeux de la détresse et de la panique.

« Est-ce que vous m'avertissez qu'elle non plus ne survivra pas à son adolescence ?

— Non. Il y a toutes les raisons d'espérer qu'elle y survivra bien ; elle pourrait même devenir quelque peu télépathe. Mais votre héritage ne devrait pas dépendre d'elle seule. Elle pourrait, comme l'a fait Aliciane, survivre à la naissance d'un seul enfant. Son *laran*, si je puis dire, dépend de son sexe ; c'est un des rares dons dans ce cas. Il est récessif chez les garçons ; Donal a la faculté de lire les courants aériens et la pression atmosphérique, de sentir les vents et les mouvements des orages, et même de contrôler un peu la foudre et les éclairs, mais pas de les attirer ni de les provoquer. Et ce don est dominant chez les femmes. Dorilys pourrait survivre à la naissance d'un fils, mais pas à celle d'une fille douée avant sa naissance d'un tel *laran*. Donal aussi devrait être averti de n'engendrer que des fils, s'il ne veut pas voir leurs mères tuées par ce laran de leurs filles en gestation. »

Aldaran assimila lentement ces révélations. Enfin, blême d'inquiétude, il demanda :

« Voulez-vous me dire que Dorilys a tué Aliciane ?

— Je croyais que vous le saviez. C'est une des raisons pour lesquelles le don de Rockraven a été abandonné par le programme de sélection. Certaines filles, sans posséder elles-mêmes la pleine force du *laran,* l'avaient assez pour le transmettre à leurs filles. Je pense qu'Aliciane devait être de celles-là. Et Dorilys avait le *laran* total… Dites-moi, au moment de sa naissance y avait-il un orage ? »

Aldaran sentit le cœur lui manquer, en se rappelant le cri de terreur d'Aliciane : « Elle me hait ! Elle ne veut pas naître ! »

Dorilys a tué sa mère ! Elle a tué ma bien-aimée, mon Aliciane… Au désespoir, luttant pour rester équitable, il s'écria :

« Elle n'était qu'un nouveau-né ! Comment pouvez-vous la blâmer ?

— La blâmer ? Qui parle de blâmer ? Les émotions d'un enfant sont incontrôlées ; il n'a pas appris à les maîtriser. Et la

venue au monde est terrifiante pour un bébé. Ne le saviez-vous pas, mon seigneur ?

— Naturellement ! J'étais présent quand tous les enfants de Deonara sont nés, mais je parvenais à les calmer dans une certaine mesure.

— Dorilys était plus forte que la plupart des bébés. Dans sa terreur et sa douleur, elle a frappé… et Aliciane est morte. Dorilys ne le sait pas, j'espère qu'elle ne le saura jamais. Mais, sachant cela, vous comprenez pourquoi il est dangereux de compter sur elle seule pour transmettre votre sang aux générations futures. Il serait même plus sûr pour elle de ne jamais se marier ; je lui enseignerai quand même, quand elle deviendra femme, à ne concevoir que des fils.

— Si seulement Aliciane en avait été instruite, gémit le seigneur d'Aldaran avec une infinie tristesse. Je ne savais pas qu'une telle technique était connue dans les Domaines.

— Elle n'est pas enseignée très couramment, mais ceux qui élèvent des *riyachiyas* la connaissent, pour n'engendrer que des femelles. Elle n'a pas été répandue de peur que les seigneurs des grands domaines, désireux d'avoir des fils, ne bouleversent l'équilibre de la nature et qu'il ne naisse trop peu de filles. Cependant, dans un cas comme celui-ci, où un *laran* aussi effroyable peut frapper l'enfant à naître, je pense que ce serait justifié. Je l'enseignerai à Dorilys, et à Donal aussi s'il le désire. »

Le vieil homme courba la tête.

« Que dois-je faire ? Elle est ma seule enfant.

— Seigneur d'Aldaran, dit calmement Renata, je voudrais avoir votre autorisation, si je pense que cela devient nécessaire, de brûler son *laran* à l'adolescence pour détruire les centres psi du cerveau. Cela pourrait lui sauver la vie… ou la raison. »

Il la dévisagea avec horreur.

« Vous voudriez détruire son esprit ?

— Non. Le délivrer du *laran*.

— Monstrueux ! Je refuse absolument !

— Mon seigneur, insista Renata, les traits tirés, je vous le jure. Si Dorilys était mon enfant, la chair de ma chair, je vous

demanderais la même chose. Savez-vous qu'elle a déjà tué trois fois ?

— Trois fois ? *Trois ?* Aliciane, Darren, le fils de mon frère… mais c'était justifié, il tentait de la violer ! »

Renata hocha la tête et demanda :

« Elle avait déjà été fiancée une fois, n'est-ce pas, et l'enfant est mort, non ?

— Je croyais que c'était un accident.

— Mais c'en était un ! Dorilys n'avait que six ans. Elle savait seulement qu'il avait cassé sa poupée. Elle l'avait conservé dans son esprit. Quand je l'ai forcée à se souvenir elle a pleuré si pitoyablement, que cela, je crois, aurait fendu le cœur de Zandru lui-même ! Jusqu'à présent, elle ne frappe que dans la panique. Je pense qu'elle ne voulait même pas tuer le cousin qui tentait de la violer mais elle avait perdu tout contrôle. Elle ne pouvait pas assommer, seulement tuer. Et elle peut tuer encore. Je ne sais pas si un être au monde pourrait lui donner un contrôle suffisant sur un tel *laran*. Je ne voudrais pas l'accabler de remords, si elle frappait encore dans un moment de crainte ou de panique… Le pouvoir corrompt, c'est bien connu, ajouta Renata après une hésitation. Déjà, je crois qu'elle sait que personne n'ose la défier. Elle est volontaire et arrogante. Les filles au seuil de l'adolescence ont de nombreux problèmes ; elles n'aiment pas leur visage, leur corps, la couleur de leurs cheveux. Elles pensent que personne ne les aime, parce qu'elles ont trop d'anxiétés qu'elles ne savent encore déterminer. Si Dorilys essaie de régler ses angoisses par la connaissance de son pouvoir… eh bien ! je sais que même *moi* j'aurais peur d'elle dans ces conditions ! »

Aldaran regardait le sol de la salle, des dalles noires et blanches ornées d'oiseaux en mosaïque.

« Je ne puis consentir à la destruction de son *laran,* Renata. Elle est ma seule enfant.

— Alors, mon seigneur, déclara brutalement Renata, vous devez vous remarier avoir un autre héritier avant qu'il ne soit trop tard. À votre âge, vous n'avez pas de temps à perdre…

— Croyez-vous que je n'ai pas essayé ? » répliqua amèrement Aldaran, puis il lui raconta la malédiction.

« Mon seigneur, un homme de votre intelligence doit bien savoir qu'un tel sort n'a de pouvoir que sur votre esprit, pas sur votre virilité.

— C'est ce que je me suis dit pendant bien des années. Et cependant je n'ai désiré aucune femme pendant de longues années après la mort d'Aliciane. Quand Deonara est partie à son tour, quand j'ai compris que je n'avais qu'une fille *nedestro*, j'en ai pris d'autres dans mon lit mais aucune n'a conçu. Ces derniers temps, j'en suis venu à croire que le sort m'a été jeté avant que la sorcière le formule, car pendant qu'Aliciane portait mon enfant je n'ai pas pris d'autre femme. Cela ne m'était jamais arrivé de passer la moitié d'une année sans femme dans mon lit… Mais je vous demande pardon, *damisela*. Une telle conversation est malséante pour une jeune fille de votre âge.

— Puisqu'on en parle, je ne suis pas une jeune fille mais une *léronis*, mon seigneur. Ne vous tourmentez pas. Seigneur, avez-vous été sondé pour vérifier vos dires ?

— Je ne savais pas qu'un tel examen était possible.

— Je puis le faire si vous voulez. Ou préféreriez-vous… Margali est votre parente, du même âge… cela vous gênerait moins… »

Aldaran regardait le sol.

« Je crois que j'aurais moins honte devant une étrangère, dit-il à voix basse.

— Comme vous voudrez. »

Renata se tut et se plongea profondément dans l'étude du corps et du cerveau, au niveau des cellules. Au bout d'un moment, elle annonça à regret :

« Vous êtes maudit en effet. Votre semence ne contient pas une étincelle de vie.

— Comment est-ce possible ? Cette femme connaissait-elle simplement ma honte ou a-t-elle pu causer cette… cette… »

La voix mourut, partagée entre la rage et l'épouvante.

« Je ne puis le savoir, mon seigneur, répondit calmement Renata. Je pense qu'il est possible qu'un ennemi ait pu vous faire cela. Encore qu'aucune personne à qui l'on confierait des matrices dans une tour n'en soit capable. Nous devons prêter beaucoup de serments, contre un tel abus de nos pouvoirs.

— Cela ne peut-il être défait ? Ce que les pouvoirs de la sorcellerie ont provoqué, ne peuvent-ils l'annuler ?

— Je crains que non, seigneur. Peut-être, si on l'avait su immédiatement, quelque chose… Mais après tant d'années, c'est une tâche impossible, hélas ! »

Aldaran baissa la tête.

« Alors je dois prier tous les dieux que vous puissiez faire traverser sans danger son adolescence à Dorilys. Elle seule porte l'héritage d'Aldaran. »

Renata plaignait le vieil homme ; il avait dû affronter aujourd'hui bien des vérités douloureuses et humiliantes. Elle lui dit avec douceur :

« Seigneur, vous avez un frère et votre frère a des fils. Même si Dorilys ne survivait pas – je prie cependant Avarra de la protéger de tout mal – l'héritage d'Aldaran ne serait pas perdu. Je vous en supplie, seigneur, réconciliez-vous avec votre frère. »

Une rage soudaine, terrible, fulgura dans les yeux d'Aldaran.

« Prenez garde, ma fille ! Je vous suis reconnaissant de tout ce que vous avez fait et ferez pour mon enfant, mais il est des choses que vous ne pouvez me dire ! J'ai juré de détruire ce château pierre par pierre plutôt que de le laisser tomber entre les mains d'un fils de Scathfell ! Dorilys régnera ici après moi, ou personne ! »

Quel vieillard cruel et arrogant ! se surprit à penser Renata. *Ce serait bien fait pour lui si cela se produisait ! Son orgueil est plus fort que son amour pour Dorilys, sinon il lui éviterait ce terrible destin !*

Elle s'inclina.

« Alors je n'ai plus rien à dire, mon seigneur. Je ferai ce que je pourrai pour Dorilys. Cependant, je vous prie de ne pas oublier que le monde va comme il veut, pas comme vous ou moi le voudrions.

— Ma cousine, ne soyez pas courroucée. Je vous supplie de ne pas laisser votre colère contre un vieil homme à la langue trop vive vous prévenir contre ma petite fille.

— N'ayez crainte, assura Renata, succombant malgré elle au charme du vieux seigneur. J'aime Dorilys et je la protégerai autant que je le pourrai, même contre elle. »

En quittant Aldaran, elle se promena longtemps sur les remparts, fort troublée. Elle avait à résoudre un problème d'éthique très sérieux. Dorilys ne pourrait probablement pas survivre à un accouchement. Pourrait-elle elle-même le concilier avec sa propre morale, laisser l'enfant atteindre sa maturité dans l'ignorance de cette affreuse malédiction ? Devait-elle avertir Dorilys de ce qui la menaçait ?

Elle pensa, de nouveau en colère, que le seigneur d'Aldaran exposerait sa fille à une mort de ce type plutôt que de se résigner à ce que son frère de Scathfell héritât un jour du domaine.

Cassilda, bienheureuse mère du clan Hastur, pensa-t-elle. Que tous les dieux soient loués de ne m'avoir pas fait naître seigneur d'un domaine !

17

L'ÉTÉ dans les Hellers était magnifique ; les neiges reculaient vers les plus hauts sommets, même à l'aube il y avait peu de pluie ou de neige.

« Une belle saison mais dangereuse, cousin Allart, dit Donal, sur le chemin de ronde des remparts. Nous avons moins d'incendies que dans les domaines des plaines, car notre neige s'attarde plus longtemps, mais les nôtres durent davantage à cause des résineux qui, dans la chaleur de ces journées, émettent des essences volatiles qui prennent feu aisément quand les orages d'été font rage. Et quand les résineux s'embrasent… »

Il fit un geste, écartant les mains, et Allart comprit ; lui aussi avait vu ces arbres prendre feu et flamber comme des torches en projetant des gerbes d'étincelles qui tombaient en pluie et propageaient l'incendie dans toute la forêt.

« C'est un miracle qu'il reste des résineux, si cela se produit tous les ans !

— C'est vrai. Je crois que s'ils poussaient moins vite, ces montagnes seraient dénudées et les Hellers un désert. Mais ils croissent rapidement et en un an les pentes sont de nouveau recouvertes. »

Bouclant les courroies de son harnais de vol autour de sa taille, Allart remarqua :

« Je n'ai pas volé dans un de ces engins depuis mon enfance. J'espère que je n'ai pas oublié !

— On n'oublie jamais, assura Donal. Quand j'avais quinze ans, quand je souffrais de la maladie du seuil, je n'ai pas pu voler pendant près d'un an. J'avais des vertiges, j'étais

désorienté et quand je m'y suis remis, j'ai cru que j'avais oublié comment voler. Mais mon corps s'en est souvenu, dès que je me suis trouvé en l'air. »

Allart serra la dernière boucle.

« Devons-nous voler loin ?

— Par les chemins, ça prendrait plus de deux jours ; on y accède par des sentiers qui montent et descendent constamment. Mais à vol de *kyorebni* ce n'est guère qu'à une heure d'ici.

— Ne serait-il pas plus simple de prendre un engin aérien ? » demanda Allart, puis il se souvint qu'il n'en avait vu aucun dans les Hellers.

« Les gens de Darriel ont essayé. Mais il y a trop de contre-courants entre les sommets ; même avec un planeur, il faut choisir son jour avec soin, pour voler, et se méfier des orages et des sautes de vent. Une fois, j'ai dû rester assis sur un éperon pendant des heures, à attendre qu'un orage d'été se calme, dit Donal en riant de ce souvenir. Je suis rentré aussi dépenaillé et misérable qu'un lapin cornu qui a dû céder son terrier à un blaireau ! Mais je pense qu'aujourd'hui, nous n'aurons pas d'ennuis. Allart, tu as été formé dans une tour, connais-tu les gens de la Tramontane ?

— Ian-Mikhail de Storn en est un des gardiens et je me suis entretenu avec eux tous par les relais, de temps en temps, pendant ma demi-année à Hali. Mais je ne suis jamais allé personnellement à la Tramontane.

— J'y ai toujours été bien accueilli ; je crois même qu'ils sont heureux de recevoir de la visite. Ils sont comme des faucons dans leur aire, ils ne voient personne, de la fête du solstice d'été à la nuit du solstice d'hiver. Ce sera un plaisir pour eux de t'accueillir, mon cousin.

— Pour moi aussi. »

La Tramontane était la plus lointaine et la plus septentrionale des tours, presque totalement isolée des autres, mais ses opérateurs transmettaient des messages par les réseaux de relais et échangeaient des informations sur le travail qu'ils avaient effectué pour développer de nouveaux usages scientifiques des matrices. C'était eux, se souvint-il, qui

mettaient au point les produits chimiques de lutte contre l'incendie, qu'on pouvait extraire des profondes cavernes sous les Hellers, eux qui les raffinaient et inventaient de nouveaux moyens d'utilisation, avec les arts des matrices.

« Est-il vrai qu'ils ont travaillé avec les matrices jusqu'au vingt-cinquième niveau ?

— Je le crois, mon cousin. Ils sont trente là-bas, après tout. C'est peut-être la plus lointaine des tours mais certainement pas la plus petite.

— Leur travail avec les produits chimiques est remarquable, encore qu'à la vérité j'aurais peur de faire certaines expériences qu'ils ont tentées. Cependant, ces techniciens prétendent qu'une fois les réseaux maîtrisés, une matrice de vingt-sixième niveau n'est pas plus dangereuse qu'au quatrième niveau. Je ne sais pas si j'aimerais me fier à la concentration de vingt-cinq autres personnes ! »

Donal sourit un peu tristement.

« J'aimerais bien connaître tout ça. Je ne sais que ce que Margali m'a appris, et le peu qu'ils ont eu le loisir de me dire quand je suis allé là-bas. J'ai rarement été autorisé à y rester plus d'un jour.

— Sincèrement, je crois que tu aurais pu faire un mécanicien, peut-être même un technicien, assura Allart en pensant à la rapidité avec laquelle le jeune garçon avait assimilé son enseignement, mais tu as un autre destin.

— C'est vrai. Je ne veux pas abandonner mon père ni ma sœur ; ils ont besoin de moi ici. Il y a donc bien des choses que je ne ferai jamais avec une matrice, car elles nécessitent la sécurité d'une tour. Mais je suis heureux d'avoir appris ce que j'ai pu, et rien au monde ne me cause plus de bonheur, dit Donal en frappant légèrement les montants de cuir et de bois de son planeur. Sommes-nous prêts à partir, mon cousin ? »

Il s'avança au bord du parapet, en agitant les longs volets de cuir des ailes du planeur pour capter les courants aériens, puis il s'élança dans les airs et s'envola en montant. Allart, les sens tendus, sentit tout juste le bord du courant ; il monta sur le parapet, éprouvant une légère crispation d'estomac en voyant le gouffre terrifiant au-dessous de lui. Pourtant, si un garçon

comme Donal pouvait voler sans crainte au-dessus de ce précipice… Il se concentra sur la matrice, quitta le parapet et sentit le brusque vertige de la longue chute et la petite secousse du courant aérien qui le portait vers le ciel. Son corps s'équilibra vite, allongé sur le cadre intérieur, se pencha à droite et à gauche en maîtrisant l'équilibre du jouet. Il vit le planeur de Donal s'élever comme un faucon au-dessus de lui et saisit un courant ascendant pour le rejoindre.

Pendant les premières minutes, Allart fut si occupé à contrôler le planeur qu'il ne regarda pas du tout en bas, toute son attention appliquée à bien saisir le délicat équilibre, la pression de l'air et les courants d'énergie qu'il ne sentait que vaguement tout autour de lui. Cela le fit curieusement penser à ses jours à Nevarsin, quand il avait commencé à maîtriser son *laran* et appris à voir les êtres humains comme des tourbillons, des réseaux d'énergie et des courants de force, sans avoir conscience de la chair et du sang, du corps *solide*. Il sentait à présent que l'air était plein de ces mêmes courants de force. *Si j'ai beaucoup appris à Donal, il ne m'a pas moins donné en échange, en m'enseignant cette maîtrise des courants aériens et des flots d'énergie qui imprègnent l'air tout comme la terre et les eaux…* Jamais Allart n'avait eu conscience de ces courants de l'air et maintenant, il pouvait presque les *voir*, les trier et les choisir, les chevaucher pour s'élever à des hauteurs où le vent se ruait contre le frêle planeur, il pouvait galoper le long de ce formidable courant d'air, puis en choisir un autre pour redescendre à des altitudes plus sûres. Il commença alors, allongé sur les montants, à laisser une partie seulement de sa conscience gouverner le planeur pour regarder le panorama des montagnes étalé au-dessous de lui.

Un paysage montagneux paisible s'étendait, des pentes recouvertes de sombres forêts, leur densité faisant place çà et là à des rangées d'arbres régulières, escaladant uniformément les collines : des cultures de noix ou des plantations de champignons comestibles. Des pentes avaient été défrichées pour faire des pâturages où paissaient des troupeaux, parsemés de petites huttes où vivaient les bergers et, de loin en loin, au bord d'un torrent de montagne, une roue de moulin destinée à

la fabrication des fromages ou des fibres qui, grâce aux matrices, pouvaient être tirées du lait une fois le caillé et le petit-lait extraits. Il huma la curieuse senteur d'une fabrique de feutre et d'une autre où les déchets de bois restant après les coupes étaient pressés pour faire du papier. Sur une pente rocheuse, il vit l'entrée d'un réseau de cavernes où vivaient des forgerons et il distingua la lueur de leurs feux dont les étincelles risquaient de menacer les forêts ou les régions habitées.

Les montagnes devenaient de plus en plus hautes et dépeuplées. Allart sentit la pulsation de Donal sur ses pensées – le jeune homme devenait un télépathe habile qui pouvait attirer son attention sans la troubler – et il le suivit le long d'un courant descendant entre deux sommets vers la pierre blanche et mate de la tour de la Tramontane brillant au clair de lune. Il aperçut une sentinelle au sommet qui levait la main pour les saluer et suivit le vol de Donal, qui replia les ailes de son planeur quand il se posa sur ses pieds, fléchit avec grâce les genoux et se redressa d'un seul mouvement souple, laissant traîner ses ailes derrière lui. Mais Allart, moins expérimenté, tomba sur le sol dans un grand désordre de sangles et de montants. En riant, Donal vint l'aider à se dégager.

« Ça ne fait rien, mon cousin ; je me suis moi-même posé ainsi bien souvent », assura-t-il, mais Allart se demanda depuis combien de temps cela ne lui était pas arrivé. « Viens, Arzi prendra ton planeur et le gardera jusqu'à notre retour, ajouta-t-il en indiquant le vieillard tout voûté à côté de lui.

— Maître Donal », dit l'homme dans un dialecte à l'accent si prononcé qu'Allart, qui connaissait la plupart des patois des Hellers, eut du mal à le comprendre, « c'est une joie que de vous accueillir parmi nous, comme toujours. Vous nous faites honneur, *dom'yn.* »

Il s'inclina gauchement devant les deux jeunes gens.

« Voilà mon vieil ami Arzi, dit Donal, qui sert dans la tour depuis avant ma naissance et qui m'a accueilli ici trois ou quatre fois l'an depuis que j'ai dix ans. Arzi… mon cousin, don Allart Hastur d'Elhalyn. »

Le salut d'Arzi fut presque comique tant il était profond et respectueux.

« *Vai dom*. Le Seigneur Hastur nous honore. Ah ! c'est un jour heureux ! Les *vai léronyn* se feront certes une joie de vous recevoir, seigneur Hastur.

— Pas seigneur Hastur, rectifia gentiment Allart. Seulement seigneur Allart, mon brave homme, mais je te remercie de ta bienvenue.

— Voilà bien des années qu'un Hastur n'est pas venu chez nous. Donnez-vous la peine de me suivre, *vai domyn*.

— Voyez donc ce que les vents nous apportent ! » s'écria une voix joyeuse, et une jeune fille grande et svelte, aux cheveux aussi pâles que la neige sur un pic lointain, s'élança vers Donal en lui tendant les bras. « Donal, comme nous sommes tous heureux de te revoir ! Mais tu nous amènes un invité ?

— Je suis heureux de revenir, Rosaura », affirma Donal en embrassant la jeune fille comme une parente longtemps perdue de vue.

Elle tendit les mains pour accueillir Allart, avec le rapide frôlement des télépathes, qui était plus naturel que le toucher des doigts. Allart, naturellement, avait su qui elle était avant même que Donal ne prononçât son nom, mais quand ils se donnèrent l'accolade, elle sourit et son visage s'illumina.

« Ah ! mais tu es Allart qui as passé la moitié d'une année à Hali ! J'ai appris que tu étais dans les Hellers, bien sûr, mais je ne savais pas que le hasard te conduirait chez nous, mon cousin. Tu viens travailler à la tour de la Tramontane ? »

Donal fut stupéfait de cette rencontre.

« Mais tu n'es jamais venu ici, mon cousin !

— Non, dit Rosaura. Jusqu'à présent, aucun de nous n'avait vu le visage de notre cousin mais nous l'avons touché par les relais. C'est une heureuse journée pour Tramontane ! Viens faire la connaissance des autres, mon cousin. »

Rosaura les fit entrer et bien vite ils furent entourés par plus d'une dizaine de jeunes gens, garçons et filles – les autres étant au travail ou endormis après une nuit de labeur – qui tous accueillirent Donal presque comme l'un des leurs.

Les émotions d'Allart étaient mitigées. Il avait réussi à ne pas trop penser à ce qu'il avait laissé derrière lui à la tour de Hali, et, maintenant, il se trouvait en présence d'esprits qu'il avait

touchés là-bas par les relais, il accordait des visages, des voix, des personnalités à des gens qu'il n'avait connus que par le toucher impalpable de deux pensées.

« Viens-tu à Tramontane pour y rester, mon cousin ? Nous aurions besoin d'un bon technicien. »

À regret, Allart secoua la tête.

« Je suis engagé ailleurs, mais rien ne me plairait plus, je crois. Il y a longtemps que je suis à Aldaran, sans grandes nouvelles du monde extérieur. Comment se déroule la guerre ?

— Il n'y a pas grand-chose de changé, répondit Ian-Mikhail de Storn, un mince jeune homme brun aux cheveux bouclés. Le bruit a couru qu'Alaric Ridenow, celui que l'on appelle le Renard Rouge, avait été tué mais c'était faux. Le roi Régis est gravement malade et le prince Félix a réuni le Conseil. S'il mourait – que son règne soit long ! – il faudrait déclarer une autre trêve-pour que Félix soit couronné, si jamais il l'est. Et du côté de notre propre clan, Allart, la nouvelle nous est parvenue par les relais qu'un fils est né de la dame de ton frère dans les dix premiers jours du mois de la rose. Le garçon se porte bien mais la dame Cassilde n'a pas repris ses forces et ne peut lui donner le sein. On craint qu'elle ne se remette pas. Le garçon a été proclamé héritier de ton frère.

— Que les dieux soient loués et qu'Evanda la miséricordieuse sourie à l'enfant. »

Allart murmura avec soulagement la formule consacrée. Damon-Rafaël avait maintenant un fils légitime ; le problème était réglé, le Conseil n'aurait pas à choisir entre un frère légitime et un fils *nedestro*. Pourtant, parmi les nombreux avenirs, Allart se voyait couronné à Thendara. Rageusement, il essaya de claquer la porte sur son *laran* et sur ces possibilités déplaisantes. *Serais-je souillé par l'ambition comme mon frère, après tout ?*

« Et, ajouta Rosaura, j'ai causé avec ta dame il y a trois jours à peine, par les relais. »

Le cœur d'Allart se serra douloureusement et cogna dans sa poitrine. Cassandra ! Depuis combien de temps n'avait-il pas évoqué son image ?

« Comment va-t-elle ?

— Elle semble bien se porter et être heureuse. Tu sais, n'est-ce pas, qu'elle a été nommée surveillante à part entière du cercle de Coryn, à Hali ?

— Non, je ne le savais pas.

— C'est une télépathe puissante, dans les relais. Je me demande comment tu as pu te résoudre à la laisser. Vous n'êtes pas mariés depuis longtemps, je crois ?

— Depuis moins d'un an. »

Non, pas longtemps, un temps tristement court pour laisser derrière soi une épouse bien-aimée… Il avait oublié qu'il se trouvait parmi des télépathes entraînés, un cercle de tour ; pendant un instant, il avait laissé tomber ses barrières mentales et il vit se refléter tout autour de lui la peine de ses pensées.

« Les hasards de la guerre, je suppose, dit-il. Le monde va comme il veut, pas comme toi et moi le voudrions. »

Il se sentit guindé, sentencieux, en formulant ce lieu commun, mais les autres manifestèrent le non-contact discret, le détournement mental qui était de mise chez les télépathes quand des vérités trop révélatrices se montraient. Il se ressaisit tandis que Donal exposait leur mission.

« Mon père m'envoie chercher les premiers des produits chimiques anti-incendie pour pouvoir les installer dans la station au cœur de la forêt de résineux ; le reste pourra être envoyé plus lentement, par des animaux de bât. Nous construisons une nouvelle station contre le feu sur le sommet. On ne parle que de cette lutte, de la saison et des premiers orages. »

Un des *léronyn* emmena Donal, pour empaqueter les produits chimiques qui pourraient être portés par les planeurs, et Rosaura attira Allart à l'écart.

« Je regrette qu'il t'ait fallu te séparer si vite de ta jeune femme, mon cousin ; mais si tu veux, si Cassandra est dans les relais, tu peux lui parler. »

Devant cette possibilité, le cœur d'Allart battit plus fort. Il s'était résigné, il s'était dit que s'il ne devait jamais revoir Cassandra, ils éviteraient au moins le plus sombre des avenirs qu'il avait visualisés. Il ne pouvait pourtant pas résister à la tentation de lui parler.

La salle des matrices était comme toutes les autres, voûtée, avec des fenêtres bleues laissant filtrer une douce lumière, l'écran de surveillance, le grand réseau des relais. Une jeune femme en ample robe lâche d'opératrice était agenouillée devant, le visage calme et inexpressif de la technicienne dont l'esprit est ailleurs, les pensées prises dans le réseau de relais reliant tous les télépathes de toutes les tours de *Ténébreuse*.

Allart prit place à côté d'elle dans les relais, ses pensées profondes encore troublées.

Que vais-je lui dire ? Comment puis-je la rencontrer de nouveau, même de cette façon ?

Mais la vieille discipline reprit le dessus, les respirations rituelles pour calmer l'esprit, le corps adoptant sans effort une des positions qui pouvaient être conservées indéfiniment sans trop de fatigue.

Il se projeta dans l'immense obscurité tournoyante, comme un planeur volant au-dessus du gouffre immense. Des pensées tournaient et dansaient autour de lui comme un brouhaha de conversations dans une salle bondée, sans signification parce qu'il ignorait leur origine ou leur contexte. Lentement, en prenant davantage conscience de la structure du réseau de relais à ce moment précis, il sentit un contact plus défini, la voix de Rosaura.

Hali…

Nous sommes en contact, que voulez-vous ?

Si la dame Cassandra Aillard-Hastur est parmi vous, son mari est avec nous à Tramontane et voudrait lui parler…

Allart, c'est toi ? Aussi reconnaissable que ses cheveux flamboyants, que son sourire enfantin et joyeux, il entra en contact avec Arielle. *Je crois que Cassandra dort mais pour t'entendre elle sera heureuse d'être réveillée. Dis bien des choses à ma cousine Renata ; je pense souvent à elle avec tendresse et je la bénis. Je vais te chercher Cassandra.*

Arielle disparut. Allart se retrouva dans le silence flottant, des messages dérivant autour de lui, sans empiéter sur une partie de son esprit capable de les enregistrer ou de s'en souvenir. Puis, sans avertissement, elle fut *là,* à côté de lui, autour de lui, une présence presque physique… *Cassandra !*

Allart, mon amour…

Un mélange de larmes, de stupéfaction, d'incrédulité, de réunion ; une extase instantanée, intemporelle (trois secondes ? trois heures ?), absolue, comme une étreinte. C'était unique, comme le moment où il l'avait possédée pour la première fois ; il sentit les barrières tomber, l'esprit de Cassandra céder et se mêler au sien, une fusion plus totale, une capitulation mutuelle plus complète que l'union de leurs corps. Muette mais absolue ; il s'y perdait, il sentait qu'elle s'y perdait.

Cela ne pouvait durer longtemps, à un niveau pareil. Il sentit l'instant s'éloigner, retomber dans la pensée ordinaire, le contact normal.

Allart, comment es-tu venu à Tramontane ?

Avec le fils adoptif d'Aldaran, pour chercher les premiers produits chimiques anti-incendie, pour la saison des grands feux, qui est arrivée dans les Hellers. Il lui transmit une image du long vol enivrant, du mouvement du planeur, du vent se ruant le long du corps.

Nous avons eu des incendies ici aussi. La tour de Hali a été attaquée par des engins aériens et des incendiaires. Il vit des flammes voraces sur la plage, des explosions, un engin aérien touché et tombant en brûlant comme un météore, désintégré par les esprits joints des onze de Hali, il entendit les cris d'agonie du pilote qui l'avait amené, drogué et suicidaire…

Mais tu es saine et sauve, ma bien-aimée ?

Saine et sauve mais nous sommes tous très fatigués, nous travaillons nuit et jour… Bien des choses me sont arrivées mon époux. J'aurai beaucoup à te raconter. Quand me reviendras-tu ?

Quand les dieux le voudront, Cassandra, mais je ne tarderai pas plus que je ne le dois… En formulant ces pensées, il savait qu'elles étaient vraies. La sagesse serait de ne jamais la revoir. Mais, même à présent, il pouvait prévoir un jour où il la tiendrait dans ses bras et il comprit brusquement que si la mort en était le prix, il ne se détournerait pas… ni elle.

Allart, devons-nous craindre l'entrée des Aldaran dans cette guerre ? Depuis que tu nous as quittés pour aller dans les Hellers, c'est ce que nous avons craint le plus.

Non, Aldaran est trop impliqué dans un conflit familial ; il ne peut pas prendre parti. Je suis là pour enseigner le laran *au fils adoptif du seigneur d'Aldaran pendant que Renata s'occupe de sa fille…*

Est-ce qu'elle est très belle ? Dans les pensées de Cassandra, muettes mais fort nettes, il sentit de la rancœur, de la jalousie. Parlait-elle de Renata ou de cette fille inconnue ? Il entendit la réponse informulée : *des deux.*

Très belle, oui… Allart garda des pensées légères, amusées. *Elle a onze ans… et aucune femme à la surface de la terre, pas même la bienheureuse Cassilda dans son sanctuaire, n'est aussi belle que toi, mon aimée…* Puis ce fut un nouvel instant d'union béate, en pleine extase, comme s'ils s'étreignaient de tout leur corps, de tout leur esprit, de toute leur âme… Il se sentit obligé de rompre. Cassandra ne pourrait tolérer cette intensité longtemps, si elle travaillait comme surveillante. Lentement, à contrecœur, il abandonna le contact, le laissa disparaître, se dissoudre dans le néant, mais tout son esprit et tout son corps étaient encore si imprégnés d'elle qu'il sentait la chaleur de son baiser sur ses lèvres.

Egaré, épuisé ; Allart revint à lui, à la salle des matrices, froide et bleue, à son propre corps frissonnant et souffrant de crampes. Au bout d'un long moment, lentement, il se leva et sortit de la salle à pas de loup, sans déranger les opérateurs des relais. En redescendant par l'escalier de pierre en colimaçon, il ne savait plus s'il était heureux ou malheureux d'avoir pu entrer en contact avec Cassandra.

Cela a reforgé un lien qu'il aurait mieux valu rompre. Pendant cette longue communion il avait capté bien des choses qu'il n'avait pas vraiment comprises avec son esprit conscient, mais il sentait que Cassandra aussi, à sa façon, avait cherché à rompre le lien. Il ne lui en voulait pas. Ils étaient liés plus fortement que jamais, par les liens du désir et de la frustration.

Et l'amour ? *Et l'amour ?*

Qu'est l'amour, après tout ? Allart ne savait plus si cette pensée était la sienne ou s'il l'avait captée dans l'esprit troublé de sa jeune femme.

Rosaura l'attendait au pied de l'escalier. Si elle remarqua l'air égaré d'Allart, les traces de larmes autour de ses yeux, elle n'en dit rien ; il existait chez les télépathes une certaine discrétion, quand des émotions trop fortes ne pouvaient être dissimulées. Elle dit seulement, avec simplicité :

« Après un contact aussi lointain, tu dois être épuisé. Viens, mon cousin, viens te restaurer. »

Donal les rejoignit à table, ainsi que six ou sept opérateurs de la tour qui ne travaillaient ni ne dormaient. Ils étaient tous un peu excités, après le relâchement de la tension, par le rare plaisir d'une compagnie dans leur tour isolée. Le chagrin d'Allart et le renouveau de son désir pour Cassandra furent vite chassés par une vague de plaisanteries et de rires. Le repas lui parut singulier mais bon : un vin blanc doux de la montagne qu'il n'avait jamais goûté, des champignons cuits de dix manières différentes, un tubercule ou une racine tendre et blanche écrasée puis servie en petites croquettes frites dans une huile odorante, mais pas de viande. Rosaura lui dit qu'ils avaient décidé d'essayer un régime végétarien, pour voir si cela rendrait leur conscience plus sensible. Cela lui parut bizarre et un peu bête mais il avait vécu pendant des années à Nevarsin à un tel régime.

« Avant que vous partiez, il faut qu'on te transmette un message pour ton père adoptif, Donal, dit Ian-Mikhail. Scathfell a envoyé des ambassadeurs à Sain Scarp, à Storn, à Ardais et à Scaravel, et aussi aux Castamir. Je ne sais pas ce que cela veut dire mais en tant que suzerain de Scathfell, il devrait être averti. Scathfell n'a pas voulu confier la nouvelle aux relais, alors je crains que ce soit quelque conspiration secrète. Nous avons entendu des rumeurs d'une rupture entre ton père et le seigneur de Scathfell. Le seigneur d'Aldaran doit être averti. »

Donal parut inquiet.

« Je te remercie de sa part. Nous savions évidemment que de tels événements devaient se produire mais notre *léronis* est vieille, elle a été très occupée par l'éducation de ma sœur alors nous n'avons rien entendu de précis.

— Comment va ta sœur ? demanda Rosaura. Nous aurions aimé l'avoir ici avec nous pour la mettre à l'épreuve.

— Renata Leynier est venue de Hali pour s'occuper d'elle pendant son adolescence, répondit Donal et Rosaura sourit.

— Renata de Hali ! Je la connais bien par les relais. Ta sœur est dans de bonnes mains, Donal. »

Enfin il fut temps de se préparer à partir. Une des surveillantes leur apporta des paquets bien enveloppés de produits chimiques qui, mélangés à de l'eau ou d'autres liquides, se gonfleraient énormément, en formant une mousse blanche, capable de recouvrir une incroyable étendue de feu. D'autres seraient envoyés dès qu'un convoi par terre pourrait être organisé. Donal grimpa par le sentier abrupt derrière la tour pour examiner les cieux. Quand il redescendit, il avait la mine soucieuse.

« Il pourrait y avoir des orages avant le coucher du soleil, annonça-t-il. Nous n'avons pas de temps à perdre, mon cousin. »

Cette fois, Allart n'hésita pas à se jeter dans le vide et monta par un courant ascendant, en se servant du pouvoir de sa matrice pour aller de plus en plus haut. Cependant, il ne pouvait s'abandonner tout entier au plaisir du vol.

Le contact avec Cassandra, tout délicieux qu'il fut, le laissa troublé et comme vide. Il essaya de chasser toutes ces pensées, car le vol exigeait de la concentration sur sa matrice ; il ne pouvait se permettre le luxe de se laisser préoccuper par d'autres choses. Pourtant, il ne cessait de voir des visages que lui projetait son *laran :* un gros homme jovial ressemblant singulièrement à don Mikhail d'Aldaran, Cassandra pleurant seule dans sa chambre à Hali, puis se levant et s'armant de courage pour aller travailler aux relais ; Renata affrontant une Dorilys en colère… Il regagna, par la force de la volonté, les hauteurs, le vent sifflant autour du planeur, les courants aériens picotant douloureusement ses doigts tendus comme si chacun était un bout d'aile de faucon, ne se sentant ni homme ni oiseau, planant dans les airs. Il comprit qu'en ce moment, il partageait le fantasme de Donal.

« Il y a des orages devant nous, dit Donal. Je regrette de t'entraîner si loin de notre direction alors que tu n'as pas

l'habitude de voler, mais nous devons les contourner. Il est dangereux de voler si près d'un orage. Suis-moi, cousin. »

Il saisit un courant commode et se laissa dériver aidé par sa matrice en s'écartant de la ligne droite vers Aldaran.

Allart voyait l'orage devant eux, il sentait plutôt qu'il ne distinguait les décharges électriques bondissant d'un nuage à l'autre. Ils descendirent presque jusqu'au sol en longue spirale et Allart perçut l'exaspération de Donal.

Allons-nous devoir nous poser quelque part et attendre la fin de l'orage ? Je m'y risquerais bien, mais Allart n'a pas l'habitude de voler…

Je risquerai ce que tu risqueras, mon cousin Donal.

Alors suis-moi. C'est un peu comme de tenter d'éviter une pluie de flèches, mais je l'ai fait plus d'une fois… Il battit des ailes, plana dans un rapide courant ascendant puis il se jeta vivement entre deux nuages. *Vite ! La foudre vient juste de tomber et nous n'avons guère de temps avant qu'un autre coup se prépare !*

Allart éprouva un curieux picotement violent et ils se trouvèrent environnés d'éclairs. Il aurait volontiers reculé mais il se fia au *laran* de Donal pour les guider, Donal qui savait quand et précisément *où* la foudre frapperait. Malgré tout, Allart se sentait transpercé de frissons glacés. Ils volèrent sous une averse soudaine, et il se cramponna, trempé et gelé, aux montants de son planeur, ses vêtements mouillés lui collant à la peau. Il suivit Donal dans la longue plongée vertigineuse du courant descendant, avant d'être soulevé à la dernière minute par un autre qui les porta jusqu'à ce qu'ils planent en cercles au-dessus des tours d'Aldaran.

Donal annonça, une voix dans l'esprit d'Allart : *Nous ne pouvons pas descendre tout de suite ; nos planeurs et nos vêtements sont trop chargés d'électricité. Dès que nous mettrions le pied à terre, nous serions assommés. Nous devons décrire des cercles pendant un moment ; plane, étends tes mains pour en évacuer la charge…*

Allart obéit et se laissa dériver lentement, rêveusement, en sachant que Donal redevenait faucon, se projetait dans l'esprit et les pensées d'un grand oiseau. En tournant au-dessus du

château, Allart eut l'occasion de contempler Aldaran. Durant les derniers mois, c'était devenu pour lui un second foyer et à présent il voyait, un sombre pressentiment au cœur, une colonne de cavaliers montant vers les portes. En tournant la tête, Allart lança à Donal un cri d'alerte muet, alors que le chef de la colonne dégainait et brandissait une épée, un cri *presque* audible à ses oreilles alors qu'il planait au-dessus des tours, au-dessus de la haute cascade.

« Mais il n'y a là personne, mon cousin, cria Donal, inquiet. Qu'as-tu ? Qu'est-ce que tu as vu ? Vraiment, il n'y a personne ! »

Egaré, Allart cligna des yeux, un vertige soudain lui fit battre les ailes et il se pencha automatiquement pour rétablir son équilibre. La route d'Aldaran s'allongeait, déserte au crépuscule, sans cavaliers, sans hommes armés ni étendards. Son *laran* lui avait montré, et seulement son *laran*, la vision de ce qui pourrait, ou ne pourrait jamais, survenir. Tout avait disparu.

Donal oscilla et plongea d'un côté. Son agitation visible poussa Allart à le suivre aussitôt.

« Nous devons descendre, même si nous sommes assommés », cria-t-il puis il envoya une pensée alarmée à Allart : *Un autre orage arrive !*

Mais je ne vois pas de nuages.

Cet orage-là n'a pas besoin de nuages, transmit Donal angoissé. *C'est la colère de ma sœur, qui provoque la foudre. Les nuages viendront. Elle ne nous frapperait pas consciemment mais malgré tout, nous devons descendre aussi vite que possible.*

Il se laissa porter par un courant rapide, en déplaçant son poids sur le planeur de manière à s'accrocher verticalement, se servant de son corps comme un acrobate pour faire piquer le planeur. Allart, plus prudent et moins expérimenté, suivit en spirale plus lente ; il sentit tout de même la douloureuse secousse de la décharge électrique quand ses pieds touchèrent le sol derrière le château. Donal déboucla à la hâte son harnais, lança son planeur dans un enchevêtrement de sangles au serviteur accouru pour le lui prendre et marmonna :

« Qu'y a-t-il donc ? Qu'a-t-il bien pu arriver pour troubler ou effrayer Dorilys ? »

Lançant un mot d'excuse à Allart, il partit en courant.

18

RENATA aussi entendait gronder le tonnerre d'été sans trop y prêter attention, en suivant les couloirs du château vers les appartements de Dorilys, pour leur leçon quotidienne de l'après-midi.

Comme Dorilys était plus jeune que toutes les novices des tours – et aussi parce que Dorilys n'avait pas comme elles recherché cette formation de son plein gré, en faisant serment de supporter sans se plaindre tous les inconvénients et les désagréments de ce travail – Renata avait essayé de rendre l'enseignement aussi facile et divertissant que possible, en inventant des jeux et des amusements qui développeraient son *laran* sans exercices ennuyeux risquant de la fatiguer. Dorilys était encore trop petite pour être réellement sondée pour la télépathie, qui se développait rarement avant un stade plus avancé de la puberté ; mais d'autres formes de *laran* se manifestaient plus tôt ; Renata estimait que l'enfant avait un don de clairvoyance considérable et peut-être même des pouvoirs télékinétiques, en plus de sa redoutable faculté de provoquer et de contrôler la foudre. Elle l'instruisait donc au moyen de jeux simples, en cachant des friandises et des jouets qu'elle devait trouver avec son *laran*, en lui bandant les yeux pour la laisser trouver son chemin sur un parcours d'obstacles de meubles et d'objets divers ou dans des parties mal connues du château ; elle lui faisait ramasser, les yeux bandés, ses propres affaires disséminées parmi d'autres, par le « toucher » de son propre magnétisme qui les avait imprégnées. C'était une élève vive et elle aimait tant ces leçons que, deux ou trois fois, Margali avait pu faire obéir la jeune rebelle en menaçant de l'en

priver, comme elle le faisait pour les leçons de musique à moins que Dorilys n'ait achevé convenablement les autres tâches qu'elle n'aimait pas.

Autant que Renata pouvait en juger, Dorilys était totalement dépourvue des deux talents qui auraient pu faire d'elle une opératrice de tour : la télépathie, définie comme la faculté de lire ou de capter les pensées, et l'empathie, ou la faculté de sentir avec son esprit et son corps les émotions et les sensations physiques des autres. Mais l'une ou l'autre pouvaient se développer à l'adolescence – cela arrivait souvent – et si, à ce moment, elle savait un peu contrôler ses propres courants et flux d'énergie, la maladie du seuil redoutée serait moins dangereuse.

Si seulement elles pouvaient se développer plus tôt… ou plus tard ! C'était la plaie de toutes les familles à *laran*, que ces facultés troublantes apparussent au moment même où l'enfant souffrait des troubles physiques et émotionnels de la puberté. Pour beaucoup de ces enfants doués, la brusque apparition des pouvoirs psi, de la sexualité, des transformations hormonale et caractérielle de cette phase représentait une surcharge pour le corps et le cerveau. Elle provoquait d'énormes bouleversements ; parfois des crises de convulsions et même la mort s'ensuivait. Renata avait perdu un frère de la maladie du seuil ; aucune famille à *laran* n'en sortait indemne.

Dorilys tenait de son père, le sang Aldaran, et non celui relativement stable des Delleray, parents des Hastur. Ce que Renata savait des Aldaran et des Rockraven ne lui donnait pas très bon espoir, mais plus Dorilys en saurait sur les courants énergétiques de son corps, les influx nerveux et les courants d'énergon, plus elle aurait de chances de survivre sans trop de difficulté aux bouleversements.

En approchant de la chambre de Dorilys, elle sentit de l'irritation, de l'exaspération (Renata considérait la vieille *léronis* comme une sainte, pour supporter comme elle le faisait, cette petite fille trop gâtée et difficile) et l'arrogance de Dorilys quand elle était contrariée. L'enfant montrait rarement ce mauvais côté à Renata, car elle admirait la jeune *léronis* et tenait à rester dans ses bonnes grâces. Mais elle n'avait jamais

été fermement disciplinée et avait du mal à obéir quand ses émotions lui dictaient le contraire. Les choses n'étaient pas facilitées par le fait que Margali, depuis la mort de Darren de Scathfell, avait peur de l'enfant et ne pouvait le cacher.

Moi aussi, j'ai peur d'elle, pensa Renata, *mais elle ne le sait pas et si jamais je le lui laisse savoir, je ne pourrai plus rien lui enseigner !*

De l'autre côté de la porte, elle entendit la voix de Dorilys grommelant avec colère. Elle tendit l'oreille pour écouter la réponse ferme de Margali :

« Non, ma petite fille. Tes points sont une honte. Il n'y aura pas de leçon de musique, ni aucune leçon avec la dame Renata, tant que tu n'auras pas défait ces points maladroits pour les refaire proprement… Voyons, tu n'es pas si maladroite, tu ne fais simplement aucun effort. Tu peux très bien coudre quand tu le veux, mais aujourd'hui tu as décidé que tu n'avais pas envie de coudre alors tu fais exprès de bâcler ton ouvrage. Tu vas me défaire tous ces points… Non, prends l'instrument qu'il faut ! N'essaye pas de les défaire avec les doigts, tu déchirerais le tissu ! Dorilys, mais qu'est-ce que tu as aujourd'hui ?

— Je n'aime pas coudre, répliqua Dorilys. Quand je serai dame d'Aldaran, j'aurai une dizaine de couturières et je n'ai aucun besoin d'apprendre. La dame Renata ne me privera pas de ma leçon simplement parce que tu le dis, toi ! »

Le ton insolent et méchant décida Renata. La couture n'était pas importante mais l'application pour effectuer un travail soigné et consciencieux, pour lequel on n'avait ni goût ni talent, était un précieux enseignement. Renata, surveillante empathique entraînée, sentit en ouvrant la porte la douleur profonde et lancinante de Margali, la crispation de ses traits fatigués. Dorilys jouait encore un mauvais tour en donnant la migraine à Margali quand la vieille femme lui refusait ce qu'elle voulait. Dorilys était penchée sur l'ouvrage détesté, l'air doux et docile, mais Renata put voir en entrant ce qui échappait à Margali, le petit sourire satisfait et triomphant de la petite fille. Dorilys jeta sa couture par terre et se leva pour se précipiter vers elle.

« C'est l'heure de ma leçon, ma cousine ?

— Ramasse ta couture et range-la proprement dans un tiroir, ordonna froidement Renata. Ou mieux encore, assieds-toi et finis-la comme tu le dois.

— Je n'ai pas besoin d'apprendre à coudre, déclara Dorilys en faisant la moue. Mon père veut que j'apprenne ce que tu peux m'enseigner, toi !

— Ce que je peux le mieux t'enseigner, c'est à faire ce que tu dois, quand tu le dois, aussi bien que tu le peux, que cela te plaise ou non. Je me moque que tu couses convenablement ou que tes points soient aussi sinueux que la démarche d'un *chervine* ivre sur des pommes tombées (à quoi Dorilys pouffa triomphalement) mais tu ne te serviras pas de tes leçons avec moi pour te venger de ta mère nourricière ou pour échapper à ce qu'elle veut que tu fasses. »

Elle jeta un coup d'œil à Margali, pâle de douleur, et jugea le moment venu de mettre les choses au point.

« Elle vous donne encore des migraines ?

— Elle est petite, elle ne sait pas…

— Eh bien ! elle apprendra, déclara Renata d'une voix glaciale. Quoi que tu fasses, Dorilys, tu vas soulager immédiatement ta mère nourricière, et tu vas te mettre à genoux et lui demander pardon. Alors, *peut-être*, continuerai-je à te donner des leçons.

— Lui demander pardon, à elle ? s'écria Dorilys stupéfaite. Ah non ! »

On disait que Dorilys ressemblait à sa mère mais quelque chose, dans le mouvement du petit menton, rappela à Renata le seigneur d'Aldaran. *Elle a tout l'orgueil de son père,* se dit-elle, *mais elle n'a pas encore appris à le dissimuler sous le masque de la courtoisie, du compromis et du charme. Elle est encore jeune et nous pouvons voir cette opiniâtreté dans toute sa laideur. Déjà, peu lui importe qui elle blesse du moment qu'elle obtient ce qu'elle veut. Et, pour elle, Margali ne vaut pas mieux qu'une servante. Moi non plus ; elle ne m'obéit que parce que cela lui plaît.*

« J'attends, Dorilys. Demande immédiatement pardon à Margali et promets de ne jamais recommencer !

— Je le ferai si elle promet de ne plus me commander, bougonna Dorilys, l'air boudeur. »

Renata pinça les lèvres. Ainsi, c'était bien la minute de vérité. *Si je cède, si je lui permets de poser ses conditions, elle ne m'obéira jamais plus. Et mon enseignement peut lui sauver la vie. Je ne veux pas détenir un pouvoir sur elle mais si je dois l'instruire, il lui faut apprendre l'obéissance, apprendre à se fier à mon jugement jusqu'à ce qu'elle puisse se fier au sien et le contrôler.*

« Je ne t'ai pas demandé à quelles conditions tu allais demander pardon. Je t'ai simplement dit de le faire. J'attends.

— Renata…

— Non, Margali. Ne vous mêlez pas de cela. Vous savez aussi bien que moi quelle est la première chose qu'elle doit apprendre », dit calmement Renata. Puis, s'adressant à Dorilys, elle se servit de la voix de commandement qui claqua comme un fouet : « Agenouille-toi immédiatement et demande pardon à ta mère nourricière ! »

Dorilys tomba machinalement à genoux mais elle se releva aussitôt et glapit :

« Je t'ai dit de ne jamais te servir de la voix de commandement avec moi ! Je ne le permettrai pas, et mon père non plus ! Il ne voudrait pas que je m'humilie en lui demandant pardon, à elle ! »

Dorilys, pensa Renata, *aurait dû être consciencieusement fessée avant d'être assez grande, ou assez forte, pour se faire une idée aussi exagérée de son importance. Mais tout le monde a eu peur d'elle et n'a jamais voulu la contrarier. Je ne leur en veux pas. Moi aussi j'ai peur d'elle.*

Elle savait qu'elle affrontait une enfant furieuse dont la colère avait déjà tué. *Mais j'ai encore la haute main. C'est une enfant et elle sait qu'elle a tort, et que je suis une technicienne et une surveillante de tour entraînée. Je dois lui apprendre, tout de suite, que je suis plus forte qu'elle. Parce qu'un jour viendra, quand elle sera adulte, où personne ne sera assez fort pour la maîtriser ; et avant que ce jour vienne, elle doit être capable de se contrôler.*

Sa voix claqua de nouveau :

« Dorilys, ton père m'a chargée de t'éduquer en tout. Il m'a dit que si tu désobéissais, j'avais la permission de te battre. Tu es une grande fille et je n'aimerais pas t'humilier ainsi, mais je t'assure que si tu ne m'obéis pas immédiatement, si tu ne demandes pas pardon à ta mère nourricière, c'est exactement ce que je ferai, comme si tu étais un bébé trop petit pour écouter la voix de la raison. Fais ce que je te dis, tout de suite !

— Non ! cria Dorilys. Et tu ne peux pas me forcer ! »

Comme pour faire écho à ces mots, un coup de tonnerre retentit au-dehors. Dorilys était trop en colère pour l'entendre mais elle le sentit et eut un mouvement de recul.

Bien, pensa Renata. *Elle a encore un peu peur de son propre pouvoir. Elle ne veut pas tuer de nouveau…*

Elle sentit alors à son front une douleur violente, comme un bandeau qui se resserrait… Elle se demanda si elle provenait de Margali, par le biais de son pouvoir empathique. Non, un rapide regard à l'enfant furieuse lui montra que Dorilys était tendue, les sourcils froncés, toute concentrée sur sa rage grinçante. Dorilys lui faisait ce qu'elle avait fait à Margali.

La petite diablesse ! songea Renata, partagée entre la colère et une certaine admiration pour le pouvoir et la détermination de l'enfant. *Si seulement tant de force et de défi pouvaient être canalisés vers quelque but utile, quelle femme elle serait !* Se concentrant sur sa matrice – ce qu'elle n'avait encore jamais fait en présence de Dorilys sauf pour la sonder – Renata se mit à riposter, à renvoyer l'énergie vers Dorilys. Lentement, sa douleur se calma et elle vit le visage de la petite fille pâlir et se crisper. Elle se força à lui parler calmement :

« Tu vois ? Tu ne peux pas me traiter ainsi, Dorilys. Je suis plus forte que toi. Je ne veux pas te faire de mal, tu le sais bien. Maintenant obéis-moi et puis nous aurons notre leçon. »

Elle sentit Dorilys frapper avec rage. Rassemblant toutes ses forces, elle saisit et retint l'enfant comme si elle la tenait physiquement dans ses bras, contraignant le corps et l'esprit, la voix et le *laran*. Dorilys essaya de crier « Lâche-moi ! » et découvrit, avec terreur, que sa voix ne lui obéissait plus, qu'elle ne pouvait faire le moindre mouvement… Renata, sensible,

empathique, sentit cette terreur dans son propre corps et fut prise de pitié.

Mais elle doit savoir que je suis assez forte pour la protéger de ses propres impulsions, qu'elle ne peut pas m'abattre sans réfléchir, comme elle l'a fait pour Darren. Elle doit savoir qu'elle est en sécurité avec moi, que je ne la laisserai pas se faire du mal, à elle ni à personne.

Maintenant, Dorilys avait réellement peur. Pendant un moment, en observant les yeux exorbités, les minuscules crispations de ses muscles paralysés, Renata éprouva une telle compassion qu'elle ne put le supporter. *Je ne veux pas lui faire de mal, ni la briser, simplement lui apprendre…, la protéger de son terrible pouvoir ! Un jour elle le saura, mais en ce moment, elle est si terrifiée, pauvre petit amour…*

Elle vit frémir les petits muscles de la gorge de Dorilys, qui faisait des efforts pour parler, et elle relâcha son emprise sur la voix de l'enfant, voyant des larmes lui monter aux yeux.

« Lâche-moi, lâche-moi ! »

Margali tourna vers Renata des yeux suppliants ; elle aussi souffrait de voir sa petite fille bien-aimée si impuissante.

« Relâchez-la, dame Renata, chuchota la vieille *léronis*. Elle sera sage. N'est-ce pas, mon bébé ?

— Tu vois, Dorilys, dit gentiment Renata, je suis plus forte que toi. Je ne te permettrai de faire de mal à personne, pas même à toi. Je sais que tu ne veux pas réellement faire de mal ni tuer quelqu'un dans un moment de colère tout simplement parce que tu ne peux pas faire tout ce que tu veux. »

Dorilys se mit à sangloter, toujours raide, tenue immobile dans l'étreinte du *laran* de Renata.

« Lâche-moi, ma cousine, je t'en supplie. Je serai sage. Je le promets. Je regrette. Je te demande pardon.

— Ce n'est pas à moi que tu dois faire des excuses mais à ta mère nourricière », lui rappela Renata en relâchant son emprise.

La petite fille tomba à genoux et parvint à bredouiller :

« Je te demande pardon, Margali. Je ne voulais pas te faire de mal ; j'étais en colère, c'est tout. »

Puis elle s'affaissa et se remit à sangloter de plus belle.

De ses vieux doigts maigres et noueux, Margali lui caressa la joue.

« Je le sais, mon petit cœur. Tu ne ferais jamais de mal à personne. Mais tu ne réfléchis pas. »

Dorilys se tourna vers Renata, les yeux dilatés d'horreur.

« J'aurais pu…, j'aurais pu te faire ce que j'ai fait à Darren… et je t'aime, ma cousine, je t'aime ! »

Elle se jeta au cou de Renata et la jeune femme, encore tremblante, serra contre son cœur la petite fille frémissante.

« Ne pleure plus, ma chérie. Je ne te laisserai faire de mal à personne, je te le promets. Je ne te laisserai jamais faire de mal à personne, murmura-t-elle et, prenant son mouchoir, elle essuya les yeux de Dorilys. Maintenant tu vas sagement ranger ta couture et nous aurons notre leçon. »

Elle sait, maintenant, de quoi elle est capable et elle commence à être assez sage pour en avoir peur. Si je pouvais seulement réussir à la contrôler jusqu'à ce qu'elle le soit assez pour se contrôler elle-même !

Au-dehors, le tonnerre n'était plus qu'un sourd grondement lointain qui s'éloigna et se tut.

Quelques heures plus tard, Renata affrontait Allart, encore toute tremblante de crainte et de tension contenue.

« J'ai été plus forte qu'elle… mais pas assez, murmura-t-elle. J'ai eu si peur, mon cousin !

— Raconte-moi. Qu'allons-nous faire d'elle ? » demanda-t-il sombrement.

Ils étaient dans le salon du petit appartement luxueux que le seigneur d'Aldaran avait mis à la disposition de Renata.

« Cela m'a fait horreur de l'effrayer à ce point, Allart ! Il devrait y avoir un meilleur moyen que la peur, pour l'instruire !

— Je ne vois pas quel choix tu avais. Elle doit apprendre à craindre ses impulsions. Il n'existe pas qu'une seule forme de peur. »

La conversation rappelait à Allart beaucoup de vieilles angoisses, ranimées par le contact avec Cassandra, par le long vol avec Donal, par la visite à la tour de la Tramontane.

« Ma propre bataille a été livrée contre la peur, la peur qui me paralysait et m'empêchait d'agir. Je ne vois rien de bon dans

ce genre de peur. Avant de l'avoir maîtrisée, je ne pouvais rien. Mais il me semble qu'elle ignore trop la prudence et la peur devra lui servir jusqu'à ce qu'elle apprenne la raison et la prudence. »

Renata lui répéta ce à quoi elle avait pensé pendant leur conflit :

« Si seulement il y avait un moyen de canaliser toute cette force, quelle femme ce serait !

— Après tout, c'est pour cela que tu es ici, ne te décourage pas, Renata. Elle est très jeune et tu as le temps.

— Mais pas assez de temps ! J'ai peur que sa puberté n'arrive avant la fin de l'hiver, et je ne sais pas si ce temps-là suffira pour lui enseigner tout ce qu'elle doit savoir, avant que cette terrible tension lui soit imposée.

— Tu ne peux faire que de ton mieux », dit Allart.

Il se demandait si ses visions – un visage d'enfant environné d'éclairs, Renata pleurant dans une salle voûtée, le corps alourdi par la grossesse – étaient uniquement des images de peur ou le reflet de la vérité. Comment pourrait-il faire la distinction entre ce qui se passerait, ce qui devait arriver et ce qui pourrait ne jamais arriver ?

Le temps est mon ennemi… Pour tout le monde il avance à sens unique, mais pour moi il s'attarde et rebrousse chemin et s'aventure dans un pays où « jamais » est aussi réel que « maintenant »…

Il se força à bannir l'apitoiement et la préoccupation et regarda au fond des yeux troublés de Renata. Elle lui paraissait si jeune, guère plus qu'une enfant, pour porter le fardeau d'une telle responsabilité ! Cherchant un moyen d'apaiser ses craintes, il lui dit :

« J'ai parlé à Hali par les relais ; je t'apporte les amitiés d'Arielle.

— Chère Arielle ! Elle me manque aussi. Quelles sont les nouvelles de Hali, mon cousin ?

— Mon frère a un fils, né de sa femme et donc légitime. Et notre roi est gravement malade, le prince Félix a réuni le Conseil. Je n'en sais guère plus. Hali a été attaqué par des incendiaires. »

Renata frémit.

« Y a-t-il eu des blessés ?

— Non, je ne crois pas. Cassandra me l'aurait sûrement dit. Ils sont tous surmenés, ils travaillent nuit et jour », dit Allart, puis il exprima ce qui le troublait depuis qu'il s'était entretenu avec sa femme : « Cela me pèse sur la conscience d'être ici en sécurité alors qu'elle doit affronter de tels périls ! Je devrais veiller sur elle et la protéger, et je ne le peux pas.

— Tu affrontes tes propres dangers, répondit gravement Renata. Ne lui refuse pas la force d'affronter les siens. Ainsi, elle est surveillante, maintenant ? Je savais qu'elle en était capable, si elle pouvait endurer la formation.

— Malgré tout, c'est une femme, et je suis mieux fait pour supporter le danger et les difficultés.

— De quoi t'inquiètes-tu, mon cousin ? Crains-tu que si elle ne dépendait plus de toi, elle ne se tournerait pas vers toi avec amour ? »

N'est-ce que cela ? Suis-je vraiment aussi égoïste, de la vouloir faible et enfantine afin qu'elle se tourne vers moi pour chercher de la force et une protection ? Il avait capté beaucoup de choses dans l'esprit de Cassandra pendant un long contact intense, qu'elle ne lui avait pas dites consciemment et qu'il commençait seulement à comprendre. L'enfant timide, menée par ses impulsions, dépendant entièrement de son amour et de ses soins, était devenue une surveillante de tour entraînée, une femme forte, une *léronis* expérimentée. Elle l'aimait toujours, profondément, passionnément – leur communion ne laissait aucun doute à ce sujet – mais il n'était plus l'unique objet de son univers. L'amour avait pris sa place parmi les nombreuses forces qui la motivaient à présent, et n'était plus sa seule émotion.

Il le comprenait avec douleur, et souffrait plus encore de constater à quel point cette idée le rendait malheureux.

Aurais-je réellement voulu la garder ainsi, timide, virginale, effarouchée, appartenant à moi seul, ne voyant le monde que par mes yeux, ne sachant que ce que je voulais qu'elle sût, n'étant que ce que je désirais d'une femme ? La coutume, les traditions de sa caste et l'orgueil de sa famille lui

criaient : *Oui, oui !* Mais le monde le plus vaste qu'il commençait à voir lui soufflait d'en avoir honte.

Allart sourit tristement, en se disant que ce n'était pas la première fois que Renata intercédait en faveur de Cassandra. Il y avait maintenant pour elle d'autres routes que la voie solitaire qu'il avait vue à la fin de leur amour, sa mort inévitable en lui donnant un enfant. Comment pourrait-il avoir du ressentiment contre ce qui délivrait son esprit de cette constante terreur ?

« Excuse-moi, Renata. Tu viens à moi pour chercher un réconfort et, comme d'habitude, c'est toi qui finis par me réconforter et me rassurer. Pour en revenir à Dorilys, je regrette de ne pas en savoir plus long sur son *laran,* afin de pouvoir te conseiller, mais je suis d'accord avec toi, ce sera une catastrophe si nous ne pouvons pas l'instruire à temps. J'ai vu Donal en action aujourd'hui, et c'était très impressionnant, encore plus que lorsqu'il a su quelle direction l'incendie allait prendre. Maintenant que la saison des feux commence… nous pourrions peut-être emmener Dorilys à la station d'incendie, tout là-haut sur les sommets, et laisser Donal lui apprendre un peu à se servir de ce don. Il en sait plus que toi et moi.

— Oui, je crois que c'est ce que je devrais faire, reconnut Renata. Donal, lui aussi, a survécu au seuil, et cela la rassurera. Je suis heureuse qu'elle ne lise pas mes pensées ; je ne voudrais pas qu'elle soit terrifiée par ce qui pourrait lui arriver en même temps que sa féminité, mais elle doit être préparée à l'affronter aussi… Elle veut, plus que tout, apprendre à voler comme le font les garçons du château qui sont bien plus jeunes qu'elle. Margali dit que ce n'est pas convenable pour une fille mais comme son *laran* a un rapport avec les éléments, elle devrait apprendre à les affronter de près. Moi aussi, avoua-t-elle en riant, j'aimerais apprendre. Vas-tu devenir tout raide et monacal et me dire que ce n'est pas plus convenable pour une femme que pour une petite fille ? »

Allart rit aussi, en faisant le geste d'un escrimeur qui vient d'être touché.

« Mes années à Nevarsin sont donc encore si visibles, ma cousine ?

— Dorilys sera heureuse quand je le lui dirai », dit Renata en riant encore et Allart s'aperçut soudain de sa grande jeunesse.

Elle avait la dignité et les manières posées d'une surveillante, elle s'était imposé la sévérité et la discipline pour instruire Dorilys, mais elle n'était au fond qu'une enfant qui devrait être aussi joyeuse et insouciante que Dorilys.

« Eh bien ! Donal vous apprendra à voler toutes les deux, dit-il. Je lui parlerai, pendant que tu enseigneras à la petite comment maîtriser une matrice et s'en servir pour léviter.

— Je la crois assez grande pour l'utiliser. Maintenant elle va apprendre vite et ne pas perdre ses énergies à me mettre à l'épreuve.

— Ce sera plus facile, pour aller à la station d'incendie, puisque la route est difficile. Beaucoup d'hommes qui travaillent là-bas, pour guetter les feux, trouvent plus simple de se rendre sur les sommets en volant. »

Allart jeta un coup d'œil à la nuit, au-delà des fenêtres, et ajouta avec une certaine raideur :

« Je dois partir, cousine. Il est très tard. »

Il se leva et le bout de leurs doigts s'effleura à la manière des télépathes, un geste plus intime que la poignée de main. Ils étaient encore légèrement en relation et quand il baissa les yeux sur le visage levé de Renata, il le vit illuminé, brûlant de passion. Il pensa de nouveau à elle comme il se l'était défendu ; le contact étroit avec Cassandra, les barrières abattues, avait brisé le masque d'austérité monacale, d'indifférence aux femmes, qu'il avait si fermement maintenu en place. Durant ce frôlement momentané, elle se divisa en une dizaine de femmes, son *laran* lui montra le possible et le probable, le connu et l'impossible ; et presque à son insu, avant d'avoir pleinement conscience de ce qu'il faisait, il la prit dans ses bras et l'attira contre lui, la serra en haletant.

« Renata… Renata… »

Elle croisa son regard et sourit, troublée. Ils étaient en si étroite connexion qu'il était impossible à Allart de dissimuler son désir, et à elle son consentement, sans qu'elle n'en éprouve pour autant de la honte.

« Mon cousin, murmura-t-elle, que veux-tu ? Si je t'ai excité sans le vouloir, je suis navrée. Je ne voulais pas le faire sciemment, simplement pour démontrer mon pouvoir sur toi. Ou est-ce simplement que tu te sens très seul et as besoin de n'importe qui pour t'apporter un réconfort et de la compassion ? »

Il s'écarta d'elle, égaré, mais frappé par le calme de Renata, son manque total de gêne ou de confusion. Il regrettait de n'être pas lui-même aussi calme.

« Excuse-moi, Renata. Je te demande pardon.

— Pour quoi ? demanda-t-elle en souriant, les yeux pétillants. Est-ce une offense de me trouver désirable ? Dans ce cas, je souhaite être souvent offensée de la sorte ! Ce n'est pas si grave, mon cousin. Je voulais simplement savoir jusqu'à quel point tu y pensais sérieusement, c'est tout.

— Je ne sais pas », marmonna-t-il, au désespoir.

La confusion, la loyauté envers Cassandra, le souvenir de honte et de dégoût pour n'avoir pu résister à la tentation de la *riyachiya* que son père lui avait jetée dans les bras, le submergèrent. Etait-ce *cela* qui l'avait poussé à embrasser Renata ? En s'apercevant qu'elle avait réellement partagé son désir et son émotion, il sentit son trouble redoubler.

Une femme qu'il pouvait aimer sans crainte, une femme qui ne dépendait pas entièrement de lui… Puis vint une pensée qui lui fit honte : *Ou bien fais-je cela parce que Cassandra n'est plus entièrement à moi ?*

Renata lui demanda en riant :

« Pourquoi te refuses-tu une liberté que tu lui as accordée ?

— Je ne veux pas, bégaya-t-il, me servir de toi pour mes propres désirs, comme si tu n'étais qu'une *riyachiyas*.

— Ah non ! Allart, souffla-t-elle en se collant contre lui. Moi aussi je suis seule et j'ai besoin de réconfort, mon cousin. Mais moi, j'ai appris que ce n'est pas honteux de l'avouer et tu n'en es pas là, c'est tout… »

Ce qu'il vit dans le visage de Renata le choqua par sa franchise. Il la serra contre lui, en comprenant soudain qu'en dépit de toute sa force, de son habileté et de sa sagesse

invulnérables, elle était une toute jeune fille, effrayée, affrontant comme lui des problèmes qu'elle était incapable de résoudre.

Qu'ont fait les femmes et les hommes des Domaines les uns aux autres, pour que tout ce qui se passe entre nous doive être obscurci par la peur et le remords de ce qui a été ou pourrait être ? Il est bien rare qu'il puisse y avoir simplement de la bonté ou de l'amitié entre nous, comme maintenant.

Tenant Renata dans ses bras, il se pencha pour l'embrasser très tendrement et murmura dans un souffle :

« Allons nous réconforter mutuellement, ma cousine. »

Et il la conduisit dans la chambre.

19

DORILYS était follement surexcitée, elle babillait comme une enfant de moitié plus jeune mais elle fut un peu déconcertée quand Margali l'habilla d'un costume emprunté à l'un des jeunes pages. Margali aussi parut sceptique.

« Etait-ce nécessaire, dame Renata ? Elle est déjà assez diable, sans qu'elle galope habillée en garçon ! »

Elle considéra d'un air désapprobateur Renata, qui s'était fait prêter une culotte par le fils de quinze ans du majordome.

« Elle doit apprendre à travailler avec son *laran* et, pour cela, il lui faut affronter les éléments là où ils sont, pas là où nous voudrions qu'ils fussent. Elle a travaillé très dur pour maîtriser la matrice, alors je lui ai promis que lorsqu'elle saurait, elle volerait avec Donal.

— Mais est-ce vraiment nécessaire de lui faire porter ce pantalon malséant ? Cela me semble bien impudique.

— Pour voler ? répliqua Renata en riant. Serait-elle décente, pensez-vous, si sa robe s'emplissait d'air comme une grande voile et remontait autour de sa tête ? Ce pantalon malséant me semble au contraire le vêtement le plus décent pour le vol !

— Je n'avais pas songé à cela, avoua la vieille *léronis* en riant aussi. Quand j'étais jeune, moi aussi, je rêvais de voler. J'aimerais bien vous accompagner !

— Eh bien ! venez, invita Renata. Vous êtes certainement assez adroite pour contrôler un planeur.

— Non, je suis trop vieille. Il y a un temps pour apprendre et quand ce temps est passé, il est trop tard. Il est trop tard pour moi. Mais allez, Renata. Profitez-en bien. Et toi aussi, ma chérie, dit Margali en embrassant Dorilys. Ta tunique est bien

fermée ? Tu as une écharpe chaude ? Il fera froid sur les hauteurs. »

Malgré ses paroles énergiques, Renata se sentait mal à l'aise. Jamais, depuis l'âge de cinq ans, elle n'avait montré en public la forme de ses jambes. Quand elle rejoignit Allart et Donal dans la cour, eux aussi parurent confus et ne la regardèrent pas.

J'espérais qu'Allart aurait plus de bon sens ! pensa-t-elle. *J'ai partagé son lit et pourtant il regarde tout sauf moi, comme si c'était une grande surprise pour lui de voir que j'ai des jambes comme tout le monde ! Que les coutumes sont ridicules !*

Mais Dorilys était tout à fait à l'aise et se pavanait dans sa culotte, exigeant d'être remarquée et admirée.

« Tu vois, Donal ? Maintenant, je vais pouvoir voler comme les garçons !

— Est-ce que Renata t'as appris à t'entraîner avec la matrice, à élever et abaisser d'autres objets avant que tu essayes sur toi-même ?

— Oui, et j'y arrive très bien. Tu n'as pas dit que j'étais très bonne, Renata ?

— Si, je crois qu'elle sait y faire et qu'un peu de pratique la rendra excellente. »

Pendant que Donal montrait à sa sœur le mécanisme des planeurs, Allart aida Renata à boucler ses courroies. Ils se tenaient côte à côte, observant Dorilys et son frère. La nuit passée ensemble avait cimenté et renforcé leur amitié ; elle n'en avait pas vraiment transformé la nature. Renata sourit à Allart pour le remercier de son aide, en s'apercevant avec plaisir qu'il était pour elle, ce qu'il avait toujours été, un ami, pas un amant.

Je ne sais pas ce qu'est l'amour. Je crois que je n'ai pas tellement envie de le savoir…

Elle aimait bien Allart. Elle avait aimé lui donner du plaisir. Mais tous deux avaient été satisfaits d'en rester là, un simple sentiment de solitude partagé, et de ne pas en faire ce que ce n'était pas. Leurs désirs étaient fondamentalement bien trop différents, pour cela.

Donal expliquait maintenant à Dorilys comment lire avec soin les courants aériens, comment employer sa matrice pour les amplifier et les rendre plus perceptibles à ses sens. Renata

écouta avec attention ; si les garçons des Hellers maîtrisaient ces trucs avant d'avoir dix ans, une travailleuse entraînée des matrices devait bien en être capable !

Donal les fit s'exercer un moment sur le plateau venté derrière le château, bondissant avec le vent pour se laisser emporter par les courants et planer en cercles, monter et descendre. Finalement, il se déclara satisfait et désigna un pic très haut au-dessus d'eux, d'où la station d'incendie dominait toute la vallée au-delà de Caer Donn.

« Crois-tu pouvoir voler aussi loin, petite sœur ?

— Oh oui ! J'adore ! J'aimerais voler éternellement ! »

Dorilys était toute rose, haletante, de petites mèches cuivrées s'échappant de sa longue natte, les joues fouettées par le vent.

« Bon, alors viens. Mais reste près de moi. N'aie pas peur, tu ne peux pas tomber tant que tu garderas bien conscience des courants aériens. Maintenant soulève tes ailes, comme cela… »

Il la regarda courir et s'envoler sur un long courant ascendant, monter et monter dans le ciel. Renata la suivit, sentit le courant la saisir et l'enlever très haut, vit Allart s'élever derrière elle. Dorilys trouva un courant descendant et décrivit un cercle en planant comme un faucon, mais Donal lui fit signe de continuer vers le pic.

Ils volèrent de plus en plus haut, s'élevèrent à travers un nuage blanc humide, émergèrent au-dessus, puis ils planèrent et tournèrent en descendant jusqu'à ce qu'ils se posent sur le sommet. Le poste de guet était une très ancienne construction en bois et en pierre sèche. Le guetteur, un homme d'un certain âge, grand et maigre, aux yeux gris pâle perpétuellement plissés de ceux qui passent leur temps à contempler d'insondables distances, vint les accueillir, surpris et heureux.

« Maître Donal ! Don Mikhail vous envoie me porter un message ?

— Non, Kyril ; nous désirons simplement montrer à ma sœur comment une station d'incendie est agencée. Voici le seigneur Allart Hastur et la dame Renata Leynier, *léronis* de Hali.

— Soyez les bienvenus », dit l'homme poliment, sans obséquiosité indue ; étant un professionnel adroit, il ne devait

de déférence à personne. « Etiez-vous déjà montée au sommet, petite demoiselle ?

— Non. Mon père pensait que c'était trop loin pour moi, par les chemins ; et puis il disait que vous étiez trop occupé ici pendant la saison deux feux pour recevoir des hôtes.

— Ma foi, il avait raison, mais je serai heureux de vous montrer ce que je peux, puisque j'ai le temps. Entrez donc, ma chère enfant. »

À l'intérieur, il y avait des cartes en relief de toute la vallée, une réplique en miniature de l'immense panorama en demi-cercle vu des fenêtres du bâtiment sur chaque côté. Kyril montra à Dorilys le plafond de nuages au-dessus de certaines parties de la vallée, des zones marquées sur sa carte que le feu avait ravagées les saisons dernières, les points sensibles des résineux qui devaient être particulièrement surveillés pour guetter des étincelles.

— Quelle est cette lumière qui clignote, maître Kyril ?

— Ah ! vous avez bonne vue, petite fille. C'est un signal pour moi, auquel je dois répondre. »

Il prit un instrument à miroir avec un petit couvercle mécanique pouvant être rapidement ouvert et fermé, s'approcha d'une fenêtre ouverte et se mit à transmettre un signal convenu vers la vallée. Au bout d'un moment, le clignotement reprit au sol. Dorilys allait poser une question mais il lui fit signe d'attendre, se pencha sur la carte, traça une marque à la craie et se retourna vers elle.

« Je vais vous expliquer, maintenant. Cet homme m'a signalé qu'il préparait un feu de camp pour le repas, pendant que les bergers comptent son troupeau. C'est une précaution, pour que je ne le prenne pas pour un début d'incendie et que je ne rassemble pas des hommes pour le combattre. Ensuite, si la fumée s'attarde trop pour un simple feu de camp, je saurai qu'il a échappé à tout contrôle et j'enverrai quelqu'un aider avant qu'il se propage trop loin. Voyez-vous, dit-il en embrassant d'un geste tout ce qui entourait la tour de guet, je dois savoir à chaque instant s'il y a la moindre fumée, dans toute cette région, et ce qui la cause.

— Vous avez reçu les produits chimiques de la Tramontane ? demanda Donal.

— Le premier envoi m'est arrivé juste à temps pour parer à une sérieuse alerte, là dans ce ravin, répondit Kyril en l'indiquant sur la carte. Hier, un colis a été apporté et le reste est entreposé au pied de la montagne. C'est une année sèche et il y a du danger, mais nous n'avons eu qu'un seul incendie grave, là-bas à l'aiguille du Mort.

— Pourquoi est-ce qu'on l'appelle l'aiguille du Mort ? demanda Dorilys.

— Ma foi, je ne sais pas, ma petite demoiselle ; elle s'appelait ainsi du temps de mon père et de mon grand-père. On y a peut-être découvert un mort, un jour.

— Mais pourquoi est-ce qu'un homme irait là-bas pour mourir ? insista-t-elle en contemplant les pics lointains. Ça m'a plutôt l'air d'un nid de faucon.

— Il y avait des faucons là-bas autrefois, dit Kyril, car j'y ai grimpé pour en dénicher quand j'étais jeune homme. Mais voilà bien, bien longtemps. » Le guetteur contemplait une lointaine mer de fumée et de flammes qui pour les autres était brouillé par la distance. « Il n'y a plus de faucons depuis des années… »

Renata interrompit cette conversation :

« Dorilys, demanda-t-elle, peux-tu dire de quel côté va se déplacer l'incendie sur cette pente ? »

L'enfant cligna des yeux, ses traits se figèrent, son regard se fixa au loin. Au bout d'un moment, elle fit un geste et se mit à parler si vite que ses paroles étaient incohérentes.

« Que dis-tu ma chérie ? » demanda Renata, et Dorilys parut se ressaisir.

« C'est difficile de l'expliquer parce que je vois le feu où il était et où il est et où il sera, de son début jusqu'à sa fin. »

Miséricordieuse Avarra, pensa Allart. *Elle le voit en trois dimensions, passé, présent et futur. Est-ce étonnant que nous ayons du mal à communiquer avec elle ?* La seconde pensée qui lui vint à l'esprit fut que cela pourrait avoir un rapport avec son don étrange… ou sa malédiction.

Dorilys faisait des efforts visibles, réfléchissait, luttait pour chercher des mots pour exprimer ce qu'elle voyait.

« Je peux voir où il a commencé, là, mais le vent l'a poussé le long du torrent et il a tourné… regardez… là dans le… Je ne peux pas le dire ! Dans ces espèces de filets au bord du courant du vent. Donal ! toi tu le vois, n'est-ce pas ? »

Il alla la rejoindre à la fenêtre.

« Pas exactement comme toi, petite sœur. Je crois que personne ne peut le voir exactement comme toi, mais peux-tu voir de quel côté il va se déplacer ?

— Il s'est déplacé… je veux dire il se déplacera *là-bas,* où des tas d'hommes seront rassemblés pour le combattre. Mais il ne viendra là que parce qu'ils y viennent. Je peux sentir… Non, ce n'est pas ça ! Il n'y a pas de mots ! »

La figure de Dorilys se plissa et elle parut sur le point de pleurer.

« J'ai mal à la tête, gémit-elle. Pourrais-je avoir un verre d'eau, s'il vous plaît ?

— Il y a une pompe derrière la porte, répondit Kyril. L'eau est bonne, c'est celle d'une source derrière la station. Ne manquez pas de raccrocher le gobelet après avoir bu, petite demoiselle. »

Pendant qu'elle allait boire, Renata et Donal échangèrent un regard stupéfait.

Renata se dit : *J'en ai plus appris sur son* laran *maintenant, en quelques minutes, que pendant toute une demi-saison. J'aurais dû songer à venir ici plus tôt.*

« Vous savez, naturellement, murmura Kyril à voix basse, qu'il n'y a pas d'hommes qui luttent contre cet incendie en ce moment ; ils l'ont maîtrisé et l'ont laissé achever de s'épuiser le long des pics les plus bas. Pourtant, elle les a vus. Je n'ai jamais rien vu de pareil depuis que la sorcière Alarie est venue ici avec un talisman de feu pour maîtriser un très grand incendie, quand j'étais tout jeune. L'enfant serait-elle une sorcière ? »

Renata, qui n'aimait pas ce terme ancien fleurant trop la superstition, répondit :

« Non, mais elle a du *laran*, que nous essayons de contrôler, pour voir ces phénomènes. Elle s'est tout de suite habituée au planeur, comme un jeune oiseau dans les airs.

— Oui, dit Donal. Il m'a fallu bien plus longtemps pour le maîtriser. Elle voit peut-être les courants plus nettement que moi. Autant que nous puissions le savoir, ils sont solides pour elle, presque tangibles. Je crois que Dorilys pourrait apprendre à se servir d'un talisman de feu ; les forgerons en ont, pour amener les métaux du sous-sol jusqu'à leurs forges. »

Renata en avait entendu parler. Les forgerons possédaient certaines matrices spécialement adaptées, qu'ils utilisaient pour l'extraction de la mine et uniquement pour cela ; c'était une technique à la fois plus rudimentaire et plus développée que les méthodes hautement sophistiquées des tours. Elle avait la méfiance d'une technicienne de tour pour ces utilisations de matrices mises au point au petit bonheur, d'une manière pragmatique et sans théorie. « Le feu de camp est éteint », annonça Kyril en regardant au fond de la vallée et il effaça la marque à la craie sur la carte. « Un souci de moins, donc. Toute la vallée est sèche comme de l'amadou. Puis-je vous offrir un rafraîchissement, seigneur ? Ma dame ?

— Nous avons apporté des provisions, dit Allart. Vous nous feriez honneur si vous partagiez notre repas. »

Il commença à déballer les paquets de fruits secs, de pain croustillant et de viande séchée dont ils s'étaient munis.

« Je vous remercie, répondit Kyril. J'ai du vin, si je puis me permettre de vous en offrir, et des fruits frais pour la petite demoiselle. »

Ils s'assirent près de la fenêtre pour que Kyril puisse continuer de guetter. Dorilys lui demanda :

« Vous êtes ici tout seul, tout le temps ?

— Oh ! non, petite dame. J'ai un apprenti pour m'aider mais il est descendu aujourd'hui dans la vallée pour voir sa mère, ce qui fait que je suis seul pour la journée. Je ne pensais pas que je recevrais de la visite. »

Il tira de sa lourde botte un couteau pliant et se mit à peler une pomme pour l'enfant, découpant la peau en motifs délicatement contournés. Elle l'observait avec fascination tandis que Renata et Allart contemplaient les nuages qui passaient lentement au-dessus de la vallée, bien loin au-dessous d'eux, et

projetaient des ombres singulières. Donal s'approcha d'eux. Renata lui demanda à voix basse :

« Pouvez-vous aussi sentir dans quelle direction se déplaceront les orages ?

— Un peu, maintenant, quand je peux les voir se déployer de ce côté devant moi. Je crois que c'est peut-être parce que, lorsque j'observe un orage, je suis un peu en dehors du temps, si bien que je le vois tout entier, du début jusqu'à la fin, comme Dorilys a vu tout l'incendie il y a un moment. (Il se retourna vers la petite fille qui mangeait sa pomme, en bavardant avec le guetteur.) Mais en même temps, je vois les éclairs en séquence, l'un après l'autre, si bien que je sais où la foudre tombera à chaque fois, où elle frappera en premier, parce que je peux voir leur schéma se déplacer *dans* le temps. C'est pourquoi il m'arrive parfois de les contrôler, mais seulement un peu. Je ne peux pas *faire* tomber la foudre où je veux, comme le fait ma sœur, ajouta-t-il en baissant la voix pour que l'enfant n'entende pas. Je peux simplement, de temps en temps, la détourner pour qu'elle *ne frappe pas là* où elle a déjà commencé à se déplacer. »

Allart écoutait, les sourcils froncés, en songeant à la division sensible du temps que provoquait ce don. Donal, captant ses pensées, lui dit :

« Je crois que ce doit être un peu comme ton talent, Allart. Toi aussi, tu te déplaces hors du temps, n'est-ce pas ?

— Oui, murmura Allart, troublé. Mais pas toujours dans le temps *réel*. C'est parfois, je crois, une sorte de temps de probabilité, qui ne viendra jamais, selon les décisions de beaucoup, beaucoup d'autres personnes qui s'entrecroisent. Alors je ne vois qu'une petite partie du schéma de ce qui sera ou de ce qui *pourrait* être. Je pense qu'un esprit humain ne pourra jamais apprendre à tout trier. »

Donal voulait poser des questions, savoir si Allart avait jamais mis à l'épreuve son don sous le *kirian,* une des drogues télépathiques employées dans les tours, car il était notoire que le *kirian* brouillait parfois les frontières entre un esprit et un autre, facilitant la télépathie, rendant le temps moins rigide. Mais Renata suivait son propre raisonnement et se préoccupait de nouveau de Dorilys.

« Vous avez tous vu combien le feu l'a troublée. Je me demande si cela a un rapport avec sa façon d'utiliser son don, pour frapper. Parce que dans la colère ou la confusion, elle ne voit plus clairement un schéma de temps ; pour elle, il n'y a rien que cet unique moment, de rage, de peur ou de désespoir… Elle ne peut pas le voir simplement comme une progression d'instants. Vous avez parlé d'une fièvre dont elle a souffert toute petite, où des orages se sont déchaînés autour du château pendant des jours, et vous vous demandiez quels rêves ou quel délire les provoquaient. Son cerveau a peut-être subi des dégâts. Les fièvres dérèglent le *laran.* »

Pendant un long moment, elle regarda dehors, observant l'amoncellement lent et inexorable des nuages orageux au-dessous d'eux, qui masquaient à présent la majeure partie de la vallée. Dorilys arriva derrière eux, jetant ses bras autour de Renata, comme un chaton affectueux qui veut être pris sur les genoux.

« C'est de moi que vous parlez ? Regarde-là, en bas, Renata. Tu vois les éclairs à l'intérieur du nuage ? »

Renata hocha la tête, sachant que l'orage commençait à peine à contenir assez de potentiel électrique pour produire des éclairs ; elle-même n'en avait pas encore vu.

« Mais il y a des éclairs dans l'air, même quand il n'y a pas de nuages ni de pluie, déclara Dorilys. Tu ne peux pas les voir, Renata ? Quand je m'en sers, je ne les *provoque* pas vraiment, je m'en sers, c'est tout. »

Elle parut penaude, contrite, en ajoutant :

« Quand je donne une migraine à Margali, quand j'ai essayé de le faire pour toi, j'utilise ces éclairs que je ne peux pas *voir*. »

Dieux miséricordieux, pensa Renata, *cette enfant essaye de m'expliquer, sans connaître les mots, qu'elle se branche sur le potentiel électrique de la planète elle-même !* Donal et Allart, lisant sa pensée, la regardèrent avec étonnement mais elle ne les vit pas et frissonna soudain.

« As-tu froid, ma cousine ? demanda gentiment la petite fille. Il fait si chaud… »

Tous les dieux soient loués de ne pas lui donner, au moins, les moyens de lire dans les pensées…

Kyril s'était approché de la fenêtre et il regardait avec une grande attention la masse gris foncé du cœur de l'orage et les éclairs que l'on commençait à peine à y distinguer.

« Vous m'avez interrogé sur mon travail, petite demoiselle. Cela en fait partie, observer le déplacement du cœur de l'orage, voir si la foudre tombe. Bien des incendies sont allumés par la foudre, mais parfois aucune fumée n'est encore visible, longtemps après », dit-il, et il ajouta comme s'il s'excusait auprès des seigneurs et de Renata : « Je crois qu'un ancêtre inconnu a pu me transmettre un peu de clairvoyance, car il m'arrive de voir tomber un grand coup de foudre en sachant que l'incendie va éclater plus tard. Alors j'observe avec un peu plus d'attention, pendant quelques heures.

— J'aimerais connaître votre généalogie, dit Renata, et découvrir comment cette trace de *laran*, même diluée, est venue dans votre sang.

— Oh ! *ça,* je le sais, répondit Kyril, encore une fois comme s'il s'excusait. Ma mère était une *nedestro* du frère du vieux seigneur de Rockraven, pas celui qui règne en ce moment, le précédent. »

Alors comment puis-je dire qu'un don de laran *est entièrement maléfique, sans aucun potentiel bénéfique ?* pensa Renata. Kyril avait transformé la faculté dont il avait hérité en un talent utile, une profession habile et inoffensive.

Mais Donal suivait sa propre idée.

« Est-ce donc vrai, Kyril ? Alors nous sommes parents !

— C'est vrai, maître Donal, mais je n'ai jamais cherché à m'en prévaloir. Sauf votre respect, c'est une race fière et ma mère était trop humble pour eux. Et je n'ai besoin de rien de ce qu'ils pourraient me donner. »

Dorilys glissa sa petite main dans celle du guetteur. « Alors nous aussi nous sommes parents, pas vrai, mon cousin ? »

Il sourit et lui caressa la joue.

« Vous êtes comme votre maman, petite fille ; elle avait vos yeux. Si les dieux le veulent, vous aurez hérité de sa belle voix, comme vous avez ses jolies manières. »

Elle charme tout le monde, se dit Renata, *quand elle n'est pas orgueilleuse ou maussade ! Aliciane devait avoir cette amabilité.*

« Viens là, Dorilys, dit-elle. Regarde l'orage. Peux-tu voir où il va aller ?

— Oui, bien sûr. »

Dorilys plissa les yeux et le visage d'une façon comique, et Allart demanda à Renata, du regard, la permission d'interroger son élève.

« Le cours en est donc fixé, il ne devra pas changer du tout ?

— C'est *affreusement* difficile à expliquer, répondit l'enfant. Il pourrait aller ici ou là, si le vent changeait, mais je ne peux voir qu'une ou deux façons, qui feraient sauter le vent…

— La direction est donc fixée ?

— À moins que j'essaye de le déplacer.

— Tu le pourrais ?

— Ce n'est pas tant que je pourrais, moi… » Dorilys fronça les sourcils en se concentrant, cherchant des mots qu'elle n'avait jamais appris et dont elle ignorait l'existence. « Mais je peux voir toutes les directions qu'il *pourrait* prendre. Attends, je vais te montrer. »

Allart, entrant délicatement en rapport avec l'esprit de Dorilys, commença à sentir et à voir l'immense amoncellement de nuées d'orage comme elle les voyait, partout à la fois. Cependant, il arrivait à distinguer où était l'orage en ce moment, où il avait été et à discerner au moins quatre directions qu'il pourrait prendre.

« Mais ce qui sera ne peut être modifié, n'est-ce pas, petite cousine ? L'orage suit ses propres lois, non ? Tu n'as rien à voir avec lui.

— Il y a des endroits où je pourrais le déplacer et d'autres où je ne pourrais pas, parce que les conditions ne sont pas favorables pour lui. C'est comme un cours d'eau, expliqua-t-elle en hésitant. Si j'y jette des pierres, l'eau contournera les pierres, mais elle pourrait passer d'un côté ou de l'autre. Mais je ne pourrais pas faire remonter en amont ni sortir de son lit. Tu comprends, mon cousin ? Je ne peux pas expliquer, gémit-elle, ça me fait mal à la tête. Laisse-moi te *montrer*. Là, tu vois ? »

Elle indiquait l'énorme masse orageuse en forme d'enclume. Allart, sa sensibilité branchée sur celle de l'enfant, vit soudain avec son propre don le cheminement probable de l'orage ainsi que d'autres moins probables à *travers* le premier et *au-dessus ;* cela se dissipait dans l'improbabilité et l'impossibilité totales aux bords le plus externes de sa perception. Ainsi, le don singulier de Dorilys était identique au sien, amplifié, modifié, étrangement différent mais fondamentalement le même : voir tous les avenirs *possibles*, les endroits où la foudre *pourrait tomber, ceux où elle ne le pourrait pas, à cause de sa nature…*

Et elle parvenait à choisir entre eux comme il le faisait, dans une mesure très limitée à cause des forces extérieures à elle qui les déplaçaient…

Comme j'ai vu mon frère sur le trône, ou mort, dans les sept ans à venir. Il n'y avait pas de troisième choix qu'il aurait pu adopter pour se contenter de rester seigneur d'Elhalyn, à cause de ce qu'il est…

Il se sentit presque submergé par cette brusque perception de la nature du temps, de la probabilité et de son propre *laran*. Mais Renata avait l'esprit plus pratique.

« Peux-tu réellement le contrôler, Dorilys ? Ou simplement dire où il va aller ? »

Allart suivit son raisonnement. Etait-ce de la simple précognition, de la clairvoyance ou un pouvoir semblable à la lévitation, pour déplacer un objet inanimé ?

« Je peux le déplacer partout où il *peut* aller, répondit la petite fille. Il pourrait aller là, ou là… (elle montrait du doigt) mais pas ici parce que le vent ne changerait pas aussi vite ni aussi brutalement. Vous voyez ? »

Puis, se tournant vers Kyril, elle demanda :

« Est-ce que vous pensez qu'il peut allumer un incendie, maintenant ?

— J'espère que non, mais si l'orage descend vers les Hauts Monts, par là, où les résineux sont denses, nous pourrions avoir un incendie sérieux.

— Alors nous n'allons pas laisser la foudre y tomber, déclara Dorilys en riant. Il ne se passera rien de grave si elle tombe par

là, en bas, près de l'aiguille du Mort où tout est déjà brûlé, n'est-ce pas ? »

Elle parlait encore quand un gigantesque éclair bleu-blanc fulgura du ciel à la terre, enveloppa l'aiguille du Mort d'une lumière aveuglante, laissant des étincelles éblouissantes dans les yeux des spectateurs. Au bout d'une seconde ou deux, ils entendirent le coup de tonnerre explosif. Dorilys poussa des cris de joie.

« C'est bien mieux que les feux d'artifice que les forgerons tirent pour nous au solstice d'hiver ! » s'exclama-t-elle alors que la foudre zébrait de nouveau les cieux.

Elle riait, ravie de faire ce qu'elle voulait avec le don qu'elle avait possédé, à son insu, toute sa vie. Maintes et maintes fois, les grands éclairs bleu-blanc, vert-blanc tonnèrent et fulgurèrent autour de l'aiguille du Mort, à la grande joie de Dorilys qui criait en battant des mains. Kyril la regardait, les yeux dilatés d'effroi.

« Sorcière, souffla-t-il. Reine de l'orage… »

Puis les éclairs s'espacèrent, le tonnerre gronda plus sourdement et se tut. Dorilys vacilla en s'appuyant contre Renata, les yeux cernés de fatigue. Kyril la souleva tendrement et la porta au bas d'un petit escalier. Renata le suivit. Il étendit la petite fille pâle, épuisée, sur son propre lit.

« Laissons-la dormir », dit-il.

Quand Renata se pencha sur elle pour lui ôter ses chaussures, elle lui sourit faiblement et s'endormit aussitôt.

Lorsque Renata remonta, Donal l'interrogea du regard. « Elle dort déjà, annonça-t-elle. Elle ne pourrait pas voler dans cet état, elle s'est épuisée.

— Si vous voulez, hasarda Kyril, la petite demoiselle et vous, *vai domna*, vous pourriez vous partager mon lit et demain, au lever du soleil, je lancerais un signal pour qu'on vous amène des montures, et vous rentreriez par les chemins.

— Nous verrons. Peut-être, quand elle aura dormi un moment, sera-t-elle assez reposée pour voler jusqu'à Aldaran. »

Elle retourna avec lui à la fenêtre et le vit froncer les sourcils d'un air soucieux.

« Regardez. La foudre est tombée là, dans ce ravin desséché. »

Renata, malgré tous ses pouvoirs de perception, ne voyait pas la moindre trace de fumée mais elle ne doutait pas que Kyril en voyait.

« Il n'y a pas de soleil pour que j'envoie un signal maintenant. Quand il ressortira, le feu aura déjà pris, mais si je pouvais alerter quelqu'un… »

Nous devrions avoir des télépathes, pensa Allart, postés dans ces tours de guet, pour qu'ils puissent entrer en contact avec d'autres dans la vallée dans ces moments-là. S'il y avait quelqu'un pour faire le guet près du village le plus proche, armé d'une matrice, Kyril ou un de ses comparses pourraient donner le signal de lutte contre l'incendie.

Donal, lui, pensait aux exigences actuelles.

— « Vous avez les produits chimiques que j'ai rapportés de la Tramontane, dit-il. Je peux voler jusque là avec mon planeur et les répandre où la foudre est tombée. Ainsi le feu sera étouffé avant qu'il ne prenne réellement. »

Le vieux guetteur, inquiet, le regarda.

« Le seigneur Aldaran serait fâché si je laissais son fils adoptif courir un tel danger.

— Il n'est pas question de me *laisser*, mon vieil ami. Je suis un homme, l'intendant de mon père adoptif, responsable de la sécurité de tous ces gens. Leurs terres ne seront pas ravagées par le feu si je puis l'empêcher. »

Donal se retourna, dévala l'escalier et traversa la pièce où Dorilys dormait d'un sommeil lourd. Kyril et Renata se hâtèrent derrière lui. Déjà il bouclait son harnais de vol.

« Donnez-moi les produits chimiques, Kyril ! »

À contrecœur, le vieux guetteur lui remit le cylindre à eau scellé et le paquet de produits. Une fois mélangés, ils se dilateraient en formant une mousse capable de couvrir et d'étouffer une extraordinaire étendue de flammes.

Comme il se dirigeait vers l'espace découvert Renata le retint avant qu'il se mette à courir. Allaient-ils réellement le laisser voler seul vers un tel danger ?

« Donal, laissez-moi vous accompagner !

— Non. Vous n'avez pas assez l'habitude, Renata. Et il y a des risques.

— Je ne suis pas une dame de la cour, protesta-t-elle d'une voix mal assurée, pour être tenue à l'abri de tels périls. Je suis une opératrice de tour, j'ai l'habitude de partager tous les dangers ! »

Il la prit gentiment par les épaules.

« Je sais, murmura-t-il, mais vous n'avez pas l'expérience du vol ; je serais retardé, j'aurais besoin de m'arrêter pour m'assurer que vous savez exactement ce qu'il faut faire, il n'y a pas un instant à perdre. Laissez-moi aller, ma cousine. »

Ses mains pressèrent les épaules de Renata et il l'attire contre lui pour une étreinte brève, impulsive.

« Il y a moins de risques que vous croyez, pour moi. Attendez-moi, *carya*. »

Il l'embrassa légèrement et elle resta figée, sentant encore la chaleur de ses lèvres, tandis qu'il courait vers le bord du précipice, les ailes inclinées pour capter le vent. Donal s'envola et, une main abritant ses yeux de la lumière vive, elle regarda le planeur se réduire à la taille d'un faucon, puis d'un moineau, et devenir minuscule, un point disparaissant derrière les nuages. Quand elle ne le vit plus, elle cligna des yeux, soupira et retourna dans la station d'incendie.

Allart était à la fenêtre, le regard fixe. Quand elle le rejoignit, il lui dit :

« Depuis que Dorilys m'a montré ce qu'elle voit, je suis un peu plus apte à contrôler ma clairvoyance. Il suffit de déplacer les perceptions, à tous les moments, et de regarder ce qui est plus réel…

— Comme je suis heureuse, mon cousin ! » s'exclama-t-elle sincèrement, sachant combien Allart avait péniblement lutté contre la malédiction de son *laran*.

Mais en dépit de son souci très réel pour Allart, son cousin, son amant, son ami, elle découvrit qu'elle n'avait pas le temps de penser à lui. Toute sa tension émotive était tendue vers l'extérieur, braquée sur le petit point lointain du planeur de Donal, volant au-dessus de la vallée, plongeant et descendant lentement, lentement, en contournant l'orage. Et soudain toute

son émotion, tout son *laran* empathique de surveillante de tour, prirent corps, devinrent une identité et elle *fut* Donal. Elle…

— …volait très haut au-dessus de la vallée, sentant les forts courants déployés en réseau à travers le ciel comme des étendards claquant aux tours d'un château, battant au vent, traînant des forces. Il écarta les doigts pour en faire s'écouler le picotement électrique, il plana, toute son attention rivée sur l'endroit de la forêt que Kyril lui avait indiqué.

Un mince filet de fumée en volute, à demi caché par le feuillage et les longues aiguilles vert-de-gris des sapins, tombées et grillées par le gel et le soleil, au sol… L'incendie pouvait couver là, à l'insu de tous, pendant des jours, avant d'exploser en un brasier qui ravagerait toute la vallée… Il avait bien fait de venir immédiatement. C'était bien trop près de la terre des Hauts Monts que son père adoptif lui avait donnée.

Je suis pauvre. Je n'ai rien à offrir à Renata, même si pareille dame acceptait d'être ma femme… rien que ce maigre domaine, là dans la région des incendies, et constamment attaqué par le feu. J'avais cru pouvoir me marier, fonder une famille. Mais à présent, il me semble que j'ai trop peu à offrir à ma chère dame. Pourquoi voudrait-elle de moi ?

(Figée, toute son attention sur la fenêtre, Renata frissonna, tout à fait *ailleurs*. Allart, qui allait lui parler, s'en aperçut et ne la dérangea pas.)

De nouveau, la conscience de Renata se confondit avec la sienne, Donal plongea de plus en plus bas, suspendu aux montants de son planeur. Il fit le tour du petit filet de fumée, l'examina, sans se soucier de l'orage au-dessus de lui qui dérivait en grondant. Le planeur tombait plus rapidement, les grandes ailes freinant juste assez la chute pour que Donal puisse atterrir sur ses pieds, rouler en avant et amortir le choc avec les mains tendues. Il ne prit pas la peine de déboucher son harnais mais tira tout de suite le cylindre d'eau de sa place sous le montant. Après l'avoir ouvert avec les dents, il le glissa sous son bras pour déchirer l'enveloppe du petit paquet de produits chimiques ; il les versa dans l'eau, tint le cylindre souple au-dessus de la fumée et regarda la mousse verte sortir en

bouillonnant et gonfler, gonfler sans fin, recouvrir le sol de la forêt, vite absorbée par la terre. La fumée avait disparu, il ne restait que la mousse. Comme tous les combattants du feu, Donal fut ahuri de la rapidité avec laquelle un incendie, une fois contrôlé à sa source pouvait s'éteindre comme s'il n'avait jamais existé.

Le plus traître des éléments, le plus facile à provoquer, le plus difficile à maîtriser… Les mots surgirent machinalement dans son esprit et disparurent aussi vite. Il replia le sac vide qui avait été un cylindre d'eau, dont le tissu imperméable sentait encore le produit chimique, et le fourra sous une des sangles du harnais.

C'était si simple ; pourquoi Renata avait-elle peur pour moi ? En levant les yeux, il comprit. Les nuages s'étaient de nouveau amassés autour de lui et ce n'était certainement pas un temps pour voler. Il n'y avait pas de pluie, là, l'air était lourd, sombre, oppressant, dense ; mais au-dessus de lui sur les pentes de l'aiguille du Mort l'averse faisait rage, une lourde pluie et des nuages noirs traversés d'éclair fulgurants tombant en zigzag vers le sol. Il n'avait pas vraiment peur, car il volait depuis sa petite enfance. Les sourcils froncés, il examina un moment les cieux et les courants aériens, le schéma de l'orage, des vents, en essayant de calculer ses meilleures chances de retour au poste de guet avec le moins de danger ou de difficultés.

L'orage *sur l'aiguille du Mort aura au moins submergé les derniers vestiges de l'incendie…* Scrutant le ciel, Donal ôta son harnais et glissa l'engin, les ailes repliées, sous son bras. C'était trop pénible de marcher avec les ailes qui traînaient lourdement, et elles risquaient aussi de s'accrocher à des buissons. Il escalada une petite pente abrupte où il savait pouvoir capter le vent, reboucla son harnais et tenta de s'envoler. Mais le vent tournoyait, capricieux. Par deux fois, il courut, essaya de prendre assez d'air dans ses ailes pour décoller mais à chaque tentative une saute de vent le faisait retomber brutalement.

En se relevant, tout meurtri, Donal jura. Dorilys jouait-elle encore avec les vents et les courants aériens, avec les champs magnétiques sans savoir qu'il était là à terre ? Non, Renata et

Allart l'empêcheraient sûrement de lui faire ce tour. Mais si elle dormait encore, encore très énervée par la surexcitation de la journée, son premier vol, ses efforts pour maîtriser son *laran ?* Son esprit pouvait-il en rêve commander aux vents et à l'air ?

Sans enthousiasme, il contempla le lointain pic où se trouvait la station d'incendie. Allait-il devoir y grimper à pied ? Il n'y arriverait jamais dans la nuit. La route était assez bonne, car les provisions et le matériel devaient être apportés à la station tous les dix jours ; il avait entendu dire que cette route avait été pavée par matrices, au temps du grand-père de don Mikhail. Malgré tout, il n'avait aucune envie de monter par là. C'était mieux que d'escalader des parois rocheuses, mais c'était tout. Cependant, s'il ne pouvait capter un vent assez stable pour le soulever, avec l'aide de son cristal de matrice, il lui faudrait bien se traîner par cette route, en portant le planeur sous le bras !

Il regarda de nouveau le ciel, aiguisant sa sensibilité au vent et à l'air. Le seul vent assez stable pour le porter soufflait avec régularité vers l'orage au-dessus de l'aiguille du Mort. Mais s'il pouvait s'élever sur cette brise, et trouver un courant transversal qui le ramènerait vers la station de guet… Il y avait un risque, oui. Si le vent était trop fort, il serait transporté au sein même de l'orage.

D'un autre côté, s'il prenait le temps de monter à pied, la nuit tomberait et ce serait dangereux. Il devait prendre le risque de se confier au vent soufflant vers l'aiguille. Il prit le temps de s'assurer que ses sangles et ses courroies étaient bien serrées, examina les montants et leurs fixations et finit par jeter le sac en plastique de l'eau. On pourrait venir le rechercher une autre fois, et le moindre petit excédent de poids pouvait compromettre une manœuvre menaçant d'être plutôt délicate. Puis il s'élança en courant vers le bord de la colline, en se concentrant sur sa matrice, laissant le vent et la force de lévitation le soulever ; il sentit avec soulagement l'air s'engouffrer dans les larges ailes de son planeur et l'emporter au-dessus du vide, par un courant ascendant régulier.

Il s'éleva, plana très haut, fila sur un vent d'une force telle que tous les montants et les cordes du planeur frémissaient ; il

entendait à ses oreilles une note aiguë couvrant le rugissement de l'air. Il éprouvait une curieuse peur froide, exaltante, sous les sens tendus à craquer, entièrement abandonné aux délices du vol. *Si je tombe je m'écraserai… mais je ne tomberai pas !* Comme un faucon dans son élément, il décrivit des cercles, en contemplant la vallée au-dessous de lui, les déchirures dans les nuages au-dessus du poste de guet, les épaisses nuées d'orage aux éclairs livides couronnant l'aiguille du Mort. Au tour suivant, il attrapa un courant transversal qui l'emporterait dans la direction de la station d'incendie ; il y fit basculer ses ailes, comme un oiseau, tout entier à l'extase de son vol. Il n'avait pas conscience de l'esprit de Renata lié au sien mais il se surprit à penser : *J'aimerai que Renata puisse tout voir comme je le vois*. Il confondait en quelque sorte, dans son esprit, l'extase de ce long vol plané, la ruée du vent dans les montants et l'instant, bien trop bref, où il l'avait tenue dans ses bras, où il avait senti ses lèvres sur sa bouche…

Un coup de tonnerre éclata, la foudre fulgura, les ferrures au bout des montants scintillèrent soudain de lumière bleuâtre et Donal, tout picotant d'électricité statique, s'aperçut que l'orage commençait à se déplacer rapidement, dans le vent, le long de la vallée vers la station d'incendie. Il ne pouvait même pas descendre ; ainsi chargé d'électricité, il ne pourrait toucher le sol sans être tué immédiatement. Il devait décrire des cercles jusqu'à ce que la charge électrique s'épuise. Les grondements du tonnerre lui firent très peur. L'orage n'allait pas du bon côté. Il aurait dû dériver au-delà de l'aiguille du Mort mais voilà qu'il rebroussait chemin. Soudain, il se rappela le jour de la naissance de Dorilys, le jour de la mort de sa mère. L'orage avait été anormal aussi ! Dorilys, endormie, rêvait des cauchemars de terreur et de puissance, se tendait pour puiser aux forces de l'orage. Mais pourquoi les projetterait-elle contre lui, même dans son sommeil ?

Sait-elle qu'elle n'est plus l'unique créature féminine dans mes pensées et dans mon cœur ? Il lutta pour rester où il était dans les airs, malgré le courant descendant qui cherchait obstinément à l'emporter vers l'espace découvert derrière la station. Il savait qu'il devait décrire encore un cercle. De

nouveau, un claquement de tonnerre l'assourdit, des rafales de pluie et des bourrasques le glacèrent. De nouveau, il sentit la foudre tout autour de lui et, avec le dernier atome de son *laran*, il tendit son esprit, *tordit* quelque chose, le rejeta *ailleurs*…

C'était parti. La foudre crépita dans son corps et il tomba comme une pierre, saisissant avec ses dernières forces un courant qui l'amènerait tout au bord du plateau derrière la station. Ou bien allait-il le manquer, rouler au flanc de la montagne et finir, brisé, tout au fond ? À demi-inconscient, il vit quelqu'un courir au-dessous de lui, courir vers l'endroit où il allait atterrir. Il tomba lourdement, maladroitement. Ses pieds touchèrent le sol et Renata le saisit dans ses bras et le retint un moment contre elle, trempé et inerte, avant de succomber sous le poids et de choir avec lui.

Epuisée, elle serra Donal inconscient sur son cœur. Il avait la figure humide et froide, et pendant un instant horrible, elle ne sut pas s'il vivait encore, puis elle sentit la tiédeur de son haleine contre elle et elle se sentit revivre.

Maintenant je sais ce que c'est que d'aimer. Ne rien voir d'autre que celui…, savoir, en ce moment, tandis que je suis agenouillée et que je le tiens dans mes bras, que s'il était mort je serais réellement morte moi aussi… Ses mains tâtonnèrent sur les courroies, elle les déboucla, dégagea le planeur miraculeusement intact. Donal ouvrit alors les yeux ; il l'attira contre lui et leurs lèvres se joignirent, dans un soudain et profond silence. Ils ne virent pas Allart et Kyril qui les observaient. Une fois pour toutes, maintenant et à jamais, ils savaient qu'ils appartenaient l'un à l'autre. Ce qui arriverait par la suite ne serait que la confirmation de ce qu'ils savaient déjà.

20

RENATA savait que, tant qu'elle vivrait, rien dans son souvenir ne pourrait égaler la splendeur de cette saison, le plein été dans les Hellers, avec Donal à ses côtés. Ils volaient ensemble le long des grandes vallées à bord de leurs planeurs, s'élançant de sommet en sommet, se cachant allongés côte à côte au fond de ravins secrets, s'abritant des orages sous des surplombs rocheux, contemplant pendant des heures la course des nuages à travers le ciel puis oubliant les cieux pour la verte terre et leur amour mutuel.

Jour après jour, Dorilys maîtrisait davantage son étrange don et Renata devenait plus optimiste. Tout irait bien, peut-être. Dorilys ne devrait sans doute jamais courir le risque d'avoir un enfant, et surtout pas une fille, mais elle pourrait survivre indemne à la puberté. Toute à son amour, Renata ne pouvait supporter de priver Dorilys de cette promesse, de cet espoir.

Et moi qui raillais Cassandra ! Miséricordieuse Avarra, comme j'étais jeune alors, et combien ignorante !

Par un de ces longs après-midi d'été éblouissants, ils étaient couchés au creux d'une verte vallée, contemplant les hauteurs où Dorilys, avec quelques garçons du château, planait comme un oiseau, en tournant sur les courants ascendants.

« Je suis assez habile avec un planeur, dit Donal, mais jamais je n'ai pu chevaucher le vent comme elle le fait. Je n'aurais pas osé. Aucun des garçons n'est aussi adroit ni audacieux.

— Aucun ne possède son don », murmura Renata, les yeux levés vers les profondeurs vertigineuses du ciel mauve, en refoulant des larmes soudaines.

Il lui semblait parfois, en ce premier et dernier été de leur amour, que Dorilys était devenue sa propre enfant, la fille qu'elle n'oserait jamais donner à son amant. Mais Dorilys était à eux, à eux pour l'instruire et la former, à eux pour l'aimer.

Donal se pencha brusquement sur elle pour l'embrasser, puis il effleura du doigt ses cils.

« Des larmes, ma bien-aimée ? »

Renata secoua la tête.

« J'ai regardé trop longtemps le ciel, pour la suivre des yeux.

— Comme c'est singulier », murmura Donal et il prit les deux mains de Renata pour lui baiser les doigts. « Jamais je n'aurais cru… »

Il s'interrompit mais ils étaient si profondément unis que Renata suivit ses pensées.

Jamais je n'aurais cru que l'amour put me venir ainsi. Je savais qu'un jour, tôt ou tard, mon père adoptif me trouverait une épouse, mais aimer ainsi…, cela ne semble pas vrai. Je dois trouver le courage de le lui dire, un jour… Donal fit un effort, pour se voir allant à l'encontre des coutumes et du comportement normal, entrant dans le cabinet de son père adoptif et lui annonçant : « Seigneur, je n'ai pas attendu que vous me trouviez une femme. Il y en a une que je désire épouser… » Il se demanda si don Mikhail serait très en colère contre lui ou si, ce qui serait pire, il blâmerait Renata.

Mais s'il savait qu'il n'y aurait plus aucun bonheur pour moi dans la vie, sauf avec Renata… Il se demanda si don Mikhail avait pu vraiment connaître l'amour. Ses mariages à lui avaient été arrangés par sa famille, comme il convenait ; que pourrait-il savoir de l'émotion qui les emportait tous les deux ? Il sentit le vent fraîchir et frissonna, percevant un souffle de tonnerre menaçant.

« Non, dit Renata. Elle connaît trop bien les courants d'orage ; elle ne risque rien. Regarde ! Tous les garçons la suivent, maintenant… »

Elle montrait la file d'enfants tournoyant sur les ailes du vent, revenant en flèche comme un vol d'oiseaux sauvages vers les hauts sommets lointains d'Aldaran.

« Viens, mon tendre amour. Le soleil ne va pas tarder à se coucher, et les vents deviennent plus violents au crépuscule ; nous devons rentrer et les rejoindre. »

Les mains de Donal tremblèrent quand il aida Renata à serrer les sangles de son planeur. Elle lui murmura :

« Entre tout ce que tu as partagé avec moi, Donal, c'est peut-être l'expérience la plus merveilleuse. Je ne sais pas s'il existe une autre femme dans les Hellers qui ait jamais pu voler comme cela. »

Donal vit, dans le flamboiement cramoisi du couchant, scintiller une larme au bord de ses cils, mais, sans une hésitation, elle éluda ses pensées et, inclinant les ailes de son planeur, elle courut dans la longue vallée, attrapa un courant rapide et s'éleva, loin de lui, pour planer ensuite jusqu'à ce qu'il vole à ses côtés.

Ce soir-là, dans la grande salle du château, quand Dorilys eut dit bonsoir et fut partie se coucher, Aldaran fit signe à Allart et à Renata de rester. Les musiciens jouaient et quelques personnes de la maisonnée dansaient au son des harpes, mais don Mikhail fronça les sourcils en dépliant une lettre.

« Voyons cela. J'ai envoyé un ambassadeur à Storn pour ouvrir des négociations en vue d'un mariage pour Dorilys. L'année dernière, ils ne voulaient parler de rien d'autre mais, cette année, on me répond simplement que, puisque Dorilys est si jeune, nous devrions peut-être en reparler quand elle sera en âge de se marier. Je me demande…

— Dorilys a été fiancée deux fois, dit brutalement Donal, et à chaque fois ses fiancés sont morts de mort violente aussitôt après. Dorilys est intelligente, et belle, elle apporte en dot le château d'Aldaran ; mais il serait surprenant que l'on n'ait pas remarqué que ceux qui cherchent à l'épouser ne vivent pas longtemps.

— Si j'étais vous, seigneur Aldaran, dit Allart, j'attendrais pour penser au mariage que Dorilys ait dépassé la puberté et ne soit plus menacée par les dangers de la maladie du seuil.

— Allart, demanda Aldaran d'une voix inquiète, as-tu prévu… Mourra-t-elle de la maladie du seuil comme les enfants de mon premier lit ?

— Je n'ai rien vu de tel. »

Allart avait essayé, à force de volonté, de ne pas regarder l'avenir. Il lui semblait maintenant qu'il n'y voyait rien que des désastres, dont beaucoup ne pouvaient être situés en temps et en lieu. Il avait constamment revu le château d'Aldaran assiégé, des flèches qui volaient, des hommes armés qui frappaient, la foudre qui tombait sur le donjon. Allart avait tenté de faire ce qu'il avait fait à Nevarsin, de barricader son esprit, de ne *rien* voir ; car presque tout ce qu'il voyait n'était que mensonges et peur irraisonnée.

« La clairvoyance est inutile ici, mon seigneur. Si je vois cent possibilités différentes, l'une d'elles seulement peut se réaliser. Il est donc sans objet de regarder l'avenir et de craindre les quatre-vingt-dix-neuf autres. Mais s'il était inévitable que Dorilys meure de la maladie du seuil à la puberté, je ne pense pas que je pourrais *éviter* de le voir ; et je n'ai rien vu. »

Don Mikhail appuya la tête sur ses mains et murmura :

« Si seulement je pouvais avoir un centième de ton talent, Allart ! Car il me semble que c'est là le signe évident que les gens de Storn ont été en communication avec mon frère de Scathfell ; ils ne voudront pas le courroucer parce qu'il espère toujours s'emparer d'Aldaran, si je meurs sans fils ni gendre pour me le garder. Et *cela*, déclara-t-il en hochant la tête de ce curieux mouvement rapide de faucon, n'arrivera jamais, tant que les quatre lunes seront dans le ciel et que la neige tombera en hiver ! »

Ses yeux se posèrent sur Donal et son expression s'adoucit ; tous purent suivre sa pensée, qu'il était grand temps que Donal, au moins, se mariât. Donal se raidit sachant que ce n'était pas le moment de parler et de le fâcher mais don Mikhail dit simplement :

« Allez, mes enfants, allez rejoindre les danseurs dans la grande salle, si vous voulez. Je dois réfléchir à ce que je vais répondre à mes parents de Storn. »

Donal poussa un soupir de soulagement mais plus tard, cette nuit-là, il dit à Renata :

« Nous ne devons pas différer bien longtemps, mon cœur. Sinon, un jour viendra où il me fera appeler pour me dire « Donal, voici ta fiancée », et il me faudra lui expliquer pourquoi je ne puis épouser je ne sais quelle stupide fille de vassal qu'il aura trouvée pour moi. Renata, dois-je faire le voyage jusqu'aux monts Kilghard pour y faire ma demande, de mon propre chef et en mon nom ? Penses-tu que don Erlend donnerait sa fille à un homme pauvre, seigneur de rien de plus que la petite terre des Hauts Monts ? Tu es fille d'un puissant domaine ; ta famille dira que j'ai été bien prompt à courtiser une riche dot. »

Cela la fit rire.

« Je n'ai qu'une fort petite dot ; j'ai trois sœurs aînées. Et mon père est si mécontent que je sois venue ici sans son consentement qu'il pourrait même me la refuser ! Ma seule dot est celle que me donne don Mikhail, pour m'occuper de Dorilys, et il ne sera certainement pas fâché de la garder dans sa famille !

— Malgré tout, il a été bon pour moi, plus que n'aurait pu l'être un père par le sang, et il mérite mieux que ce double jeu. Je ne veux pas non plus que ta famille pense que je t'ai séduite alors que tu vivais sous le toit de mon père adoptif, pour cette dot justement.

— Ah ! cette maudite dot ! Je sais bien que tu t'en moques, Donal !

— S'il le fallait, mon amour, je renoncerais à tout bien et je te prendrais en chemise », assura-t-il sérieusement.

Renata rit encore et attira sa tête contre elle. « Tu me prendrais mieux sans elle », taquina-t-elle, adorant la façon qu'il avait de rougir encore comme un enfant.

Jamais elle n'aurait cru qu'elle pourrait se désintéresser de tout en dehors de son amour. Elle pensa : *Malgré mes années à la tour, malgré tous mes amants, je n'étais qu'une enfant de l'âge de Dorilys ! Une fois que j'ai su ce que pouvait être l'amour, tout le reste n'a plus rien signifié, rien du tout, moins que rien…*

« Tout de même, Renata, insista Donal en reprenant enfin le fil de la conversation, mon père adoptif doit savoir.

— Il est télépathe. Je suis sûre qu'il sait. Mais je crois qu'il n'a pas encore décidé de ce qu'il fera à ce sujet, et ce ne serait pas charitable de notre part de l'obliger à y porter attention. »

Donal dut se contenter de cette réponse, mais il s'interrogeait. Comment don Mikhail pourrait-il jamais penser que son fils adoptif irait ainsi à l'encontre de la coutume, et envisagerait sans autorisation d'épouser une femme, à l'insu de sa famille ? Il se sentait étranger, détaché de la façon dont sa vie aurait dû tourner.

En contemplant le visage soucieux de son amant, Renata soupira. À la tour, durant les luttes solitaires avec sa conscience, elle avait compris qu'inévitablement il lui faudrait rompre avec la tradition imposée aux femmes de son clan. Donal, jusqu'à présent, n'avait jamais affronté la nécessité du changement.

« J'enverrai un message à mon père, alors, quand il sera trop tard pour qu'il réponde avant le solstice d'hiver, en lui disant que nous devons nous marier cette nuit de solstice… si tu veux toujours de moi.

— Si je te veux toujours ? Mon aimée, comment peux-tu le demander ? » protesta Donal et le reste de leur conversation ne comportait pas de mots.

L'été s'écoulait. Les feuilles commencèrent à jaunir, Dorilys fêta son anniversaire, les premières moissons furent rentrées. Un jour que tous les gens d'Aldaran étaient partis pour voir les grands chariots chargés de sacs de noix et de jarres d'huile arrivant aux hangars éloignés, Allart se trouva à côté de Renata dans un coin de la cour d'honneur.

« Vas-tu demeurer tout l'hiver, mon cousin ? Je ne puis quitter Dorilys avant qu'elle ait accompli sa puberté saine et sauve, mais toi ?

— Donal m'a demandé de rester et don Mikhail aussi. Je demeurerai jusqu'à ce que je sois rappelé par mon frère. »

Sous ces mots, Renata sentit de la lassitude et de la résignation. Allart rêvait douloureusement de Cassandra ; dans

une de ses dépêches secrètes, il avait demandé l'autorisation de rentrer, que Damon-Rafaël lui avait refusée.

Renata sourit avec ironie.

« Maintenant que ton frère a un fils légitime, il n'est pas pressé que tu rejoignes ta femme, et que tu engendres peut-être des fils qui pourraient contester cette prétention au domaine. »

Allart soupira, avec bien trop d'accablement pour un homme de son âge, pensa-t-elle.

« Cassandra ne me donnera pas d'enfants. Je ne l'exposerai pas à ce danger. Et j'ai juré dans les feux de Hali de soutenir les prétentions des fils de mon frère, légitimes ou *nedestro*. »

Renata sentit les larmes qui avaient été si près de la surface depuis des jours monter et déborder de ses yeux. Pour les refouler, elle se fit dure et sarcastique :

« Au domaine, oui. Oui, tu as juré. Mais à la couronne, Allart ?

— Je ne veux pas de couronne.

— Oh ! je te crois, répliqua-t-elle aigrement. Mais ton frère le croira-t-il ?

— Je ne sais pas », murmura Allart et il soupira de nouveau.

Damon-Rafaël croyait-il réellement que son frère ne pourrait résister à la tentation de lui arracher le domaine, ou la couronne ? Ou désirait-il simplement placer le puissant seigneur d'Aldaran en position d'obligé vis-à-vis d'Elhalyn ? Damon-Rafaël aurait besoin d'alliés, s'il décidait de lutter contre le prince Félix pour le trône de Thendara.

Ce conflit n'éclaterait pas de sitôt. Le vieux roi Régis se cramponnait encore à la vie et le Conseil ne le troublerait pas à son lit de mort. Mais quand le roi serait enseveli dans un tombeau anonyme à Hali, auprès de ses aïeux, comme le voulait la coutume, alors…, *alors* le Conseil ne tarderait pas à exiger que le prince Félix fasse ses preuves pour hériter du trône de non père.

« Un *emmasca* pourrait faire un bon roi, dit Renata en suivant sans effort les pensées d'Allart, mais il ne peut fonder une dynastie. Félix n'héritera pas. Et j'ai lu la dernière dépêche, aussi. Cassilde ne s'est jamais remise de la naissance de son fils et elle est morte quelques dizaines de jours plus tard. Ton frère

a donc un fils légitime mais il se cherche une autre femme. Il doit bien se repentir maintenant d'avoir été si pressé de te marier à Cassandra. »

Allart eut un rictus de dégoût, il se rappelait ce qu'avait dit Damon-Rafaël : « Si Cassilde mourait comme elle a risqué de le faire si souvent ces dernières années, je serais libre de prendre Cassandra moi-même. » Comment son frère avait-il pu parler ainsi de la femme qui lui avait porté plus de dix enfants juste pour les voir mourir aussitôt ?

— C'est peut-être mieux ainsi », murmura Allart, mais sa voix était si lugubre que Renata ne put retenir ses larmes. Il lui souleva gentiment le menton.

« Qu'y a-t-il, ma cousine ? Tu cherches toujours à me consoler de mes soucis et pourtant tu ne parles jamais des tiens. Qu'as-tu donc ? »

Il la prit dans ses bras mais c'était le geste affectueux d'un frère, d'un ami, pas d'un amant et Renata le sentit. Elle s'abandonna à ses sanglots.

« Dis-moi tout, *chiya* », la pria-t-il aussi tendrement que si elle avait l'âge de Dorilys et elle lutta pour ravaler ses larmes.

« Je ne l'ai pas dit à Donal. Je voulais avoir un enfant de lui. Si j'étais enceinte, mon père ne pourrait me forcer à rentrer à Edelweiss pour épouser celui qu'il m'aurait choisi… Alors j'en ai conçu un mais au bout d'un jour ou deux, en sondant, j'ai découvert que l'enfant était une fille ; alors j'ai… »

Elle hésita, la gorge nouée, et Allart sentit sa douleur comme une grande souffrance en lui.

« Je ne pouvais pas la laisser vivre. Je… je ne le regrette pas ; qui pourrait le regretter, avec cette malédiction dans la lignée de Rockraven ? Et pourtant… Je regarde Dorilys et je ne puis m'empêcher de penser que j'ai dû détruire ce qui aurait pu être comme elle, belle et… et… »

Sa voix se brisa et pendant un moment, elle sanglota éperdument sur l'épaule d'Allart.

Et moi qui croyais pouvoir contraindre Cassandra à un choix pareil… Allart ne trouvait rien à dire. Il berça Renata dans ses bras et la laissa pleurer. Enfin elle se calma et murmura :

« Je sais que j'ai bien agi. Il le fallait. Mais je… je ne pouvais pas le dire à Donal, non plus. »

Au nom de tous les dieux, que faisons-nous à nos femmes ? Qu'avons-nous donc dans notre sang et nos gènes, pour leur imposer un tel martyre ? Saint Porteur de Fardeaux, c'est ta bénédiction, et non ta malédiction, qui me sépare de Cassandra…

Alors même qu'il parlait, il crut voir le visage de Cassandra, tordu de peur, d'une peur comme celle de Renata. Pour chasser la vision, il serra la jeune femme dans ses bras et lui dit affectueusement :

« Malgré tout, tu sais que tu as bien agi et cette certitude doit te donner de la force, j'espère. »

Puis, lentement, en cherchant ses mots, il lui parla de l'instant de clairvoyance, quand il l'avait vue fort avancée dans sa grossesse, terrifiée, désespérée.

« Je ne l'ai pas vu dernièrement dans mes visions, dit-il pour la rassurer. La possibilité n'a probablement existé qu'un court moment, pendant que tu étais enceinte, et ensuite… ensuite, cet avenir a simplement cessé d'être ; puisque tu as fait ce qu'il fallait pour l'empêcher. Ne regrette rien. »

Cependant, il n'était pas sûr de lui, dernièrement, il n'avait *rien* vu. Il avait essayé de bloquer toute activité de sa clairvoyance et de repousser la foule des avenirs possibles. Etait-il vrai que maintenant, la fille conçue par Renata déjà détruite, elle n'avait plus rien à craindre ? Mais il l'avait rassurée. Elle paraissait calmée et il ne voulait plus la troubler.

« Je sais que j'ai bien agi, affirma-t-elle. Cependant, ces derniers temps, Dorilys est devenue si mignonne, si docile, si gentille ! Maintenant qu'elle contrôle un peu son *laran*, les orages ne semblent plus se déchaîner. »

Oui, pensa Allart. *Il y a longtemps que dans mon sommeil ou dans mes veilles, je ne suis plus troublé par ces horribles visions d'une salle voûtée, d'un visage d'enfant auréolé d'éclairs redoutables…* Tous ces drames étaient-ils donc sortis également du domaine du possible, maintenant que Dorilys maîtrisait son terrible don ?

« Pourtant, dans un sens, cela aggrave tout, dit Renata. Savoir qu'il aurait pu y avoir une autre enfant comme elle, et qu'elle ne vivra jamais… Enfin, je suppose que je dois simplement considérer Dorilys comme la fille que je n'oserai jamais avoir… Allart, elle a invité son père et Donal à l'écouter jouer et chanter cet après-midi. Viendras-tu aussi ? Elle commence à avoir une très jolie voix. Viendras-tu l'entendre ?

— Avec plaisir », assura sincèrement le jeune homme.

Donal était déjà là, avec le seigneur d'Aldaran et plusieurs des femmes de la maison, y compris la maîtresse de musique de Dorilys, une jeune et noble dame de la maison de Darriel. D'une sombre beauté, avec des yeux et des cheveux noirs, elle rappelait un peu Cassandra à Allart, sans qu'elle lui ressemblât vraiment. Pourtant, en regardant dame Elisa assise, la tête penchée sur le *rryl* qu'elle accordait, il remarqua qu'elle aussi avait six doigts à chaque main. Il se rappela ce qu'il avait dit à Cassandra le jour de leur mariage : « Puissions-nous vivre en un temps où nous pourrons faire des chansons, pas la guerre ! » Combien cet espoir avait été bref ! Ils vivaient sur une terre déchirée par la guerre, dans les montagnes comme dans les Domaines, Cassandra dans une tour attaquée par des engins aériens et des incendiaires, Allart dans un pays livré aux incendies de forêts et à la foudre qui frappait comme des flèches. Surpris, il regarda autour de lui, la salle paisible, le ciel et les montagnes paisibles au-dehors. Aucun bruit de guerre, pas un souffle. Sa maudite clairvoyance, rien de plus, dans la pièce calme où dame Elisa frôlait les cordes de la harpe et disait :

« Chante, Dorilys. »

La voix d'enfant, douce et triste, entonna une ancienne chanson des lointaines montagnes :

« Où es-tu maintenant ?
Où vagabonde mon amour ? »

Allart trouva un tel chant d'amour, plaintif et sans espoir, bien malséant dans la bouche d'une jeune fille mais il fut captivé

par la beauté de la voix. Dorilys avait considérablement changé, cet automne ; elle avait grandi et ses seins, bien que petits, étaient déjà bien formés sous la robe enfantine, son jeune corps joliment tourné. Elle avait de longues jambes et une allure gauche, elle allait être très grande. Déjà, elle dépassait Renata.

Quand elle se tut, don Mikhail lui dit :

« Vraiment, ma chérie, il semble que tu aies hérité de la voix magnifique de ta mère. Voudrais-tu me chanter quelque chose de moins lugubre ?

— Avec joie. »

Dorilys prit le *rryl* de dame Elisa. Elle l'accrocha légèrement puis elle se mit à pincer les cordes en chantant une ballade comique de la montagne. Allart l'avait souvent entendue à Nevarsin, mais pas dans le monastère ; c'était une chanson paillarde à propos d'un moine qui transportait dans ses poches, comme tout bon moine, tous les biens qu'il avait le droit de posséder.

« Dans les poches, les poches,
Les poches de Fro'Domenick.
Ces merveilleuses poches autour de sa taille,
Les poches qu'il remplit chaque matin en hâte.
Tout ce qu'il possède au lever du jour.
Il le fourre dans ses poches et va son chemin. »

Le public riait bien avant l'interminable et ridicule liste de tous les biens transportés dans les poches du moine légendaire.

« Un bol et une écuelle et un livre de prières,
Une couverture pour le protéger du froid de l'air,
Un plumier pour écrire ses prières et ses lettres,
Un coussin pour s'agenouiller devant ses supérieurs,
Un casse-noix tout orné d'or et de cuivre… »

Dorilys elle-même luttait pour garder son sérieux alors que le public pouffait, s'esclaffait ou, comme son père, rejetait la tête en arrière pour rire à pleine gorge de l'absurdité du contenu :

« Des poches, des poches, des poches de Fro'Domenick… »

Elle atteignit le couplet qui détaillait :

« Une selle, une bride, des éperons et des rênes,
Au cas où il recevait en cadeau un *chervine,*
Une cuvette en or, un rasoir de… »

Elle s'interrompit, hésitante, quand la porte s'ouvrit brusquement. Le seigneur d'Aldaran se retourna, en colère, vers son écuyer qui entrait avec si peu de cérémonie.

« Valet, comment oses-tu faire irruption dans la salle de ta jeune maîtresse d'une telle façon ?

— J'en demande pardon à la jeune demoiselle, mais la chose est extrêmement urgente. Le seigneur de Scathfell…

— Allons, allons, grommela Aldaran… Même s'il était à nos portes avec cent guerriers en armes, mon brave, cela n'excuserait pas un tel manque de politesse !

— Il envoie un message. Son messager parle d'une exigence, mon seigneur. »

Au bout d'un moment, Mikhail d'Aldaran se leva. Il s'inclina devant dame Elisa et sa fille avec autant d'élégance que si la petite salle de classe de Dorilys était une salle d'audience.

« Mesdames, pardonnez-moi. Je n'aurais pas de mon plein gré interrompu votre concert. Mais je crains de devoir demander la permission de me retirer, ma fille. »

Dorilys resta un instant bouche bée ; il lui demandait, à *elle*, la permission d'aller et de venir ? C'était manifestement la première fois qu'il la traitait avec cette courtoisie protocolaire de grande personne ; mais les excellentes manières que Margali et Renata lui avaient inculquées vinrent au secours de l'enfant. Elle fit une révérence si profonde qu'elle faillit tomber à genoux.

« Vous avez tout loisir de venir et d'aller à votre guise, seigneur, mais je vous supplie de revenir quand vous serez libre. »

Il se pencha sur sa main.

« Je n'y manquerai pas, ma fille. Mesdames, toutes mes excuses », dit-il en saluant Margali et Renata aussi puis il dit sèchement : « Donal, viens. »

Donal se leva et le suivit précipitamment. Quand ils furent partis, Dorilys essaya de reprendre la chanson mais le cœur n'y était plus et au bout de quelques instants, tout le monde se sépara. Allart descendit dans la cour des écuries où étaient attachées les montures de la mission diplomatique de Scathfell. Il reconnut parmi l'escorte des écussons de différents clans montagnards, il vit des hommes armés aller et venir dans les cours mais ils refluaient comme de l'eau et n'étaient plus là quand il regarda de nouveau. Il comprit que son *laran* lui brossait des hallucinations de choses qui n'arriveraient peut-être jamais. Il essaya de se frayer un chemin dans les visions, de voir dans le temps, mais il n'était pas assez calme et ce qu'il sentait – il ne lisait pas consciemment les pensées de ceux qui apportaient les exigences de Scathfell mais eux aussi émettaient leurs émotions dans toutes les directions – n'était pas fait pour l'apaiser.

La guerre ? Ici ? Il éprouva un douloureux regret pour le long et bel été, si irrévocablement détruit. *Comment ai-je pu demeurer en paix alors que mon peuple était à la guerre et que mon frère se prépare à combattre pour une couronne ? Qu'ai-je fait pour mériter cette paix, alors que ma femme bien-aimée elle-même affronte le danger et la terreur ?* Il monta dans sa chambre et s'efforça de se calmer grâce à la discipline de respiration de Nevarsin mais il ne pouvait se concentrer à cause de ces visions de guerre, d'orages, d'émeutes se bousculant devant ses yeux et dans son cerveau ; il fut heureux d'être, après un très long moment, convoqué à la salle d'audience d'Aldaran.

Il s'était attendu à y trouver l'ambassade de Scathfell, comme il l'avait vue si souvent dans sa vision, mais il n'y avait personne à part Aldaran, qui regardait sombrement le sol devant son fauteuil élevé, et Donal qui marchait nerveusement de long en large.

Quand Allart entra, Donal lui jeta un bref coup d'œil de gratitude et de supplication.

« Entre, cousin, dit don Mikhail. Maintenant nous avons certes besoin des conseils de nos parents. Veux-tu t'asseoir ? »

Allart aurait préféré rester debout, ou arpenter la pièce comme Donal, mais il prit le siège que lui indiquait don Mikhail. Le vieil homme était assis, le menton dans la main, la mine assombrie. Enfin il s'exclama :

« Et assieds-toi aussi, Donal ! Tu me rends fou, à tourner en rond comme un enragé possédé par un loup furieux ! »

Il attendit que son fils adoptif se fût assis à côté d'Allart et reprit :

« Rakhal de Scathfell – car je ne lui accorderai pas le nom de frère – m'envoie un émissaire avec des demandes si exorbitantes que je ne puis les supporter plus longtemps dans le calme. Il juge bon d'exiger que je choisisse sans délai, de préférence avant le solstice d'hiver, un de ses fils cadets – et je devrais peut-être me trouver honoré qu'il me laisse le choix de ses maudits rejetons – pour l'adopter comme héritier, puisque je n'ai pas de fils légitime et ne pourrai, dit-il, en avoir à mon âge ! (Il prit une feuille de papier sur le siège où il l'avait jetée et la froissa de nouveau dans sa main.) Il dit que je dois inviter tous les hommes à être témoins de ce que je fais, en déclarant un fils de Scathfell mon héritier et – voulez-vous écouter l'insolence de l'individu ! – il dit : *afin que tu puisses vivre les dernières années de ta vie dans la paix que te laisseront tes autres actions.* »

Il serra dans son poing la lettre offensante, comme si c'était le cou de son frère.

« Dis-moi, mon cousin, comment dois-je traiter cet homme ? »

Allart fut atterré. *Au nom de tous les dieux,* pensa-t-il, *qu'entend-il donc en me le demandant ? Croit-il sérieusement que je suis capable de le conseiller dans une pareille affaire ?*

Aldaran ajouta, plus doucement mais aussi sur un ton plus pressant :

« Allart, tu as étudié à Nevarsin, tu connais toute notre histoire, nos lois. Dis-moi, cousin, existe-t-il un moyen pour empêcher mon frère de Scathfell de s'emparer de mon domaine avant même que mes os soient refroidis dans la tombe ?

— Mon seigneur, je ne vois pas comment ils peuvent vous forcer à adopter le fils de votre frère. Mais je ne sais pas comment vous pouvez empêcher ces fils d'hériter de vous ; la loi n'est pas claire au sujet des filles. *(Et si elle l'était,* pensa-t-il au désespoir, *Dorilys est-elle capable de gouverner ?)* Quand une fille a le droit d'hériter, c'est généralement parce que tout le monde estime que son mari fera un bon suzerain. Personne ne vous déniera le droit de laisser Aldaran au mari de Dorilys.

— Et pourtant, marmonna Aldaran en lissant laborieusement la lettre froissée, regardez… les sceaux de Storn, de Sain Scarp et même du seigneur de Darriel, joints à cette missive comme pour donner plus de force à ce… à cet ultimatum ! Pas étonnant que le seigneur de Storn ne m'ait pas répondu quand j'ai demandé son fils pour Dorilys ! Ils ont tous peur de s'allier avec moi, de crainte de s'aliéner tous les autres. Maintenant, je regrette vraiment que les Ridenow soient embarqués dans cette guerre contre ta famille. C'est à *eux* que j'offrirais Dorilys ! » Il resta un moment silencieux, plongé dans de sombres pensées. « J'ai juré sur ma propre tête de brûler Aldaran plutôt que de le laisser à mon frère. Aide-moi à trouver un moyen, Allart. »

La première pensée qui se présenta à l'esprit du jeune homme – et plus tard, il se félicita d'avoir eu le bon sens de la dominer pour qu'Aldaran ne puisse la lire – fut celle-ci : *Mon frère Damon-Rafaël vient de perdre sa femme.* Mais cette idée suscita dans son esprit des visions explosives de menaces et de désastres. L'effort qu'il fit pour les contrôler lui fit garder un silence consterné, tandis qu'il se souvenait de la prédiction de Damon-Rafaël qui l'avait envoyé jusque là : « Je crains qu'un jour tout notre monde, de Dalereuth aux Hellers, s'incline devant la puissance d'Aldaran. »

Remarquant ce silence, don Mikhail lui dit :

« C'est une véritable pitié que tu sois déjà marié, mon cousin. Je t'offrirais ma fille. Mais tu connais ma volonté. Dis-moi, Allart, n'y a-t-il aucun moyen qui me permette de déclarer Donal mon héritier ? C'est lui qui a toujours été le vrai fils dans mon cœur.

— Père, intervint Donal, ne vous querellez pas à mon propos avec vos parents. Pourquoi mettre le pays à feu et à sang par une guerre inutile ? Quand vous aurez rejoint vos ancêtres – puisse ce jour être éloigné, cher père adoptif ! – que vous importera-t-il alors à qui appartient Aldaran ?

— Cela importe, gronda le vieil homme, les traits figés en un masque de pierre. Allart, dans toute ta connaissance de la loi, n'y a-t-il pas une seule échappatoire par laquelle je pourrais remettre cet héritage à Donal ? »

Allart s'appliqua à réfléchir. Il répondit enfin :

« Aucun, je crois, que vous puissiez utiliser, mais ces lois sur l'héritage par le sang ne sont pas aussi inéluctables. Il y a seulement sept ou huit générations, vous, vos frères et vos femmes auriez tous vécu ensemble, et l'aîné d'entre vous, ou votre chef choisi, aurait désigné comme héritier le fils qui lui paraissait le plus juste et le plus capable, pas le fils aîné du frère aîné, mais le *meilleur*. C'est la coutume, pas la loi, qui a imposé cette règle de primogéniture et de paternité connue dans les montagnes. Cependant, si vous proclamez simplement que vous avez choisi Donal selon l'ancienne loi et non la nouvelle, alors il y aura la guerre, mon seigneur. Chaque fils aîné des montagnes verra sa position menacée et son cadet ou son plus lointain cousin devenir un plus grand ennemi qu'à présent.

— Ce serait plus simple, dit Aldaran avec une grande amertume, si Donal n'était qu'un enfant trouvé ou un orphelin, au lieu du fils de ma bien-aimée Aliciane. Alors je le marierais à Dorilys, je verrais ma fille protégée et mon domaine entre les mains de celui qui le connaît le mieux et qui est le plus capable de le gouverner.

— Cela pourrait encore se faire, mon seigneur, dit Allart. Ce serait légalement possible, Comme lorsque la dame Bruna Leynier, sœur de l'héritier tué à la guerre, a pris la veuve de son frère et son enfant à naître sous sa protection en mariage libre, de manière qu'aucun autre mariage ne puisse être imposé à la veuve et les droits de l'enfant réfutés. On dit qu'elle commandait aussi la garde, à la place de son frère.

— Je croyais que ce n'était qu'une plaisante légende, s'exclama Aldaran en riant.

— Pas du tout. C'est vraiment arrivé. Les deux femmes ont vécu ensemble pendant vingt ans, jusqu'à ce que le fils devienne adulte et puisse faire valoir ses droits. Une folie, peut-être, mais les lois ne l'interdisent pas. Un tel mariage a au moins une valeur légale ; un demi-frère et une demi-sœur peuvent se marier s'ils le veulent. Renata m'a dit qu'il vaudrait mieux que Dorilys n'ait pas d'enfants et Donal pourrait avoir un héritier *nedestro* pour lui succéder. »

Il pensait à Renata mais Mikhail d'Aldaran redressa la tête d'un mouvement vif, décisif.

« Au diable ce qui est légalement possible ! Voilà notre solution, Donal. Allart se trompe sur ce que Renata a dit. Je m'en souviens très bien. Elle a dit que Dorilys ne devrait pas avoir de *fille,* mais qu'elle pourrait avoir un fils. Et elle a du sang Aldaran, ce qui signifie que le fils de Donal serait un héritier d'Aldaran et leur succéderait de plein droit. Tous ceux qui élèvent du bétail savent que c'est le meilleur moyen de fixer une caractéristique souhaitée dans la ligne, que d'engendrer avec le même matériau génétique. Si bien que Dorilys donnera à son demi-frère le fils qu'Aliciane aurait dû me donner – Renata saura comment s'en assurer – et les talents de contrôle du feu et de la foudre seront doublés. Nous devrons faire attention pendant quelques générations de ne pas laisser naître de filles, mais tant mieux, ainsi la lignée prospérera. »

Donal, atterré, regarda fixement son père adoptif.

« Vous ne pouvez parler sérieusement, mon seigneur !

— Et pourquoi pas ?

— Mais Dorilys est ma sœur… et encore une petite fille.

— Demi-sœur, rectifia Aldaran, et pas une si petite fille. Margali me dit qu'elle sera femme dans le courant de cet hiver, nous n'avons même pas longtemps à attendre avant de pouvoir leur annoncer qu'il y a un véritable héritier Aldaran pour nous succéder. »

Donal regardait toujours son père et Allart savait qu'il pensait à Renata, mais Mikhail d'Aldaran était trop absorbé par sa décision pour qu'il lui restât un seul atome de *laran* pour lire les pensées de son fils adoptif. Cependant, quand Donal ouvrit la bouche pour parler, Allart vit, bien trop clairement, la figure

du vieil homme se congestionner, se convulser, entendit le rugissement dans son cerveau. Allart saisit le poignet du garçon, lui imposa sa vision de l'attaque d'Aldaran, ses pensées aussi fortes que la voix de commandement : *Au nom de tous les dieux, Donal ne te querelle pas avec lui maintenant ! Ce serait sa mort !* Donal se laissa retomber sur son siège, bouche close. L'image du seigneur d'Aldaran frappé à mort disparut dans les limbes de ces scènes qui ne se produiraient jamais et Allart la vit se dissoudre et s'évaporer, soulagé mais fort inquiet.

Je ne suis pas un surveillant, mais s'il est si près de la mort, nous devrions avertir Renata. Il devrait être sondé…

« Allons, allons, bougonna Aldaran, tes scrupules sont ridicules, mon fils. Tu sais depuis des années que Dorilys doit se marier dès qu'elle sera femme, et si elle doit l'être avant d'être totalement développée, ne sera-t-il pas mieux pour elle d'épouser quelqu'un qu'elle connaît bien et qu'elle aime ? Ne seras-tu pas plus tendre avec elle qu'un étranger ? C'est le seul moyen que je puisse imaginer, tu épouses Dorilys et tu lui fais un fils… au point où en sont les choses », ajouta-t-il en fronçant un peu les sourcils.

Allart, surpris et choqué, se dit qu'il était probablement aussi bien pour Dorilys que le seigneur d'Aldaran fût très âgé et se considérât incapable d'être père d'un héritier.

« Quant à cela, reprit Aldaran en froissant de nouveau la lettre de Scathfell pour la jeter par terre, je crois que je vais m'en servir pour me torcher et puis je la renverrai dans cet *état* à mon frère, pour lui montrer le cas que je fais de son ultimatum ! En même temps, je l'inviterai à venir assister à ton mariage.

— Non, souffla Donal. Père, je vous en supplie…

— Plus un mot, mon fils, ma décision est prise, déclara Aldaran et il se leva pour embrasser Donal. Depuis qu'Aliciane t'a amené dans cette maison, tu as été mon fils bien-aimé ; et cela te légitimera. Veux-tu me refuser cette joie, cher petit ? »

Donal ne savait que faire, il était incapable d'exprimer sa protestation. Comment pouvait-il rejeter l'amour et le souci de son père adoptif, dans un pareil moment ?

« Appelez mon scribe, ordonna le seigneur d'Aldaran. Je prendrai plaisir à dicter une lettre au seigneur de Scathfell pour l'inviter au mariage de ma fille et héritière avec le fils que je me suis choisi. »

Donal tenta une nouvelle supplication :

« Vous savez, mon père, que c'est une déclaration de guerre ? Ils pourraient venir vous attaquer en force. »

Aldaran indiqua la fenêtre. Au-dehors, le ciel gris se brouillait sous la chute de la neige, la première de l'année.

« Ils ne viendront pas maintenant. L'hiver arrive. Ils ne viendront pas avant le dégel de printemps ! Et alors… »

Il rejeta la tête en arrière en éclatant de rire, et Allart sentit un frisson glacé lui parcourir le dos en songeant aux cris rauques d'un oiseau de proie.

« Qu'ils viennent ! Qu'ils viennent quand ils voudront. Nous serons prêts à les recevoir ! »

21

« MAIS vraiment il n'y a aucune femme au monde que je veuille épouser, dit Donal, à part toi, ma bien-aimée. »

Jusqu'à ce que Renata surgisse dans sa vie, il n'avait jamais pensé qu'il aurait un choix en la matière, et ne le désirait pas particulièrement, à condition que la femme qu'on lui donnerait ne fût ni une malade ni une mégère, et il faisait confiance à son père adoptif pour lui éviter ces ennuis. À vrai dire, il y avait fort peu pensé.

Renata vit toutes ces pensées – le ressentiment presque inconscient d'avoir eu à affronter cet immense changement de mode de vie – et lui prit la main.

« Je suis à blâmer, mon amour. J'aurais dû faire ce que tu voulais et t'épouser tout de suite.

— Personne ne parle de blâme, *carya mea*, mais qu'allons-nous faire ? Mon père adoptif est vieux, et aujourd'hui j'ai eu réellement peur de le voir mourir lorsque je m'apprêtais à parler, si Allart ne m'en avait empêché. Que tous les dieux me pardonnent, Renata, je n'ai pu me retenir de penser… S'il mourait, je serais alors délivré de ce qu'il exige de moi. »

Il se couvrit le visage de ses mains et Renata, en le contemplant, comprit qu'elle était responsable de son bouleversement. C'était elle qui l'avait conduit à se rebeller contre la volonté de son père adoptif. Elle finit par murmurer, en gardant une voix calme au prix d'un effort considérable :

« Donal, mon tendre amour, tu dois faire ce que tu juges bon. Les dieux me gardent d'essayer de te persuader contre ta conscience. Si tu crois qu'il est mal d'aller contre la volonté de ton père, alors tu dois lui obéir. »

Il releva la tête, en s'efforçant visiblement de ne pas s'effondrer.

« Au nom des dieux miséricordieux, Renata, comment pourrais-je vouloir lui obéir ? Crois-tu que je *veuille* épouser ma sœur ?

— Pas même avec Aldaran comme dot ? Tu ne vas pas me dire que tu n'as aucun désir d'hériter du domaine !

— Si je pouvais le faire en toute équité ! Mais pas ainsi, Renata, pas ainsi ! Je le défierais, mais je ne peux rien dire si cela doit le frapper de mort, comme le craint Allart ! Et le pire c'est que si… si tu m'abandonnes maintenant, si je dois te perdre… »

Vivement, elle lui prit les deux mains.

« Non, non, mon amour. Je ne t'abandonnerai pas, je te le promets. Ce n'est pas ce que je voulais dire ! Je veux dire simplement que si ce mariage t'est imposé, cela peut rester cet arrangement légal qu'il souhaite, ou souhaitait au début. »

Donal poussa un profond soupir.

« Comment puis-je te demander cela ? Une noble dame de ton rang ne peut devenir une *barragana*. Je ne pourrais jamais t'offrir ce que tu dois avoir dans les honneurs, les *catenas*, en étant légalement reconnue comme ma femme. Ma mère était une *barragana*. Je sais quelle serait la vie de nos enfants. Tous les jours, on me harcelait, on me traitait de bâtard, de qualificatifs encore moins agréables à entendre. Comment pourrais-je l'imposer à un enfant de mon sang ? Miséricordieuse Evanda, il y avait des moments où je haïssais ma mère, pour m'avoir exposé à de telles avanies !

— Je préférerais être ta *barragana* que de porter les *catenas* d'un autre, Donal. »

Il savait qu'elle disait vrai mais le ressentiment et le trouble lui firent riposter :

« Vraiment ? Tu veux plutôt dire que tu préférerais être *barragana* d'Aldaran que femme d'un pauvre fermier des Hauts Monts ! »

Elle le regarda avec détresse. Déjà, cela nous fait disputer !

« Tu ne me comprends pas, Donal. Je préfère être à *toi,* épouse, femme libre ou *barragana,* plutôt que d'épouser un

homme que mon père choisira pour moi, à mon insu et sans mon consentement, même si cet homme était le prince Félix sur le trône de Thendara. Mon père sera furieux quand il apprendra que je vis ouvertement sous ton toit comme ta *barragana,* mais alors il ne pourra disposer de moi en me donnant à un autre, car il y a des hommes qui ne voudraient pas de moi dans ces conditions, et je serai à l'abri de sa colère, de son ambition ! »

Donal se sentit coupable, sachant que lui-même n'avait pas pu défier son père adoptif, alors que Renata, maintenant qu'elle avait défié sa famille, ne pouvait aller nulle part ailleurs. Il savait qu'il devrait avoir le même courage, refuser l'ordre du seigneur d'Aldaran, insister pour épouser immédiatement Renata, même si son père adoptif devait le déshériter et le chasser.

Cependant, pensa-t-il, au désespoir, *je ne peux pas me quereller avec lui. Ce n'est pas seulement pour moi, mais je ne veux pas le laisser à la merci de ceux de Scathfell, des autres seigneurs des montagnes qui planent pour lui ronger les os dès qu'ils l'auront abattu !* Son père adoptif n'avait que lui. Comment pourrait-il l'abandonner ? Et pourtant, l'honneur semblait l'exiger.

Il se couvrit de nouveau le visage de ses mains.

« Je suis déchiré, Renata ! La loyauté envers toi… la loyauté envers mon père. Est-ce pourquoi les mariages sont arrangés par les familles, pour que d'aussi terribles conflits de loyauté ne puissent se produire ? »

Comme si le trouble et le tourment de Donal se répercutaient dans tout le château d'Aldaran, Allart non plus ne trouvait pas la paix et arpentait inlassablement sa chambre.

Il pensait : *J'aurais dû laisser parler Donal. Si le choc d'apprendre qu'il ne pouvait pas toujours imposer sa volonté devait tuer don Mikhail, alors nous pouvons nous passer de pareils tyrans, qui cherchent éternellement à commander les autres, en dépit de leur conscience…* Toute la rage et le ressentiment qu'Allart avait éprouvés contre son propre père, il était prêt à les transférer contre le seigneur d'Aldaran.

Pour ce maudit programme de sélection génétique, il va briser la vie de Donal et celle de Dorilys – avant même qu'elle

sorte de l'enfance – et celle de Renata ! Rien ne l'intéresse donc, qu'un héritier légitime du sang Aldaran ?

Mais alors, à retardement, il devint plus équitable et il se dit : *Non, ce n'est pas entièrement la faute de don Mikhail. Donal est aussi à blâmer, pour n'avoir pas immédiatement parlé à don Mikhail quand il est tombé amoureux de Renata, pour ne pas l'avoir demandée en mariage. Et je suis à blâmer pour avoir écouté sa requête d'une échappatoire légale. C'est moi qui lui ai mis dans la tête que Donal et Dorilys pouvaient se marier, sous le régime d'une fiction légale ! Et c'est ma maudite clairvoyance qui m'a fait retenir Donal de parler ! Encore une fois, j'ai été influencé par un événement qui pouvait ne jamais arriver !*

Mon laran *nous a apporté tous ces ennuis. Je dois maintenant trouver le moyen de le maîtriser, de me frayer un chemin, de voir dans le temps, de découvrir ce qui arrivera, parmi les nombreux avenirs que je vois.*

Il y avait si longtemps qu'il le bloquait ! Depuis bien des lunes, il consacrait une grande partie de son énergie émotionnelle à essayer de ne *rien* voir, à vivre dans l'instant présent comme le faisaient les autres, à ne pas se laisser influencer par les possibilités mouvantes des avenirs nombreux. La pensée d'ouvrir son esprit à tout cela le terrifiait, d'une peur presque physique. C'était pourtant ce qu'il devait faire.

Verrouillant sa porte contre toute intrusion, Allart se prépara avec tout le calme qu'il put s'imposer. Finalement, il s'étendit sur le dallage de pierre, ferma les yeux et respira régulièrement, à la manière de Nevarsin, pour s'apaiser. Puis, luttant contre la panique – il ne pouvait *pas* la laisser s'imposer, il avait passé sept ans à Nevarsin à apprendre à ne *pas* la laisser faire – il abaissa les barrières qu'il avait lui-même dressées et chercha avec son *laran*…

Pendant un instant – intemporel, éternel, probablement guère plus qu'une demi-seconde mais long d'un million d'années pour ses sens exacerbés – tout le temps se rua sur lui, le passé et le présent, toutes les actions de ses aïeux qui avaient abouti à ce moment. Il vit une femme marchant au bord du lac de Hali, une femme d'une beauté incomparable aux yeux gris

incolores et aux cheveux de lune d'une *chieri ;* il entrevit des souvenirs de forêts et de sommets ; il vit d'autres étoiles et d'autres soleils, un monde avec un soleil jaune et une seule lune pâle dans le ciel ; il contempla une nuit noire de l'espace ; il mourut dans la neige, dans l'espace, dans le feu, mille morts concentrées en un seul instant ; il se battit et mourut en hurlant sur un champ de bataille ; il se vit mourir pelotonné dans une attitude fœtale, se repliant sur lui-même au-delà de la pensée, comme il avait failli le faire dans sa quatorzième année ; il vécut cent mille vies en cet unique moment terrible, il sentit son corps se convulser en spasmes de terreur, mourir… Il s'entendit hurler de douleur et comprit qu'il était fou, qu'il ne reviendrait jamais… Il lutta un moment pour claquer les portes qu'il avait ouvertes, sachant qu'il était trop tard…

Puis il redevint Allart, il sut qu'il n'avait que cette seule vie, *maintenant ;* les autres étaient irrévocablement passées ou devaient advenir. Mais en cette seule vie (et comme elle paraissait étroite après ces siècles et ces siècles de conscience contenus dans une fraction de seconde de ce qu'il *était, avait été, serait)* encore déployée devant lui, se reproduisant à l'infini, à chacun de ses mouvements des centaines de possibilités nouvelles se créaient et d'autres s'effaçaient à jamais. Il voyait à présent comment chacun des actes qu'il avait accomplis depuis l'enfance avaient ouvert des horizons ou barré d'autres voies pour l'éternité. Il aurait pu emprunter la voie de l'orgueil, de la force et des armes, s'expliquer à surpasser Damon-Rafaël à l'épée et au combat, devenir le fils le plus indispensable de son père… Il aurait pu s'arranger pour que Damon-Rafaël meure dans son enfance, devenir lui-même l'héritier de son père… Il aurait pu rester éternellement en sécurité entre les murs de Nevarsin, déshérité… Il aurait pu plonger dans le monde de la sensualité qu'il avait découvert, cette tentation infinie, dans les bras d'une *riyachiya*… Il aurait pu étrangler son père, dans sa fierté humiliée… Lentement, parmi le bouillonnement des passés, il distinguait l'aspect inévitable des choix qui l'avaient amené à cet instant, à cette croisée des chemins…

Maintenant il était *là*, en cet instant crucial, où les choix passés, volontaires ou non, l'avaient conduit. À présent, ses

futurs choix devaient se faire en pleine connaissance de ce qu'ils pourraient provoquer. En cette lourde minute de prise de conscience totale, il accepta la responsabilité de ce qui avait été et de ce qui serait, et commença à regarder avec attention devant lui.

Les paroles de Dorilys lui revinrent à l'esprit : « C'est comme un cours d'eau. Si j'y mets de grosses pierres, l'eau les contourne et elle pourrait passer d'un côté ou de l'autre. Mais je ne pourrais pas la faire remonter en amont ni sortir de son lit… »

Lentement, il se mit à voir, avec ces curieuses antennes de perception, ce qu'il y avait devant lui ; l'éventualité la plus probable droit devant, se déployant en éventail jusqu'aux possibilités les plus folles aux bords lointains de sa conscience. Il vit immédiatement sous ses yeux, les possibilités que Donal accepterait, défierait ; il emmènerait Renata et quitterait Aldaran ; il prendrait Dorilys et ferait à Renata des enfants *nedestro*. Allart vit que don Erlend Leynier pourrait s'allier avec Scathfell contre Aldaran en représailles de l'injure faite à sa fille. (Il lui faudrait en avertir Renata, mais s'en soucierait-elle ?) Il revit maintes fois la vision souvent répétée des hommes d'armes de Scathfell attaquant Aldaran au printemps, si bien qu'une fois encore, Aldaran devrait être gardé par la force des armes… Il vit des possibilités plus lointaines : le seigneur d'Aldaran frappé par une grave attaque, mourant ou restant paralysé pendant des mois et des années, tandis que Donal se débattait avec la régence pour sa sœur… le seigneur d'Aldaran se remettait et repoussait Scathfell grâce à sa puissance supérieure… la réconciliation d'Aldaran avec son frère… Il vit Dorilys mourir de la maladie du seuil à la puberté… mourir en donnant le jour à l'enfant que Donal avait juré de ne jamais lui faire porter… survivre pour donner à Donal un fils qui n'hériterait que du *laran* Aldaran et mourrait de la maladie du seuil dans son adolescence…

Péniblement, laborieusement, Allart se força à trouver une voie parmi les possibilités. *Je ne suis pas un Dieu ! Comment puis-je dire laquelle de ces routes serait la meilleure pour tous ? Je ne puis voir que ce qui serait le moins douloureux pour Donal ou pour Renata, que j'aime…*

Contre son gré, alors, il commença à voir son propre avenir. Il retournerait à Cassandra… il ne retournerait pas mais vivrait pour toujours à Nevarsin ou, comme saint Valentin des Neiges, dans une caverne solitaire des Hellers, jusqu'à sa mort… il serait réuni dans l'extase à Cassandra… il mourrait de la main de Damon-Rafaël, qui craignait une trahison… Cassandra vivrait à jamais dans la tour… elle mourrait en mettant au monde son enfant… elle tomberait entre les mains de Damon-Rafaël qui n'avait jamais cessé de regretter de l'avoir donnée à Allart au lieu d'en faire sa *barragana*… Cette dernière idée arracha complètement Allart à sa rêverie et à la foule d'avenirs et de probabilités, et il se mit à examiner de plus près *celle-là*.

Damon-Rafaël, veuf, et son unique fils légitime mort avant le sevrage… Allart n'avait pas su cela ; c'était de la clairvoyance pure, du *laran*. Mais était-ce ou simplement une peur née du fait qu'il connaissait Cassandra et l'ambition sans scrupules de Damon-Rafaël ? Brusquement, les paroles que son père avait prononcées en parlant de ses fiançailles avec Cassandra surgirent du fond de sa mémoire.

« Tu épouseras une fille du clan Allart, aux gènes spécialement modifiés pour contrôler ce *laran*… » Allart avait entendu son père mais n'avait pas écouté. Il n'avait perçu que la voix de sa propre peur. Mais Damon-Rafaël avait su, lui. Ce ne serait pas la première fois qu'un chef de domaine, puissant et ambitieux, prendrait la femme de son frère cadet… *ou la veuve de son frère. Si je retourne pour réclamer Cassandra comme ma femme, Damon-Rafaël me tuera*. Avec une soudaine lâcheté, Allart se demanda comment il pourrait éviter ce sort, le destin qu'il semblait maintenant voir partout.

Je retournerai au monastère, je prononcerai mes vœux, je ne rentrerai jamais à Elhalyn. Alors Damon-Rafaël prendra Cassandra pour femme et arrachera le trône de Thendara aux faibles mains du jeune emmasca *qui y est assis en ce moment. Cassandra me pleurera mais quand elle sera reine à Thendara, elle oubliera…*

Et Damon-Rafaël, son ambition satisfaite, sera heureux.

Allart fut alors submergé d'horreur en voyant quelle espèce de roi serait son frère. La tyrannie… les Ridenow complètement

exterminés pour que les femmes de Serrais puissent procréer dans la lignée d'Elhalyn, les Hastur de Hali et de Valeron englobés dans l'unique lignée d'Elhalyn ; tant d'alliances seraient conclues que les Domaines eux-mêmes deviendraient simplement des vassaux du Hastur d'Elhalyn régnant de Thendara. Les mains cupides de Damon-Rafaël s'étendraient pour amener tout ce qui vit, de Dalereuth aux Hellers sous la domination d'Elhalyn. Tout cela se ferait au nom de la paix… la paix sous le despotisme de Damon-Rafaël et des fils de Hastur !

La consanguinité, la stérilité, la faiblesse, la décadence, l'afflux des barbares des Villes Sèches et de la montagne… le sac, le pillage, les ravages, la mort…

Je ne veux pas d'une couronne. Pourtant, aucun homme ne pourrait régner de pire manière que mon frère sur cette terre…

Par la force, Allart chassa le flot d'images. D'une façon ou d'une autre, il devait empêcher que cela n'arrive. Pour la première fois, il se permit de penser sérieusement à Cassandra. Avec quelle négligence avait-il failli s'écarter, la laisser devenir la proie de Damon-Rafaël… car, reine ou non, une femme ne serait jamais autre chose pour son frère qu'un objet de plaisir, un pion pour son ambition. Damon-Rafaël avait certainement causé la mort de Cassilde, ne s'en souciant que dans la mesure où elle lui donnait un fils légitime. Il n'hésiterait pas à se servir de Cassandra de la même façon.

Et puis un sentiment qu'Allart avait écrasé, étouffé et dédaigné refit jour brusquement : *Non ! Il ne l'aura pas !*

Si elle avait voulu Damon-Rafaël, si elle avait ambitionné la couronne, alors, avec une douleur qui jamais ne pourrait être pesée ou mesurée, Allart se serait peut-être effacé. Mais il la connaissait trop bien. Sa responsabilité – et son *droit,* son droit incontestable – était de la protéger et de la reprendre pour lui.

En ce moment même, mon frère tend peut-être la main pour s'emparer d'elle…

Allart pouvait voir devant lui dans tous les avenirs possibles, mais il ne pouvait pas voir ce qui se passait réellement dans le moment présent, au loin… pas sans l'aide de sa matrice. Lentement, étirant des muscles ankylosés, il se releva et regarda autour de lui. La nuit était passée, la neige s'était arrêtée ; une

aube cramoisie se levait sur les Hellers et les pics enneigés flamboyaient au soleil. Grâce à la connaissance météorologique de la montagne, apprise à Nevarsin, il sut que l'orage s'était éloigné, pour le moment du moins.

Sa pierre-étoile dans la main, Allart pointa résolument sa pensée, énormément amplifiée par la matrice, sur la longue distance. *Qu'arrive-t-il à Elhalyn ? Que se passe-t-il à Thendara ?*

Lentement, cadrée comme elle le serait s'il la voyait avec son œil physique par le gros bout d'une lorgnette, minuscules, brillante, aux bords aigus, une image se forma devant ses yeux.

Le long des rives de Hali, où les incessantes vagues qui n'étaient pas de l'eau affluaient et refluaient éternellement, un cortège s'avançait, avec des bannières et des étendards de deuil. Le vieux roi Régis était porté au cimetière des bords du lac, pour y reposer comme le voulait la coutume dans une tombe anonyme en compagnie des anciens rois et suzerains des Domaines. Les visages de cette procession défilèrent l'un après l'autre devant les yeux d'Allart mais deux seulement lui firent impression : d'abord la longue figure étroite et asexuée du prince Félix, triste et anxieux. Bientôt, Allart le savait en observant l'expression rapace des nobles de sa suite, le prince serait dépouillé et forcé de céder sa couronne à ceux qui pourraient transmettre le sang et les gènes, le précieux *laran*. L'autre était celle de Damon-Rafaël d'Elhalyn, le suivant dans l'ordre de succession à la couronne de Thendara. Comme s'il savourait déjà sa victoire, il chevauchait en arborant un sourire arrogant. Sous les yeux d'Allart, l'image se brouilla, se fondit, non en ce qu'elle était en ce moment mais en ce qu'elle serait, et il vît Damon-Rafaël couronné à Thendara, Cassandra à ses côtés, vêtue et couverte de bijoux comme une reine, et les puissants seigneurs de Valeron, cimentés par une alliance familiale étroite, debout derrière le nouveau roi.

Guerre, décadence, ruine, chaos… Brusquement, Allart sut qu'il se trouvait au croisement d'une suite d'événements qui pourraient modifier à jamais tout l'avenir de *Ténébreuse*.

Je ne veux aucun mal à mon frère. Mais je ne peux pas le laisser plonger tout notre peuple dans la ruine. C'est le premier

pas qui compte. Je ne puis empêcher Damon-Rafaël de devenir roi. Mais il ne cimentera pas l'alliance avec les Aillard en faisant de ma femme sa reine.

Allart rangea sa matrice, appela ses serviteurs et se fit apporter un repas ; il mangea et but sans rien goûter, pour se donner des forces en prévision de ce qui allait advenir. Cela fait, il partit à la recherche du seigneur d'Aldaran et le trouva d'excellente humeur.

« J'ai envoyé un message à mon frère de Scathfell l'invitant au mariage de ma fille et de mon fils adoptif bien-aimé, annonça-t-il. C'est un trait de génie. Il n'y a aucun autre homme à qui je donnerais si volontiers ma petite fille, pour sa sécurité et sa protection à long terme. Je la mettrai au courant aujourd'hui de mes intentions et je crois qu'elle sera reconnaissante, elle aussi, de n'avoir pas à être remise entre les mains d'un étranger… C'est à toi que je dois cette merveilleuse solution, mon ami. J'aimerais pouvoir te dédommager par une faveur égale ! Comme je voudrais être une mouche sur le mur quand mon frère de Scathfell lira ma lettre !

— À vrai dire, don Mikhail, je suis venu vous demander une grande faveur.

— Ce sera un plaisir pour moi de t'accorder ce que tu veux, mon cousin.

— Je désire envoyer chercher ma femme, qui se trouve dans la tour de Hali. Voulez-vous la recevoir en invitée ?

— De fort bon cœur, assura don Mikhail. J'enverrai ma propre garde pour lui faire escorte, si tu veux, mais le voyage est incertain en cette saison ; dix jours de route depuis les plaines, avec les tempêtes d'hiver qui menacent. Peut-être pourrais-tu gagner du temps en faisant transmettre par la tour de la Tramontane un message par les relais, la priant de partir immédiatement plutôt que d'envoyer mes hommes jusqu'au lac de Hali pour la ramener. Je pourrais envoyer mes hommes à sa rencontre pour l'escorter. Je pense qu'elle est capable de trouver sa propre escorte à Elhalyn. »

Allart parut inquiet.

« Je ne veux pas la confier à mon frère et je préfère que son départ soit ignoré. »

Don Mikhail le dévisagea d'un œil aigu.

« Ah ! vraiment ? Dans ce cas, je te suggère d'aller immédiatement avec Donal à la Tramontane, pour essayer de les persuader de l'amener ici tout de suite, par les relais des tours. Cela ne se fait pas souvent de nos jours – la dépense d'énergie est déraisonnable – à moins d'une nécessité de premier ordre. Mais si c'est aussi important que cela…

— Je ne savais pas que cela pouvait encore se faire !

— Oh ! si, le matériel est toujours là dans la tour, contrôlé par matrices. Peut-être, si tu y mets du tien, se laisseront-ils persuader. Je te conseille cependant d'aller à la Tramontane par voie de terre, plutôt que de voler ; en cette saison, il fait trop mauvais temps… Parles-en quand même à Donal. Il sait tout ce que l'on peut savoir sur le vol dans les Hellers, en n'importe quelle saison. »

Aldaran se leva, signifiant courtoisement son congé au jeune homme.

« Ce sera un plaisir pour moi d'accueillir ta femme sous mon toit, mon cousin. Elle sera une invitée de marque au mariage de ma fille. »

« Oui, bien sûr, nous pouvons y voler, assura Donal en contemplant le ciel. Nous avons au moins une journée sans neige, mais naturellement nous ne pourrons revenir le même jour. S'il y a du travail à effectuer par les relais, tu seras trop épuisé ainsi que ta dame. Je suggère que nous partions pour la Tramontane dès que nous le pourrons. Je vais donner des ordres pour que des montures nous suivent, dont une pour ta femme, docile et bien douce comme il convient à une dame. »

Ils partirent un peu plus tard dans la matinée. Allart ne parla pas du prochain mariage de Donal, craignant que ce ne soit un point douloureux pour son ami, mais le jeune homme aborda de lui-même le sujet.

« Il ne pourra avoir lieu avant la nuit du solstice, dit-il. Renata a sondé Dorilys et elle dit qu'elle ne sera pas femme avant cette date-là. Et elle a eu tant de malchance à ses fiançailles que père lui-même hésite à la soumettre à une autre de ces cérémonies.

— A-t-elle été mise au courant ?

— Oui, père le lui a dit, répondit Donal d'une voix hésitante, et j'ai causé avec elle, un peu… Ce n'est qu'une enfant. Elle ne se fait qu'une idée très confuse de ce que signifie le mariage. »

Allart en doutait mais, après tout, c'était l'affaire de Donal et celle de Renata, pas la sienne. Donal se tourna face au vent, inclina ses ailes avec son contrôle et s'éleva sur un long courant ascendant.

Une fois dans les airs, comme toujours, Allart oublia les soucis du monde ; il s'abandonna au vol sans penser, se laissa porter par l'air glacé dans une sorte d'extase, soutenu par la matrice, libre comme un faucon. Il regretta presque de voir finalement apparaître la tour de la Tramontane, mais pas tout à fait. Là se trouvait le moyen de retrouver Cassandra.

Il y songeait en remettant son planeur à Arzi. Peut-être, au lieu de la faire venir lâchement ici en sécurité, devrait-il retourner à Hali et affronter son frère. Non, il le savait avec cette nouvelle connaissance innée : s'il s'aventurait à portée de Damon-Rafaël, sa vie ne vaudrait pas le plus petit liard.

À part lui, il se désola. *Comment en sommes-nous arrivés là, mon frère et moi ?* Mais il mit de côté son chagrin et s'arma de courage pour aller présenter sa requête au *tenerézu* de la tour.

Ian-Mikhail fronça les sourcils et Allart crut qu'il allait refuser tout net.

« La puissance est là, dit-il, ou peut être rassemblée. Cependant, il me répugne fort de mêler la Tramontane aux affaires des plaines. Tu es tout à fait sûr du danger que court ta femme, Allart ? »

Allart ne trouva dans son esprit que la certitude que Damon-Rafaël n'hésiterait pas à s'emparer d'elle, comme il s'était emparé de Donal. Donal, à côté de lui et lisant sa pensée, rougit de colère.

« Jusqu'à cet instant, je l'avais ignoré ! Il est heureux pour le seigneur d'Elhalyn que mon père adoptif ne l'ait pas su ! »

Ian-Mikhail soupira.

« Ici, nous sommes en paix ; nous ne fabriquons pas d'armes et ne prenons aucune part aux guerres. Mais tu es l'un des nôtres, Allart. Nous devons protéger ta dame de tout danger. Je

ne puis l'imaginer. Moi aussi, j'ai étudié à Nevarsin, et je préférerais coucher avec un cadavre ou un *cralmac* qu'avec une femme contre son gré. J'ai entendu dire que ton frère est un homme sans scrupule, d'une ambition démesurée ; va, Allart. Communique avec Cassandra par les relais. Je convoquerai le cercle pour ce soir. »

Allart se rendit dans la salle des matrices, se calmant en prévision du travail ; il se projeta dans les ténèbres tourbillonnantes des relais, chevauchant le réseau d'énergie électrique comme dans la journée il s'était laissé porter par les courants aériens dans le ciel d'hiver. Soudain, sans avertissement, il sentit le contact intime s'établir. Il n'avait pas espéré une telle chance : Cassandra elle-même était dans les relais.

Allart ? C'est toi, mon amour ?

La surprise et l'émerveillement, une stupéfaction proche des larmes… *Tu es à la Tramontane ? Tu sais que nous portons ici le deuil du vieux roi ?*

Allart l'avait vu, bien que personne n'eût pensé à le lui annoncer officiellement.

Allart, un moment, avant que tu abordes l'affaire qui a pu t'amener à la Tramontane. Je… je ne voudrais pas t'inquiéter, mais j'ai peur de ton frère. Il m'a rendu une visite de courtoisie, disant que les parents par alliance devaient se connaître ; et quand j'ai exprimé mes condoléances pour la mort de Cassilde et de son jeune fils, il m'a parlé d'un temps passé où les frères et les sœurs avaient tous leurs époux en commun, et il m'a regardée singulièrement. Je lui ai demandé ce qu'il voulait dire et il a répondu qu'un jour viendrait où je comprendrais, mais je n'ai pas pu lire ses pensées…

Jusqu'alors, Allart avait espéré que c'était un fantasme né de sa peur. Maintenant, il savait que sa clairvoyance ne l'avait pas trompé.

C'est pour cela que je suis venu ici, ma bien-aimée. Tu dois quitter Hali et venir me rejoindre dans la montagne.

Voyager là-bas en cette saison ? Dans les Hellers ?

Il sentit sa peur. Entraîné à Nevarsin, Allart n'avait aucune crainte du climat terrible des Hellers, mais il savait que la

frayeur de Cassandra était réelle. *Non. En ce moment même, le cercle se rassemble pour t'amener ici par les réseaux. Tu n'as pas peur de cela, dis-moi, mon amour ?*

Non… La lointaine négation paraissait mal assurée.

Ce ne sera pas long. Va demander aux autres de venir.

Ian-Mikhail entra dans la salle, portant maintenant la robe chemisier d'un gardien. Derrière lui, Allart vit la jeune Rosaura qu'il avait déjà rencontrée et six autres. La surveillante en robe blanche était déjà au travail avec les amortisseurs, les réglait pour compenser la présence d'un étranger, installait le verrou de force qui rendait impossible toute autre intrusion de corps ou d'esprit dans l'espace et le temps où ils travaillaient. Puis Allart sentit le contact familier physique et mental, et sut qu'il était sondé pour détecter la raison de sa présence dans le cercle. Il éprouvait de la reconnaissance pour eux tous, sans savoir comment l'exprimer, parce qu'ils consentaient à tolérer la présence d'un étranger dans leur cercle fermé et intime. Il n'était pourtant pas totalement un intrus ; il les avait contactés plus d'une fois quand il travaillait aux relais. Il leur était *connu* et cela le réconfortait obscurément.

J'ai perdu mon frère. Damon-Rafaël est mon ennemi. Mais je ne serai jamais sans frères, après avoir travaillé aux relais qui relient les esprits tout autour de ce monde. J'ai des sœurs et des frères à Hali et à la Tramontane, à Arilinn et à Dalereuth et dans toutes les tours…

Damon-Rafaël et moi nous n'avons jamais été frères dans ce sens-là.

Ian-Mikhail de Storn formait à présent le cercle, indiquant à chacun sa place. Allart compta neuf personnes et vint s'asseoir dans le cercle de corps reliés, qui ne se touchaient pas mais étaient assez proches pour sentir le champ électrique de leurs voisins. Il vit les tourbillons internes dans les champs de force des autres ; il vit le champ commencer à s'amorcer autour de Ian-Mikhail comme le gardien saisissait les formidables énergies des matrices liées, les tordait et les façonnait en un cône de puissance sur l'écran devant eux. N'ayant travaillé qu'avec Coryn comme gardien, dont le toucher mental était léger et presque imperceptible, Allart s'aperçut qu'au contraire,

Ian-Mikhail s'emparait de lui, le tiraillait presque brutalement, le plaçait à l'intérieur du cercle, mais il n'y avait aucune méchanceté dans cette force. C'était simplement sa manière personnelle de travailler ; chacun utilisait ses pouvoirs psi d'une façon particulière.

Une fois dans le cercle, enfermé dans l'anneau des esprits, la pensée individuelle se dissipait, faisait place à la conscience bourdonnante du *dessein* mutuel et concentré. Allart sentit la force se développer à l'intérieur de l'écran, un immense silence frémissant. Vaguement, dans le lointain, il effleura d'autres esprits familiers : Coryn, comme une brève poignée de mains, Arielle, un souffle d'air, ondoyant, imperceptible ; Cassandra… Ils étaient *là-bas*, ils étaient *ici*… et puis il fut assourdi et aveuglé par la brûlante surcharge, l'odeur d'ozone à ses narines, le flamboiement gigantesque, les énergies telle la foudre tonnant sur les hauteurs.

Brusquement, le réseau se brisa et ils redevinrent des individus distincts et Cassandra, pâle et égarée, était à genoux sur les dalles devant le cercle.

Elle vacilla, sur le point de tomber, mais Rosaura la retint ; puis Allart courut la soulever dans ses bras. Elle le regarda, épuisée et terrifiée.

« Tu es aussi fatiguée que si tu avais voyagé pendant dix jours, ma cousine, dit Ian-Mikhail avec un rire léger. Il y a eu une grande consommation d'énergie, mais enfin, c'est fait. Viens avec nous. Nous devons manger et reprendre des forces. Donne-nous toutes les nouvelles de Hali, veux-tu ? »

Allart défaillait de la terrible faim due à la dépense d'énergie. Pour une fois, il dévora sans dégoût ni nausée les écœurantes sucreries du placard à provisions. Il n'était pas suffisamment technicien pour comprendre le processus qui avait télétransporté Cassandra dans l'espace, couvrant les dix jours de voyage entre les tours, mais elle était là, il serrait sa main dans la sienne et cela seul lui suffisait.

La surveillante en robe blanche arriva et insista pour les sonder tous les deux. Ils ne protestèrent pas.

Pendant le repas, Cassandra donna les nouvelles de Hali. La mort et les obsèques du vieux roi ; la réunion du Conseil pour la

mise à l'épreuve du prince Félix, pas encore couronné et qui ne le serait peut-être jamais ; le soulèvement à Thendara de ceux qui soutenaient le gentil jeune prince. Il y avait eu renouvellement de la trêve avec les Ridenow, que la tour de Hali avait été forcée d'employer à constituer des réserves de *feuglu*. Cassandra montra à Allart une des brûlures caractéristiques sur sa main.

Allart l'écouta avec stupéfaction. Sa femme. Et pourtant, il avait l'impression de n'avoir jamais vu cette femme. Quand il l'avait quittée, elle était encore enfant, soumise, encore malade des suites de son désespoir suicidaire. Maintenant, au bout d'un an à peine, elle paraissait avoir vieilli de plusieurs années ; sa voix même et ses gestes étaient plus nets, plus assurés. Ce n'était plus une jeune fille timide mais une femme, posée, confiante, sûre d'elle, parlant avec aisance et compétence des exigences de leur dur travail avec les autres surveillantes.

Qu'ai-je à donner à une femme pareille ? se demanda Allart. *Elle était attachée à moi, alors, parce que j'étais plus fort et qu'elle avait besoin de ma force. Mais maintenant qu'elle n'a plus besoin de moi, va-t-elle m'aimer ?*

« Viens, ma cousine, dit Rosaura. Je dois te trouver des vêtements ; tu ne peux pas voyager avec ce que tu portes là. »

Cassandra rit en baissant les yeux sur la robe blanche et chaude, très ample, de surveillante, qui était son unique vêtement.

« Je te remercie, cousine. Je suis partie en hâte sans avoir le temps de faire de bagages !

— Je te prêterai une tenue de voyage et du linge de rechange. Nous sommes à peu près de la même taille. Et quand tu arriveras au château d'Aldaran, je suis sûre qu'on te trouvera des toilettes convenables.

— Vais-je aller avec toi à Aldaran, Allart ?

— À moins que tu préfères rester ici avec nous, intervint Ian-Mikhail. Nous avons toujours besoin de techniciens et de surveillants compétents. »

L'ancienne Cassandra enfantine reparut un peu quand elle lui prit vivement la main.

« Je te remercie, mon cousin. Mais je vais aller avec mon époux. »

La nuit était fort avancée, la neige tombait dru autour des hauteurs de la tour. Rosaura les conduisit dans une chambre préparée pour eux à l'étage inférieur.

Quand ils furent seuls, Allart se demanda encore une fois : *Qu'ai-je à donner à une femme pareille ? Une femme qui n'a plus besoin de ma force !* Mais en se tournant vers elle, il sentit les barrières s'évanouir, l'une après l'autre, et leurs esprits fusionner avant même qu'il la touche. Il comprit qu'il n'y avait rien de changé entre eux.

Dans la grisaille du jour naissant, ils furent réveillés par des coups soudain frappés à la porte. Le bruit n'était pas très fort mais rendait un son quelque peu affolé qui fit aussitôt dresser Allart ; il regarda fébrilement autour de lui, cherchant une cause, une raison à ce dérangement violent. Cassandra se redressa aussi et le contempla avec crainte dans la pénombre.

« Qu'y a-t-il ? Ah ! qu'arrive-t-il ?

— Damon-Rafaël », dit Allart avant de s'apercevoir que c'était insensé.

Damon-Rafaël était à dix jours de là dans les plaines, il n'était pas possible qu'il surgît ici. Cependant, quand il ouvrit la porte et vit la figure pâle et effrayée de Rosaura, il éprouva un choc. S'était-il réellement attendu à trouver son frère, armé pour le combat ou la mort, prêt à faire irruption dans la chambre où il dormait avec sa femme ?

« Je regrette de vous déranger, dit-elle, mais Coryn de Hali est dans les relais et il dit qu'il doit te parler immédiatement, Allart.

— À cette heure ? » s'étonna Allart en se demandant qui était devenu brusquement fou, car l'aurore commençait à peine à rosir à l'horizon.

Néanmoins, il s'habilla à la hâte et courut dans le long escalier vers la salle des matrices parce qu'il se sentait trop troublé pour se confier au puits élévateur.

Un jeune technicien qu'il ne connaissait pas se trouvait aux relais.

« Vous êtes Allart Hastur d'Elhalyn ? Coryn de Hali a insisté pour que nous allions vous réveiller. »

Allart prit place dans le cercle de relais et, tendant son esprit, il sentit le contact léger de Coryn.

Mon cousin ? À une heure pareille ? Que se passe-t-il à Hali ?

Cela ne me plaît pas plus qu'à toi. Mais il y a quelques heures, Damon-Rafaël, seigneur d'Elhalyn, est arrivé furieux aux portes de Hali, – exigeant que nous lui remettions ta femme, comme otage contre ta trahison. Je ne savais pas qu'il y avait de la démence dans notre famille, Allart !

Pas de la démence mais un peu de laran *et un très petit peu de ma clairvoyance*, répondit Allart. *Tu lui as dit que vous l'aviez envoyée ici ?*

Je n'avais pas le choix, avoua Coryn. *Alors il a exigé que nous attaquions la tour de la Tramontane avec nos pouvoirs, à moins qu'ils acceptent de la renvoyer rapidement et, de préférence, toi avec…*

Allart laissa échapper une exclamation de détresse. La tour de Hali était tenue, par la loi et la coutume, de mettre ses pouvoirs à la disposition du suzerain d'Elhalyn. Ils pouvaient mitrailler la Tramontane de foudre psychique, jusqu'à ce que tous ses opérateurs soient morts ou fous. Avait-il causé la perte des amis qui lui avaient amené Cassandra ? Comment avait-il pu les mêler à ses propres ennuis de famille ? Mais il était trop tard pour les regrets.

Nous avons refusé, bien sûr, reprit Coryn, et il nous a donné un jour et une nuit pour reconsidérer notre réponse. Quand il reviendra, nous devons pouvoir lui dire, d'une manière qui satisfera sa propre léronis, *que ni toi ni elle n'êtes à la Tramontane et qu'une telle attaque serait sans objet.*

Tu peux en être tout à fait assuré, nous aurons quitté la Tramontane avant le jour, affirma Allart et il laissa le contact se rompre.

22

Ils partirent au point du jour, à pied. Il n'y avait pas de montures à la Tramontane et, d'ailleurs, leur escorte avec des bagages était partie la veille, à la même heure que Donal et Allart en planeurs. Il n'y avait qu'une route ; dans la journée, ils y rencontreraient la troupe venue d'Aldaran.

L'essentiel était d'être parti de la Tramontane pour que Hali puisse refuser à juste titre d'attaquer l'autre tour. *Nous ne pouvons pas causer la perte de nos frères et de nos sœurs de Tramontane, alors qu'ils se sont rendus vulnérables à cause de nous.*

Cassandra leva les yeux vers son mari, tandis qu'ils descendaient côte à côte par le sentier abrupt et Allart lui trouva une expression de terrible fragilité. Une fois encore, dans la vie et la mort, il était responsable de cette femme. Il ne parla pas mais se rapprocha d'elle. « Loués soient tous les dieux pour ce beau temps, dit Donal. Nous sommes bien mal équipés pour marcher plus d'une journée dans ces montagnes. Mais l'escorte d'Aldaran a des tentes et des abris, des couvertures et des provisions ; quand nous l'aurons rencontrée, nous pourrons si besoin est camper pendant quelques jours, si jamais une tempête survenait. (Ses yeux entraînés scrutèrent le ciel.) Une tempête me semble improbable. Si nous les croisons sur la route un peu après midi, comme c'est à peu près certain, nous atteindrons Aldaran demain dans la soirée ou même avant. »

Tandis qu'il parlait encore, un petit frisson d'inquiétude parcourut Allart. Pendant un instant, il lui sembla qu'il marchait dans une neige tournoyante, un vent violent et Cassandra n'était plus près de lui… Non ! C'était parti. Sans nul

doute, les paroles de Donal avaient éveillé la peur d'un de ces avenirs à peine possibles qui ne se réaliseraient probablement jamais. Quand le soleil s'éleva au-dessus des nuages cramoisis sur les lointains sommets, il rabattit le capuchon de son manteau de voyage emprunté à Ian-Mikhail, car il n'avait pas pu porter de vêtements épais dans le planeur, et tous ses habits d'hiver arrivaient avec la troupe d'Aldaran ; ils s'étaient naturellement attendus à rester confortablement à la Tramontane jusqu'à l'arrivée de l'escorte. Donal était de même engoncé dans un manteau d'emprunt, car bien que le temps fût exceptionnellement beau pour la saison, on ne s'aventurait pas l'hiver dans les Hellers sans être vêtu en prévision d'une brusque tempête, tout improbable qu'elle parût. Cassandra avait une robe un peu trop courte pour elle, prêtée par Rosaura. Les couleurs, destinées au teint de rousse de l'autre jeune fille, ternissaient sa délicate beauté brune et la jupe révélait ses chevilles, un peu plus qu'il n'était convenable, mais elle en plaisanta.

« C'est bien plus commode pour marcher sur ces sentiers abrupts, déclara-t-elle en roulant sous son bras la cape de voyage vert vif de Rosaura. Il fait trop chaud pour un manteau. Je ne demanderais pas mieux que de m'en débarrasser.

— Vous ne connaissez pas nos montagnes, ma dame, dit gravement Donal. Si le plus petit ventre lève, vous serez heureuse de l'avoir. »

Mais à mesure que le soleil montait dans le ciel, Allart se rassurait. Après plus d'une heure de marche, la Tramontane avait disparu derrière un flanc de montagne et il se sentit soulagé. Maintenant, ils étaient réellement partis de la tour et quand Damon-Rafaël viendrait à Hali pour exiger qu'ils lui fussent livrés, la Tramontane pourrait répondre sans mentir qu'ils étaient hors d'atteinte.

Passerait-il quand même sa rage sur le cercle de Hali ? Sûrement pas. Il avait besoin de leur bienveillance pour la guerre qu'il livrait contre les Ridenow, il avait besoin d'eux pour fabriquer les armes qui lui donnaient une supériorité technique et militaire, et Coryn était un inventeur d'armes inspiré. Bien trop inspiré, *pensa Allart*. Si le domaine était entre mes mains,

je ferais immédiatement la paix avec les Ridenow, je conclurais une trêve assez durable pour que nous puissions régler nos différends raisonnablement. Aldaran a raison ; nous n'avons aucune raison de faire la guerre aux Ridenow à Serrais. Nous devrions les accueillir parmi nous et être heureux que le *laran* de Serrais soit gardé vivace chez les femmes qu'ils ont épousées.

Après plusieurs heures de marche, alors que le soleil atteignait le zénith, Donal et Allart aussi avaient ôté leurs lourds manteaux et même leur tunique de dessus. Les gens de la Tramontane leur avaient donné une bonne provision de vivres pour un repas ou deux en chemin – « Au cas, avaient-ils dit, où l'escorte serait retardée ; des montures peuvent boiter, un éboulement obstruer un peu la route » – et ils s'assirent sur des rochers au bord du chemin pour manger des galettes de pain de voyage, des fruits secs et du fromage.

« Miséricordieuse Avarra, s'exclama Cassandra en rassemblant les restes, on dirait qu'ils nous en ont donné assez pour une décade ! Il est certainement inutile de tout emporter ! »

Allart haussa vaguement les épaules et glissa les paquets dans une des poches de sa tunique de dessus. Ce geste lui rappela les matinées à Nevarsin, quand il mettait dans les poches de sa robe de moine les quelques objets qu'il avait le droit de posséder.

Donal, prenant le reste des vivres, parut goûter la plaisanterie.

« Je me fais l'effet de Fro'Domenick, avec ces poches rebondies », dit-il et il sifflota quelques mesures de la chanson de Dorilys.

Il y a un peu plus d'un an, pensa Allart, *j'étais résigné à passer le reste de ma vie entre les murs d'un monastère.* Il regarda Cassandra, qui avait retroussé ses jupes jusqu'aux genoux et grimpait sur un petit mur de pierre pour atteindre un ruisseau, frais et limpide, s'écoulant des hauteurs. Elle se pencha pour boire dans ses mains. *Je croyais que je pourrais vivre toute ma vie comme un moine, qu'aucune femme n'aurait jamais d'importance pour moi et pourtant cela me déchirerait maintenant de me séparer d'elle.* Il escalada le mur et se pencha

à côté d'elle pour boire et, comme leurs mains se frôlaient, il regretta soudain la présence de Donal. Puis il faillit rire ; il devait bien y avoir eu des moments, l'été passé, où Renata et Donal avaient toléré sa propre présence d'aussi mauvais gré qu'il supportait maintenant la compagnie du jeune homme.

Ils restèrent un moment assis pour se reposer au bord du chemin, sentant la chaleur du soleil sur leur tête, et Cassandra parla de sa formation de surveillante, de son travail de mécanicienne. Allart caressa la profonde cicatrice d*e feuglu* sur sa main, avec un frémissement d'horreur, soudain heureux qu'elle fût à l'abri de la guerre. À son tour, il lui parla un peu de l'étrange don de Dorilys, passant rapidement sur les mots pénibles qui avaient suivi ses fiançailles, et raconta comment ils avaient volé parmi des orages.

« Vous essaierez aussi, ma cousine, dit Donal, quand le printemps viendra.

— Je le voudrais bien, mais je crois qu'il ne me plairait pas de porter des pantalons, même pour voler.

— Renata en porte. »

Cassandra rit gaiement.

« Elle a toujours été plus audacieuse que moi ! »

Donal dit alors, soudain plus grave :

« Allart est mon cher cousin et ami, et je n'ai pas de secrets pour sa femme. Renata et moi devions nous marier pour le solstice d'hiver. Mais maintenant, mon père a d'autres projets. »

Lentement, il parla du projet d'Aldaran, dit que Dorilys et lui devaient se marier pour qu'il puisse être légalement l'héritier d'Aldaran. Elle le contempla avec une affectueuse compassion.

« J'ai eu de la chance. Ma famille m'a donnée à Allart alors que je ne l'avais jamais vu mais j'ai trouvé en lui celui que je pouvais aimer. Je sais qu'il n'en est pas toujours ainsi, et même bien rarement, et je sais ce que c'est que d'être séparée de l'être aimé.

— Je ne serai *pas* séparé de Renata, déclara farouchement Donal. Cette parodie de mariage avec Dorilys ne sera jamais qu'une convention, qui ne durera pas plus que ne vivra mon père. Alors, si Dorilys le veut, nous lui trouverons un mari et nous partirons, Renata et moi. Ou si elle n'a aucun désir de se

marier, je resterai comme son intendant. Si elle souhaite adopter un de mes fils *nedestro* comme héritier, parfait, sinon, parfait aussi. Je ne défierai pas mon père mais je ne lui obéirai pas non plus. Pas en cela, pas s'il veut que je prenne ma demi-sœur dans mon lit et lui fasse un fils !

— Il me semble que c'est à Dorilys de décider, mon cousin. La dame d'Aldaran, si elle est légalement l'épouse d'un homme, ne peut faire scandale en accueillant dans son lit des gardes ou des mercenaires… et elle peut ne pas désirer vivre sans amour et sans enfants. »

Donal se détourna.

« Elle fera ce qu'elle veut mais si elle a des fils, je n'en serai pas le père. Allart m'a assez parlé du programme de sélection et de ce que la consanguinité a déjà fait dans notre peuple. Ma mère a récolté ce fruit amer et je ne le sèmerai pas. »

Devant tant de farouche résolution, Cassandra eut un mouvement de recul. Allart, sentant son malaise, ramassa sa cape et déclara :

« Nous devrions repartir. L'escorte voyage plus vite que nous mais même une heure de marche à sa rencontre réduira le temps que nous devrons passer sur la route demain. »

Le chemin était moins raide, à présent, mais le soleil était caché de temps en temps, par de longs nuages gris traversant le ciel et projetant des ombres. Donal frissonna et regarda nerveusement du côté des hauteurs, assombries par d'épaisses masses noirâtres, mais il ne dit rien, se contentant d'agrafer le col de son manteau.

Allart, captant son appréhension, pensa : *Il serait bon que nous rencontrions l'escorte dès que possible.*

Encore quelques instants de marche et le soleil disparut complètement ; Allart sentit un flocon de neige sur sa joue. Ils tombaient lentement, en tournoyant. Cassandra saisit des flocons dans sa main et s'étonna, comme une enfant, de leur grosseur. Allart, lui, avait vécu à Nevarsin et il connaissait les tempêtes de neige des Hellers.

Ainsi Damon-Rafaël pourrait imposer sa volonté après tout. En nous chassant en plein hiver de la sécurité de la Tramontane, alors que les tempêtes sont fréquentes, il pourrait

s'être débarrassé sans effort d'un dangereux rival… Et si je mourais dans la neige il n'y aurait personne pour s'opposer à l'ambition de mon frère. Le laran d'Allart se remit à l'assaillir, à lui montrer d'obsédantes images de ruine et de terreur, de guerres faisant rage, de terres ravagées et brûlées, une véritable ère de chaos dans tout Ténébreuse, de Dalereuth aux Hellers.

Scathfell aussi pourrait fondre sur Aldaran et, Donal parti, il n'y aurait personne pour lui résister. À eux deux, Scathfell et mon frère vont dévaster tout le pays !

« Allart, dit Cassandra, captant dans son esprit quelques-unes des visions terrifiantes, que se passe-t-il ? »

Et je dois protéger Cassandra, non seulement contre mon frère mais contre toute la violence des éléments !

« Serait-ce un blizzard ? » demanda-t-elle, soudain apeurée, et il contempla la chute de neige plus épaisse.

« Je ne sais pas… », murmura-t-il en regardant Donal mouiller son index, le lever dans le vent et tourner lentement pour voir d'où il soufflait. « Il y a un danger certain, mais pas immédiat. Nous rencontrerons sans doute l'escorte avant que cela empire. Nous avons des provisions, des vêtements chauds, de quoi faire un abri, et il n'y aura rien à craindre. »

Mais en parlant, il regardait Donal et comprenait que c'était plus grave qu'il ne pensait. La tempête arrivait de la direction d'Aldaran ; par conséquent, elle avait probablement déjà forcé l'escorte à s'arrêter et à camper ; les gardes ne pourraient voir la route devant eux et les animaux perdaient pied dans la neige épaisse. On ne pouvait le reprocher à l'escorte, qui croyait Allart, Donal et la dame d'Allart en sécurité parmi leurs amis de la tour de la Tramontane.

Comment pourraient-ils deviner la cruauté de Damon-Rafaël ?

Cassandra paraissait terrifiée. *Si elle peut lire mes pensées, ce n'est pas surprenant,* se dit Allart et il s'appliqua à apaiser ses craintes. Il avait trop de respect pour elle pour lui mentir mais les choses n'étaient pas non plus aussi dramatiques qu'elle le craignait.

« Une des premières choses que j'ai apprises à Nevarsin, c'est l'art de trouver un abri dans les endroits les plus

impossibles, et comment traverser ces tempêtes sans mal. Donal, y a-t-il un homme dans l'escorte qui aurait un brin de *laran*, pour que toi et moi puissions l'atteindre et l'avertir de notre triste sort ? » Donal réfléchit. Enfin il dit à regret : « Je crains que non, mon cousin. Mais ça ne nous coûtera rien d'essayer, il y a des hommes qui peuvent recevoir des pensées, tout en ne pouvant en envoyer et sans considérer cela comme du *laran*.

— Essaye, alors, essaye d'entrer en contact avec eux. Car ils ont toutes les raisons de nous croire en sécurité à la Tramontane. Il faut qu'ils sachent qu'il n'en est rien. En attendant… »

Allart regarda autour de lui pour chercher un abri, en essayant de penser à la route devant eux pour voir s'il y aurait une vieille bâtisse, une cabane, une grange abandonnée, même quelque maison inhabitée pour s'y réfugier.

Mais aussi loin qu'allait sa clairvoyance, il n'y avait rien. Le pays qu'ils traversaient semblait n'avoir jamais connu le pied de l'homme, tant les traces d'humanité étaient absentes. Il n'avait pas vu de signes d'habitation depuis le petit mur de pierre près duquel ils avaient déjeuné.

Il y avait des années qu'Allart n'avait pas eu à utiliser son entraînement de survie en montagne ; pas depuis sa troisième année à Nevarsin, quand il avait été envoyé les mains vides, dans son habit de moine, au cœur de la saison la plus dure, pour rapporter la preuve qu'il était apte à suivre le niveau supérieur. Le vieux frère qui l'avait instruit lui avait dit : « Après une habitation abandonnée, ce qu'il y a de mieux c'est un fourré d'arbres touffus, ensuite, un surplomb rocheux à contrevent avec un peu de végétation. » Allart, le front plissé, essaya de se souvenir, chercha droit devant lui, en laissant errer librement son *laran,* tentant de découvrir dans l'avenir ce qu'il y avait dans chacune des directions qu'ils pourraient prendre à partir de là.

Avons-nous le temps de retourner à la Tramontane ? Rebroussant mentalement chemin, il ne vit dans cette voie que leurs trois cadavres gelés, recroquevillés au bord du chemin.

Pour une fois, il était heureux de posséder du *laran,* qui lui permettait de voir clairement où aboutissait chacun des choix qu'ils pourraient faire ; car de la décision qu'ils prendraient maintenant dépendrait certainement leur vie. Il vit le long de la route droit devant eux que le chemin se rétrécissait, qu'aveuglés par la neige de plus en plus épaisse ils pourraient perdre pied, plonger dans une crevasse profonde, leurs corps à jamais enfouis. Ils ne devaient pas aller plus loin sur cette route. Obéissant à son avertissement très net, Cassandra et Donal s'arrêtèrent et attendirent ses instructions. Ils n'étaient plus maintenant que des formes floues et indistinctes sous la neige et un vent violent commençait à descendre en hurlant des sommets.

À une courte distance devant eux, un sentier montait vers une formation rocheuse, de grosses pierres rapprochées qui pouvaient fournir autant d'abri qu'un bâtiment. Allart commença à les y diriger, puis il hésita pour chercher avec son *laran* ce que donnerait cette probabilité. Il frémit, pris de panique : le groupe de rochers était un nid d'oiseaux-vampires, ces redoutables carnivores coureurs qui vivaient au-dessus des forêts et qu'un tropisme infaillible attirait vers tout ce qui manifestait de la chaleur vitale. Ils ne devaient certainement pas aller *par là !*

Ils ne pouvaient non plus rester sur place ; le vent était assez violent pour les pousser dans le précipice et la neige s'amoncelait autour d'eux. Déjà Cassandra grelottait, le manteau de voyage emprunté n'ayant jamais été fait pour protéger d'une véritable tempête. Allart et Donal, plus habitués au climat montagnard, n'avaient pas froid mais Allart commençait à s'affoler. Ils ne pouvaient pas retourner à la Tramontane. Ils ne pouvaient pas grimper vers le nid des vampires. Ils ne pouvaient pas continuer sur la route plus étroite au bord de l'abîme.

Et ils ne pouvaient pas rester là. N'avaient-ils donc d'autre choix que la mort ? Leur destin était-il de mourir dans ce blizzard ?

Saint Porteur de Fardeaux, donnez-moi des forces. Aidez-moi à trouver une solution, pria Allart. Il avait presque oublié

comment prier, depuis qu'il avait quitté le monastère et la peur pour lui-même ne le lui aurait pas rappelé, mais Cassandra, claquant des dents dans ses bras, le poussait à explorer tous les chemins.

Ils ne pouvaient pas retourner à la Tramontane mais, plus haut sur le chemin, il y avait le mur de pierre. Il était abandonné depuis longtemps, s'effondrait, mais il fournirait un meilleur abri que le chemin découvert ; et derrière – il le voyait maintenant à la fois avec sa mémoire et son *laran* – il y avait un épais bosquet de sapins.

« Nous devons retourner là où nous avons déjeuné », dit-il en élevant la voix au-dessus des glapissements du vent.

Lentement, en se cramponnant l'un à l'autre car la neige était glissante sous leurs pas, ils rebroussèrent chemin. La marche était lente, pénible. Donal, qui avait passé toute sa vie dans ces montagnes, avait le pied aussi sûr qu'un puma, mais il y avait des années qu'Allart avait quitté les escarpements de Nevarsin et Cassandra n'avait jamais connu que les plaines. À un moment donné, elle glissa et tomba de tout son long dans la neige, sa légère robe d'emprunt trempée jusqu'aux genoux, se déchirant les mains sur les pierres recouvertes de neige, et elle resta étendue là, glacée et pleurant de douleur. Allart, les dents serrées, la remit sur ses pieds mais elle s'était foulé un genou et une cheville dans sa chute ; Donal et lui durent la porter jusqu'au mur de pierre, la faire passer par-dessus et l'aider à se glisser dans l'épais fourré d'arbres. Alors qu'ils y plongeaient, le *laran* d'Allart lui hurla que c'était le lieu de sa mort. Il vit leurs trois corps, emmêlés, serrés les uns contre les autres pour se réchauffer, gelés et blêmes. Il dut se forcer à descendre dans l'enclos formé par les arbres.

Vieux et rabougris, tordus par la violence des vents de la montagne pendant un demi-siècle ou plus, les sapins se touchaient et dans leur cercle le vent se faisait moins sentir, mais ils l'entendaient toujours siffler et hurler autour d'eux ; ils trouvèrent un carré de terre que la neige n'avait pas recouvert. Allart y déposa Cassandra, l'enveloppa dans sa cape pour la protéger autant que possible du froid, et se pencha pour examiner sa jambe blessée.

« Il n'y a rien de cassé », dit-elle au bout d'un moment d'une voix chevrotante et il se souvint qu'elle était une surveillante de tour entraînée, habile à sonder les corps des autres et d'elle-même pour chercher ce qui n'allait pas. « La cheville est douloureuse, mais ce n'est rien de grave, rien qu'un tendon un peu étiré… mais le genou a été déboîté. »

En examinant attentivement le genou, Allart vit que la rotule avait été déplacée d'un côté et que la chair enflait et prenait rapidement une teinte sombre.

Elle dit, dans un soupir terrifié :

« Donal, vous devez me tenir les épaules et toi, Allart, il faut que tu saisisses mon genou et ma cheville comme cela… Non ! Plus bas, de cette main-là… et tire fort. Ne t'inquiète pas si tu me fais mal. S'il n'est pas remis en place tout de suite, je risque de rester boiteuse toute ma vie. »

Allart s'arma de courage pour suivre ces instructions. Cassandra était tendue, mais en dépit de sa résolution un cri aigu lui échappa, d'entre ses dents serrées, quand il saisit le genou déboîté et le tordit, violemment, sentant le grincement de la rotule qui se remettait en place. Elle retomba dans les bras de Donal et pendant un moment, elle parut avoir perdu connaissance mais elle avait simplement fermé les yeux pour sonder ce qui s'était passé.

« Pas tout à fait. Tu dois tourner mon pied d'un côté…, je ne peux pas le bouger moi-même… pour que ça se remette en place. Oui, dit-elle entre ses dents quand Allart obéit. Cela ira. Maintenant déchire mon jupon de dessous et bande mon genou, bien étroitement. »

Des larmes lui montèrent de nouveau aux yeux, pas de douleur mais de gêne quand Allart la souleva pour lui ôter son jupon, bien que Donal se fût pudiquement détourné.

Quand le genou blessé eut été solidement bandé avec des lambeaux d'étoffe et Cassandra, livide et grelottante, enveloppée dans son manteau, Allart examina leur situation. Au-dehors, la tempête n'avait pas encore atteint son maximum de violence et la nuit ne tarderait pas à tomber, bien qu'il fît déjà noir, c'était un sombre et pesant crépuscule sans rapport avec l'heure réelle. Ils n'avaient que les restes de leur collation, assez pour quelques

maigres repas. Parfois, ces tourmentes de neige duraient deux, trois jours, davantage. Dans des conditions normales, ils pouvaient tous trois se passer de quelques repas, mais pas si le froid devenait vraiment très intense.

Sans doute pourraient-ils tenir deux ou trois jours. Mais si la tempête durait plus longtemps, ou si les chemins devenaient impraticables, leurs chances ne seraient pas bonnes. Seul, Allart se serait bien enveloppé dans son manteau, il aurait trouvé le coin le plus abrité et aurait sombré dans un sommeil cataleptique comme on le lui avait appris à Nevarsin, en ralentissant les battements de son cœur, en abaissant sa température, en réduisant tous les besoins de son corps, alimentation, sommeil, chaleur. Mais il était responsable de sa femme et du jeune Donal qui n'avaient pas suivi un tel entraînement. Il était le plus âgé et le plus expérimenté.

« Ton manteau est le plus léger, Cassandra, et le moins chaud. Étale-le par terre, comme cela, ici, pour qu'il empêche le froid de monter du sol. Et maintenant, nos deux manteaux sur nous trois.

Cassandra est la moins accoutumée au froid de la montagne, nous allons la placer entre nous. »

Quand ils furent bien serrés les uns contre les autres, emboîtés, il sentit les tremblements de Cassandra s'apaiser un peu.

« Le mieux, murmura-t-il, est de dormir si nous le pouvons ; surtout, ne gaspillons pas d'énergie en parlant. »

Hors de l'abri, le vent hurlait, la neige tombait inlassablement en zébrant de ses raies blanches la nuit noire. À l'intérieur, seules de légères rafales de flocons passaient à travers les branches entrecroisées. Allart se laissa sombrer dans une transe légère, en serrant Cassandra dans ses bras de manière à savoir si elle bougeait ou avait besoin de lui. Enfin il comprit que Donal, au moins, dormait ; mais Cassandra, bien qu'elle restât immobile contre lui, demeurait éveillée. Il avait conscience de la vive douleur de son genou, qui troublait sa concentration. Enfin elle se retourna pour lui faire face et il la serra plus fort.

« Allart, chuchota-t-elle, allons-nous mourir ici ? »

La rassurer aurait été facile… et mensonger. Quoi qu'il advînt, il ne devait y avoir entre eux que la vérité, comme depuis le tout premier instant. Il chercha à tâtons sa main fine et répondit :

« Je ne sais pas, *preciosa*. J'espère que non. »

Son *laran* ne lui montrait que des ténèbres. Au contact des mains de Cassandra, il sentit la douleur qui la transperçait. Elle essaya de se déplacer doucement sans réveiller Donal, qui était blotti contre elle. Allart se redressa à demi, s'agenouilla, la souleva et la changea de position.

« Ça va mieux ?

— Un peu. »

Mais ils ne pouvaient pas grand-chose dans leur abri étroit. C'était la pire de toutes les malchances ; même si la tempête se calmait, ils ne pourraient plus chercher un meilleur abri, car Cassandra serait probablement incapable de marcher avant plusieurs jours. Soignée, plongée immédiatement dans un bain chaud, massée et traitée par une *léronis*, habile aux matrices, pour réduire l'enflure et l'épanchement de sang dans l'articulation, cela n'aurait pas été très grave ; mais la longue exposition au froid et l'immobilité auguraient bien mal d'une prompte guérison. Même dans de bonnes conditions, Allart n'était pas entraîné à l'art de guérir. Il pouvait donner les premiers secours rudimentaires, certes, mais rien de plus compliqué.

« J'aurais dû te laisser en sécurité à Hali », gémit-il et elle caressa sa joue dans l'obscurité.

« Il n'y avait pas de sécurité pour moi là-bas, mon époux. Pas avec ton frère à la porte.

— Malgré tout, si je t'ai conduite à la mort…

— Rester là-bas aurait été ma mort aussi », dit-elle et, avec stupéfaction, il perçut un léger rire dans sa voix.

« Si Damon-Rafaël avait tenté de me prendre contre mon gré, il n'aurait pas trouvé de femme soumise dans son lit. J'ai un couteau et je sais comment – et où – m'en servir. Je doute qu'il m'aurait laissé vivre pour répandre le bruit de cette humiliation !

— Je ne crois pas qu'il aurait eu recours à la force, gronda sombrement Allart. Plus probablement, tu aurais été droguée pour te soumettre, sans volonté de résister.

— Oh ! non », protesta-t-elle et sa voix vibra d'une émotion qu'il ne put identifier. « Dans ce cas, mon amour, j'aurais su où tourner le couteau, avant qu'ils ne me touchent ! »

La gorge d'Allart se serra si fort qu'il ne put répondre. Qu'avait-il fait pour mériter cette femme ? L'avait-il vraiment crue timide, enfantine, craintive ? Il la serra contre lui et ne put que murmurer :

« Essaye de dormir, mon cœur. Appuie-toi contre moi, si cela te soulage. As-tu aussi froid, maintenant ?

— Non, pas vraiment, pas ainsi tout contre toi », souffla-t-elle et sa respiration devint lente et régulière.

Mais lui ai-je donné la liberté ou seulement un choix entre des morts différentes ?

La nuit se traîna, une éternité. Quand le jour se leva ce fut à peine un petit éclaircissement des ténèbres ; les trois voyageurs dans le creux, ankylosés et inquiets, étaient à la torture. Allart avertit Donal, qui rampait au-dehors pour se soulager, de ne pas s'éloigner de plus d'un pas ou deux du fourré, et quand il revint en chancelant, meurtri et déjà recouvert de neige, il dit qu'au-dehors le vent était tel qu'il tenait à peine debout. Allart dut porter Cassandra dans ses bras ; elle ne pouvait poser le pied par terre. Plus tard, il partagea les restes de la veille. La neige ne semblait pas devoir cesser ; autant qu'Allart put le dire, le monde à l'extérieur de leurs arbres se terminait à une longueur de bras dans une confusion floue de néant neigeux.

Il laissa prudemment son *laran* prospecter l'avenir ; dans presque tous les cas, il voyait leur vie se terminer *là,* et pourtant, il devait y avoir d'autres possibilités. Si son destin était de mourir là, et si le fait d'avoir fait venir Cassandra de Hali devait inévitablement conduire à leur mort à tous deux, dans la neige, pourquoi son *laran* ne lui en avait-il montré aucune trace, jamais, dans aucune des voies qu'il avait prévues jusqu'alors ?

« Donal », dit-il et le jeune homme se secoua.

« Mon cousin ?

— Tu as plus que moi le don des éléments. Peux-tu lire cette tempête et découvrir jusqu'où elle s'étend, et combien de temps il lui faudra pour s'éloigner de nous ?

— Je vais essayer. »

Donal se plongea en lui-même et Allart, légèrement en rapport avec lui, revit la curieuse extension des pressions et des forces, comme des réseaux d'énergie à la surface du sol et dans la mince enveloppe d'air au-dessus. Finalement, remontant à la surface de sa conscience, Donal annonça gravement :

« Trop loin hélas ! Et elle se déplace lentement. Ah ! si je pouvais avoir le don de ma sœur, de contrôler les tempêtes et de les faire aller ici ou là à mon gré ! »

Soudain, Allart comprit que c'était la seule solution et il se remit à regarder l'avenir. Son *laran* était une vraie clairvoyance, oui ; il pouvait disloquer le temps et s'en tenir au-dehors, mais il était limité par sa propre interprétation de ce qu'il voyait. Pour cette raison, le don serait toujours incertain en tant que seul guide de ses actes. Il ne devait jamais se contenter d'un avenir évident ; il y avait toujours la probabilité, toute mince qu'elle fût, d'une interaction avec une personne dont il ne pouvait prévoir les actes, qui modifierait totalement cet avenir. Il pouvait gouverner son *laran* mais, comme avec son joyau-matrice, il ne devait jamais se laisser gouverner par lui. La veille, il s'en était servi pour trouver la sécurité de cet abri et éviter les morts plus évidentes qui les guettaient ; cela avait servi à repousser le trépas imminent jusqu'à ce qu'il puisse explorer quelque autre possibilité.

« Si nous pouvions entrer en contact avec Dorilys…

— Elle n'est pas télépathe, dit Donal avec un certain scepticisme. Jamais je n'ai pu l'atteindre avec mes pensées… Mais… Renata ! Renata est télépathe ! Si l'un de vous deux pouvait réussir à joindre Renata… »

Oui, car Renata était la clef contrôlant le pouvoir de Dorilys.

« Essaye toi-même, Donal.

— Mais… je ne suis pas un télépathe très fort.

— Ça ne fait rien. Ceux qui vivent un amour, comme le vôtre, peuvent souvent réaliser une telle liaison alors que personne

d'autre ne le peut. Parle à Renata de notre situation, peut-être Dorilys pourra-t-elle lire la tempête, ou l'aider à s'éloigner.

— Je ferai ce que je peux. »

Donal se redressa, les manteaux encore tassés autour de lui, tira sa matrice et s'y concentra. Allart et Cassandra, blottis l'un contre l'autre sous le dernier manteau, pouvaient presque voir les lignes de force lumineuses se déployer, au point que Donal ne paraissait qu'un réseau tangible d'énergies tourbillonnantes, de champs de force… Brusquement, le contact se fit et Allart et Cassandra, tous deux télépathes, ne purent éviter cette communication amplifiée.

Renata !

Donal ! La joie et l'éblouissement de ce contact se répandit sur Cassandra et Allart comme si elle les touchait aussi, les embrassait.

J'avais peur, avec cette tempête ! Es-tu en sécurité ? Etes-vous resté à la Tramontane ? Quand elle s'est déchaînée, j'ai craint que l'escorte soit obligée de rebrousser chemin ; alors vous l'avez rencontrée ?

Non, ma bien-aimée. Rapidement, par quelques images mentales, Donal expliqua leur situation critique. Il interrompit les réactions horrifiées de Renata. *Non, mon amour, ne perds pas de temps et de force ainsi. Voici ce que tu dois faire…*

Naturellement, Dorilys pourra nous aider, et le rapide frôlement, la caresse. *Je vais la chercher tout de suite, lui montrer ce qu'elle doit faire.*

Le contact était rompu. Les lignes de forces s'estompèrent et Donal frissonna sous les deux manteaux.

Allart lui offrit les dernières provisions et insista, quand il protesta :

« Ton énergie a été drainée par la matrice ; tu as besoin de tes forces.

— Mais, ta dame… »

Cassandra secoua la tête. Dans le jour gris et neigeux, elle avait les traits tirés, d'une pâleur mortelle.

« Je n'ai pas faim, Donal. Vous en avez plus besoin que moi. J'ai froid, si froid… »

Aussitôt, Allart comprit ce qu'elle voulait dire et ce qu'elle affrontait maintenant. « Comment va ta jambe ?

— Je vais sonder, pour voir, murmura-t-elle avec une ombre de sourire, bien pâle. Je ne voulais pas connaître le pire, puisque je ne pouvais rien faire pour y remédier, quelle qu'en soit la gravité. »

Il la vit s'abstraire, se plonger en elle-même. Enfin, à contrecœur, elle annonça :

« Ce n'est pas bon. Le froid, l'inaction forcée… et dans la partie inférieure de la jambe la circulation est déjà presque arrêtée, ce qui la rend plus sensible au gel. »

Allart ne trouva rien à dire d'autre que : « Des secours vont bientôt venir, peut-être. En attendant, mon amour… »

Il ôta sa tunique et enveloppa la jambe blessée pour la protéger puis il enroula Cassandra dans son gilet, ne gardant que sa tunique de dessous et sa culotte. Comme elle protestait, il ajouta en souriant :

« Tu oublies que j'ai été moine à Nevarsin pendant six ans, que j'ai dormi nu dans un froid pire que celui-ci. » Effectivement, les vieilles leçons lui revenaient ; quand le froid frappa son corps sans protection, il entama automatiquement l'ancienne respiration, inondant son corps de chaleur interne.

« Vraiment, dit-il, je n'ai pas froid. Sens, tâte-moi, tu verras. »

Cassandra tendit la main et s'étonna. « C'est vrai ! tu es chaud comme une fournaise ! » Il prit ses doigts glacés et les glissa sous son bras. « Oui. Je vais te réchauffer les mains. » Donal, stupéfait, s'écria :

« J'aimerais que tu puisses m'apprendre ce truc-là, mon cousin ! » Se sentant immensément joyeux tandis que la chaleur l'envahissait soudain, Allart répliqua :

« Il faut quelques leçons. Nous l'enseignons aux novices pendant leur première saison chez nous, et au bout de quelques dizaines de jours, ils gambadent à moitié nus dans la neige. Des enfants pleurant de froid durant les premiers jours arrivent bientôt à courir dans les cours en oubliant même leurs capuchons.

— Est-ce un secret de ta religion *cristoforo ?* demanda Donal avec méfiance.

— Non, seulement une tournure d'esprit ; on n'a même pas besoin d'une matrice. La première chose que nous leur apprenons, c'est que le froid naît de la *peur,* que s'ils avaient besoin de protection contre le froid, ils naîtraient avec de la fourrure ou des plumes, que les forces de la nature protègent même les fruits, avec des cosses contre la neige, s'ils en ont besoin ; mais l'homme, qui vient au monde nu, n'a pas besoin de protection contre le climat. Une fois qu'ils sont bien persuadés que l'humanité ne porte des vêtements que parce qu'elle le veut, par pudeur ou par élégance mais pas pour s'abriter du mauvais temps, alors le pire est passé et ils peuvent bientôt adapter leur corps, à leur gré, à la chaleur comme au froid. »

Il rit, sachant que l'euphorie de l'oxygène supplémentaire qu'il absorbait commençait à agir sur lui, pour être converti en chaleur.

« J'ai moins froid que cette nuit sous nos manteaux et avec la chaleur communicative de nos corps. »

Cassandra essaya d'imiter sa respiration mais elle souffrait trop, ce qui gênait sa concentration, alors que Donal, lui, n'avait aucun entraînement.

Au-dehors, la tempête faisait de plus en plus rage et Allart se coucha entre eux deux, pour essayer de partager sa chaleur. Il était mortellement inquiet pour Cassandra ; si elle continuait de souffrir de la douleur et du gel, son genou risquerait de ne pas guérir avant longtemps, peut-être jamais tout à fait. Il essaya de lui cacher son angoisse, mais la même intimité qui avait permis à Donal de joindre Renata – sans écran de tour, par un simple contact ouvert de matrice – liait Cassandra à lui et, de plus, de si près, ils ne pouvaient se dissimuler une peur aussi vive. Elle lui prit la main et murmura :

« Ne t'en fais pas. La douleur est moins pénible maintenant, je t'assure. »

Il se dit que lorsqu'ils arriveraient à Aldaran, Margali et Renata pourraient la soigner ; pour le moment, il n'y avait rien à faire. Dans la pénombre, il serra entre les siennes la petite main

à six doigts, sentit la boursouflure de la cicatrice du *feuglu*. Elle avait enduré avant cela la guerre, la peur et la souffrance ; il ne l'avait pas arrachée à une vie paisible pour la jeter dans le danger. S'il avait simplement substitué un péril à un autre, il savait que c'était un danger qu'elle avait librement choisi, pour en éviter un autre qui lui déplaisait davantage, et c'était tout ce qu'un être humain pouvait demander en ces temps troublés. Un peu réconforté, il s'endormit un moment, en la tenant dans ses bras.

Il se réveilla en entendant un cri de Cassandra.

« Regardez ! La tempête se calme ! »

Il leva des yeux éblouis vers le ciel. Il ne neigeait plus du tout et des nuages couraient dans le ciel à une allure folle.

« Dorilys, murmura Donal. Jamais aucune tempête ne s'est déplacée aussi rapidement au-dessus des montagnes. Son pouvoir, le pouvoir qui nous faisait si peur à tous… nous a sauvé la vie ! »

Allart, envoyant son *laran* dans la campagne autour d'eux, s'aperçut que l'escorte avait été retenue juste de l'autre côté de la corniche qu'il avait hésité à affronter dans la tourmente. Maintenant, dès qu'elle pourrait passer – l'affaire de quelques heures, certainement – les secours arriveraient, des vivres, des tentes, des soins.

Ce n'était pas *le laran* de Dorilys seul qui les avait sauvés, songea-t-il gravement. Son propre *laran* qu'il avait considéré comme une malédiction avait révélé son pouvoir… et ses limites.

Je ne peux pas l'ignorer. Mais je ne dois jamais m'y fier entièrement non plus. Je n'ai pas à en être terrifié ni à le fuir comme je l'ai fait pendant toutes ces années à Nevarsin. Mais je ne peux pas le laisser guider entièrement mes actes.

Je commence peut-être à connaître ses limites, pensa Allart. L'idée lui vint subitement qu'il avait cru Donal très jeune, puérilement jeune. Pourtant, il n'avait que deux ans de plus que lui. Avec une humilité toute nouvelle et totale, libéré pour une fois dans sa vie de l'apitoiement sur lui-même, il se dit : *Je suis encore bien jeune aussi. Et je n'ai peut-être pas eu assez de temps pour apprendre la sagesse. Mais si je vis, je vais sans doute découvrir que mes problèmes n'existaient que parce que*

j'étais trop jeune, et trop fou pour comprendre que j'étais simplement trop jeune.

Cassandra était couchée sur son manteau, livide de douleur et de fatigue. Il se tourna vers elle et fut ému de la voir tenter de sourire courageusement. Maintenant, il pouvait la rassurer franchement, sans avoir à cacher sa propre peur. Les secours arrivaient et seraient bientôt là ; il n'y avait plus qu'un petit moment à attendre.

23

DONAL Delleray, dit Rockraven, et Dorilys, héritière d'Aldaran, furent officiellement mariés par les *catenas* au soir du solstice d'hiver.

Ce ne fut pas l'occasion de festivités. Le temps empêchait, comme bien souvent dans les Hellers, d'inviter d'autres que les plus proches voisins d'Aldaran ; et parmi ces invités, beaucoup préférèrent ne pas venir, ce que le seigneur d'Aldaran considéra, à juste titre ou non, comme le signe qu'ils avaient choisi de s'allier avec son frère de Scathfell. Ainsi, la cérémonie eut lieu en présence de la seule maison, et même là, il y eut des murmures.

Ce genre de mariage, demi-frère et demi-sœur, avait été courant jadis, dans les premiers temps du programme de sélection génétique, surtout chez les grandes familles nobles des Domaines, imité ensuite, comme de coutume, par leurs inférieurs. Mais il était tombé en désuétude et on le jugeait plus ou moins scandaleux.

« Ils n'aiment pas cela », dit Allart à Cassandra, alors qu'ils entraient dans la grande salle d'honneur où le festin et la cérémonie, puis le bal pour les gens de la maison, devaient avoir lieu.

Elle s'appuyait lourdement sur son bras car elle traînait encore la jambe, à la suite de son accident dans la neige, en dépit des meilleurs soins que pouvaient lui donner Margali et Renata. Elle guérirait sans doute avec le temps ; mais il lui était encore difficile de marcher sans aide.

« Ils n'aiment pas cela, répéta-t-il. Si tout autre que don Mikhail avait donné des ordres pareils, je crois qu'ils l'auraient défié.

— Qu'est-ce qui ne leur plaît pas ? Que Donal devienne l'héritier d'Aldaran alors qu'il n'est pas du sang de Hastur et de Cassilda ?

— Non. Autant que je sache, après avoir bavardé avec les vassaux d'Aldaran et les chevaliers de sa maison, cela leur plairait assez ; aucun d'eux n'aime Scathfell et aucun ne désire le voir gouverner ici. Si don Mikhail avait déclaré, que ce fût vrai ou non, que Donal était son fils *nedestro* et son héritier, ils l'auraient soutenu jusqu'à la mort. Même en sachant que c'était faux, ils l'auraient considéré comme une tractation légale. Ce qu'ils n'aiment pas, c'est le mariage d'un frère et d'une sœur.

— Mais c'est aussi une tractation légale ! protesta Cassandra.

— Je n'en suis pas si sûr. Et eux non plus. Je me sens encore coupable d'avoir prononcé les mots inconsidérés qui ont mis cette idée folle dans la tête de don Mikhail. Et ceux qui soutiennent don Mikhail en cela… eh bien ! ils le font comme s'ils ne voulaient pas contrarier un fou. Je ne suis pas certain qu'ils aient tort, ajouta Allart au bout d'un moment. Les fous ne délirent et ne bavent pas tous, tous ne chassent pas les papillons dans la neige du plein hiver. L'orgueil et une obsession comme celle de don Mikhail sont proches de la folie, même s'ils s'expriment avec raison et logique. »

Comme la mariée était une petite fille, les invités ne pouvaient même pas tenter d'alléger l'atmosphère avec les grasses plaisanteries et les paillardises habituelles dans un mariage, culminant par le joyeux coucher des mariés. Dorilys n'était même pas nubile, encore moins d'un âge légal. Personne n'avait voulu ranimer chez elle les amers souvenirs de ses dernières fiançailles, et il n'avait pu être question de la présenter comme une vraie femme. Avec sa robe enfantine, ses cheveux cuivrés tombant en longues boucles sur ses épaules, elle avait l'air d'une fillette de la maison autorisée à se coucher tard pour cette fête, plutôt que la jeune épousée. Quant au marié, bien qu'il s'efforçât d'adopter une attitude de circonstance, il paraissait sombre et triste et, avant d'entrer

dans la salle, les invités remarquèrent qu'il se dirigeait vers un groupe de demoiselles d'honneur et entraînait Renata Leynier à l'écart, pour lui parler avec véhémence pendant plusieurs minutes. Quelques personnes de la maison, et la plupart des serviteurs, connaissaient la situation entre Donal et Renata, et le sans-gêne d'un homme sur le point de se marier leur fit hocher la tête. D'autres, en voyant la petite mariée entourée de ses gouvernantes, la comparaient mentalement à Renata et ne condamnaient pas Donal.

« Quoi qu'il dise, quelle que soit la mascarade avec les *catenas*, ce ne sont que des fiançailles, pas un mariage légal. Selon la loi, même un mariage à *catenas* n'est pas valable tant qu'il n'a pas été consommé », déclara-t-il.

Renata, sur le point de lui dire que ce détail était encore discuté devant le Conseil et les législateurs du pays se ravisa, sachant qu'il avait plus besoin d'être rassuré que raisonné.

« Cela ne changera rien pour moi ! Jure-moi que cela ne changera rien pour toi, Renata, sinon je défierai mon père adoptif sur-le-champ, ici devant tous ses vassaux ! »

Si tu voulais le défier, pensa Renata au désespoir, tu aurais dû le faire dès le début, certainement avant que les choses aillent aussi loin ! Il est trop tard pour un défi public qui vous détruirait tous les deux ! Mais elle répondit simplement :

« Rien ne peut changer pour moi, Donal, tu le sais trop bien pour avoir besoin de serments, et ce n'est ni le lieu ni le moment. Je dois retourner auprès des femmes, Donal. »

Cependant, elle lui caressa brièvement la main, avec un sourire de pitié.

Nous étions si heureux cet été ! Comment avons-nous pu en arriver là ? Je ne suis pas sans reproche, j'aurais dû l'épouser tout de suite. Il faut lui rendre justice, il le désirait. Les pensées de Renata tourbillonnaient, en pleine confusion, alors qu'elle entrait avec les femmes de Dorilys dans la grande salle.

Don Mikhail se tenait devant la cheminée, illuminé par le feu d'hiver, avivé ce jour-là par l'éclat du soleil, gage du retour de la lumière après le jour le plus sombre, et il accueillit ses invités à tour de rôle. Dorilys fit à son père une révérence protocolaire et il s'inclina devant elle, l'embrassa sur les deux joues avant de la

placer à sa droite, à la haute table. Puis il salua les femmes une par une.

« Dame Elisa, je tiens à vous exprimer ma gratitude, pour avoir cultivé la ravissante voix que ma fille a héritée de sa mère… Ma cousine Margali, encore une fois en cette saison, je te suis reconnaissant d'avoir servi de mère à mon enfant orpheline. *Damisela,* dit-il en se courbant sur la main de Renata, comment puis-je exprimer mon plaisir de ce que vous avez fait pour Dorilys ? C'est une joie pour moi de vous accueillir dans ma…, à ma table. »

Renata, télépathe et en ce moment d'une sensibilité plus aiguë que jamais, comprit avec angoisse qu'il avait failli dire « dans ma famille » et s'était repris, en se souvenant de l'état de choses entre Donal et elle.

J'ai toujours pensé qu'il savait, se dit-elle le cœur atrocement serré. *Pourtant, il est plus important pour lui de mener à bien son projet !* Elle en venait à regretter les scrupules qui l'avaient empêchée de redevenir immédiatement enceinte de Donal.

Si j'étais venue à la nuit du solstice visiblement enceinte de Donal, aurait-il eu le cynisme de le donner en mariage à une autre sous mes propres yeux ? Alors qu'il affirme que j'ai été le salut de Dorilys ? Aurais-je pu lui forcer la main de cette façon ? Elle se dirigea vers son siège, aveuglée par les larmes, pleine de regrets et d'anxiété.

Les cuisiniers et les maîtres d'hôtel d'Aldaran avaient fait de leur mieux, le festin était remarquable mais aucune joie ne régnait. Dorilys semblait nerveuse, elle tournait ses longues boucles entre ses doigts, à la fois agitée et ensommeillée. À la fin du repas, don Mikhail réclama le silence et appela auprès de lui Donal et Dorilys. Cassandra et Allart, assis côte à côte à l'extrémité de la table d'honneur, les observèrent avec inquiétude, Allart se préparant à quelque explosion incongrue de Donal, maussade et réservé derrière son masque de civilité forcée, ou d'un des intendants et chevaliers à la table basse. Mais personne ne l'interrompit. En examinant le visage de don Mikhail, Allart se dit que personne n'oserait le contrarier en ce moment.

« C'est certes une heureuse occasion pour Aldaran », dit don Mikhail.

Allart, croisant brièvement le regard de Donal, partagea avec lui une pensée, vite réprimée : *Plutôt l'enfer de Zandru !*

« En ce jour de fête, j'ai le plaisir de placer la garde de ma maison et de mon unique héritière, encore mineure, Dorilys d'Aldaran, entre les mains de mon fils adoptif bien-aimé, Donal de Rockraven. »

Ce nom qui le proclamait bâtard fit grimacer Donal, et ses lèvres esquissèrent une protestation muette. « Donal Delleray », rectifia à contrecœur don Mikhail.

Même maintenant, il refuse de reconnaître que Donal n'est pas son fils, pensa Allart.

Aldaran plaça les bracelets jumeaux, en cuivre finement ouvragé – gravés et niellés, doublés à l'intérieur d'or fin pour que le métal précieux n'irrite pas la peau – au poignet droit de Donal et au gauche de Dorilys. Allart, baissant les yeux sur le bracelet à son propre poignet, tendit la main à Cassandra. Dans la salle, tous les couples mariés faisaient de même, alors qu'Aldaran prononçait les paroles rituelles.

« Comme la main gauche est liée à la droite, puissiez-vous ne faire qu'un à jamais ; par la caste et le clan, par la maison et l'héritage, au foyer et en conseil, partageant toutes choses à la maison et ailleurs, dans l'amour et la loyauté, maintenant et pour tous les temps à venir », dit-il en accrochant ensemble les deux bracelets.

Souriant un moment malgré son trouble, Allart fixa le fermoir de son bracelet à celui de sa femme et ils joignirent fortement leurs mains. Il capta la pensée de Cassandra : *Si seulement c'était Donal et Renata…* et cette comédie raviva sa colère.

Aldaran dégrafa les bracelets et les sépara.

« Séparés en fait, puissiez-vous être liés ici par le cœur comme par la loi. En gage, je vous ordonne d'échanger un baiser. »

Dans toute la salle, les couples mariés se penchèrent l'un vers l'autre pour renouveler leurs vœux, même ceux qui, Allart le savait, ne s'entendaient généralement pas. Il embrassa

tendrement Cassandra mais détourna les yeux quand Donal se pencha pour effleurer légèrement les lèvres de Dorilys.

« Puissiez-vous ne faire qu'un à jamais », répéta Aldaran.

Allart croisa le regard de Renata et pensa : *Affligeant. Donal n'aurait pas dû lui faire cela…* Il se sentait toujours très proche d'elle, il éprouvait un sentiment de responsabilité et aurait aimé savoir que faire. *Ce n'est pas comme si Donal en était heureux. Ils sont tous deux atrocement malheureux.* Il maudit don Mikhail pour son obsession et le remords lui pesa. *C'est ma faute. Je lui ai donné cette idée.* De tout son cœur, il regrettait d'être venu à Aldaran.

Plus tard, on dansa, Dorilys ouvrant le bal avec quelques-unes de ses femmes. Renata l'avait aidée à inventer ces pas et elle dansa avec elle les premières mesures, ses doigts enlacés à ceux de la petite fille tandis qu'elles exécutaient les figures complexes.

Allart, en l'observant, songea : *Elles ne sont pas rivales mais victimes, toutes les deux.* Il vit que Donal les regardait aussi et il se détourna brusquement pour s'approcher de Cassandra qui, boitant encore trop pour danser, était assise avec un groupe de femmes âgées.

La nuit s'écoula tristement. Les vassaux et les invités d'Aldaran essayèrent vaillamment d'apporter un peu de gaieté. Un jongleur vint exécuter des tours de magie, faisant apparaître des pièces de monnaie ou de petits animaux dans les endroits les plus inattendus, sortir des écharpes et des bagues de nulle part ; pour finir, il tira un oiseau chanteur vivant de l'oreille de Dorilys, le lui offrit et prit congé en saluant. Il y eut ménestrels qui chantèrent d'anciennes ballades, puis l'on dansa encore. Mais cela ne ressemblait pas à un mariage ni à une fête ordinaire du solstice d'hiver. De temps en temps, quelqu'un commençait à raconter le genre de plaisanterie gaillarde de mise dans les noces et se taisait brusquement en se rappelant à la réalité. Dorilys était assise à côté de son père sur le siège surélevé ; Donal resta longtemps près d'elle. On avait trouvé une cage pour son oiseau et elle essayait de le cajoler pour le faire chanter, mais il était tard et l'oiseau dormait sur son perchoir. Dorilys tombait de sommeil aussi. Finalement Donal, désespéré

par tant de tension inexprimée et par cette réunion sinistre, proposa :

« Veux-tu danser avec moi, Dorilys ?

— Non, intervint Aldaran. Il est malséant que la mariée et le marié dansent ensemble à leur mariage. »

Donal jeta à son père adoptif un regard de colère et de désespoir.

« Au nom de tous les dieux, cette comédie… »

Puis il s'interrompit dans un pesant soupir. Pas dans une fête, pas devant la maison et les vassaux rassemblés. Il dit avec une ironie appuyée :

« Les dieux nous préservent de contrevenir à la coutume, et de causer du scandale dans notre clan. »

Puis il se tourna et fit signe à Allart.

« Mon cousin, veux-tu faire danser ma sœur ? »

Alors qu'Allart conduisait Dorilys au milieu de la salle, Donal jeta un regard désespéré vers Renata mais, sous les yeux de son père, il s'inclina devant Margali.

« Ma mère nourricière, me feras-tu l'honneur de m'accorder une danse ? » demanda-t-il et il s'éloigna, la vieille dame à son bras.

Ensuite, il fit son devoir auprès des autres femmes de Dorilys, dame Elisa et même sa vieille nourrice obèse. Allart se demanda si c'était une manœuvre visant à pouvoir inviter Renata ; mais comme le jeune marié ramenait la vieille Kathya, ils se trouvèrent face à face avec Dorilys, qui venait de danser avec le *coridom* du domaine.

Dorilys leva vers Donal des yeux câlins puis elle fit signe à Renata et lança d'une voix claire, chargée de fausse gentillesse, mielleuse, et que tout le monde put entendre :

« Tu dois danser avec Donal, Renata. Si tu danses avec un marié au solstice d'hiver, il paraît que tu te marieras dans l'année. Veux-tu que je demande à mon père de te trouver un mari, cousine Renata ? »

Elle arborait un sourire innocent autant que mensonger et, serrant les dents, Donal prit la main de Renata pour la conduire au milieu de la salle.

« Elle mériterait une fessée ! »

Renata était presque en larmes.

« Je croyais… je croyais qu'elle comprenait. J'espérais qu'elle avait de l'affection pour moi, qu'elle m'aimait ! Comment peut-elle…

— Elle est épuisée. Il est tard, la journée a été dure. Elle ne peut s'empêcher de se rappeler, je suppose, ce qui s'est passé lors de ses fiançailles avec Darren de Scathfell… »

Comme pour souligner sa colère, lui sembla-t-il, encore qu'il ne fût pas très sûr de l'entendre réellement ou de s'en souvenir, il perçut un curieux grondement de tonnerre prémonitoire.

Dorilys a été très sage, ces derniers temps, pensa Renata. *Elle a collaboré avec moi pour éloigner la tempête qui menaçait Allart, Cassandra et Donal et elle est maintenant fière de son talent, fière qu'il ait sauvé des vies. Mais ce n'est qu'une enfant, arrogante et gâtée.*

Allart, assis à côté de Cassandra de l'autre côté de la salle, entendit aussi le tonnerre et, pendant un instant, il eut l'impression que c'était la voix de son *laran,* l'avertissant d'orages qui allaient éclater sur Aldaran… Il lui sembla un instant qu'il se tenait dans la cour du donjon, qu'il entendait la foudre et le tonnerre au-dessus du château ; il vit le visage pâle de Renata à la lueur des éclairs… il entendit les cris d'hommes armés et sursauta en se demandant si le château était réellement assailli, avant de se souvenir que c'était la nuit du solstice d'hiver.

Cassandra lui saisit la main.

« Que vois-tu ? chuchota-t-elle.

— Un orage… et des ombres, des ombres sur Aldaran », murmura-t-il en entendant de nouveau le tonnerre mais cette fois seulement dans son esprit.

Quand Donal revint vers le siège élevé de son père adoptif, il dit avec fermeté :

« Mon seigneur, il est tard. Comme cela ne se terminera pas comme un vrai mariage, par un coucher traditionnel, j'ai donné des ordres pour que l'on apporte la coupe des hôtes et que l'on renvoie les ménestrels. »

La figure d'Aldaran s'assombrit sous la colère. « Tu présumes beaucoup trop de toi-même, Donal ! Je n'ai donné aucun ordre à cet effet ! »

Cet emportement soudain fit sursauter Donal et le stupéfia. Don Mikhail avait laissé ces questions-là à sa discrétion lors des trois dernières fêtes du solstice d'hiver. Il se défendit, raisonnablement :

« J'ai fait ce que vous m'avez toujours prié de faire, seigneur. J'ai agi selon ce qui me semblait le mieux. » Il espéra qu'en citant les propres paroles de son père adoptif, il le calmerait. Mais don Mikhail se pencha vers lui, les poings crispés, et gronda :

« Es-tu donc si pressé de gouverner à ma place, Donal ? Que tu ne puisses attendre mes ordres ? »

Ahuri, Donal pensa : *Est-il devenu fou ? Perd-il la raison ?*

Don Mikhail ouvrit la bouche pour en dire davantage mais déjà les serviteurs entraient, portant le grand hanap orné de pierreries, contenant un riche mélange de vin et d'épices, qui passerait de main en main. Il fut offert à don Mikhail qui le garda entre ses deux mains pendant si longtemps que Donal en trembla. Le sens des convenances prit finalement le dessus. Aldaran porta la coupe à ses lèvres, s'inclina devant Donal et la lui tendit. À son tour, Donal prit une petite gorgée du breuvage, en fit goûter à Dorilys et passa le hanap à Allart et Cassandra.

La scène avortée avait jeté un froid sur le peu qu'il restait de l'atmosphère de fête. Un par un, en buvant à la coupe, les invités saluèrent le seigneur d'Aldaran et se retirèrent. Soudain, Dorilys se mit à pleurer, bruyamment, comme une enfant, un débordement qui dégénéra rapidement en sanglots et en cris hystériques.

« Voyons, Dorilys, ma petite fille », bredouilla don Mikhail, mais elle sanglota de plus belle quand il voulut la toucher.

Margali vint la prendre dans ses bras.

« Elle est épuisée, ça n'a rien de surprenant. Viens, viens, mon petit amour, mon bébé. Laisse-moi t'emmener au lit. Viens, ma chérie, mon petit oiseau, ne pleure plus… »

Dorilys, entourée par Margali, Elisa et la vieille Kathya, fut à demi portée hors de la salle. Les derniers invités, gênés, s'esquivèrent vers leurs chambres.

Vert de rage, Donal s'empara d'un verre de vin, le vida d'un trait et le remplit avec une résolution furieuse. Allart fit un geste pour aller lui parler, puis il soupira et se retira. Il ne pouvait rien pour Donal en ce moment, et si Donal décidait de s'enivrer, ce ne serait que la conclusion normale à cet énorme fiasco. Allart rejoignit Cassandra à la porte et sortit en silence avec elle.

« Je comprends cette enfant, murmura Cassandra en montant péniblement, cramponnée à la rampe. Cela ne doit pas être facile d'être exhibée comme une mariée devant tous ces gens, alors que tout le monde la dévisage et parle du scandale de ce mariage, et puis d'être mise au lit dans sa chambre d'enfant comme si rien ne s'était passé. Quel mariage pour cette petite fille ! Et quelle nuit de noces ! »

Allart répondit avec douceur, en la prenant par le bras pour la soutenir :

« Si j'ai bonne mémoire, ma bien-aimée, tu as passé ta nuit de noces seule.

— Oui, dit-elle en lui souriant, mais mon mari n'était pas au lit avec une personne qu'il aimait mieux. Crois-tu que Dorilys ne sache pas que Donal partage le lit de Renata ? Elle est jalouse.

— Allons donc ! railla Allart. Même si elle le sait, à son âge qu'est-ce que cela pourrait lui faire ? Elle est peut-être jalouse que Donal aime plus Renata qu'elle, mais il n'est que son grand frère ; ça n'a sûrement pas la même signification pour elle que pour toi alors !

— Je n'en suis pas si sûre. Elle est moins jeune qu'on le croit. Par son âge, oui, je te l'accorde, c'est une enfant. Mais personne possédant son don, personne avec deux morts derrière soi, personne avec la formation que Renata lui a fait suivre ne peut rester vraiment un enfant, quel que soit son âge réel. Dieux miséricordieux, quel gâchis que tout cela ! Je ne puis imaginer comment cela finira ! »

Allart, qui le pouvait, eût préféré n'en rien savoir.

Très tard dans la nuit, Renata, dans la solitude de sa chambre, fut réveillée par un bruit à sa porte. Sachant instantanément qui était là, elle alla ouvrir et vit Donal, échevelé, vacillant, abominablement ivre.

« Ce soir… est-ce raisonnable, Donal ? » demanda-t-elle mais elle savait qu'il ne s'en souciait plus, elle sentait son désespoir comme une douleur physique.

« Si tu me chasses maintenant, tempêta-t-il, je me jetterai avant l'aube des remparts de ce château ! »

Elle l'enlaça et le serra contre elle avec compassion, l'attira dans la chambre, referma la porte.

« Ils peuvent me marier à Dorilys, déclara-t-il avec une solennité d'ivrogne, mais elle ne sera jamais ma femme. Aucune femme au monde ne sera ma femme à part toi !

Miséricordieuse Avarra qu'allons-nous devenir ? pensa-t-elle. Renata était une surveillante ; il ne pouvait y avoir de plus mauvais moment pour Donal pour venir ainsi chez elle, et pourtant elle savait, partageant avec lui tout le désespoir et la colère de cette nuit humiliante, qu'elle ne devrait rien lui refuser, afin d'apaiser ne fût-ce qu'un peu la douleur de ce qui s'était passé. Elle savait aussi, avec la clairvoyance du désespoir, qu'à la fin de cette nuit, elle porterait son fils.

24

VERS la fin de l'hiver Allart croisa Cassandra dans l'escalier conduisant à l'aile sud du château d'Aldaran, où, en cette saison, les femmes passaient une grande partie de leur temps dans les serres exposées au soleil d'hiver.

« Il fait un temps superbe. Viens donc te promener avec moi dans la cour. Je te vois si peu, ces jours-ci ! » dit-il, puis en riant, il se reprit : « Mais non, tu ne peux pas..., cet après-midi c'est la fête dans les appartements des femmes, pour Dorilys, n'est-ce pas ? »

Tout le monde au château savait que, durant la dernière quinzaine, Dorilys avait montré les premiers signes de sa puberté, une occasion officielle de réjouissances. Au cours des trois derniers jours, elle avait distribué ses jouets, ses poupées, ses vêtements d'enfant préférés aux enfants du château. L'après-midi, ce serait parmi les femmes la cérémonie privée, quasi religieuse, témoignant qu'elle abandonnait la compagnie des enfants et entrait dans la société des femmes.

« Je sais que son père lui a envoyé un cadeau spécial, dit Allart.

— Oui, et je lui brode des galons pour un nouveau fourreau.

— Au fait, que se passe-t-il dans ces réunions de femmes ? »

Cassandra rit gaiement.

« Ah ! il ne faut pas me demander cela, mon époux ! » s'exclama-t-elle puis, feignant le plus grand sérieux : « Il y a des choses que les hommes n'ont pas à savoir.

— Voilà une phrase que je n'ai pas entendue depuis que j'ai quitté la compagnie des *cristoforos !* Et je suppose que nous n'aurons pas non plus ta compagnie au dîner ?

— Non. Ce soir, les femmes dîneront ensemble pour leur fête. »

Il se courba pour lui baiser la main.

« Transmets mes félicitations à Dorilys, alors », dit-il et il sortit tandis que Cassandra, en se tenant prudemment à la rampe – son genou allait un peu mieux mais elle avait encore du mal à gravir les marches – montait vers la serre.

Les femmes y passaient beaucoup de temps en hiver, à cause de l'exposition ensoleillée. Ces salles étaient pleines de plantes fleurissant à la lumière de réflecteurs solaires et durant les dix derniers jours, en prévision de la fête, on avait apporté des branches d'arbres fruitiers en fleurs pour la décoration. Margali, en qualité de *léronis* de la maison et de mère nourricière de Dorilys, était chargée des cérémonies. La plupart des femmes du château étaient là, les épouses des intendants, des chevaliers et d'autres vassaux, la suite de Dorilys, quelques-unes de ses servantes favorites et ses nourrices, gouvernantes et maîtresses.

Elle fut d'abord conduite à la chapelle où une de ses mèches de cheveux fut coupée et déposée sur l'autel d'Evanda, avec des fruits et des fleurs. Ensuite, Margali et Renata la baignèrent – Cassandra, la personne du rang le plus élevé parmi les invitées, avait été priée d'assister à ce rituel – et elle fut entièrement habillée de neuf, puis coiffée à la manière d'une dame. Margali, en contemplant sa petite fille, la trouva bien différente du jour, il y avait moins d'un an, où elle s'était déguisée en vêtements de femme pour ses fiançailles.

Un des buts de cette fête avait été, dans les temps anciens, de faire pour la nouvelle venue dans la communauté des femmes, tout ce dont elle aurait besoin dans sa vie d'adulte ; c'était un reliquat de temps plus durs dans les montagnes. C'était encore, traditionnellement, une réunion où les femmes apportaient leur ouvrage et toutes faisaient au moins quelques points de broderie sur les objets destinés à celle que l'on honorait. Alors qu'elles cousaient, la harpe passait de main en main, chacune devant chanter, raconter une histoire, distraire les autres. Elisa avait fait apporter de la salle d'études la grande harpe et elle chanta des ballades de la montagne. Toute une variété de friandises furent servies, parmi lesquelles les douceurs préférées

de Dorilys, mais Renata remarqua qu'elle les grignotait sans plaisir.

« Qu'as-tu, *chiya ?* »

Dorilys passa une main sur ses yeux.

« Je suis fatiguée et j'ai mal aux yeux. Je n'ai pas faim.

— Allons, allons, il est trop tard pour ça ! Il y a deux ou trois jours, tu pouvais avoir des migraines et des vapeurs si tu le voulais ! Tu devrais être complètement remise maintenant », taquina une des femmes et elle se pencha pour examiner la toile fine sur les genoux de Dorilys. « Qu'est-ce que tu brodes, Dori ?

— Une chemise de fête pour mon mari », répondit-elle avec dignité et elle tourna son poignet pour montrer le bracelet des *catenas*.

Renata qui l'observait ne sut si elle devait rire ou pleurer. Une occupation de jeune mariée si traditionnelle, et le mariage de l'enfant ne pourrait jamais être qu'une parodie ! Enfin, elle était encore bien jeune et cela ne lui ferait pas de mal de broder une chemise pour le grand frère qu'elle aimait et qui était, aux yeux de la loi, son mari.

Elisa acheva sa ballade et se tourna vers Cassandra.

« C'est votre tour. Voulez-vous nous faire le plaisir de chanter, dame Hastur ? » demanda-t-elle respectueusement.

Cassandra, intimidée, hésita puis elle comprit que si elle refusait on pourrait croire qu'elle considérait cette réunion comme indigne d'elle.

« Avec plaisir, mais je ne sais pas jouer de la grande harpe, Elisa. Si quelqu'un voulait me prêter un *rryl*… »

Quand l'instrument plus petit eut été apporté et accordé, elle chanta, d'une douce voix un peu voilée, deux ou trois chansons des plaines de Valeron, si lointaines. Elles étaient nouvelles, pour les femmes des montagnes, qui en réclamèrent d'autres, mais elle secoua la tête.

« Une autre fois, peut-être. C'est à Dorilys de chanter pour nous et je suis sûre qu'elle a hâte d'étrenner son nouveau luth. »

Le luth, un bel instrument doré et peint, orné de rubans, était le cadeau du seigneur d'Aldaran à sa fille, offert à cette occasion pour remplacer le vieux, celui de sa mère, sur lequel elle avait appris à jouer.

« Et je suis sûre qu'elle sera heureuse de se reposer de la couture ! » ajouta Cassandra.

Dorilys leva des yeux apathiques de son ouvrage.

« Je n'ai pas envie de chanter. Veux-tu m'excuser, ma cousine ? » murmura-t-elle et elle se passa la main sur le front, se frotta les yeux. « J'ai mal à la tête. Faut-il que je couse encore ?

— Non, mon petit cœur, si tu ne le veux pas, mais nous cousons toutes, ici », dit Margali.

Dans son esprit, surgit une image gentiment amusée, que Renata et Cassandra purent nettement saisir, de Dorilys toujours prête à avoir la migraine quand il s'agissait de faire sa couture détestée.

« Comment oses-tu dire ça de moi ? cria Dorilys en froissant la chemise et en la jetant sur le sol. Je me sens vraiment mal, je ne fais pas semblant ! Je ne veux même pas chanter et j'ai *toujours* envie de chanter… »

Sur ce, elle fondit en larmes. Margali la regarda avec stupeur et consternation. *Mais je n'ai pas ouvert la bouche ! Dieux tout-puissants, l'enfant est-elle télépathe aussi ?*

« Viens là, Dorilys, intervint avec douceur Renata, viens t'asseoir à côté de moi. Ta mère nourricière n'a pas parlé : tu as lu ses pensées, voilà tout. Il n'y a pas de quoi te désoler. »

Mais Margali n'avait pas l'habitude de se surveiller devant Dorilys. Elle avait fini par croire que l'enfant n'avait pas la moindre once de pouvoir télépathique, et elle ne put retenir la rapide pensée qui lui vint à l'esprit. Miséricordieuse Avarra ! Cela, aussi ? Les premiers enfants du seigneur d'Aldaran sont morts ainsi en entrant dans l'adolescence, et maintenant cela commence pour elle !

Atterrée, Renata tenta de voiler les pensées mais il était trop tard ; Dorilys les avait déjà lues. Ses sanglots se turent et elle regarda Renata, figée d'horreur.

Ma cousine ! Vais-je mourir ?

« Non, certainement pas, répondit fermement Renata à haute voix. Pourquoi penses-tu que nous t'avons formée et instruite, sinon pour te rendre plus forte en prévision de ces épreuves ? Je ne l'attendais pas tout à fait aussi tôt, c'est tout.

Maintenant, n'essaye plus de lire dans les pensées d'autrui ; tu n'en as pas la force. Nous t'apprendrons à les chasser et les contrôler. »

Mais Dorilys ne l'entendait pas. Elle les regardait fixement, prise d'une panique folle, en leur renvoyant le reflet de leurs pensées dans ce premier moment dont l'intensité la terrifiait. Elle se tourna de tous côtés comme un petit animal pris au piège, bouche bée, les yeux si grands ouverts que le blanc se voyait autour de l'iris à la pupille contractée.

Margali se leva pour aller la prendre dans ses bras et la réconforter. Dorilys était debout, rigide, pétrifiée, inconsciente de la caresse, incapable de percevoir autre chose que la ruée massive des sensations. Quand Margali voulut la soulever, la porter, elle frappa inconsciemment, si violemment que la vieille femme alla s'écrouler contre le mur. Elisa se précipita pour l'aider à se relever mais Margali resta assise, choquée et consternée.

Se tourner contre moi ainsi..., contre moi !

« Elle ne sait pas ce qu'elle fait, Margali, expliqua Renata. Elle ne sait rien. Je peux la tenir, moi », ajouta-t-elle en tendant son esprit pour maintenir Dorilys immobile comme elle l'avait fait la première fois qu'elle l'avait défiée, « mais c'est assez grave. Il faut lui donner du *kirian*. »

Margali alla chercher le remède et Elisa, sur un mot de Renata, demanda aux invitées de partir. Trop d'esprits autour d'elle ne pourraient que troubler et effrayer plus encore Dorilys. Elle devait ne rester qu'en présence des quelques personnes en qui elle avait confiance. Quand Margali revint avec le *kirian,* il n'y avait plus dans la salle que Renata et Cassandra.

Renata s'approcha de Dorilys, essaya d'entrer en contact avec la jeune fille terrifiée, enfermée dans un cocon de panique. Au bout d'un moment, elle se mit à respirer plus normalement, ses yeux perdirent leur fixité horrible. Quand Margali porta à ses lèvres le flacon de *kirian*, elle avala la potion sans protester. Elles l'allongèrent et l'enveloppèrent dans une couverture ; mais quand Renata s'assit à côté d'elle pour la sonder elle poussa de nouveaux cris de terreur.

« Non, non, ne me touche pas, non ! »

Un coup de tonnerre assourdissant éclata au-dessus des tours du château, puis un autre.

« Chiya, je ne te ferai pas de mal, voyons. Je veux seulement voir…

— Ne me touche pas, Renata ! glapit Dorilys. Tu veux que je meure, comme ça, toi tu pourras avoir Donal ! »

Choquée, Renata recula. Jamais une telle pensée ne lui avait traversé l'esprit, mais Dorilys avait-elle pu plonger à un niveau qu'elle-même ignorait ? Repoussant farouchement tout sentiment de culpabilité, elle tendit les bras vers la jeune fille.

« Non, ma chérie, non. Regarde… Tu peux lire mes pensées si tu veux voir que c'est ridicule. Je ne veux rien de plus que ton bien-être, que tu retrouves la santé. »

Mais Dorilys claquait des dents et elles comprirent qu'elle n'était pas en état d'écouter la voix de la raison. Cassandra vint prendre la place de Renata.

« Renata ne te ferait jamais de mal, *chiya*, nous ne voulons pas non plus que tu te bouleverses. Je suis une surveillante aussi. Je vais te sonder. Tu n'as pas peur de moi, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle et elle ajouta, en s'adressant à Renata : « Quand elle sera calmée, elle saura la vérité. »

Renata s'écarta, encore tellement horrifiée par la soudaine attaque de Dorilys qu'elle était presque incapable de penser rationnellement. *A-t-elle perdu la raison ? Est-ce que la maladie du seuil provoque aussi la folie ?* Elle s'était préparée à ce que Dorilys manifestât une jalousie normale de jeune sœur, parce que Donal n'était plus uniquement à elle ; elle ne s'était pas du tout attendu à une telle intensité d'émotion.

Maudit soit ce vieux fou, s'il l'a poussée à croire que ce mariage serait une autre chose qu'une parodie ! Bien que Renata eût espéré révéler bientôt à Donal qu'elle portait son fils – car maintenant elle en était certaine et elle avait sondé l'embryon à fond pour s'assurer qu'il n'était pas porteur de gènes mortels – elle comprit qu'elle devrait garder le secret encore un moment. Si Dorilys était malade et instable, cette nouvelle ne pourrait que la blesser davantage.

Cassandra se livra au sondage ; puis quand le *kirian* commença à faire son effet et à affaiblir les résistances de

Dorilys contre l'apparition de cette nouvelle faculté qui l'affolait tant, elle se calma et sa respiration devint plus régulière.

« C'est passé », dit-elle enfin, le visage calme, les battements de son cœur redevenus normaux, ne conservant plus que le souvenir de sa panique. « Est-ce… est-ce que ça recommencera ?

— Probablement », répondit Cassandra puis elle apaisa vite la nouvelle frayeur de la jeune fille : « Cela deviendra moins bouleversant pour toi quand tu t'y habitueras. À chaque fois, ce sera plus facile, et quand tu seras complètement formée, tu pourras t'en servir comme de ta vue, pour regarder ce que tu veux, près ou loin, et écarter tout ce que tu ne veux pas.

— J'ai peur, souffla Dorilys. Ne me laissez pas seule.

— Non, mon agneau, promit Margali. Je dormirai dans ta chambre tant que tu auras besoin de moi.

— Je sais que Margali a été une mère pour toi et que tu la veux auprès de toi, intervint Renata, mais vraiment, Dorilys, je suis plus au fait de ces problèmes et je pourrai mieux t'aider, si tu en as besoin les nuits prochaines. »

Dorilys tendit les bras et Renata s'y jeta. La petite fille cacha sa figure contre son épaule.

« Je regrette, Renata. Je ne le pensais pas. Pardonne-moi, ma cousine…, tu sais que je t'aime. Je t'en prie, reste avec moi.

— Bien sûr, ma chérie, dit Renata en la serrant contre son cœur. Je sais, je sais. Moi aussi, j'ai eu la maladie du seuil. Tu as eu peur, et toutes sortes de pensées folles se sont précipitées à la fois dans ton esprit. C'est difficile à contrôler, quand cela vous vient si subitement. Désormais, nous devons travailler un peu chaque jour avec ta matrice, pour t'aider à les contrôler ; parce qu'il faut que tu sois préparée, quand cela te reviendra. »

J'aimerais que nous puissions l'avoir dans une tour ; elle y serait plus en sécurité, et nous tous aussi, pensa-t-elle. Elle sentit Cassandra exprimer le même vœu alors que le tonnerre éclatait de nouveau et que la foudre crépitait tout autour du château.

Dans la grande salle, Allart entendit le tonnerre et Donal aussi. Donal ne pouvait jamais l'entendre, où que ce fût, sans

penser à Dorilys ; et don Mikhail suivit manifestement ses pensées.

« Maintenant que ta jeune mariée est devenue femme, tu peux t'occuper d'engendrer un héritier. Si nous savons qu'il doit y avoir un fils de sang Aldaran, alors nous serons prêts à défier Scathfell quand il nous attaquera… et le printemps arrive », dit Aldaran avec un sourire farouche.

Donal grimaça de dégoût et don Mikhail le regarda en fronçant les sourcils.

« Par les enfers de Zandru ! Je ne m'attends pas à ce qu'une enfant aussi jeune éveille beaucoup ton désir ! Mais quand tu auras rempli ton devoir envers ton clan, tu pourras avoir toutes les femmes que tu veux. Personne ne te le déniera ! L'essentiel, maintenant, est de donner au domaine un héritier *di catenas*, un fils légitime ! »

Donal fit un geste dépité. *Les vieillards sont-ils toujours aussi cyniques ?* En même temps, il sentait les pensées de son père adoptif se mêler aux siennes et les renforcer, avec une espèce d'affection bourrue.

Les jeunes gens sont-ils toujours aussi sottement idéalistes ? Mikhail d'Aldaran tendit la main pour prendre celle de son fils adoptif.

« Mon cher petit, réfléchis. L'année prochaine à cette heure, il y aura un héritier d'Aldaran et tu seras le régent légal. »

Alors qu'il parlait, Allart faillit s'exclamer, car son *laran* le lui montrait clairement. Dans la grande salle où ils étaient assis à présent, il voyait aussi nettement que si la scène se déroulait sous ses yeux don Mikhail, plus vieux, plus voûté, haussant dans ses bras un enfant dans des langes, un nouveau-né, rien qu'un petit ovale rougeaud, une minuscule figure de bébé entre les plis du châle duveteux, et le proclamant héritier d'Aldaran. Les acclamations étaient si bruyantes que, pendant un instant, Allart ne put imaginer que les autres ne les entendent pas. Et puis… tout se dissipa mais il resta profondément troublé.

Donal allait-il donc réellement faire un enfant à sa petite sœur ? Cet enfant serait-il l'héritier d'Aldaran ? Sa vision avait été si claire, sans équivoque ! Donal la capta dans son esprit et le regarda, atterré ; mais un soupçon passa dans les pensées du

vieux seigneur et il sourit triomphalement, en voyant dans l'esprit d'Allart l'héritier qui l'obsédait.

À cet instant, Margali et Cassandra entrèrent dans la salle et Aldaran se tourna vers elles avec un sourire bienveillant.

« Je ne pensais pas que vos réjouissances se termineraient si tôt, mesdames. Quand la fille du majordome est devenue femme, on a dansé et chanté jusqu'à minuit passé… Margali, ma cousine, qu'y a-t-il ? » demanda-t-il brusquement.

Il lut rapidement la vérité sur son visage.

« La maladie du seuil ! Miséricordieuse Avarra ! »

Passant soudain de l'ambition et de la paranoïa à l'inquiétude, il ne fut plus qu'un père soucieux.

« J'espérais que cela lui serait épargné, murmura-t-il d'une voix brisée. Le *laran* d'Aliciane lui est venu très tôt et elle n'a pas eu de crise à la puberté ; il y a une malédiction dans ma semence…, mes fils et ma fille aînés sont morts ainsi… Je n'ai pas pensé à eux depuis des années », ajouta-t-il en baissant la tête.

Allart les vit dans son esprit, renforcés par les souvenirs de la vieille *léronis :* un garçon brun, rieur, un garçon plus trapu couronné de boucles folles, avec une cicatrice triangulaire au menton ; une délicate petite fille rêveuse, brune, qui, dans le port de tête, avait quelque chose de Dorilys… Allart éprouva en lui-même l'angoisse du père qui les avait vus tomber malades et mourir, l'un après l'autre, leur avenir plein de promesses et leur beauté anéantis. Il vit dans l'esprit du vieil homme une image terrible, ineffaçable, inoubliable ; la petite fille allongée, le corps arqué agité de spasmes, ses longs cheveux emmêlés, les lèvres si sauvagement mordues que sa figure était couverte de sang, les yeux rêveurs devenus ceux d'un animal enragé, fou de douleur…

« Il ne faut pas désespérer, mon cousin, dit Margali. Renata l'a bien entraînée pour qu'elle la surmonte. Souvent, la première attaque de la maladie du seuil est la plus grave ; si elle y survit, le pire est passé.

— Souvent, oui, murmura don Mikhail d'une voix sombre chargée d'horreur. Il en a été ainsi pour Rafaella, un jour riant et dansant et jouant de la harpe, et le lendemain, le lendemain même, elle n'était plus qu'une chose hurlante et torturée,

passant de convulsion en convulsion entre mes bras. Quand enfin elle a cessé de se débattre, je ne savais plus si je devais pleurer ou me réjouir qu'elle fût parvenue au bout de ses souffrances… Mais Dorilys a survécu.

— Oui, assura Cassandra avec compassion, et elle n'a même pas eu une véritable crise, don Mikhail. Il n'y a aucune raison de penser qu'elle va mourir.

— Maintenant voyez-vous, père, s'écria Donal avec rage, ce qui me tourmentait ? Avant que nous parlions de la rendre enceinte, pouvons-nous au moins nous assurer qu'elle vivra jusqu'à sa maturité ? »

Aldaran eut un mouvement de recul, comme s'il avait reçu un coup violent. Dans les roulements du tonnerre lointain il y eut soudain un éclatement assourdissant, des grondements, et la pluie se mit à tomber à verse, en crépitant, tombant en nappes, évoquant le bruit de bottes des armées de Scathfell en marche vers eux.

Car maintenant que le dégel de printemps arrivait dans les Hellers, la guerre allait les assaillir.

25

PENDANT la première lune de printemps il plut sans discontinuer et Allart, accueillant la pluie avec joie parce qu'il savait qu'elle empêcherait les armées de Scathfell de se mettre en marche, était encore en proie à l'indécision. Damon-Rafaël avait envoyé un message exprimant une inquiétude bienveillante, dont chaque ligne était un mensonge que percevait Allart, se terminant par l'ordre de rentrer le plut tôt possible, dès que les routes seraient ouvertes et qu'il pourrait voyager.

Si je rentre maintenant, Damon-Rafaël me tuera. Ce n'est pas plus compliqué… La trahison. J'ai prêté serment. J'ai juré de soutenir son règne et maintenant je sais que je ne le ferai pas. Il me le fera payer de ma vie, car j'ai violé mon serment, en pensée sinon déjà en action… Son indécision le faisait s'attarder à Aldaran, heureux des pluies de printemps qui l'y retenaient.

Damon-Rafaël n'est pas sûr, pas encore. Mais quand les routes seront ouvertes et si je ne viens toujours pas… alors je serai un traître, condamné à mourir. Et il se demanda ce que ferait Damon-Rafaël quand le doute ne serait plus permis.

Cependant, Dorilys avait eu quelques attaques de la maladie du seuil mais aucune très grave et à aucun moment Renata n'avait jugé sa vie en danger. Elle était restée auprès d'elle infatigablement, bien qu'une fois elle eût dit à Cassandra avec un petit sourire ironique : « Je ne sais pas si elle désire sincèrement me garder auprès d'elle ou si elle pense que lorsque je suis avec elle, au moins je ne suis pas avec Donal. » Les deux

femmes savaient qu'il y avait encore autre chose, dont elles ne parlaient pas.

Tôt ou tard, elle devra savoir que je porte l'enfant de Donal. Je ne veux pas lui faire de mal ni lui causer de chagrin.

Donal, chaque fois qu'il voyait Dorilys – ce qui arrivait rarement car il organisait la défense d'Aldaran contre l'offensive de printemps qu'ils savaient inéluctable – se montrait tendre et plein d'attentions, le grand frère affectueux qu'il avait toujours été. Mais quand Dorilys lui disait « mon mari », il ne répondait que par un rire indulgent, comme s'ils jouaient à un jeu d'enfants et qu'il entrait dans ce jeu.

Pendant les jours où Dorilys avait été sujette à des crises répétées de désorientation et de bouleversement – son sens télépathique, pas encore maîtrisé, la plongeant dans des cauchemars dus à la terreur et au surmenage – Cassandra et elle étaient devenues très proches. Leur goût commun de la musique cimentait cette amitié. Dorilys jouait déjà du luth avec talent ; Cassandra lui apprit aussi le *rryl* et des chansons de sa lointaine partie de Valeron.

« Je ne vois pas comment tu peux supporter de vivre dans les plaines, dit Dorilys un jour. Je ne pourrais pas vivre sans montagnes autour de moi. Ça doit être bien lugubre, en bas, et terriblement ennuyeux.

— Non, ma chérie, répondit en souriant Cassandra, c'est très beau. Parfois, ici, j'ai l'impression que les montagnes se referment sur moi et m'étouffent, comme si les pics étaient les barreaux d'une cage.

— Vraiment ? Comme c'est curieux ! Cassandra, je n'arrive pas à plaquer cet accord comme toi, à la fin de la ballade. »

Cassandra lui prit le *rryl* et lui montra.

« Tu ne peux pas jouer comme moi. Il faudra que tu demandes à Elisa de t'enseigner le doigté », dit-elle et elle écarta sa main sous les yeux de Dorilys qui la regarda avec stupéfaction.

« Ah ! Tu as six doigts ! Je ne m'en étais jamais aperçue ! Pas étonnant que je ne puisse jouer comme toi ! J'ai entendu dire que c'était un signe de sang *chieri,* mais tu n'es pas *emmasca* comme les *chieri*, n'est-ce pas, ma cousine ?

— Non.

— Il paraît… Mon père m'a dit que le roi des plaines est *emmasca*, aussi va-t-on lui reprendre le trône cet été. Quel grand malheur pour lui, pauvre roi. Tu l'as déjà vu ? Comment est-il ?

— Il n'était que le jeune prince, la dernière fois que je l'ai vu. Il est taciturne, il a une figure triste et je crois qu'il aurait été un bon roi, si on l'avait laissé régner. »

Dorilys se pencha sur son instrument, en cherchant l'accord qu'elle ne pouvait jouer ; elle recommença plusieurs fois et finit par renoncer.

« J'aimerais bien avoir six doigts ! Jamais je ne pourrai jouer cet air comme il faut ! Je me demande si mes enfants vont hériter de mon talent de musicienne ou seulement de mon *laran*.

— Tu es bien trop jeune pour penser déjà à tes enfants, répliqua Cassandra en souriant.

— Dans quelques lunes, je serai capable d'en avoir. Tu sais que nous avons grand besoin d'un fils de sang d'Aldaran. »

Dorilys parlait si sérieusement que Cassandra éprouva une grande pitié.

Voilà ce que l'on fait à toutes les femmes de notre caste ! Dorilys vient à peine de ranger ses poupées et déjà elle ne pense qu'à son devoir envers son clan ! Après un long silence, elle dit en hésitant :

« Peut-être… Dorilys, tu ne devrais peut-être pas avoir d'enfants, à cause de la malédiction de ton *laran*.

— Comme un fils de notre maison doit risquer la mort à la guerre, une fille d'une grande maison doit tout risquer pour donner des enfants à sa caste. »

Dorilys répétait cette formule si simplement, si catégoriquement que Cassandra soupira.

« Je sais, *chiya*. Alors que j'étais une enfant plus jeune que toi, moi aussi j'entendais cela, jour après jour, comme une religion dont il était impie de douter, et je le croyais comme tu le crois maintenant. Mais je pense que tu devrais attendre d'être plus âgée pour prendre une décision.

— Mais je suis assez âgée ! Tu n'as pas ce genre de problème, ma cousine. Ton mari n'est pas héritier d'un domaine.

— Tu ne sais donc pas ? Le frère aîné d'Allart sera roi, si l'*emmasca* de Hali est détrôné. Ce frère n'a pas de fils légitime. »

Dorilys ouvrit des yeux ronds.

« Tu pourrais être reine ! »

Elle la regarda avec une sorte de crainte respectueuse. Manifestement, elle n'avait aucune idée de ce que représentait la caste d'Allart ; pour elle il n'était que l'ami de son frère.

« Alors don Allart aussi a désespérément besoin d'un héritier, et tu ne lui en donnes pas encore un ! »

Pour répondre à ce reproche, Cassandra expliqua en hésitant le choix qu'ils avaient fait.

« Maintenant peut-être, grâce à ce que je sais, ce serait sans risque mais nous préférons attendre d'en être absolument certains. Jusque-là…

— Renata dit que je ne dois pas avoir de filles, sinon je mourrai comme ma mère à ma naissance. Mais je ne sais pas si j'ai encore confiance en Renata. Elle aime Donal, et elle ne veut pas que j'aie d'enfants de lui.

— Si c'est vrai, protesta Cassandra avec véhémence, c'est uniquement parce qu'elle a peur pour toi, *chiya*.

— Oui, enfin, quoi qu'il en soit je dois d'abord avoir un fils et ensuite, je déciderai. Une fois que je lui aurai donné un fils, Donal oubliera peut-être Renata, parce que je serai la mère de son héritier. »

Son arrogance juvénile était telle que Cassandra s'inquiéta et fut, de nouveau, assaillie de doutes.

Elle-même, resserrerait-elle plus fortement ses liens avec Allart en lui donnant le fils qu'il devait avoir, afin qu'on ne lui refusât pas le trône comme au prince Félix ? Il y avait quelque temps qu'ils n'avaient pas parlé sérieusement de ce problème.

Je donnerais n'importe quoi pour être aussi sûre de moi que Dorilys ! Mais elle changea résolument de conversation, en reprenant le *rryl* sur ses genoux pour placer les doigts de Dorilys sur les cordes.

« Regarde. Je crois que si tu le tenais comme ça, tu pourrais plaquer cet accord, même avec cinq doigts. »

Maintes et maintes fois, au fil des jours, Allart se réveillait avec l'impression qu'Aldaran était assiégé ; il s'apercevait vite que ce n'était pas encore la réalité, que sa clairvoyance seule lui présentait visiblement l'inévitable. Car il savait parfaitement que c'était inévitable.

« En cette saison, dit Donal un matin, les pluies de printemps doivent avoir cessé dans les plaines mais je ne sais pas quel temps il fait à Scathfell ou à Saint Scarp, ni si les armées peuvent se mettre en marche. Je vais monter à la tour de guet, qui domine tout le pays environnant, et voir s'il y a des mouvements suspects sur les routes.

— Emmène Dorilys, conseilla Allart. Elle peut lire le temps encore mieux que toi. »

Donal hésita.

« Je n'aime pas beaucoup me trouver avec elle. Surtout maintenant, alors qu'elle peut lire un peu mes pensées. Il ne me plaît guère qu'elle soit devenue télépathe.

— Tout de même, si Dorilys sent qu'elle peut t'aider, que tu ne l'évites pas complètement…

— Tu as raison, mon cousin, dit Donal en soupirant. D'ailleurs, je ne peux pas l'éviter totalement. »

Il envoya un serviteur aux appartements de sa sœur, en pensant : *Serait-il vraiment tellement mauvais de donner à Dorilys ce que mon père espère de moi ? Peut-être, si elle obtenait de moi ce qu'elle veut, ne me refuserait-elle pas Renata, nous n'aurions plus à nous donner tant de mal pour lui cacher notre amour…*

Dorilys était l'image même du printemps, en tunique brodée de feuilles vert pâle, ses cheveux brillants nattés sur la nuque et retenus par une barrette de femme en forme de papillon. Allart sentit la discordance dans l'esprit de Donal, entre ses souvenirs de l'enfant et la grande jeune femme gracieuse qu'elle était devenue. Il se pencha galamment sur sa main.

« Je vois maintenant que je dois t'appeler ma dame, Dorilys, dit Donal en plaisantant légèrement. Il semble que ma petite

fille ait complètement disparu. J'ai besoin de tes talents, *carya*. »

Et il lui expliqua ce qu'il attendait d'elle.

Tout au sommet du château d'Aldaran se dressait la tour de guet, comportant un étage ou deux de plus que les autres tours, grâce à une stupéfiante prouesse architecturale qu'Allart ne pouvait imaginer qu'avec peine. Cela avait dû être fait par matrices, grâce au travail d'un très grand cercle. De cette hauteur vertigineuse, on découvrait tout le pays à la ronde, sur une distance considérable. En y montant, ils virent par les meurtrières que tout était enveloppé de brouillard mais quand ils émergèrent dans la chambre haute, les nuages commençaient à se dissiper. Donal regarda Dorilys, avec un ravissement étonné, et elle lui sourit d'un air presque trop satisfait.

« Dissiper des brumes de cette espèce… même un bébé pourrait le faire, je pense. Ce n'est rien. Il suffit de la plus légère pensée, sans effort, et si tu veux voir nettement… Je me souviens, quand j'étais petite, tu m'as amenée ici, Donal, et tu m'as laissée me servir de la collection de longues-vues de mon père. »

Allart voyait les routes à leurs pieds fourmiller de mouvements divers. Il cligna des yeux, sachant qu'il n'y avait personne, pas encore ; puis il secoua la tête en essayant de trier le présent du futur. Mais c'était vrai ! Des armées avançaient sur la route, bien qu'elles fussent encore loin des portes d'Aldaran.

« Nous n'avons rien à craindre, dit Donal pour tenter de rassurer Dorilys. Jamais Aldaran n'a été pris par la force des armes. Nous pourrions tenir cette citadelle éternellement, si nous avions assez de vivres ; mais ils seront à nos portes en moins d'une dizaine de jours. Je vais endosser un harnais de planeur et aller les observer pour voir où ils vont et connaître le nombre d'hommes qui marchent sur nous.

— Non, protesta Allart. Si tu me permets de te conseiller, mon cousin, tu n'iras pas toi-même. Maintenant que tu détiens le commandement, ta place est ici où tout vassal qui aura besoin de te consulter te trouvera immédiatement. Tu ne dois pas risquer ta vie pour une mission que n'importe lequel de tes pages est capable d'effectuer pour toi. »

Donal fit un geste de répugnance.

« Je n'ai pas l'habitude d'envoyer un autre vers un danger que je refuse d'affronter moi-même !

— Tu affronteras tes propres dangers, insista Allart, mais il y des périls pour les chefs et des périls pour les subordonnés, qui ne sont pas interchangeables. Désormais, mon cousin, tes vols doivent être une distraction de temps de paix. »

Dorilys effleura le bras de Donal.

« Maintenant que je suis une femme… puis-je encore voler, Donal ?

— Je ne vois pas ce qui pourrait t'en empêcher quand nous serons de nouveau en paix, mais c'est à ton père que tu dois demander cela, *chiya,* et à Margali.

— Mais je suis ta femme et c'est à *toi* de me donner des ordres ! »

Partagé entre l'exaspération et la tendresse, Donal soupira.

« Eh bien ! *chiya,* je te donne l'ordre de demander conseil à Margali et à Renata. Je ne puis le faire. »

Au nom de Renata la figure de Dorilys était assombrie de façon menaçante et Donal pensa : *Un jour je devrai lui dire, très clairement, ce qu'il y a entre Renata et moi.* Il la prit affectueusement par les épaules et ajouta :

« Chiya, quand j'avais quatorze ans, et que mon *laran* s'est manifesté comme il se manifeste pour toi maintenant, on m'a interdit de voler pendant plus de six mois, car je ne savais jamais quand je serais pris d'une crise de désorientation ou de vertige. Pour cette raison, il me plairait que tu ne cherches pas à voler jusqu'à ce que tu sois certaine de pouvoir maîtriser ton *laran.*

— Je ferai exactement ce que tu veux, mon mari », murmura-t-elle en le contemplant avec une telle adoration qu'il en frémit.

Quand elle fut partie, Donal regarda Allart d'un air désespéré.

« Elle n'a plus l'air d'une enfant ! Je ne peux plus la considérer comme une enfant ! Et c'est en ce moment ma seule défense que de dire qu'elle est trop jeune… »

À ces mots, Allart se rappela douloureusement son propre conflit émotionnel à propos des *riyachiyas*, à cette différence qu'elles étaient stériles et pas entièrement humaines, que tout ce qu'il faisait avec elles n'affectait que sa propre estime de lui-même et non les *riyachiyas*. Donal, lui, avait été placé dans une situation où il devait jouer au dieu avec la vie d'une vraie femme. Il se demanda comment il pourrait conseiller le jeune homme. Il avait consommé son propre mariage, contre son jugement, et pour les mêmes raisons…, parce que la jeune femme le désirait.

« Il vaudrait peut-être mieux ne pas considérer Dorilys comme une enfant, mon cousin, dit-il gravement. Aucune fille entraînée comme elle l'a été ne peut rester une enfant. Il faut commencer à voir en elle une femme. Essaye d'arriver à un accord avec elle, comme avec une femme assez adulte pour prendre ses propres décisions ; au moins quand la maladie du seuil l'aura délivrée des impulsions et des idées subites.

— Tu as certainement raison. »

Presque avec reconnaissance, Donal se rappela à ses devoirs.

« Mais viens…, mon père doit être averti de ces mouvements sur les routes et il faut envoyer quelqu'un là-bas pour voir exactement où sont les ennemis. »

Aldaran accueillit la nouvelle avec un sourire féroce.

« Ainsi, c'est arrivé », dit-il, et une fois de plus Allart songea à un vieux faucon déplumé, déployant ses ailes pour son dernier vol.

Alors que des hommes en armes traversaient le Kadarin et marchaient vers le nord et vers les Hellers, Allart qui les voyait avec son *laran* comprit avec un serrement de cœur que certains marchaient contre *lui*. Car il y avait parmi eux des soldats portant l'écusson au sapin des Hastur d'Elhalyn, avec la couronne qui les distinguait des Hastur de Carcosa et de Château Hastur.

Jour après jour, Donal et lui remontaient à la tour de guet, attendant le premier signe de l'approche imminente des armées.

Mais est-ce vrai, ou bien mon laran *me montre-t-il ce qui peut ne jamais arriver ?*

« C'est vrai, car je le vois aussi, dit Donal en lisant sa pensée. Il faut prévenir mon père.

— Il souhaitait ne pas se mêler des guerres des plaines, murmura Allart. Et voilà qu'en me donnant asile, ainsi qu'à ma femme, il s'est fait un ennemi, et Damon-Rafaël a fait cause commune avec Scathfell contre lui. »

Alors qu'ils redescendaient, il pensa : *Maintenant, je suis véritablement sans frère…* Donal posa une main sur le bras :

« Moi aussi, mon cousin. »

Spontanément, ni l'un ni l'autre ne faisant le premier geste, simultanément, ils dégainèrent leur dague. Allart sourit, toucha la poignée de la lame de Donal puis il glissa l'arme de Donal dans son propre fourreau. C'était un très ancien serment ; cela voulait dire que jamais aucun d'eux ne croiserait le fer avec l'autre, pour quelque raison que ce fût. Donal rengaina la dague d'Allart. Ils se donnèrent l'accolade puis, se tenant pas le bras, ils descendirent voir Mikhail.

Allart, réconforté par le geste, eut un moment d'hésitation.

Je me suis peut-être trompé. Je dois prendre garde aux alliances que je conclus, ne rien faire que je ne pourrais rétracter sans embarras si je devais un jour m'asseoir sur le trône… Il chassa impatiemment ces pensées.

Déjà, se dit-il avec un brusque ressentiment contre lui-même, *je commence à songer aux expédients, comme un politicien…, comme mon frère !*

Ils débouchaient dans la cour et commençaient à la traverser quand un serviteur montra soudain le ciel.

« Là !… Là ! Qu'est-ce que c'est ?

— Ce n'est qu'un oiseau », dit quelqu'un, mais l'homme insista en criant :

« Non, ce n'est pas un oiseau ! »

S'abritant les yeux de la main, Allart regarda dans le soleil et vit *quelque chose*, qui tournait et descendait lentement en spirale, une longue spirale menaçante. La peur et la douleur l'envahirent. *C'est le fait de Damon-Rafaël sur mon cœur*, pensa-t-il, presque paralysé, et dans un spasme de crainte, il comprit. *Damon-Rafaël a le schéma de ma matrice, de mon*

âme. Il peut me viser avec une des armes effroyables de Coryn, sans risque de tuer quelqu'un d'autre.

Au même instant, il sentit les pensées de Cassandra se mêler aux siennes ; puis il y eut un flamboiement, un éclair fulgurant dans le ciel clair, un cri de douleur et de victoire et la chose brisée qui n'était pas un oiseau tomba comme une pierre, s'immobilisa en l'air et projeta un feu dont les serviteurs s'écartèrent avec terreur. La robe d'une femme fut éclaboussée par la terrible substance. Un des palefreniers l'empoigna et la poussa dans un des grands baquets à lessive alignés dans un coin de la cour. Elle hurla de douleur et de colère mais le feu grésilla et s'éteignit. Allart regarda les flammes et s'approcha de l'oiseau éclaté encore tout palpitant d'une horrible apparence de vie.

« Apportez de l'eau et arrosez-le bien », ordonna-t-il.

Quand le contenu de deux ou trois grands baquets eut été déversé et que le feu fut complètement éteint, il contempla avec une répugnance considérable la chose qui bougeait encore faiblement. La femme qui avait été poussée dans le premier baquet en sortait, toute ruisselante.

« Tu as eu de la chance, lui déclara Donal avant qu'elle puisse protester. Une goutte de *feuglu* t'a éclaboussée, ma brave femme. Elle aurait pu traverser ta robe et te brûler jusqu'à l'os et continuer de te brûler jusqu'à ce qu'on doive t'amputer. »

Allart piétina longuement les débris de serpentins métalliques et de rouages de la chose brisée, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que de minuscules morceaux qui remuaient encore légèrement.

« Emportez cela, dit-il à l'un des palefreniers. Ramassez-le avec vos pelles. N'y touchez surtout pas, et allez l'enterrer profondément. »

Un des gardes s'avança et se pencha, en secouant la tête.

« Dieux tout-puissants ! Est-ce *cela* que nous devons affronter dans cette guerre ? Quel est le diable qui nous envoie *ça ?*

— Le seigneur d'Elhalyn, qui voudrait être roi de ce pays, répondit sombrement Donal. Sans le pouvoir de ma sœur sur la foudre, mon ami, mon frère, ne serait plus qu'une torche ! »

Il se retourna, sentant Dorilys qui descendait en courant, suivie par Cassandra marchant aussi vite que le lui permettait sa jambe boiteuse. Dorilys se précipita vers Donal et le serra dans ses bras.

« Je l'ai senti ! Je l'ai senti planer au-dessus de nous ! Je l'ai abattu. Il ne t'a pas frappé, ni Allart ! Je t'ai sauvé, je vous ai sauvés tous les deux !

— Certes, dit Donal en étreignant la jeune fille. Nous te sommes reconnaissants, mon enfant, très reconnaissants ! En vérité, tu es bien ce que Kyril a dit un jour à la station d'incendie… la reine des orages ! »

Elle se cramponnait à lui, le visage brillant d'une telle joie qu'Allart eut soudain peur. Il lui sembla que la foudre et les éclairs fulguraient tout autour du château d'Aldaran, bien que le ciel fût de nouveau clair, et que l'air sentît le feu.

Etait-ce ce qu'allait apporter cette guerre ? Cassandra s'approcha de lui, le prit dans ses bras et il sentit sa peur, semblable à la sienne, en se souvenant qu'elle avait connu la brûlure du *feuglu*.

« Ne pleure pas, mon amour. Dorilys m'a sauvé, dit-il. Elle a abattu l'engin maudit de Damon-Rafaël avant qu'il ne m'atteigne. Il doit sûrement croire que je n'ai pas pu y échapper, aussi n'est-il guère probable qu'il m'envoie de nouveau pareille chose. »

Cependant, tout en la rassurant, il avait encore peur. Cette guerre ne serait pas un conflit ordinaire de montagne mais quelque chose d'entièrement nouveau et de terrible.

26

S'IL avait jamais eu une place pour le doute dans l'esprit d'Allart, à propos de la guerre prochaine, il n'y en avait plus à présent. Sur chacune des routes montant vers le pic d'Aldaran, des armées se rassemblaient. Donal, massant des défenses, avait posté des hommes d'armes sur toutes les pentes environnantes ; pour la première fois, il voyait le château d'Aldaran comme la forteresse imprenable édifiée dans ce but.

Un messager avait été introduit dans le château, sous le pavillon de trêve. Allart se tenait dans la salle d'audience et contemplait Mikhail d'Aldaran sur son siège surélevé, calme, impassible, menaçant, Dorilys assise à côté de lui et Donal debout près d'elle. Allart savait que la présence de Dorilys n'était qu'un prétexte à celle de Donal.

« Mon seigneur, dit le messager en s'inclinant, entendez les paroles de Rakhal de Scathfell, exigeant certaines soumissions et concessions de la part de Mikhail d'Aldaran. »

Aldaran répondit d'une voix étonnamment douce : « Je n'ai pas l'habitude de recevoir des exigences. Mon frère de Scathfell peut légitimement me demander ce qui est coutumier, de suzerain à vassal. Tu iras dire au seigneur de Scathfell que je suis désolé qu'il exige de moi des choses qu'il n'a qu'à demander de la manière qui convient.

— Ce sera fait », assura le messager.

Allart, sachant que cet émissaire était une « voix » – c'est-à-dire un homme entraîné à répéter mot pour mot deux ou trois heures de conversation, sans la moindre variante dans les tournures de phrases ou dans le ton – fut certain que le message

serait retransmis intégralement à Scathfell avec l'intonation même d'Aldaran.

« Avec cette réserve, mon seigneur d'Aldaran ; entendez les paroles de Rakhal de Scathfell à son frère d'Aldaran. »

La posture et le timbre de voix du messager se modifièrent légèrement et, bien qu'il fût petit, avec une voix plutôt ténue, l'illusion fut hallucinante ; on aurait cru que Scathfell lui-même était présent dans la salle. Donal put presque reconnaître la voix faussement joviale de don Rakhal quand le messager parla.

« Puisque toi, mon frère, as pris dernièrement certaines dispositions illégales et scandaleuses concernant l'héritage d'Aldaran, moi, Rakhal de Scathfell, régent et héritier légitime du domaine d'Aldaran, tenu par serment de protéger et de régir la seigneurie si la maladie, l'infirmité ou la vieillesse t'en rendaient incapable, te déclare sénile, infirme et inapte à prendre des décisions concernant le domaine. Moi, Rakhal de Scathfell, je suis prêt à assumer la régence du domaine en ton nom. Par conséquent, j'exige (et les poings du seigneur d'Aldaran se crispèrent à la répétition de ce mot : *exige)* que tu remettes immédiatement en ma possession le château d'Aldaran et la personne de ta fille *nedestro*, Dorilys de Rockraven, afin que je puisse la donner en mariage pour l'ultime bien de cette terre. Quant au traître Donal de Rockraven, dit Delleray, qui a illégalement influencé ton esprit malade pour causer tort et scandale à ce domaine, moi, régent d'Aldaran, je suis disposé à lui accorder l'amnistie à la condition qu'il quitte le château d'Aldaran avant le lever du soleil et s'en aille où il veut, pour ne jamais revenir ni mettre le pied dans l'enceinte de la seigneurie d'Aldaran, sinon il sera tué comme un animal par le premier venu de mes hommes. »

Donal se raidit mais il serra les dents d'un air résolu.

Il veut Aldaran, pensa Allart. Peut-être, au début, Donal avait-il été prêt à s'effacer pour laisser la place à la famille d'Aldaran. Mais maintenant il était évident qu'il s'était habitué à se considérer comme le successeur et l'héritier légitime de son père adoptif.

La « voix » reprit, le ton subtilement modifié, la posture vaguement changée. Allart avait déjà vu cette technique mais fut

tout de même étonné d'avoir sous les yeux un tout autre homme, dont les traits mêmes étaient différents. Ils n'avaient en commun que l'arrogance.

« De plus moi, Damon-Rafaël d'Elhalyn, roi légitime des Domaines, exige de Mikhail d'Aldaran qu'il me remette immédiatement la personne du traître Allart Hastur d'Elhalyn et celle de sa femme Cassandra Aillard, afin qu'ils puissent être inculpés de complot contre la couronne ; et que toi, Mikhail d'Aldaran, te présentes devant moi pour discuter du tribut qui sera payé par Aldaran à Thendara, afin que tu puisses continuer sous mon règne, à jouir en paix de ton domaine. »

Encore une fois, le ton et l'attitude du messager changèrent et de nouveau ce fut Rakhal de Scathfell qui se tint devant eux :

« Et si tu refusais, mon frère d'Aldaran, d'accéder à l'une de ces exigences, je m'estimerais en droit de les imposer à ta forteresse et à toi, par la force des armes s'il le faut. »

Le messager s'inclina une quatrième fois et se tut.

« Un message bien insolent, dit enfin Aldaran, et si justice était faite, celui qui l'a formulé devrait être pendu à la plus haute tour de ce château, puisqu'en servant mon frère il s'est engagé à servir son suzerain, qui n'est autre que moi. Alors, ne devrais-je pas te traiter comme un félon, mon garçon ! »

Le messager pâlit mais sa figure ne trahit pas la moindre émotion personnelle quand il répliqua :

« Ces paroles ne sont pas les miennes, mon seigneur, mais celles de votre frère de Scathfell et de son Altesse Elhalyn. Si les paroles vous offensent, seigneur, je vous conjure de punir ceux qui les ont prononcées et non le messager qui les répète sur leur ordre.

— Tu as raison, dit aimablement Aldaran. Pourquoi battre le chiot quand c'est le vieux chien qui m'irrite en aboyant ? Porte donc ce message à mon frère de Scathfell, alors. Dis-lui que moi, Mikhail d'Aldaran, suis en pleine possession de tous mes moyens et que je suis son suzerain par allégeance et par la coutume. Dis-lui que si justice était faite, je devrais le déposséder de Scathfell, qu'il ne tient que de ma faveur, et le proclamer hors la loi dans cette seigneurie comme il présume de le faire pour le mari de ma fille que j'ai choisi. Dis encore à mon

frère que ma fille Dorilys est déjà mariée par les *catenas* et qu'il n'a nul besoin de lui chercher un mari ailleurs. Quant au seigneur Damon-Rafaël d'Elhalyn, tu lui diras que je ne sais pas et ne me soucie pas de savoir qui règne dans les plaines au-delà du Kadarin, puisque ici je ne reconnais d'autre seigneurie que la mienne, mais que s'il veut être roi à Thendara il devrait m'inviter à son couronnement, et nous discuterons ensuite de l'échange des courtoisies diplomatiques. Pour ce qui est de mon parent et hôte, Allart Hastur, il est le bienvenu sous mon toit et il peut donner au seigneur d'Elhalyn la réponse qui lui plaît ou point du tout. »

Allart s'humecta les lèvres, s'apercevant trop tard que même ce petit mouvement serait fidèlement reproduit par le messager, et regretta d'avoir laissé percer cette légère faiblesse. Enfin il déclara :

« Dis à mon frère Damon-Rafaël que je suis venu ici à Aldaran comme son sujet obéissant et que j'ai fidèlement exécuté tout ce qu'il attendait de moi. Ma mission terminée, je réclame le droit de résider où il me plaît sans le consulter. (*Une piètre réponse*, pensa-t-il et il chercha mieux.) Dis encore que le climat de Hali ne convenait pas à ma femme et que je l'ai retirée de la tour de Hali pour le bien de sa santé et sa sécurité. » *Que Damon-Rafaël rumine cela !*

« Dis enfin, ajouta-t-il, que loin de comploter contre la couronne, je suis un loyal sujet de Félix, fils du feu roi Régis. Si Félix, roi légitime de Thendara, me prie à quelque moment que ce soit de venir défendre sa couronne contre qui voudrait conspirer pour s'en emparer, je suis à ses ordres. En attendant, je reste ici à Aldaran de crainte que le roi légitime Félix ne m'accuse de conspirer pour usurper son trône. »

Voilà, se dit-il, *c'est fait et irrévocable. J'aurais pu envoyer un message de soumission à mon frère, et plaider qu'en ma qualité d'hôte d'Aldaran, je ne pouvais lever la main contre ce dernier. Au lieu de cela, je me suis déclaré son ennemi.*

Allart résista à la tentation de regarder dans le futur pour voir, avec son *laran*, ce qui arriverait quand Damon-Rafaël et le seigneur de Scathfell recevraient ce message. Il risquait de prévoir cent choses, mais une seule se produirait et il était

inutile de se troubler l'esprit avec les quatre-vingt-dix-neuf autres.

Un silence tomba sur la salle d'audience, pendant que la « voix » enregistrait ce message. Puis l'émissaire déclara :

« Mes seigneurs, ceux qui m'ont envoyé ont prévu une telle réponse et m'ont prié de dire ce qui suit :

« À Donal de Rockraven, dit Delleray, qu'il est déclaré hors la loi dans cette seigneurie et que tout homme qui le tuera le fera à dater de ce jour sans châtiment. À Allart Hastur, traître, nous n'offrons rien que la miséricorde de son frère s'il vient faire sa soumission devant lui avant le coucher du soleil de ce jour. Et à Mikhail d'Aldaran qu'il doit livrer le château d'Aldaran et tous ceux qu'il contient, jusqu'à la dernière femme et au dernier enfant, sur l'heure sinon nous viendrons nous en emparer. »

Un nouveau silence tomba, encore plus long, et finalement Aldaran répondit :

« Je n'ai pas l'intention de visiter mon domaine dans un proche avenir. Si mon frère de Scathfell n'a rien de mieux à faire de sa saison des semailles et des moissons que de rester assis comme un chien à ma porte, il peut y rester aussi longtemps qu'il lui plaira. Cependant, si jamais il causait un tort à tout homme, femme, enfant ou animal légalement placés sous ma protection, ou s'il dépassait la ligne de mes hommes armés ne fût-ce que de l'épaisseur de mon petit doigt, alors je considérerais cela comme une raison de l'anéantir, lui et ses armées, et déclarerais nul et non avenu son droit sur Scathfell. Quant à lui, si je le surprends ici, je le pendrai certainement. »

Nouveau silence. Quand il fut évident qu'Aldaran n'avait plus rien à dire, le messager s'inclina.

« Mon seigneur, le message sera transmis fidèlement tel qu'il a été formulé. »

Sur ce, précédé par le pavillon de trêve, il sortit de la salle. Avant même qu'il atteigne la porte, Allart savait que l'avenir ne faisait aucun doute.

C'était la guerre.

Mais, après tout, il n'en avait jamais douté.

Ce ne fut pas long. Moins d'une heure après le départ de la « voix », une volée de flèches incendiaires tomba des cieux. La plupart frappèrent la pierre sans dommage mais quelques-unes atterrirent sur des toits de bois ou des meules de fourrage empilées dans la cour pour les bêtes, et les baquets à lessive furent de nouveau mis à contribution pour éteindre les incendies avant qu'ils se propagent.

Les feux éteints, le silence régna. Un silence menaçant, cette fois, pensa Donal, toute la différence entre l'attente de la guerre et la guerre elle-même. Il ordonna de faire copieusement arroser le fourrage qui restait, avec l'eau des puits intérieurs. Mais les flèches incendiaires n'avaient été que la riposte officielle au défi, « …s'il dépassait la ligne de mes hommes armés ne fût-ce que l'épaisseur de mon petit doigt… »

Dans la cour, tous se tenaient prêts à repousser un siège. Des hommes d'armes étaient postés au sommet de tous les petits sentiers, au cas où quelqu'un parviendrait à forcer le barrage extérieur entourant toute la montagne. Des vivres et du fourrage avaient été accumulés depuis longtemps, il y avait plusieurs puits dans l'enceinte du château et des sources vives sur les pentes. Il ne restait plus qu'à attendre…

L'attente dura trois jours. Les gardes stationnés dans la tour de guet et ceux qui formaient une ligne autour des hauteurs ne rendirent compte d'aucune activité dans le camp de la vallée. Enfin, un matin, Donal entendit des cris d'effroi dans la cour et se hâta pour voir ce qui se passait.

Les gardes faisaient cuire leur déjeuner autour des feux allumés dans les âtres, dans le fond, mais les cuisiniers et les hommes qui allaient abreuver les bêtes regardaient avec terreur l'eau qui coulait des pompes : épaisse, rouge, lourde, elle avait la couleur, la consistance et même l'odeur du sang fraîchement versé. Allart, qui arrivait à son tour, vit les visages affolés des gardes et des soldats et comprit que l'affaire était grave. Pour soutenir un siège, on dépendait presque entièrement de l'approvisionnement en eau. Si Scathfell avait réussi on ne sait comment à contaminer les sources qui alimentaient le château, ils ne tiendraient pas plus d'un jour ou deux. Avant le coucher du soleil, des animaux commenceraient à mourir ; puis les

enfants. Il n'y aurait plus pour eux que la capitulation. Il examina ce qui coulait des pompes.

« Est-ce seulement cette source ? Ou bien l'autre, qui coule de l'extérieur dans le château, est-elle contaminée aussi ?

— Je suis allé aux cuisines, répondit l'un des hommes, et c'est exactement comme ça, don Allart. »

Don Mikhail, appelé en hâte, se pencha sur le liquide, en laissa couler dans sa main, et la texture épaisse tout comme l'odeur le firent grimacer ; puis, en hésitant, il porta la main à sa bouche pour goûter. Au bout d'un moment il haussa les épaules et cracha.

« Comment ont-ils atteint les puits ? La réponse à cela, c'est qu'ils n'ont pas pu le faire, donc, ils ne l'ont pas fait. »

Il toucha la matrice à son cou puis il prit une autre gorgée et quand il cracha, ce fut de l'eau claire.

« Une illusion, dit-il. Une illusion remarquablement réaliste et dégoûtante, mais néanmoins une illusion. L'eau est saine et propre ; ils y ont simplement jeté un sort pour qu'elle ressemble à du sang, en ait le goût et, ce qui est pire, l'odeur. »

Allart se pencha pour boire, réprimant une nausée tant il avait l'impression d'avaler du sang frais… mais c'était bien de l'eau, en dépit de l'odeur et du goût écœurants.

« Est-ce donc une guerre de sorcellerie ? demanda le garde consterné. Personne ne peut boire *ça !*

— Je vous dis que c'est de l'eau, de l'eau parfaitement potable, dit Aldaran irrité. Ils lui ont seulement donné *l'apparence* du sang.

— Sûr, mon seigneur, et l'odeur et le goût, mais moi, je vous le dis, personne n'en boira.

— Vous en boirez tous ou resterez sur votre soif, dit Donal avec impatience. Tout se passe dans ta tête, mon bonhomme ; pour ta gorge, ce sera de l'eau, quel que soit son aspect.

— Mais les bêtes ne veulent pas en boire non plus », intervint un soldat et, en effet, on pouvait entendre le bruit des animaux agités, dans les écuries et les étables, qui donnaient des coups de sabot et se cabraient.

Oui, pensa Allart, *c'est grave. Tous les animaux ont peur de l'odeur du sang. Et les hommes aussi ont peur alors nous*

devons rapidement leur montrer qu'ils n'ont pas à craindre ces mystifications.

Aldaran soupira et marmonna :

« Eh bien ! eh bien !... j'espérais que nous pourrions simplement ne pas en tenir compte, leur faire croire que leur charme n'avait aucun effet sur nous. »

Mais même s'ils parvenaient à persuader les hommes d'ignorer l'aspect et le goût de cette eau, l'effort saperait leur moral. Et les animaux ne pouvaient être raisonnés. Pour eux, l'odeur et le goût étaient la réalité de l'eau et ils risquaient de se laisser mourir de soif à portée de l'eau qu'ils pourraient boire plutôt que d'aller à l'encontre de leur instinct qui leur soufflait que ce qu'il y avait dans les abreuvoirs était du sang frais.

« Allart, je n'ai pas le droit de te demander de m'aider à défendre la forteresse.

— Mon frère s'est emparé de la couronne et a fait cause commune avec vos ennemis, mon cousin. Je suis perdu si jamais ils me prennent ici.

— Alors vois si tu peux découvrir ce que, par les sept enfers de Zandru, ils manigancent là, en bas !

— Il y a au moins un *laranzu* porteur d'une matrice, dit Allart, et peut-être plusieurs. Mais c'est un charme simple. Je vais voir ce que je peux faire.

— J'ai besoin de Donal ici, pour la défense des remparts.

— Très bien, seigneur. »

Allart se tourna vers un des serviteurs qui regardait fixement l'eau coulant toujours de la pompe en un flot cramoisi, comme du sang, et lui ordonna :

« Va chercher ma dame, la dame Renata et Margali et prie-les de me rejoindre dès que possible dans la tour de guet. Elle est assez isolée, ajouta-t-il en se tournant vers don Mikhail, pour que nous puissions travailler en paix.

— Donne les ordres que tu voudras, mon cousin. »

Dans la tour, quand les femmes le rejoignirent, il demanda :

« Vous savez ? »

Renata fit une grimace.

« Je sais. Ma servante est revenue en hurlant, après être allée faire couler mon bain, en glapissant que du sang coulait des

robinets. J'ai tout de suite pensé que c'était une illusion, mais je n'ai pas pu l'en convaincre !

— Moi aussi, dit Margali. J'avais beau savoir que c'était une illusion, j'ai pensé que je préférerais rester sale que de me plonger là-dedans, ou souffrir de soif plutôt que d'en boire. Dorilys était terrifiée. Pauvre enfant, elle a eu une autre attaque de la maladie du seuil. J'espérais que c'était passé, mais avec tous ces bouleversements…

— Bon, avant tout, nous devons savoir comment ils s'y sont pris, interrompit Allart. Cassandra, tu es une surveillante, mais toi, Renata, tu as une longue expérience. Désires-tu travailler à la place centrale, avec nous ?

— Non, Allart. Je… je n'ose pas », murmura-t-elle à contrecœur.

Immédiatement, Cassandra comprit et mit son bras autour des épaules de Renata.

« Je ne savais pas… Tu es enceinte ! » s'écria-t-elle, surprise et consternée ; après tout ce que Renata leur avait dit… mais c'était fait, on ne pouvait plus en discuter. « Très bien. Tu peux être surveillante en dehors du cercle, si tu veux, mais je ne pense pas que ce soit nécessaire… Margali ? »

Une lueur bleue se mit à émaner des trois matrices alors qu'ils se concentraient sur elle ; au bout d'un moment, Cassandra hocha la tête. C'était effectivement le plus simple des sorts.

« Nous n'avons besoin que d'aider la nature. Cette eau sera ce qu'elle est rien de plus. »

Reliés, ils plongèrent dans les réseaux d'énergie qui les entouraient, répétant la plus simple des prises de conscience, la vieille litanie élémentaire : *Terre et air et eau et feu, terre et roche et vent et ciel et pluie et neige et foudre…* Tandis que le rythme de la nature se déplaçait en eux et sur eux, Allart sentit que même Renata s'abandonnait au simple enchantement… car cela, à l'unisson avec la nature au lieu de la forcer à entrer dans leurs propres schémas, ne pouvait faire que du bien à son futur bébé. L'incantation répétait simplement qu'il serait tel que la nature l'avait fait. En scrutant dans le tissu de vibrations qui avait provoqué l'illusion dans les sources ils surent que chaque

source, chaque robinet, chaque pompe laissaient maintenant couler de l'eau pure. Restant encore un moment dans le rythme doux et reposant de la nature, ils sentirent que Dorilys aussi, et Donal et le seigneur d'Aldaran – tous ceux, dans le château, qui portaient une matrice et savaient se servir du *laran* – en recevaient de la force. Même ceux qui ne possédaient pas cette conscience sentaient le rythme doux, jusqu'aux animaux les plus inférieurs dans les cours et les écuries. Le soleil lui-même parut briller d'un éclat plus violent.

Toute la nature est une, et toute cette unité est harmonie… Pour Cassandra, la musicienne, c'était comme un grand accord, massif et paisible, qui s'attardait et s'évaporait dans le silence mais qui restait perçu… quelque part.

Dorilys entra sans bruit dans la salle de la tour de guet. Au bout d'un moment, le lien se défit tranquillement, sans rupture, et Margali sourit en tendant la main vers sa fille adoptive.

« Tu as l'air d'aller mieux, mon petit cœur.

— Oui, répondit Dorilys en souriant aussi. J'étais allongée sur mon lit et soudain, je me suis sentie…, ah ! je ne sais pas comment l'exprimer… *si bien*, et j'ai compris que vous étiez en train de travailler ici, alors j'ai voulu être avec vous tous. Ah ! oui, s'exclama-t-elle en s'appuyant contre sa mère nourricière, avec un doux sourire confiant, Kathya me dit de te dire que l'eau coule de nouveau toute claire dans le bain et dans les conduites et que le petit déjeuner sera servi quand vous voudrez. »

Ils avaient réussi à créer le charme de guérison, Allart le savait. Ce serait d'autant plus difficile pour les hordes de Scathfell d'utiliser les pouvoirs de la sorcellerie ou de la science des matrices contre eux, si ces charmes violentaient la nature. Le plus beau, c'était qu'ils avaient réussi cela sans même faire de mal au *laranzu* qui avait jeté le sort ; pour sa tentative de mal, on lui avait rendu du bien.

Saint Porteur de Fardeaux, faites qu'ils n'aillent pas plus loin, pensa Allart. Mais en dépit du flot de bonheur et de bien-être qui l'inondait, il savait que cela ne pouvait s'arrêter là. Leur attaque par l'illusion repoussée, les forces commandées par Scathfell et Damon-Rafaël devraient se tourner, pour le moment du moins, vers une guerre plus normale.

Il fit part de ses appréhensions, plus tard dans la journée, à don Mikhail qui parut pessimiste.

« Le château d'Aldaran peut soutenir n'importe quel siège ordinaire et mon frère de Scathfell le sait. Il ne va pas se contenter de cela.

— Cependant, je prévois, dit Allart en hésitant, que si nous utilisons uniquement la guerre traditionnelle, ce sera très dur pour les deux camps. Il n'est même pas certain que nous gagnerons. Mais s'ils réussissent à nous attirer dans une bataille par la technologie des matrices, il ne pourra en sortir qu'une catastrophe. Seigneur d'Aldaran, j'ai fait serment de faire tout ce qui est en mon pouvoir pour vous aider. Cependant je vous en conjure, don Mikhail, essayez de limiter cette guerre aux méthodes ordinaires, même si ainsi la victoire est plus dure. Vous avez dit vous-même que ce château peut soutenir n'importe quel siège ordinaire. Je vous supplie de ne pas les laisser nous forcer à livrer leur genre de bataille. »

Le seigneur d'Aldaran remarqua qu'Allart était très pâle et tremblait. Une partie de lui-même comprenait pleinement ce que le jeune homme disait, cette partie qui avait été horrifiée quand Allart avait parlé de l'utilisation du *feuglu* dans les plaines. Mais une autre partie, le vieux soldat chevronné, le vétéran de nombreuses incursions et campagnes dans les montagnes, le considéra et ne vit qu'un homme de paix, craignant la désolation de la guerre ; sa compassion se teintait de mépris, le dédain du guerrier inné pour le pacifiste, du soldat pour le moine.

« J'aimerais certes qu'elle puisse se limiter aux armes légales de la guerre. Mais déjà ton frère a envoyé contre nous des oiseaux maléfiques et du *feuglu*. Je crains qu'il ne se contente pas de nous attaquer à la catapulte ni d'attaquer nos murailles avec des échelles d'assaut et des hommes d'armes. Je te promets ceci : s'il n'emploie pas contre nous ses armes effroyables, je ne serai pas le premier à me servir du *laran* contre lui. Mais je n'ai pas de cercle de tour à ma disposition pour accumuler davantage d'armes terrifiantes contre mes ennemis. Si Damon-Rafaël a apporté des armes créées par une tour pour les mettre à la disposition de mon frère de Scathfell, je ne puis le repousser

éternellement avec des hommes armés seulement de flèches, d'arbalètes lance-traits et d'épées. »

C'était parfaitement raisonnable, se dit Allart au désespoir. Laisserait-il Cassandra tomber entre les mains de Damon-Rafaël, uniquement parce qu'il répugnait à employer le *feuglu ?* Verrait-il Donal pendu aux créneaux, Dorilys enlevée et jetée dans le lit d'un étranger ? Cependant il *savait*, sans l'ombre d'un doute, que si le *laran* était utilisé, au-delà de ce simple charme qui réaffirmait que la nature était une et que tout ce qui n'était pas en harmonie avec elle ne pouvait exister, alors…

Les oreilles d'Allart étaient pleines de cris de futures lamentations… Don Mikhail se tenait devant lui, voûté et en larmes, vieilli, en une seule nuit, au point d'être méconnaissable, et criait : « Je suis maudit ! Puis-je être mort sans fille ni fils ! » Le visage de Renata lui apparut, angoissé, ravagé, agonisant. Les terribles fulgurations de la foudre et des éclairs engourdissaient ses sens, la figure de Dorilys était livide dans le flamboiement de l'orage… Il ne pouvait supporter les avenirs possibles, il ne pouvait non plus les chasser. Leur poids l'accablait, le privait de parole, anéantissait tout sauf la peur…

Secouant désespérément la tête en regardant le seigneur d'Aldaran il sortit de la salle.

Mais pendant un moment, au moins, il sembla que les assaillants aient été frustrés et contraints de se rabattre sur des armes ordinaires. Toute cette journée et toute la nuit des catapultes tombèrent sur les remparts avec un bruit mat, certaines projetant des volées de flèches incendiaires. Donal gardait ses hommes avec des baquets d'eau perpétuellement sur le qui-vive et des femmes même furent recrutées pour guetter les feux et traîner de grands cuviers pleins là où ils pourraient être immédiatement utilisés pour éteindre des débuts d'incendie dans les communs en bois. Juste avant l'aube, alors que la plupart des gardes étaient occupés à courir en tous sens pour maîtriser des dizaines de petits brasiers, l'alerte fut soudain donnée, appelant tous les hommes valides aux murailles pour repousser un groupe équipé d'échelles d'assaut. La plupart des assaillants furent mis en pièces et repoussés, mais quelques-uns réussirent à s'introduire dans le château et

Donal, avec une poignée de soldats triés sur le volet, dut les affronter dans le premier corps à corps, dans la cour intérieure. Allart, se battant à ses côtés, reçut une légère estafilade à un bras et Donal l'envoya se faire soigner.

Allart trouva Cassandra et Renata travaillant avec les guérisseuses.

« Que tous les dieux fassent que ça n'empire pas, murmura Cassandra, très pâle.

— Donal n'est pas blessé ? demanda Renata.

— Rien d'inquiétant, répondit Allart en grimaçant tandis que la guérisseuse lui faisait des points de suture. Il a abattu l'homme qui m'a tailladé. Don Mikhail n'a jamais été mieux inspiré, pour lui-même ou pour Aldaran, que lorsqu'il a fait entraîner Donal au combat. Malgré sa jeunesse, il contrôle absolument tout.

— Tout est calme, dit soudain Cassandra en frémissant. Quelle diablerie ces gens envisagent-ils donc à présent ?

— Calme, dis-tu ? »

Allart la regarda avec stupéfaction puis il s'aperçut qu'en effet le silence était tombé, un profond silence menaçant tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Les sifflements des boulets et des projectiles se brisant contre les remparts s'étaient tus. Les bruits qu'il entendait si clairement étaient dans sa propre tête, n'étaient que les possibles et les improbables de son *laran*. Pour le moment tout était calme, certes, mais les sons qu'il pouvait *presque* entendre lui disaient que ce n'était qu'une accalmie.

« Ma bien-aimée, je voudrais tant que tu sois en sécurité à Hali ou à la Tramontane !

— Je préfère être auprès de toi. »

La guérisseuse acheva de lui panser le bras et le lui mit en écharpe. Elle lui tendit une potion rougeâtre et poisseuse dans une petite coupe.

« Buvez cela ; la potion empêchera votre blessure de s'infecter. Reposez votre bras si vous le pouvez. Il y en a d'autres qui peuvent porter l'épée dans ce combat. »

Elle recula, consternée, quand la coupe tomba de la main soudain molle d'Allart, répandant le liquide rouge comme du sang sur les dalles.

« Au nom d'Avarra, mon seigneur ! »

Mais alors qu'elle se baissait pour éponger le liquide, Allart avait déjà entendu par son *laran* ce qui se passait dans la cour ; il se leva sans cérémonie et bondit dans l'escalier. Il y avait foule dans la cour intérieure, tout le monde se bousculait pour s'écarter d'un récipient éclaté d'où coulait une étrange matière jaune visqueuse. Partout où s'étalait cette substance, les pavés de la cour fumaient et brûlaient, se creusaient de grands trous béants, comme rongés.

« Par les enfers de Zandru ! cria un des gardes. Qu'est-ce que c'est ? Encore de la sorcellerie ?

— Je ne sais pas, gronda don Mikhail. Je n'ai jamais rien vu de pareil. »

Un des soldats intrépides s'approcha, pour essayer de soulever et d'écarter quelques fragments du récipient. Il recula vivement, en hurlant de douleur, la main brûlée et déjà noircie par le liquide épais.

« Sais-tu ce que c'est, Allart ? » demanda Donal.

Allart pinça fortement les lèvres.

« Ce n'est pas de la sorcellerie, mais une arme inventée par les tours, un acide qui fait fondre la pierre.

— N'y a-t-il rien à faire pour le combattre ? demanda Aldaran. S'ils lancent beaucoup de ces récipients contre nos remparts, ils feront fondre le château autour de nos têtes ! Donal, envoie des hommes surveiller les frontières ! »

Donal désigna un garde.

« Toi, et toi, toi, toi, prenez vos écuyers et partez. Emportez des boucliers de paille ; cette chose n'a aucun effet sur la paille. Voyez là où elle a éclaboussé le fourrage. Mais si elle touche du métal, vous serez étouffés par les vapeurs d'acide.

— Si c'est de l'acide, conseilla Allart, emportez l'eau de cendres dont on se sert pour laver la laiterie et les écuries, et peut-être empêchera-t-elle l'acide de ronger la pierre. »

Comme l'alcali fort neutralisait l'acide et l'empêchait de se répandre plusieurs hommes furent aspergés de lessive. Là où les

pavés avaient été attaqués par l'acide, même aux endroits traités à l'eau de lessive, des trous s'étaient formés dans des bottes et des parties entières durent être clôturées pour que les hommes ne se blessent pas en s'y aventurant. Les remparts avaient eux aussi été bombardés et les pierres avaient fondu et s'écroulaient ; le pire, c'était que la réserve d'eau de lessive serait bientôt épuisée. Ils essayèrent d'autres produits, du savon et de l'urine animale, mais ce n'était pas assez fort.

« C'est abominable, dit don Mikhail. À ce train, ils vont abattre nos murailles. C'est sûrement le fait du seigneur d'Elhalyn, mon cousin. Mon frère de Scathfell n'a pas de telles armes à sa disposition ! Que pouvons-nous faire ? As-tu une suggestion ?

— Deux, répondit Allart d'une voix hésitante. Nous pouvons jeter un sort de maintien sur la pierre, pour qu'elle ne puisse être rongée par aucune substance non naturelle, mais seulement par celles destinées à détruire la pierre. Ça ne résisterait pas à un tremblement de terre, au temps ni à l'inondation, mais je crois que cela pourrait résister à ces armes contre nature. »

Une fois de plus, donc, les personnes formées dans des tours se réunirent dans la salle des matrices. Dorilys se joignit à elles, affirmant qu'elle pouvait les aider.

« Je peux sonder, assura-t-elle, et Renata pourrait rentrer dans le cercle avec vous.

— Non, dit vivement Renata, remerciant tous les dieux que la télépathie de Dorilys fût encore à ses débuts et pas encore maîtrisée. Je crois que tu peux prendre place dans le cercle, si tu veux, et je serai surveillante à l'extérieur. »

Si Dorilys était surveillante du cercle, elle verrait immédiatement pourquoi Renata ne pouvait y participer.

Cela me fait mal de la tromper ainsi. Mais le moment viendra où elle sera forte, guérie, alors Donal et moi pourrons le lui dire, pensa Renata.

Heureusement, Dorilys fut suffisamment excitée d'être autorisée à prendre place dans un cercle, à utiliser sérieusement sa matrice, autrement que pour manœuvrer son planeur, pour ne pas insister. Cassandra lui prit la main et la fit asseoir à côté

d'elle. Le cercle se reforma, ils firent de nouveau apparaître le charme qui ne servait qu'à seconder les éléments naturels.

La pierre est une avec la planète où elle est formée, et l'homme l'a façonnée comme il en a été décidé. Rien ne la changera ni la modifiera. La pierre est une… une… une…

Le charme de maintien était en place. Allart, sa conscience individuelle perdue dans la conscience collective de son cercle, sentit les pierres taillées du château, leur dure intégrité, il sentit que l'impact des boulets explosifs et des produits chimiques devenait inoffensif, qu'il était repoussé, il sentit la viscosité jaune s'écouler vers l'extérieur en laissant de longues traînées affreuses, mais sans entamer ni fondre la pierre.

La pierre est une… une… une…

De l'extérieur du cercle, une pensée prudente leur parvint.

Allart ?

C'est toi, brédu ?

C'est Donal. J'ai posté des hommes sur les remparts pour abattre les canonniers avec des flèches, mais ils sont hors de portée. Peux-tu faire de l'obscurité autour d'eux, pour qu'ils ne puissent pas viser ?

Allart hésita. C'était parfait d'affirmer l'intégrité de la création de la nature en forçant l'eau à rester de l'eau, intacte, et la pierre à rester insensible à tout ce que la nature n'avait jamais créé pour détruire de la pierre. Mais manipuler la nature en créant des ténèbres en plein jour…

Les pensées de Dorilys s'infiltrèrent dans le cercle. *Ce serait en accord avec les forces de la nature si un épais brouillard se levait. Cela arrive souvent en cette saison, au point que personne sur la montagne ne peut voir plus loin que la longueur de son bras.*

Allart, scrutant l'avenir immédiat avec son *laran*, vit qu'il y avait en effet une forte probabilité de brouillard épais. Se concentrant de nouveau sur les matrices, les opérateurs ne pensèrent qu'à l'humidité de l'air, aux nuages amoncelés, enveloppant toute la montagne d'un lourd rideau, s'élevant de la rivière vers la vallée jusqu'à ce que le château d'Aldaran et tous les sommets voisins disparaissent dans la brume.

« Il ne se dissipera pas cette nuit », déclara Dorilys avec satisfaction.

Allart rompit le cercle, en conseillant au groupe d'aller se reposer. On aurait peut-être bientôt besoin d'eux encore. Le bruit des projectiles s'était tu et les hommes de Donal avaient la possibilité de nettoyer le résidu d'acides et d'eau de lessive. Renata, sondant légèrement Dorilys d'esprit et de corps, fut frappée par quelque chose de nouveau en elle.

Etait-ce seulement l'effet du charme de guérison de tout à l'heure ? Elle semblait plus calme, plus femme ; elle n'avait plus rien d'une enfant. Renata, se rappelant comment elle-même avait atteint rapidement l'âge adulte durant sa première saison à la tour, comprit que Dorilys avait fait un énorme bond semblable au sien, dans la féminité, et elle en remercia les dieux.

Si elle atteint un certain équilibre, si nous n'avons plus besoin de craindre ses explosions puériles, si elle commence à avoir du jugement et une adresse égale à son pouvoir… alors peut-être bientôt, bientôt, ce sera fini pour Donal et moi, et je serai libre…

Dans un élan de son vieil amour pour Dorilys, elle attira la jeune fille contre elle et l'embrassa.

« Je suis fière de toi, *carya mea*. Tu t'es acquittée de ta mission dans le cercle comme l'aurait fait une femme. Maintenant va te reposer, et mange bien, pour ne pas perdre de forces car nous allons avoir encore besoin de toi. »

Dorilys était radieuse.

« Alors je vais pouvoir contribuer, comme Donal, à la défense de mon château ! » s'exclama-t-elle et Renata partagea sa fierté innocente.

Tant de force, pensa-t-elle, *et tant de promesses ! Va-t-elle triompher après tout ?*

L'épais brouillard continua d'envelopper le château pendant de longues heures, couvrant de mystère ce que les armées assaillantes faisaient en bas. Peut-être, pensa Allart, l'ennemi attendait-il que le brouillard se dissipât pour reprendre l'offensive. Quant à lui, il n'en demandait pas plus.

Cette pause, après les premiers jours agités du siège, fut appréciée par tout le monde. À la tombée de la nuit, puisque même les guetteurs sur les remparts ne pouvaient faire grand-chose, Allart alla dîner seul avec Cassandra dans leurs appartements. D'un commun accord, ils évitèrent de parler de la guerre ; ils n'y pouvaient rien. Cassandra prit son *rryl* et chanta pour lui.

« J'ai dit le jour de notre mariage, murmura-t-elle en levant les yeux de l'instrument, que j'espérais que nous pourrions vivre en paix et faire des chansons, pas la guerre. Hélas, pauvre espoir ! Mais même dans l'ombre de la guerre, mon amour, il peut encore y avoir des chansons pour nous. »

Il prit sa main gracile et lui baisa le bout des doigts.

« Jusqu'à présent au moins, les dieux ont été bons pour nous.

— Tout est si calme, Allart ! On dirait qu'ils se sont tous enfuis dans la nuit, tant le silence est grand en bas !

— Je voudrais bien savoir ce que fait Damon-Rafaël, dit Allart saisi d'une nouvelle inquiétude. Je ne pense pas qu'il va se contenter de rester tranquille au pied de la montagne, sans jeter quelque nouvelle arme dans la bataille.

— Il te serait facile de le découvrir, hasarda-t-elle mais il secoua la tête.

— Je ne me servirai pas de mon *laran* dans cette guerre à moins d'y être forcé. Et uniquement pour nous défendre d'une catastrophe. Damon-Rafaël ne me prendra pas comme prétexte pour apporter à ce pays son genre de guerre effroyable. »

Vers minuit, le ciel commença à s'éclaircir, le brouillard se dissipa un peu puis le vent l'emporta par petits lambeaux et longues écharpes. Trois des quatre lunes brillaient, sereines. Liriel la violette était près du zénith, pleine et scintillante. Kyrrdis la bleue et Idriel la verte étaient en suspens au bord de l'horizon montagneux de l'ouest. Cassandra dormait depuis des heures, mais Allart, en proie à un singulier malaise, se glissa hors du lit et s'habilla. En sortant en hâte, il trouva Dorilys dans le couloir, en longue robe de chambre blanche, ses cheveux

dénoués dans le dos. Elle était pieds nus et sa petite figure au nez retroussé se réduisait à un ovale blême dans la pénombre.

« Dorilys ! À quoi pense donc Margali de te laisser errer ainsi à cette heure en tenue de nuit ?

— Je ne pouvais pas dormir, Allart, j'étais inquiète. Je descends rejoindre Donal sur les remparts. Je me suis réveillée en sursaut et j'ai senti qu'il était en danger.

— S'il est réellement en danger, *chiya*, pour rien au monde, il ne te voudrait à côté de lui.

— Il est mon mari, répliqua l'enfant sur un ton sans réplique. Ma place est à ses côtés. »

Paralysé par la force de l'obsession de Dorilys, Allart ne put rien faire. Après tout, c'était la seule chose qu'elle pouvait partager avec Donal. Depuis qu'Allart avait retrouvé Cassandra, il était extrêmement sensible à la solitude. Celle de Dorilys le frappa brusquement. Elle avait quitté, irrévocablement, la société des enfants. Pourtant, les adultes la traitaient encore en petite fille. Il ne protesta pas et se dirigea vers l'escalier extérieur, l'entendant marcher derrière lui. Au bout d'un moment, il sentit une petite main sèche, une main d'enfant chaude comme la patte d'un animal, se glisser dans la sienne. Il la serra et ils traversèrent rapidement la cour, vers le poste de Donal sur les remparts.

La nuit était maintenant claire, à part quelques nuages qui se poursuivaient très bas sur l'horizon. Les lunes flottaient, hautes et brillantes, dans un ciel si vivement illuminé qu'aucune étoile n'était visible. Donal était debout, les bras croisés, sur le chemin de ronde et comme Allart accourait vers lui quelqu'un parla, d'une voix basse et lourde de reproches.

« Maître Donal, je vous conjure de descendre de ce mur. Vous formez une trop belle cible, ainsi debout. »

Donal descendit du mur, et juste à temps : une flèche sortit de la nuit en sifflant et survola l'endroit précis qu'il venait de quitter. Dorilys courut et l'enlaça par la taille.

« Tu ne dois pas rester là debout comme cela, Donal ! Promets-moi de ne jamais recommencer ! »

Il rit sans bruit et se pencha pour lui poser sur le front un petit baiser fraternel.

« Je ne risquais rien, voyons. Je voulais simplement voir s'il y avait encore des hommes en bas, éveillés, ou s'ils étaient tous partis ; comme ils semblaient l'avoir fait dans le brouillard tant ils restaient silencieux. »

C'était ce qu'Allart avait pensé, qu'ils étaient trop calmes, qu'ils devaient méditer quelque diablerie.

« Le brouillard s'est-il dissipé de lui-même ? demanda-t-il à Donal.

— Je ne sais trop. Ils ont certainement plus d'un *laranzu* avec eux et il s'est dissipé bien trop vite, répondit Donal, le front soucieux. En cette saison, il arrive que le brouillard disparaisse exactement de cette façon. Je ne saurais dire. »

Soudain, pour Allart, l'air s'emplit de cris et d'explosions fulgurantes.

« Donal ! Appelle aux armes ! » cria-t-il.

Presque avant que les mots ne s'échappent de ses lèvres, un engin aérien passa au-dessus d'eux et plusieurs petits objets tombèrent lentement vers le sol, presque paresseusement, comme des flocons de neige, en s'ouvrant en l'air pour déverser un feu liquide sur les toits et la cour du château.

« Du *feuglu !* »

Donal bondit vers la cloche d'alarme mais déjà plusieurs des toits de bois s'embrasaient et l'incendie illuminait toute la cour. Des hommes s'y ruèrent mais furent aussitôt arrêtés, terrifiés et hurlants, par les flots de feu inextinguibles. Un ou deux hommes flambèrent comme des torches en poussant des cris affreux, puis leurs hurlements se turent et leurs corps restèrent inertes sur les pavés, calcinés et fumants. Donal se précipita sur Dorilys pour la pousser sous un surplomb rocheux mais des gouttes de feu liquide en tombaient et sa robe de chambre s'enflamma d'un coup. Elle hurla d'effroi et de douleur tandis que Donal la traînait vers un baquet d'eau et l'y jetait. Sa robe grésilla et s'éteignit mais une goutte avait touché sa peau et brûlait, brûlait profondément. Elle continuait de crier, d'une voie aiguë presque inhumaine, folle de douleur.

« Reculez ! Reculez à l'abri du bâtiment ! glapit Donal. Il y en a d'autres qui arrivent et nous survolent ! »

Dorilys, perdant toute raison, se débattait entre ses bras. Au-dessus d'eux, le tonnerre gronda, éclata soudain, des éclairs fulgurèrent, la foudre tomba ici et là… Brusquement, un des engins aériens explosa en une terrible boule de feu et s'écrasa en flammes dans la vallée. La foudre en frappa un second qui se désintégra en une averse de flammes. La pluie tomba, à seaux, trempant Allart jusqu'à l'os. Donal, terrifié, avait lâché Dorilys et s'était écarté d'elle. Hurlante, enragée, l'enfant brandissait le poing vers le ciel, frappant avec de grands éclairs de foudre ici, là, partout. Un dernier engin aérien explosa dans un bruit assourdissant et fut pulvérisé sur le camp des assiégeants, d'où montèrent des hurlements de douleur quand le *feuglu* arrosa ceux qui l'avaient lancé. Puis ce fut le silence, uniquement rompu par le crépitement de la pluie battante et les cris de douleur de Dorilys que le *feuglu* continuait de brûler, rongeant son poignet, pénétrant jusqu'à l'os.

« Je vais m'en occuper ! » cria Renata, accourant en chemise et pieds nus.

La jeune fille sanglotait, criait toujours et tentait de la repousser.

« Non, ma chérie, non ! Ne te débats point ! Il faut le faire sinon cela va te traverser le bras. Donal, maintiens-la ! »

Dorilys poussa de nouveaux hurlements quand Renata enleva les derniers restes de *feuglu* de la chair calcinée, puis elle s'écroula contre Donal. Tout autour de la cour les hommes se rassemblaient, muets, pétrifiés de stupeur. Renata déchira la robe de chambre brûlée de Dorilys pour lui panser le bras. Donal la serrait contre lui et la berçait pour tenter de la calmer.

« Tu nous as tous sauvés, murmura-t-il. Si tu ne les avais pas frappés, tant de *feuglu* aurait pu incendier Aldaran et le faire crouler sur nos têtes ! »

Certes, pensa Allart. Damon-Rafaël et Scathfell avaient voulu prendre par surprise Aldaran, pas du tout préparé à ce genre d'attaque. Si le contenu de ces trois engins aériens s'était déversé sur eux, tout le château aurait flambé, jusqu'à ses fondations. Avaient-ils épuisé leur arsenal, pensant en finir d'un seul coup ? Dorilys les avait-elle définitivement vaincus, par

cette seule riposte ? Il regarda l'enfant qui sanglotait maintenant de douleur dans les bras de Renata.

Elle les avait tous sauvés, comme elle l'avait déjà protégé, lui, de l'infernale arme-oiseau de Damon-Rafaël.

Mais il ne pensait pas que ce serait la fin.

27

IL y avait encore des brasiers à éteindre. Cinq hommes avaient péri et un sixième mourut alors que Renata se penchait sur lui pour l'examiner. Quatre autres avaient des blessures de *feuglu* assez profondes pour qu'Allart sût qu'ils ne passeraient pas la journée et une dizaine d'autres des brûlures plus superficielles qui devaient être soignées, pour gratter et extraire jusqu'à la dernière miette de la terrible matière, sans prendre garde à leurs hurlements et à leurs supplications. Cassandra vint chercher Dorilys pour la mettre au lit, ses pansements imprégnés d'huile. Lorsque tout fut terminé, Donal et Allart montèrent sur le chemin de ronde pour contempler le camp des assiégeants où des incendies faisaient encore rage.

La pluie avait cessé dès que Dorilys s'était calmée et, d'ailleurs, il aurait fallu une averse diluvienne pour éteindre les brasiers de *feuglu*. Donal ne craignait plus les flèches surgissant de la nuit. Quand ils descendirent du rempart, il déclara :

« Scathfell et ses gens vont avoir fort à faire cette nuit dans leur camp. Je vais poster quelques sentinelles en faction, mais pas plus. À moins que je ne me trompe lourdement, ils n'auront pas le loisir de déclencher une nouvelle offensive avant un jour ou deux. »

Il mit en place quelques gardes triés sur le volet et alla voir comment allait Dorilys. Il la trouva couchée, agitée, les yeux brillant de fièvre, un nouveau pansement au bras. Elle tendit l'autre pour lui prendre la main et le faire asseoir à côté d'elle.

« Ainsi, tu viens me voir. Renata n'a pas été cruelle avec moi, Donal, je le comprends maintenant. Elle raclait le feu pour qu'il ne brûle pas mon bras jusqu'à l'os. Il a bien failli, tu sais.

Cassandra m'a montré. Elle a une cicatrice presque pareille à ce que sera la mienne, de *feuglu* aussi.

— Toi aussi, tu vois, tu vas porter une honorable blessure de guerre, pour avoir défendu notre maison. Tu nous as tous sauvés.

— Je sais. »

Les paupières de Dorilys battirent et Donal surprit une expression de douleur dans ses yeux. Il entendait au loin gronder le tonnerre. Assis à côté d'elle, il tenait sa petite main émergeant du gros pansement.

« Donal, dit-elle, maintenant que je ne suis plus une petite fille, quand serai-je réellement ta femme ? »

Il détourna les yeux, heureux qu'elle fût encore une télépathe débutante.

« Ce n'est pas le moment d'en parler, *chiya,* alors que nous nous battons encore tous pour survivre. Et tu es encore bien jeune.

— Je ne suis pas si jeune que ça ! protesta-t-elle. Je suis assez grande pour travailler dans un cercle de matrices comme je l'ai fait avec Allart et les autres, et assez pour lutter contre ceux qui nous attaquent.

— Mais, ma petite fille…

— Ne m'appelle pas ainsi ! Je ne suis pas une enfant ! » cria-t-elle dans une petite explosion de colère arrogante puis elle posa sa tête sur le bras de Donal et laissa échapper un soupir qui n'était certes pas celui d'une enfant. « Maintenant que nous avons été entraînés dans cette guerre, Donal, il devrait y avoir un héritier d'Aldaran. Mon père est vieux, vieux, et la guerre le vieillit de jour en jour. Et aujourd'hui… »

Soudain sa voix se brisa et elle fut incapable de la maîtriser.

« Je crois bien que je n'y avais encore jamais pensé, mais soudain j'ai compris que tu pourrais mourir… ou bien moi, malgré ma jeunesse. Si je meurs avant toi, sans t'avoir donné d'enfant, tu pourrais être chassé d'Aldaran, puisque tu n'es pas parent par le sang. Ou si… si tu mourais, et si je n'avais pas ton enfant, je pourrais être jetée dans le lit d'un étranger pour la dot d'Aldaran. Donal, c'est de cela que j'ai peur ! »

Il serra plus fort la petite main. Ce n'était que trop vrai, pensait-il. Dorilys était peut-être son seul moyen de conserver ce château qui, depuis l'enfance était son unique foyer. Lui aussi, après ces longs jours de combat et de siège, n'avait que trop conscience de sa vulnérabilité. Il avait vu des hommes flamber comme des torches, les avait vus mourir vite ou lentement, mais mourir quand même. Et Dorilys était à lui, légalement donnée en mariage avec le consentement de son père. Elle était jeune mais progressait rapidement, très vite, vers l'âge adulte…

« Nous verrons, Dorilys, murmura-t-il en l'étreignant brièvement. Quand Cassanda me dira que tu es d'un âge à avoir un enfant sans danger, alors si tu le souhaites encore, Dorilys, il en sera fait comme tu le désires. »

Il se pencha pour l'embrasser sur le front mais elle se cramponna à lui avec une force surprenante et l'attira pour que leurs lèvres se joignent, avec une passion qui n'avait rien d'enfantin. Quand elle le lâcha enfin, Donal avait le vertige. Il se redressa et sortit en hâte de la chambre mais pas avant que Dorilys, avec son sens télépathique incertain, capte sa pensée : *Non, Dorilys n'est plus une enfant*.

Calme. Calme. Tout était silencieux au château d'Aldaran…, tout était silencieux dans le camp des assiégeants. Toute la journée, le silence inquiétant plana sur les monts et les vallées. Allart, tout là-haut dans la tour de guet, plaçait de nouveau un charme de maintien sur les murs du château, en se demandant quelle nouvelle diablerie présageait ce calme. Cette guerre prolongée par matrices l'avait sensibilisé au point qu'il pouvait presque *sentir* l'ennemi comploter – ou était-ce une illusion ? – et son *laran* continuait de lui présenter des images du château tombant en ruine, de la terre même qui tremblait. Vers midi, tout à coup, des hommes se mirent à hurler dans tout le château, sans qu'ils aient quoi que ce fût de visible. Allart, dans la salle de la tour avec Renata, Cassandra et la vieille magicienne Margali – Dorilys restait au lit car son bras la faisait toujours souffrir et Margali lui avait donné une potion

soporifique – reçurent leur premier avertissement quand Margali porta les mains à la tête et se mit à sangloter.

« Ah ! mon bébé, ma toute petite, mon pauvre agneau ! Je dois aller auprès d'elle ! »

Elle sortit en courant de la salle et au même instant Renata joignit les mains contre la poitrine, comme si une flèche l'avait frappée là, et s'écria :

« Ah ! Il est mort ! »

Alors qu'Allart la regardait avec stupéfaction, se tournait vers la porte claquée par Margali qui remuait encore, il entendit Cassandra hurler. Tout à coup, il lui sembla qu'elle était partie, que le monde s'était assombri, que, derrière une porte verrouillée, elle livrait un combat à mort contre Damon-Rafaël, qu'il devait courir la protéger. Il s'était même levé et avait fait un pas vers la porte pour se précipiter à son secours, quand il la vit de l'autre côté de la pièce, à genoux, se balançant et se déchirant la poitrine en gémissant comme si elle se penchait sur un cadavre.

Une petite étincelle de raison lutta pour subsister dans l'esprit d'Allart pendant des heures, lui sembla-t-il. *Cassandra n'a pas besoin d'être sauvée, si elle est là, à pleurer comme si l'être qu'elle aimait le plus au monde gisait mort devant elle…* Pourtant, dans son esprit, il avait toujours l'impression d'entendre des cris de terreur et d'angoisse, l'impression qu'elle l'appelait et le suppliait.

Allart ! Allart ! Pourquoi ne viens-tu pas à moi ? Allart, viens, viens vite…, puis un long hurlement aigu d'atroce désespoir.

Renata s'était levée et chancelait vers la porte. Allart la retint en lui enlaçant la taille.

« Non ! Non, ma cousine, tu ne dois pas partir. C'est de la sorcellerie. Nous devons la combattre, nous devons mettre en place le charme de maintien. »

Elle lutta et se débattit comme une bête folle, rua, lui griffa la figure comme s'il n'était pas Allart mais un ennemi cherchant à la tuer ou à la violer, les yeux révulsés de terreur, et Allart comprit qu'elle ne le voyait et ne l'entendait pas.

« Non, non, lâchez-moi ! C'est le bébé ! Ils assassinent notre bébé ! Ne voyez-vous pas qu'ils le tiennent, qu'ils s'apprêtent à le jeter du haut des remparts ? Ah ! miséricordieuse Avarra… Lâchez-moi, espèces de démons assassins ! Prenez-moi plutôt ! »

Allart fut parcouru de frissons glacés quand il vit que Renata aussi luttait contre une peur totalement intérieure, qu'elle voyait Donal ou l'enfant qui n'était même pas encore né, en danger de mort…

Lui-même luttait, tout en la maintenant, contre la certitude que Cassandra, quelque part, hurlait son nom, pleurait, suppliait, l'implorait de venir vers elle… Allart savait que s'il ne chassait pas rapidement cette impression, il succomberait aussi et se précipiterait comme un fou dans les escaliers et les couloirs pour fouiller toutes les salles du château, entièrement pris par le même rituel de terreur interne qui possédait Renata.

Il arracha sa matrice de sa poche et se concentra.

La vérité, la vérité, montrez-moi la vérité… terre et air et eau et feu… que la Nature dissipe l'illusion… terre et air et eau et feu… Il n'avait plus de force que pour cela, la plus élémentaire des incantations, la première des prières. Il s'efforça de se soustraire au son funeste, inexistant, des hurlements de supplication de Cassandra, de se libérer du terrible remords qui l'accablait, d'être là pendant qu'elle se débattait quelque part contre un ravisseur…

Le calme se répandit dans son esprit, le silence du charme de guérison, le silence de la chapelle de Nevarsin. Il pénétra dans ce silence et, pendant un moment intemporel, il fut guéri. Il ne voyait maintenant que ce qu'il y avait dans cette salle, les deux femmes en proie à la terrifiante illusion. Il se concentra d'abord sur Renata, lui imposa le calme grâce aux vibrations du charme guérisseur. Lentement, lentement, il le sentit entrer dans l'esprit de la jeune femme, l'apaiser ; elle cessa de se débattre et regarda autour d'elle avec une grande stupéfaction.

« Mais rien de cela n'était vrai, souffla-t-elle. Donal… Donal n'est pas mort. Notre enfant… notre enfant n'est même pas né. Et pourtant j'ai *vu*, Allart, j'ai vu où ils le tenaient et je ne pouvais pas les atteindre.

— Un envoûtement de terreur, expliqua-t-il. Je crois que nous avons tous vu ce que nous craignons le plus. Viens vite, aide-moi à le rompre ! »

Secouée, mais de nouveau forte, Renata prit sa matrice et aussitôt, ils se concentrèrent sur Cassandra. Au bout d'un moment ses cris étouffés se turent et elle les regarda, encore terrifiée, puis elle cligna des yeux et comprit ce qui s'était passé. À présent, avec trois esprits et trois matrices concentrés, ils envoyèrent le charme guérisseur dans tout le château et des caves au grenier, partout dans la cour envahie, délivrant serviteurs et soldats, gardes et palefreniers de l'horrible transe dans laquelle chacun avait entendu les cris de l'être le plus aimé et s'était aveuglément débattu pour aller le soustraire aux mains d'un ennemi sans nom.

Enfin, tout le château s'apaisa sous l'action du charme guérisseur, sauf Allart, qui tremblait de crainte. Non, cette fois, à cause d'une persécution inconnue, mais de quelque chose de terriblement réel et effroyable.

S'ils commencent à nous attaquer de cette façon, comment pourrons-nous résister ? Là dans le château, Allart n'avait que les deux jeunes femmes, la vieille Margali, don Mikhail plus vieux encore et Donal, s'il osait le distraire de la défense du château contre des assaillants aussi tangibles. En fait, Allart redoutait que ce fût justement la tactique qu'ils emploieraient, priver de raison les défenseurs en projetant cette peur atroce tandis qu'ils attaqueraient impunément. Il partit en hâte à la recherche de don Mikhail, pour qu'il réunisse un conseil de guerre.

« Vous savez ce que nous avons eu à combattre », lui dit-il et le vieux seigneur hocha la tête, la figure sombre, ses yeux de faucon luisants et menaçants.

« J'ai cru revoir mourir ceux que j'aimais le plus, avoua-t-il. J'entendais à mes oreilles la malédiction de la sorcière que j'ai fait pendre sur ces remparts il y a treize ans, son ricanement quand elle me disait que je hurlerais un jour de chagrin en maudissant les dieux de n'être pas mort sans enfants… »

Puis il parut se réveiller en sursaut et se secoua comme un faucon encapuchonné sur son perchoir.

« Enfin, elle est morte et sa malice avec elle. »

Il resta un moment plongé dans de sombres pensées puis il déclara :

« Nous devons passer à l'attaque. Ils pourraient nous user rapidement, si nous devons rester nuit et jour sur le qui-vive en guettant ce genre d'assaut, et si nous ne pouvons même pas nous défendre. Nous devons les repousser, les faire fuir en hurlant. Nous ne possédons qu'une seule arme assez puissante pour les mettre en déroute.

— Je ne savais pas que nous avions une telle arme, s'étonna Allart. De quelle arme parlez-vous, mon seigneur ?

— Je parle de Dorilys. Elle commande aux orages. Elle peut les frapper par la foudre et détruire totalement leur camp. »

Allart le regarda avec consternation.

« Mon seigneur d'Aldaran, êtes-vous devenu fou !

— Mon cousin, gronda Aldaran avec colère, je crois que tu t'oublies !

— Si je vous ai fâché, seigneur, je vous en demande pardon. Que mon affection pour votre fils adoptif, et aussi pour votre fille, soit mon excuse. Dorilys n'est qu'une enfant et la dame Renata, ainsi que ma femme, ont tout fait pour lui apprendre à maîtriser et à contrôler son don, à ne jamais s'en servir indignement. Si vous lui demandez maintenant de le tourner, dans un accès de fureur destructrice, sur les armées qui nous assiègent, ne comprenez-vous pas, mon seigneur, que vous anéantirez tout ce que nous avons fait ? Toute petite, par deux fois elle a tué, en frappant avec la colère incontrôlée d'une enfant. Ne voyez-vous pas que si vous vous servez d'elle ainsi… »

Allart s'interrompit, tremblant d'appréhension.

« Nous devons utiliser les armes dont nous disposons, Allart, dit don Mikhail en redressant la tête. Tu ne t'es pas plaint quand elle a frappé de mort l'oiseau que ton frère a envoyé contre toi ! Pas plus que tu n'as hésité à lui demander de se servir de son don pour éloigner la tempête qui vous clouait dans la neige ! Et elle a frappé tous les engins aériens qui, sans cela, auraient déversé assez de *feuglu* pour transformer tout Aldaran en décombres fumants !

— Tout cela est vrai, répondit Allart en frémissant, mais dans chacun de ces cas, elle se défendait ou défendait quelqu'un contre la violence des autres. Ne comprenez-vous pas la différence entre la défense et l'attaque, seigneur ?

— Non, car il me semble que dans notre cas, l'attaque est la seule défense, sinon nous risquons d'un instant à l'autre d'être frappés par une arme infiniment plus effroyable que tout ce qu'ils nous ont déjà envoyé. »

Avec un soupir, Allart tenta un dernier argument.

« Seigneur d'Aldaran, elle n'est pas encore remise de la maladie du seuil. J'ai vu, quand nous étions à la station d'incendie, combien une trop grande utilisation de son *laran* la laissait malade et affaiblie, et elle n'était même pas encore arrivée au seuil de la maturité ! J'ai vraiment peur de ce qui pourrait se passer si vous abusez de ses pouvoirs en ce moment. Ne voulez-vous pas attendre, au moins, que nous n'ayons pas d'autre choix ? Quelques jours, quelques heures, même… »

Son visage de père exprima la crainte, et Allart comprit que, pour le moment du moins, il avait remporté la victoire.

« Cassandra et moi, nous allons remonter à la tour de guet et monter la garde afin qu'ils ne nous reprennent plus par surprise. Peu importe combien de *léroni* ils ont là en bas, ils doivent s'être épuisés après avoir lancé cet envoûtement de terreur. Je crois qu'il leur faut se reposer avant de recommencer cela, ou de tenter pire. »

La prédiction d'Allart se confirma, car pendant cette journée et la nuit suivante, il y eut à peine quelques volées de flèches contre les murailles du château. Mais à l'aube du lendemain, Allart, qui avait pu dormir quelques heures en laissant Cassandra de garde dans la tour de guet, fut réveillé par un lointain grondement menaçant. Troublé, chassant le sommeil en s'aspergeant d'eau froide, il essaya d'identifier le bruit. Le canon ? Le tonnerre ? Dorilys était-elle de nouveau en colère ou effrayée ? Aldaran avait-il manqué à sa parole de ne l'utiliser qu'à la dernière extrémité ? Ou était-ce autre chose ?

Il grimpa précipitamment à la tour de guet mais soudain l'escalier lui parut vaciller sous ses pieds et il dut se cramponner à la main courante alors que son *laran* lui montrait les fissures

qui s'ouvraient dans les murs, la tour qui se fendait et s'écroulait.

Il fit irruption dans la tour de guet, livide, et Cassandra, assise devant la matrice, leva les yeux vers lui en captant aussitôt sa terreur.

« Descends, dit-il brusquement, viens vite, sors de là immédiatement ! »

Et comme elle se hâtait dans l'escalier, il revit les grandes fissures qui s'élargissaient, il entendit les grondements… Ils se ruèrent sur les marches, la main dans la main, Cassandra vacillant sur sa jambe blessée, et Allart finit par se retourner pour la prendre dans ses bras et la porter jusqu'en bas ; sans s'arrêter pour respirer, il traversa en courant la grande salle et la déposa à la porte d'un couloir, à laquelle il se cramponna. Sous leurs pieds, le sol se soulevait en grondant, un bruit assourdissant retentit comme si la terre s'ouvrait en deux ; l'escalier qu'ils venaient de quitter se détacha du mur, des pierres tombèrent, puis toute la tour de guet s'écrasa dans un bruit de tonnerre sur les toits du donjon, les pierres cascadèrent dans les cours, dans la vallée, emportant des rochers et provoquant des glissements de terrain… Cassandra cacha son visage contre la poitrine d'Allart et le serra dans ses bras en tremblant de peur. Il sentit ses genoux fléchir et ils tombèrent tous les deux sur le sol agité de secousses. Enfin le fracas s'apaisa et se tut, ne laissant qu'un grand silence ponctué de sourds grondements souterrains, étranges et menaçants.

Lentement, ils se relevèrent. Cassandra s'était à nouveau blessé le genou dans sa chute ; elle dut s'appuyer sur Allart pour tenir debout. Ils levèrent les yeux vers l'énorme trou dans le petit jour brumeux, là où s'était dressée la haute tour de trois étages, érigée vers le soleil par un miracle d'architecture au moyen des matrices. Il n'en restait rien qu'un grand amoncellement de pierres, de décombres et de plâtras et cette brèche par où tombait la pluie matinale.

« Au nom de tous les dieux, qu'est-il arrivé ? demanda enfin Cassandra, encore commotionnée. Un tremblement de terre ?

— Pire, j'en ai peur, répondit Allart. Je ne sais pas quel genre de *léroni* ils ont en bas, ni ce qu'ils emploient contre nous, mais

je crains que ce soit encore plus redoutable que tout ce que Coryn pourrait inventer.

— Allons donc ! Aucune matrice connue ne pourrait faire cela !

— Une seule matrice, non, ni aucun technicien. Mais s'ils ont un de ces immenses écrans de matrices, ils pourraient faire exploser toute cette planète, s'ils l'osaient. »

Son esprit protestait : *Est-ce que Damon-Rafaël irait jusqu'à risquer de dévaster cette terre sur laquelle il voulait régner ?* Et la réponse horrible lui traversa l'esprit.

Damon-Rafaël ne répugnerait pas à manifester son pouvoir sur cette partie du monde dont il n'avait pas un besoin immédiat et qu'il jugeait pouvoir sacrifier. Et, après cela, personne n'oserait plus le défier.

Scathfell était sans doute cruel et avide de gouverner à la place de son frère, mais cette fois, le coupable était Damon-Rafaël. Scathfell voulait s'emparer du château d'Aldaran, non le détruire.

Ils entendirent alors, par la grande brèche dans les murailles, des cris et des pas précipités au-dehors et Allart se rappela à ses devoirs.

« Je dois aller voir si la chute des pierres a fait des blessés et comment se porte Donal, mon frère par serment. »

Il partit en hâte, au même moment, le château se remit à trembler et il se demanda quelle nouvelle sorcellerie se préparait. Cassandra pouvait avertir les femmes sans son aide. Il descendit en courant dans la cour où il découvrit un incroyable chaos. Un bâtiment des communs était complètement enseveli sous les pierres de la tour de guet, une dizaine d'hommes et quatre fois plus d'animaux gisaient morts dans les ruines, d'autres avaient été écrasés par des morceaux qui tombaient.

Don Mikhail était là, lourdement appuyé sur le bras de Donal, encore en robe de nuit bordée de fourrure, la figure blême et les traits tirés. Allart le trouva en une seule nuit vieilli de vingt ans. Il se cramponnait à son fils adoptif, en avançant prudemment parmi les décombres de la cour. Quand il aperçut Allart, ses lèvres minces esquissèrent une parodie de sourire.

« Loués soient les dieux, mon cousin. Je craignais que ta dame et toi vous ne fussiez tombés avec la tour et je pensais vous retrouver morts. Cassandra est-elle saine et sauve ? Au nom de tous les démons de Zandru, que nous ont-ils fait cette fois ? Il nous faudra la moitié d'une année pour déblayer ce chaos ! La moitié des animaux de laiterie ont été tués ; les enfants vont manquer de lait cet hiver…

— Je ne suis sûr de rien, répondit Allart, mais je dois rassembler tous les hommes et toutes les femmes de cette forteresse capables de se servir d'une matrice pour organiser notre défense. Nous sommes mal préparés, je le crains, à ces méthodes de guerre.

— En es-tu certain, mon frère ? demanda Donal. Ce n'est pas la première fois qu'il y a des tremblements de terre dans ces montagnes.

— Ce n'était pas un tremblement de terre ! J'en suis sûr, autant que si Damon-Rafaël était là devant moi et riait de ce qu'il a fait ! »

Don Mikhail s'agenouilla près du corps d'un homme dont seules les jambes écrasées dépassaient d'un bloc de pierre plus grand que lui.

« Pauvre bougre, murmura-t-il. Au moins sa mort a dû être rapide. Je crains que celle de ceux qui sont ensevelis sous les écuries n'ait été plus effroyable. Donal, laisse les gardes enterrer les morts ; Allart a davantage besoin de toi en ce moment. Je vais vous envoyer tous ceux qui ont du *laran*, afin que vous puissiez découvrir ce qui a été lancé contre nous.

— Nous ne pouvons plus nous réunir dans la tour, dit sombrement Allart. Il nous faut une salle quelque peu isolée du chagrin et de la peur de ceux qui déblaient les ruines, mon seigneur.

— Utilisez la serre des femmes. La paix des plantes et des fleurs créera peut-être une atmosphère propice. »

En rentrant avec Donal dans le château, Allart sentit sous ses pieds une nouvelle secousse légère. Encore une fois, il se demanda ce qui s'était passé. Il frémit à la pensée que Cassandra avait failli se trouver prise au piège dans la tour qui s'écroulait.

« J'aimerais bien que nos amis de la Tramontane soient ici, dit Donal. Ils sauraient comment nous protéger.

— Je suis heureux qu'ils ne soient pas là, répliqua Allart. Je ne voudrais pas que les tours soient entraînées dans les guerres de ce pays ! »

Le soleil perçait les nuages quand ils entrèrent dans la serre, et son éclat paisible, la lumière des réflecteurs solaires, l'agréable odeur de terre humide, de feuillage et de fleurs, contrastaient singulièrement avec la peur des hommes et des femmes qui les rejoignaient. Il n'y avait pas seulement Cassandra, Renata, Margali et Dorilys mais aussi deux ou trois femmes qu'Allart n'avait jamais vues ainsi que six hommes. Chacun avait une matrice mais Allart sentit que la moitié des nouveaux venus n'avaient qu'un talent minime et ne pouvaient guère qu'ouvrir une serrure-matrice ou faire marcher des jouets comme les planeurs. Au bout d'un moment, don Mikhail arriva aussi.

Allart jeta un coup d'œil à Cassandra. Elle était restée plus longtemps que lui dans une tour, elle était sans doute mieux entraînée et il ne demandait qu'à lui laisser diriger cette recherche mais elle secoua la tête.

« Tu as été instruit à Nevarsin. Tu es moins sujet à la peur et à la confusion mentale que moi. »

Allart en doutait un peu mais il accepta sa décision et regarda autour de lui le cercle d'hommes et de femmes.

« Je n'ai pas le temps de vous mettre à l'épreuve un par un pour juger du niveau de votre formation ; je ne puis que me fier à vous, dit-il. Renata, tu as été surveillante pendant quatre ans. Tu dois placer une garde autour de nous, car nous nous exposons à ceux qui cherchent à détruire ce château et tous ceux qui s'y trouvent, nous sommes donc vulnérables. Je dois découvrir ce qu'ils emploient contre nous et s'il existe un moyen de défense. Tu dois nous prêter ta force, notre vie à tous est entre tes mains. »

Il considéra la salle, les hommes et les femmes qui partageaient avec lui une étincelle de ce don des grandes familles. Avaient-ils tous en eux une trace de la lointaine parenté avec les dieux ? Descendaient-ils tous, grâce au

programme de sélection génétique, du sang d'Hastur et de Cassilda ? Ou bien tous les hommes, en vérité, possédaient-ils plus ou moins ces pouvoirs ? Jusque-là, il s'était toujours fié à ses égaux, à ceux de sa famille ; maintenant, il était confronté à des roturiers et cela le dégrisait en l'humiliant un peu aussi. Il avait peur de se confier à eux mais il n'avait pas le choix.

Il unit d'abord son esprit à celui de Cassandra, puis de Donal et, progressivement à celui des autres membres du cercle, en captant des traces de leurs émotions..., de la peur, de la colère contre ce qui leur était envoyé, de l'inquiétude vis-à-vis de cette opération insolite, des sentiments d'étrangeté... Il sentit Dorilys se plonger dans l'union, et sa rage contre les assaillants qui avaient osé faire cela à son château... Il sonda successivement chaque homme, chaque femme du cercle, il pénétra dans la conscience commune, il se déplaça vers l'extérieur, vers l'extérieur encore, toujours plus loin, en fouillant, en triant...

Le temps lui parut infiniment long avant que le lien se défasse. Il leva la tête, la mine grave.

« Ce n'est pas une matrice naturelle qu'ils emploient contre nous, annonça-t-il, mais une matrice construite artificiellement dans les tours par un technicien. Avec elle, ils cherchent à modifier les vibrations naturelles de la roche même de la montagne au-dessous de nous. »

Tout en parlant, il tendit une main et put sentir à travers les murs le très léger frémissement, reflétant les tremblements plus profonds des fondations et des filons métalliques dans les couches rocheuses au-dessous.

Don Mikhail ne s'était pas rasé ; sous la barbe grise naissante, sa figure était d'une pâleur mortelle.

« Ils feront crouler le château sur nos têtes ! N'y a-t-il aucune défense, Allart ?

— Je ne sais pas. À nous tous, nous ne pouvons guère résister à une matrice de cette taille. »

N'y avait-il réellement aucun espoir, Aldaran devrait-il capituler et se rendre avant que tout le château s'effondre autour de lui ?

« Nous pourrions tenter de placer un charme de maintien sur la roche de la montagne, hasarda-t-il en hésitant. Je ne sais

pas s'il tiendrait. Même à nous tous, je n'en suis pas sûr. Mais c'est notre seul espoir, semble-t-il. » Dorilys se leva brusquement. Elle était venue dans la serre avec sa matrice sans prendre le temps de s'habiller, en chemise d'enfant à manches longues, ses cheveux dénoués tombant sur ses épaules comme une cascade de cuivre brillant.

« J'ai une meilleure idée, cria-t-elle. Moi, je peux briser leur concentration ! N'est-ce pas, mon père ? Donal, viens avec moi. »

Consterné, Allart la regarda sortir précipitamment. Dans un murmure, il entendit de nouveau monter des hommes, des femmes, des roturiers présents, le nom qu'ils lui avaient donné.

« Reine des orages. Notre petite dame, notre petite sorcière, elle peut provoquer un orage et donner certes de quoi réfléchir à ces gens d'en bas ! »

Allart fit appel à don Mikhail.

« Mon seigneur… »

Lentement, le vieux seigneur d'Aldaran secoua la tête.

« Je ne vois pas d'autre choix, mon cousin. C'était cela, ou me rendre immédiatement. »

Allart baissa les yeux, sachant que don Mikhail n'exprimait que la vérité.

Déjà, en se dirigeant vers le haut rempart où se trouvait Dorilys avec Donal, il voyait les nuages s'épaissir et s'amonceler. Puis il recula de la fenêtre ouverte quand Dorilys leva ses bras et poussa un cri. Une énergie parut émaner d'elle brusquement, une énergie puissante et telle qu'elle n'était plus seulement une jeune femme en chemise de nuit, les cheveux épars sur les épaules ; au-dessus de leurs têtes, l'orage éclata en une explosion violente, dans un grand coup de tonnerre et une fulguration d'éclairs qui parurent déchirer les cieux. Une pluie torrentielle se déversa, cachant tout le paysage, mais dans le fracas, les grondements de tonnerre et la lumière éblouissante, Allart sentit ce qui se passait en bas.

L'inondation emportait le camp au pied de la montagne. Le tonnerre assourdissant faisait fuir les montures affolées, semait la panique chez les humains comme chez les animaux. La foudre déchirait la tente sous laquelle les opérateurs de la matrice

étaient penchés sur leur énorme pierre artificielle, les frappant de cécité et de surdité, les brûlant ou les tuant. La pluie, torrentielle, battante, diluvienne, nivelait tout, ruisselait autour de chaque rocher, de chaque arbre où les hommes pouvaient chercher un abri, réduisait tout être vivant à une humiliation dénudée, animale, trempée. La foudre allumait des incendies qui se propageaient en rugissant d'une tente à l'autre, embrasaient et calcinaient tout sur leur passage.

Jamais Allart n'avait vu pareil orage. Cassandra se pendait à son bras, courbait la tête et sanglotait de peur alors qu'il faisait rage au-dessus d'eux. Allart était tendu, il s'efforçait de faire front au tumulte et à la dévastation, comme si tout cela faisait rage dans son propre corps. Le visage de don Mikhail exprimait une exultation féroce, alors qu'il regardait, d'heure en heure, l'orage semer la désolation et la ruine dans le camp de Scathfell et de Damon-Rafaël.

Enfin, enfin, les éléments se calmèrent. De petits grondements et roulements de tonnerre continuèrent un moment avant de s'en aller mourir dans les lointains sommets, la pluie se réduisit à un crachin. Le ciel s'éclaircit peu à peu et Allart contempla la vallée. Tout y était silencieux, tranquille ; quelques petits incendies flambaient encore, le long des torrents qui étaient sortis de leur lit pour tout envahir. Il n'y avait plus aucun signe de vie.

Dorilys chancela, la figure très pâle, et tomba sans connaissance contre Donal. Il la souleva tendrement et la porta à l'intérieur.

Elle nous a sauvés, pensa Allart, *pour le moment du moins. Mais à quel prix ?*

28

IL fallut attendre midi pour qu'un signe de vie se manifeste dans le camp du seigneur de Scathfell. Le tonnerre grondait toujours dans les cieux, menaçant, la foudre tombait sur les cimes et Allart se demanda si Dorilys, dans son sommeil épuisé, rêvait encore de la terrible bataille, si ces éclairs étaient le reflet de ses cauchemars.

Renata dit que Dorilys capte le potentiel magnétique de la planète, songea-t-il. *Je veux bien le croire ! Mais avec toute cette puissance passant par son pauvre petit corps et par son cerveau, pourra-t-elle y survivre indemne ?*

Il se demanda si Aldaran, finalement, n'aurait pas mieux fait de se rendre. Quelle sorte d'amour paternel fallait-il posséder pour imposer une telle épreuve à une enfant bien-aimée ?

Mais vers midi le tonnerre s'éloigna et Cassandra, qui avait été appelée pour surveiller Dorilys et la soigner, annonça qu'elle s'était réveillée, avait mangé et s'était rendormie d'un sommeil paisible et naturel. Malgré tout, Allart continuait d'éprouver un affreux malaise, il lui semblait que les éclairs fulguraient toujours autour du château. Donal aussi paraissait profondément inquiet et s'il était parti diriger les hommes qui enterraient les morts et déblayaient les décombres de la tour de guet, il revenait constamment vers la porte de la chambre de Dorilys pour écouter sa respiration. Renata vint l'observer, soucieuse, mais il évita son regard.

Elle se demanda, inquiète : *A-t-il été séduit par de tels pouvoirs ? Qu'est-il arrivé à Donal ?* Et elle eut peur aussi pour Dorilys, en se demandant ce que l'emploi d'une force aussi dévastatrice avait pu faire à l'enfant qu'elle aimait.

Une heure ou deux après-midi, un messager apparut sur la route montant vers le château, encore inondée de l'eau ruisselant des hauteurs, bloquée en partie par les pierres de la tour écroulée. Son message fut remis à Donal, qui le transmit immédiatement à don Mikhail.

« Père, votre frère de Scathfell envoie un émissaire, pour demander s'il peut venir négocier avec vous. »

Les yeux d'Aldaran brillèrent d'un éclat féroce mais il répondit calmement :

« Réponds à mon frère de Scathfell que je consens à l'écouter. »

Au bout d'un moment, le chef de l'armée ennemie monta à pied par le chemin, suivi de son écuyer et de deux gardes. En franchissant la ligne de siège, il dit au seul homme posté là :

« Attends mon retour. »

Donal, qui était venu à sa rencontre pour l'escorter et le conduire en présence d'Aldaran, eut droit au plus méprisant des regards mais, malgré tout, Scathfell paraissait vaincu et tout le monde comprit qu'il venait se rendre. Il ne lui restait pratiquement rien de son armée, et absolument rien de l'arsenal de Damon-Rafaël. Il venait, devinait Donal, pour tenter de sauver le peu qu'il pourrait de sa défaite.

Le seigneur d'Aldaran s'était préparé à recevoir son frère dans sa salle d'audience et il y entra avec Dorilys à son bras. Donal songea à la dernière fois où ils s'étaient trouvés là tous ensemble. Scathfell paraissait plus vieux, plus sombre, écrasé par le poids de sa défaite. Il toisa froidement Donal puis Dorilys en longue robe bleue et considéra Allart avec une certaine déférence quand il lui fut présenté. Allart avait été traité de traître et de rebelle mais Scathfell avait quand même pour lui le respect habituel, presque la crainte, d'un fils cadet et d'un petit seigneur devant un Hastur.

« Eh bien ! mon frère, dit enfin Aldaran. Il s'est passé bien des choses depuis la dernière fois que tu es venu dans cette salle. Je pensais ne jamais te revoir. Dis-moi, pourquoi as-tu demandé audience ? Viens-tu te rendre et demander mon pardon pour ta révolte contre mes revendications légitimes ? »

Scathfell soupira et respira profondément avant de pouvoir parler. Puis il dit avec une grande amertume :

« Quel autre choix me reste-t-il ? Ta sorcière de fille a mis mes armées en déroute et tué mes hommes comme elle a abattu mon fils et héritier. Personne au monde ne peut résister à une telle sorcellerie. Je viens demander un compromis.

— Pourquoi t'accorderais-je un compromis, Rakhal ? Pourquoi ne te dépouillerais-je pas de tes terres et de tes privilèges, que tu ne détiens que par mon bon plaisir, pour te renvoyer nu et gémissant comme un chien abattu, ou te pendre haut et court à mes créneaux pour montrer à tous comment je traiterai désormais tous les rebelles et les traîtres ?

— Je ne suis pas seul, répliqua Rakhal de Scathfell. J'ai un allié qui est peut-être plus puissant que toi et ta sorcière de fille réunis. Je te fais savoir que si je ne suis pas rentré avant le coucher du soleil, Damon-Rafaël rassemblera ses forces et secouera cette montagne sous tes pieds et Aldaran croulera sur ta tête. Tu as eu un avant-goût de ce pouvoir ce matin à l'aube, je crois. Des hommes et des armées peuvent être dispersés et battus mais si tu veux que cette région soit déchirée et détruite par la sorcellerie, ce sera ton fait et non le mien. Cependant, il n'a aucun désir de te détruire maintenant que tu connais son pouvoir. Il demande simplement l'autorisation de parler à son frère, tous deux sans armes, sur le terrain entre nos armées avant le coucher du soleil.

— Allart Hastur est mon hôte, répliqua Aldaran. Devrais-je le livrer à la traîtrise certaine de son frère ?

— La traîtrise ? Entre frères et entre Hastur ? protesta Scathfell d'un air franchement scandalisé. Il veut faire la paix avec son frère comme je voudrais la faire avec toi, Mikhail. »

Gauchement, peu habitué, il mit un genou en terre.

« Tu m'as vaincu, Mikhail, reprit-il. Je vais retirer mes armées. Et, crois-moi, ce n'est pas moi qui ai fait tomber la tour. Je t'assure que je me suis élevé contre ce procédé mais le seigneur Damon-Rafaël désirait manifester sa puissance aux terres du nord. »

Aldaran considéra son frère avec une grande tristesse.

« Je te crois. Rentre chez toi, Rakhal. Va en paix. Je te demande simplement d'honorer le mari de ma fille et de le reconnaître pour mon héritier, et de ne jamais lever la main ni le glaive contre lui, ouvertement ou par ruse. Si tu consens à prêter ce serment à la lumière du charme de vérité, tu pourras garder Scathfell à jamais, sans rien craindre de moi ou des miens. »

Scathfell releva la tête, la rage et le mépris rivalisant sur son visage.

Donal, qui l'observait, pensa : *Mon père n'aurait pas dû exiger cela en ce moment ! Croit-il que je ne pourrai pas tenir Aldaran après lui ?* Cependant, Scathfell paraissait prêt à céder.

« Appelle ta *léronis* et apportez le charme de vérité, dit-il gravement. Jamais je n'aurais cru que nous en viendrions là, mon frère, et que tu exigerais de moi pareille humiliation. »

Pendant qu'on allait chercher Margali, il resta debout, agité, se dandinant d'un pied sur l'autre. Quand la *léronis* arriva, il fit mine de tomber à genoux devant Donal et Dorilys. Puis, brusquement, il se redressa et cria :

« Non ! Prêter serment de ne jamais contester le bâtard de Rockraven et ta progéniture démoniaque ? Que Zandru m'emporte d'abord ! Je frapperai plutôt pour débarrasser le monde de leur sorcellerie ! »

Et soudain une dague apparut dans sa main ; Donal cria et se jeta devant sa sœur mais Dorilys poussa un glapissement aigu, la foudre éclata dans la salle dans une lumière blanche aveuglante et Scathfell tomba ; il se contorsionna un instant et ne bougea plus, la figure noircie à demi calcinée.

Un silence tomba, un grand silence d'horreur et de choc.

« Il aurait tué Donal ! cria Dorilys. Il nous aurait tués tous les deux ! Vous avez vu le poignard ! »

Elle se couvrit le visage de ses mains. Donal, luttant contre l'envie de vomir, dégrafa le col de sa cape et la jeta miséricordieusement sur le corps foudroyé de Scathfell.

« Ce n'est pas déshonorant de tuer un parjure, un homme qui tente d'assassiner sur le lieu même de sa reddition. Tu n'as pas à avoir honte, ma fille », dit Mikhail d'Aldaran puis il descendit de son haut siège et alla s'agenouiller près du cadavre

de son frère, en repoussant la cape. « Ah ! mon frère, mon frère ! Comment en sommes-nous arrivés là ? »

En gémissant il se pencha, embrassa le front noirci et rabattit le vêtement sur le visage du mort.

« Portez-le à ses hommes, ordonna-t-il à l'écuyer de Scathfell. Vous êtes tous témoins qu'il n'y a eu d'autre traîtrise que la sienne. Je ne chercherai aucune vengeance ; son fils pourra garder Scathfell après lui. Pourtant, il ne serait que juste que je fasse don de Scathfell à Donal par représailles, en ne leur laissant que la petite terre des Hauts Monts. »

L'écuyer, sachant que ce qu'Aldaran disait était vrai, s'inclina.

« Il en sera fait selon votre bon plaisir, mon seigneur. Son fils aîné Loran est dans sa dix-huitième année et reprendra la seigneurie de Scathfell. Mais que dois-je dire au seigneur Hastur ? Pardon, à Son Altesse Damon-Rafaël, roi de cette terre ? »

Allart quitta soudain sa place.

« Mon seigneur d'Aldaran, la querelle de mon frère n'est pas contre vous mais contre moi. J'irai le rencontrer, sans armes comme il l'a demandé.

— Allart, non ! s'écria Cassandra. Il médite une trahison !

— Malgré tout, je dois l'affronter… »

Allart songeait que c'était lui qui avait entraîné la maison d'Aldaran dans cette guerre de la plaine, alors que le château avait déjà assez d'ennuis. Maintenant, s'il n'allait pas à lui, Damon-Rafaël détruirait Aldaran et ferait crouler le château sur leur tête.

« Il dit qu'il souhaite un compromis avec son frère, comme le seigneur de Scathfell le désirait avec vous, et je crois qu'alors Scathfell disait la vérité. Je ne pense pas qu'il ait agi contre Donal par préméditation mais plutôt par impulsion, et il l'a payé. Mon frère désire peut-être simplement me persuader qu'il est vraiment roi de plein droit de ce pays et demander mon soutien. Il est vrai qu'avant de comprendre ce que je faisais, j'ai juré de le soutenir en tout. Il a peut-être raison de me traiter de traître. Je dois descendre lui parler. »

Cassandra se précipita pour le retenir et l'immobiliser.

« Je ne te laisserai pas partir ! Il te tuera, tu le sais !

— Mon épouse, il ne me tuera pas, répliqua Allart en la repoussant avec plus de force qu'il n'avait jamais montré contre elle. Je sais ce que je dois faire et je t'interdis de me retenir.

— Tu m'interdis ? s'exclama-t-elle en reculant, furieuse. Fais ce que tu juges bon, mon époux, mais dis bien à Damon-Rafaël que si jamais il te fait du mal, je soulèverai contre lui tous les hommes, toutes les femmes et toutes les matrices des Hellers ! »

Alors qu'Allart descendait lentement le versant de la montagne, le visage de Cassandra semblait l'accompagner et son *laran* déployait devant ses yeux des visions de désastre.

Damon-Rafaël va certainement tenter de me tuer. Mais il faudra le tuer d'abord, comme j'abattrais une bête enragée, furieuse et prête à mordre. S'il devient roi de ce pays, il n'apportera que ruines et malheurs tels que les Domaines n'en ont jamais connus.

Je n'ai jamais voulu régner. Je n'ai jamais désiré le pouvoir ; je n'ai aucune ambition de ce genre. J'aurais été heureux de vivre entre les murs de Nevarsin ou dans la tour de Hali ou de la Tramontane. Mais à présent que mon laran *m'a montré ce qui doit arriver si Damon-Rafaël monte sur le trône, il me faut l'en empêcher. Même si je dois le tuer !*

La main qu'il avait plongé dans les feux de Hali frémissait, comme pour lui rappeler le serment qu'il violait en ce moment.

Je suis parjure. Mais je suis un Hastur, un descendant du Hastur qui était, dit-on, le fils d'un dieu ; et je suis responsable du bien-être de cette terre et de son peuple. Je ne lâcherai pas Damon-Rafaël sur elle !

Le chemin n'était pas long jusqu'au camp mais il lui semblait aller au bout du monde et son *laran* ne cessa de faire surgir et disparaître des images, désolantes, de ce qui pourrait-être, de ce qui serait, de ce qui pourrait être s'il n'était pas prudent, de ce qui ne serait jamais. Dans tous ces avenirs trop nombreux, il gisait sans vie parmi les décombres de la tour, le couteau de Damon-Rafaël dans la gorge, et Damon-Rafaël rasait les murailles d'Aldaran pour posséder les terres du nord et les Domaines, pour régner en tyran au pouvoir absolu pendant de longues années, pour piétiner tout ce qui restait de libertés aux

hommes, pour anéantir leurs défenses avec des armes de plus en plus puissantes, pour envahir finalement leur esprit même avec ses *léroni*, en faire de dociles esclaves de sa volonté, réduisant à néant leurs propres désirs et entreprises !

Son cœur s'écria, comme celui de Mikhail d'Aldaran quelques instants plus tôt : *Ah ! mon frère, mon frère ! Comment en sommes-nous arrivés là ?*

Damon-Rafaël n'était pas un homme profondément mauvais. Mais il avait de l'orgueil, le goût du pouvoir et il pensait sincèrement qu'il savait mieux que personne ce qui était bon pour le peuple.

Il n'est pas très différent de don Mikhail… Mais Allart, en frémissant, chassa cette pensée. Il se perdait de nouveau dans la terrifiante vision, effaçant le présent, de ce pays sous la domination tyrannique de Damon-Rafaël.

Pourtant mon frère n'est pas mauvais. Le sait-il seulement ?

Enfin il s'arrêta et vit qu'il se tenait sur une partie plane de la route, entouré de décombres provenant de la tour. À l'extrémité de ce terrain plat, son frère Damon-Rafaël attendait et l'observait.

Allart s'inclina sans un mot.

Son *laran* lui hurlait : *C'est donc le lieu de ma mort.* Mais Damon-Rafaël était seul, il semblait désarmé. Allart écarta les mains pour montrer qu'il l'était aussi et les deux frères s'avancèrent l'un vers l'autre, pas à pas. « Tu as une femme fidèle et aimante, Allart, dit Damon-Rafaël. Cela me chagrinerait de te la prendre. Pourtant, tu répugnais à l'épouser et plus encore à la prendre dans ton lit, je suppose donc que cela ne t'ennuiera pas trop de me la donner. Le monde et le royaume sont pleins de femmes et je ferai en sorte que tu en épouses une qui te plaira autant. Mais il faut que j'aie Cassandra ; j'ai besoin du soutien des Aillard. Et j'ai appris que ses gènes ont été modifiés avant la puberté, ce qui fait qu'elle pourra me donner un fils avec le don des Hastur contrôlé par celui des Aillard. »

Allart s'éclaircit la gorge et répondit :

« Cassandra est ma femme, Damon-Rafaël. Si tu l'aimais, ou si elle nourrissait l'ambition d'être reine, je m'effacerais. Mais je l'aime et elle m'aime, et elle n'est rien d'autre pour toi qu'un

pion sur l'échiquier de la politique. Je ne te la céderai donc pas. Plutôt mourir.

Damon-Rafaël secoua la tête.

« Je ne peux pas me permettre de la prendre à ton corps défendant. Je préférerais de beaucoup ne pas accéder au trône par la mort de mon frère.

— Dans ce cas, répliqua Allart avec un sourire haineux, je puis te gêner quelque peu dans ton accession au trône, ne serait-ce que par ma mort !

— Je ne comprends pas. Tu m'as demandé de t'épargner le mariage avec cette fille Aillard et voilà que, maintenant, tu me parles romantiquement d'amour. Tu as juré de me soutenir pour le trône et voilà que tu refuses ton soutien et cherches à me faire obstacle ! Que s'est-il passé, Allart ? Est-ce donc ce que peut faire à un homme l'amour d'une femme ? S'il en est ainsi, je suis heureux de n'avoir jamais connu un tel amour !

— Quand j'ai juré de te soutenir, je ne savais pas ce qui arriverait si tu devenais roi. Maintenant, je me suis engagé à soutenir le prince Félix.

— Un *emmasca* ne peut être roi. C'est une de nos plus anciennes lois.

— Si tu étais digne d'être roi, rétorqua Allart, tu ne serais pas sur la route avec une armée, pour essayer d'annexer les terres du nord à ton royaume ! Tu attendrais que le Conseil t'offre le trône et tu rechercherais ses avis.

— Comment pourrais-je mieux servir mon royaume qu'en étendant aussi sa puissance sur les Hellers ? Allons, Allart, nous n'avons aucune raison de nous quereller… Cassandra a une sœur *nedestro,* qui lui ressemble comme une jumelle. Tu l'auras pour femme et tu seras mon premier conseiller. J'aurai besoin d'un homme possédant ta clairvoyance et ta force. *Nu est le dos sans frère…* C'est ce que l'on dit et, crois-moi, c'est vrai. Oublions nos différends, embrassons-nous et soyons amis. »

Alors, c'est sans espoir, pensa Allart. Même si Damon-Rafaël tendait les bras pour l'accolade proposée, il était sûr qu'une dague serait dissimulée sournoisement dans la main de son frère.

Ainsi, il ne veut même pas m'affronter ouvertement, mais il est prêt à m'embrasser et à me poignarder en plein cœur alors que je suis dans ses bras. Ah ! mon frère… En s'avançant vers les bras tendus de Damon-Rafaël, il déploya son *laran*, parfaitement maîtrisé grâce à son passage à la tour et à Nevarsin, et immobilisa Damon-Rafaël, la dague maintenant révélée dans sa main.

Damon-Rafaël se débattit, mais il était fermement maintenu et Allart hocha mélancoliquement la tête.

« Ainsi, tu voulais à la fois m'embrasser et me poignarder, mon frère ? Crois-tu que c'est ce genre de manœuvre qui te fera roi ? Non, Damon-Rafaël, dit tristement Allart et, sondant l'esprit de son frère, il opéra le contact. Regarde quelle espèce de roi tu serais, toi qui rejettes les liens fraternels ! »

Il sentit son *laran* déployer l'avenir dans l'esprit de Damon-Rafaël : la conquête, le sang et les rapines, l'impitoyable montée vers le pouvoir, la dévastation des Domaines jusqu'à cette domination que l'on appelait une paix par défaut…, les esprits des hommes écrasés pour leur imposer l'obéissance aveugle, la terre ravagée et déchirée par la guerre livrée avec des armes de plus en plus terribles, tous les hommes courbés devant un roi qui était devenu non pas le juste souverain et protecteur de son peuple mais un sombre despote, haï comme aucun homme n'avait jamais été haï dans le royaume…

« Non, non, souffla Damon-Rafaël en se débattant en vain, la dague à la main. Ne me montre plus rien. Je ne serai pas comme cela.

— Non, mon frère ? Tu possèdes le *laran* Hastur qui voit tous les choix ; vois toi-même quelle sorte de roi tu serais, dit Allart en quittant l'esprit de son frère mais en continuant de le maintenir immobile. Ne recherche pas le jugement d'autrui mais le tien. Regarde en toi. »

Il l'observa, il vit se répandre sur son visage une expression de crainte et d'horreur, vit poindre le doute puis la conviction. Soudain, au prix d'un effort surhumain, Damon-Rafaël se délivra de l'emprise d'Allart et leva la dague. Allart ne broncha pas, sachant que dans un instant il pourrait tomber mort aux

pieds de son frère… à moins que Damon-Rafaël en ait vu assez lui-même pour comprendre l'avertissement.

« Je ne serai pas un tel roi, murmura Damon-Rafaël si bas qu'Allart l'entendit à peine. Je te dis que je ne le serai *pas !* »

Et d'un geste prompt il plongea la lame dans son propre cœur. En s'écroulant sur le sol, il chuchota :

« Ta clairvoyance elle-même ne peut pas voir toutes les fins, petit frère. »

Il toussa, un flot de sang rouge vif jaillit de sa bouche et Allart sentit l'esprit agonisant de son frère sombrer dans le silence.

29

DANS la vallée, les armées étaient parties mais le tonnerre continuait de rouler et de gronder sur les hauteurs, et des éclairs fulguraient encore autour des cimes. En entrant dans la salle basse du château d'Aldaran, Cassandra regarda Allart d'un air craintif.

« Il n'a pas cessé de tonner, pas une seule fois, pas un instant depuis qu'elle a abattu Scathfell. Et tu sais qu'elle refuse de laisser Renata s'approcher d'elle. »

Donal était assis avec la tête de Dorilys sur ses genoux ; elle paraissait souffrante et fiévreuse. Elle tenait la main de Donal serrée entre les siennes et ne voulait pas la lâcher. Ses yeux bleus étaient fermés mais elle les ouvrit, avec effort, quand Cassandra vint près d'elle.

« Le tonnerre me fait affreusement mal à la tête, murmura-t-elle. Je ne peux pas l'arrêter. Tu ne pourrais pas m'aider à le faire cesser, Cassandra ?

— Je vais essayer. Mais je crois que tu es simplement surmenée, *chiya*. »

Cassandra se pencha sur Dorilys, prit sa main inerte et recula vivement en poussant un cri de douleur. Dorilys éclata en sanglots.

« Je ne voulais pas faire ça, non ! Ça arrive tout le temps et je ne peux pas l'empêcher ! J'ai fait mal à Margali ; je l'ai fait à Kathya quand elle m'habillait. Ah ! Cassandra, fais-le cesser, fais-le cesser ! Personne ne peut donc faire partir le tonnerre ? »

Don Mikhail vint à son tour se pencher sur elle. Ses traits étaient tirés, son front soucieux.

« Chut ! chut ! mon trésor, personne ne te fait de reproches, dit-il et il tourna vers Cassandra des yeux douloureux. Ne

pouvez-vous l'aider ? Donal, tu as aussi ce genre de *laran*, ne peux-tu rien pour elle ?

— Je le souhaiterais de tout mon cœur », assura Donal en berçant Dorilys dans ses bras.

Elle se laissa aller contre lui et Cassandra, rassemblant tout son courage, reprit la main de la jeune fille. Cette fois, il ne se passa rien mais elle avait peur, même quand elle essayait de se détendre et de retrouver le froid détachement d'une surveillante. Elle leva les yeux vers Renata, qui capta sa pensée : *J'aimerais qu'elle te laisse l'aider ; tu as tellement plus d'expérience que moi !*

« Je vais te donner quelque chose pour te faire dormir, dit-elle enfin. Tu as peut-être tout simplement besoin de reposer, *chiya.* »

Quand Renata apporta la potion soporifique, Donal porta le flacon aux lèvres de Dorilys. Elle but docilement mais dit ensuite d'une voix plaintive :

« J'ai si peur de dormir, maintenant. Mes rêves sont trop effroyables, j'entends la tour qui s'écroule, le tonnerre qui est en moi. Les orages sont tous à l'intérieur de ma tête, à présent… »

Donal se leva, Dorilys dans ses bras.

« Je vais te porter dans ton lit, petite sœur.

— Non ! non ! Non, je t'en prie, j'ai peur de rester seule. J'ai si peur ! Je t'en supplie, reste avec moi, Donal ! Ne me laisse pas !

— Je resterai avec toi jusqu'à ce que tu t'endormes », promit-il en soupirant et il fit signe à Cassandra de les accompagner.

Elle les suivit quand il porta Dorilys dans le grand escalier. Au bout du couloir, le plafond avait été provisoirement réparé mais il y avait encore un gros tas de pierres, de décombres et de plâtras. *Ce n'est pas étonnant qu'elle l'entende dans ses cauchemars !* pensa-t-elle.

Donal porta Dorilys dans sa chambre, la déposa sur le lit et appela ses femmes pour délacer ses vêtements et lui ôter ses chaussures. Mais même lorsqu'elle fut couchée sous ses couettes, elle refusa de lui lâcher la main. Elle murmura des mots que Cassandra n'entendit pas. Donal lui caressa le front.

« Ce n'est pas le moment de parler de cela, *chiya*. Tu es malade. Quand tu iras bien, que tu auras repris des forces et auras tout à fait surmonté la maladie du seuil… eh bien oui ! si tu le désires. Je te l'ai promis. »

Il se pencha pour l'embrasser légèrement sur le front mais elle l'attira en lui prenant la tête à deux mains pour que leurs bouches se joignent et le baiser qu'elle lui donna ne fut pas celui d'un enfant et encore moins d'une sœur. Donal se redressa, soucieux et embarrassé.

« Dors, petite fille, dors. Tu es fatiguée ; tu dois être forte et reposée ce soir, pour la fête de la victoire dans la grande salle. »

Elle retomba en souriant sur ses oreillers.

« Oui, murmura-t-elle tout ensommeillée. Pour la première fois, je serai assise sur le haut siège, en qualité de dame d'Aldaran… avec toi à côté de moi…, mon mari… »

Le puissant soporifique faisait son effet. Elle ferma les yeux, mais sans relâcher son étreinte sur la main de Donal et même quand elle fut endormie, il fallut attendre un moment avant que ses doigts se détendent assez pour qu'il se libère. Cassandra, qui les observait, fut gênée d'être le témoin de cette scène, tout en sachant parfaitement que c'était une des raisons pour lesquelles Donal avait tenu à sa présence.

Elle n'est pas elle-même. Nous ne devons pas la blâmer, pour ce qui se passe alors qu'elle est soumise à une telle tension, pauvre petite. Mais, au fond de son cœur, Cassandra savait que Dorilys était tout à fait sûre de ce qu'elle faisait, et pourquoi.

Elle est trop mûre pour son âge…

Quand ils redescendirent dans la salle, Renata les interrogea du regard en haussant les sourcils.

« Oui, elle dort, répondit Donal. Mais au nom de tous les dieux, ma cousine, que lui as-tu donné pour que cela fasse si vite effet ? »

Renata le lui dit et il la regarda avec consternation.

— *Cela ?* À une enfant ?

— Ce serait une dose trop forte pour un homme adulte mourant de la fièvre noire ! s'exclama Mikhail. N'était-ce pas dangereux ?

— Je n'osais lui donner moins, répondit Renata. Écoutez. »

Elle leva une main pour imposer silence et ils entendirent au-dehors le grondement du tonnerre et le crépitement de la foudre dans le ciel sans nuages.

« Même maintenant, elle rêve.

— Bienheureuse Cassilda, ayez pitié de nous ! murmura don Mikhail. Qu'a-t-elle donc ?

— Son *laran* échappe à tout contrôle, dit gravement Renata. Jamais vous n'auriez dû la laisser s'en servir pour la guerre, mon seigneur. Elle en a perdu le contrôle quand elle l'a lâché contre les armées. J'ai vu ce résultat pour la première fois, à la station d'incendie, quand elle a joué avec l'orage, quand elle s'est excitée et a été prise de vertiges. Tu te souviens, Donal ? Mais elle n'était pas encore en pleine possession de sa féminité. Maintenant… ? Tout le contrôle que je lui ai appris a disparu de son esprit. Je ne sais pas ce que nous pouvons faire pour elle. »

Elle hésita puis elle fit une profonde révérence à Aldaran.

« Mon seigneur, je vous l'ai déjà demandé une fois, et vous avez refusé. Maintenant, je crois qu'il n'y a plus de choix. Je vous implore. Laissez-moi brûler ses centres psi. En ce moment peut-être, pendant qu'elle dort, ce pourrait être fait. »

Aldaran la regarda avec horreur.

« Alors que son *laran* nous a tous sauvés. Et qu'est-ce que cela lui ferait ?

— Je pense…, *j'espère* que cela la délivrerait simplement de la foudre qui la torture tant. Elle n'aurait plus le *laran* mais c'est ce qu'elle veut maintenant. Vous l'avez entendue supplier Cassandra de faire partir le tonnerre. Sans doute ne serait-elle ni plus ni moins qu'une femme ordinaire de sa caste, sans don de *laran* mais possédant toujours sa beauté, ses talents et sa voix magnifique. Elle pourrait encore… »

Renata hésita, s'étrangla sur les mots mais poursuivit en regardant Donal dans les yeux :

« Elle pourrait encore donner un héritier du sang Aldaran à votre clan, doué du *laran* qu'elle a dans ses gènes. Elle ne doit jamais avoir une fille mais elle pourrait donner un fils à Aldaran, si besoin était. »

Donal lui avait parlé de sa promesse à Dorilys, pendant le siège. Sur le moment, Renata avait répondu : « Ce n'est que justice. »

Si Dorilys doit être liée toute sa vie par les catenas *dans un mariage imposé alors qu'elle était encore trop jeune pour savoir ce qu'était le mariage ou l'amour, par lequel elle aura le nom et la dignité d'une épouse mais jamais l'amour d'un mari, il n'est que juste qu'elle ait quelque chose d'entièrement à elle, à aimer et à chérir. Je ne lui refuse pas un enfant pour Aldaran. Il vaudrait mieux qu'elle choisisse pour père un autre que Donal mais telle que sa vie doit être ordonnée, il n'est guère probable qu'elle connaisse assez bien un homme pour un tel dessein. Et le seigneur d'Aldaran tient à ce que le fils de Donal gouverne ici quand il ne sera plus là. Je ne refuse pas à Dorilys un enfant de Donal. C'est moi qui suis sa femme et nous le savons tous, ou le saurons le moment venu.*

Renata se tourna d'un air suppliant vers le seigneur d'Aldaran, et Allart se rappela le moment où il avait vu avec son *laran,* les vassaux d'Aldaran, dans cette même salle, acclamant un enfant qu'il leur présentait en proclamant le nouveau-né héritier de sang Aldaran. Pourquoi, se demanda-t-il, sa clairvoyance ne lui avait-elle montré que ce seul instant ? Il lui semblait que tout le reste était brouillé dans un cauchemar de nuées d'orage. Mais tous le virent dans l'esprit d'Allart, tous les télépathes assemblés là, et, avec cet éclat féroce de faucon dans les yeux, Aldaran s'écria :

« Je vous l'avais dit ! »

Donal baissa la tête sans vouloir croiser le regard de Renata.

« Je trouve terrible de l'amputer ainsi, alors qu'elle nous a tous sauvés. Etes-vous certaine que cela n'aura pas de conséquences, que cela ne fera que détruire les centres psi, en laissant tout le reste intact ? demanda le seigneur d'Aldaran.

— Mon seigneur, aucune *léronis* au monde ne pourrait en jurer. J'aime Dorilys comme si elle était ma propre fille et j'entends lui accorder le meilleur de mes talents et de ma force. Mais je ne sais pas à quel point son cerveau a été envahi par le *laran* ou endommagé par ces orages. Vous savez que les décharges électriques à *l'intérieur* du cerveau se traduisent par

des spasmes convulsifs du corps. Le *laran* de Dorilys semble transformer les décharges électriques du cerveau en tonnerre et en éclairs dans le champ électrique de la planète. Ce *laran* est maintenant incontrôlé. Elle a dit que les coups de tonnerre étaient à présent à *l'intérieur* d'elle-même. Je ne sais pas quels dégâts ont été causés. Il se peut que je doive détruire une partie de sa mémoire, ou de son intelligence.

Donal blêmit d'effroi.

« Non ! s'écria-t-il et ce fut une prière. Deviendrait-elle alors idiote ? »

Renata ne voulait toujours pas le regarder. Elle murmura :

« Je ne puis jurer que cette possibilité soit inconcevable. Je ferai tout ce que je pourrai pour elle. Mais cela peut arriver.

— Non ! Que tous les dieux aient pitié de nous..., non, ma cousine ! dit Aldaran, le vieux faucon ranimé. S'il y a le moindre danger..., non, je ne peux pas le risquer. Même si tout allait pour le mieux, une femme qui est l'héritière d'Aldaran ne peut vivre comme une roturière, sans *laran*. Mieux vaudrait qu'elle meure ! »

Renata s'inclina avec soumission.

« Espérons que cela n'arrivera pas, mon seigneur. »

Aldaran les contempla tous.

« Je vous verrai ce soir à la fête de la victoire dans cette salle. Je dois aller donner des ordres, que tout soit fait selon ma volonté. »

Il sortit, le dos droit, la tête fière.

Renata le suivit des yeux en pensant : *C'est son heure de triomphe. Il possède maintenant Aldaran, sans contestation, en dépit des ruines de la guerre. Dorilys fait partie de ce triomphe. Il la veut à ses côtés, une menace, une arme pour l'avenir.* Soudain, elle frémit en entendant gronder le tonnerre au loin.

Dorilys dormait, sa terreur et sa rage amoindries par la potion.

Mais elle se réveillerait. Et alors... ?

Le tonnerre se taisait toujours dans la soirée, quand le soleil se coucha. Allart et Cassandra, sur la terrasse surplombant leurs appartements, contemplaient la vallée.

« J'ai peine à croire que la guerre est finie, dit-elle.

— Oui, et fort probablement la guerre contre les Ridenow aussi. C'était mon père et Damon-Rafaël qui désiraient les vaincre et les repousser vers les Villes Sèches. Je ne pense pas que d'autres se soucient qu'ils restent ou non à Serrais ; les femmes de Serrais, qui les ont épousés et accueillis, ne souhaitent certainement pas leur départ.

— Que va-t-il se passer maintenant à Thendara, Allart ?

— Comment le saurais-je ? répondit-il avec un sourire triste. Nous avons eu assez de preuves de l'imperfection de ma clairvoyance. Fort probablement, le prince Félix régnera jusqu'à ce que le Conseil lui trouve un héritier. Et tu sais comme moi qui ils choisiront sans doute. »

Cassandra répondit, en réprimant un petit frisson :

« Je ne veux pas être reine.

— Ni moi être roi, ma bien-aimée. Mais nous savions tous deux qu'en étant mêlés aux grands événements de notre temps, nous n'y pourrions rien. Mon premier soin, si cela arrive, sera de choisir Félix Hastur comme mon premier conseiller. Il est né et a été élevé pour régner ; de plus, il est *emmasca*, il possède une grande longévité comme tous ceux de sang *chieri*, et peut vivre pendant deux ou trois règnes. Comme il ne peut avoir de fils pour me supplanter, il sera le plus utile et le plus désintéressé des conseillers. À nous deux, nous pourrions lui et moi former un véritable roi. »

Allart enlaça sa femme et l'attira contre lui. Damon-Rafaël lui avait rappelé qu'avec les gènes modifiés de Cassandra, les sangs Hastur et Allart mêlés pourraient après tout être viables dans leur enfant. Cassandra, suivant ses pensées, lui dit :

« Grâce à ce que j'ai appris dans la tour, je puis assurer que je ne concevrai pas un enfant qui me tuera pendant la gestation, et qu'il ne portera aucun gène mortel qui le détruira à la puberté. Il y aura un risque, comme toujours… Mais avec ce que nous avons surmonté ensemble, ajouta-t-elle avec un sourire en

levant les yeux vers lui, je crois que nous pouvons prendre ce risque.

— Le moment viendra pour cela, mais si nous ne devions pas avoir cette chance, Damon-Rafaël a une demi-douzaine de fils *nedestro*. L'un d'eux, au moins, devrait avoir l'étoffe d'un roi. Je crois avoir été assez instruit de l'orgueil qui pousse un homme à rechercher une couronne pour ses fils. »

Allart pouvait voir, ombreux et flou dans l'avenir, le visage d'un garçon qui lui succéderait sur le trône, et que c'était un enfant de sang Hastur. Mais il ne pouvait distinguer si c'était son propre fils ou un fils de son frère, et ne s'en souciait pas.

Il était fatigué et plus peiné de la mort de son frère qu'il ne voulait se l'avouer. Il pensa : *Même si j'avais résolu de le tuer s'il l'avait fallu, même si c'est moi qui lui ai présenté, comme avec un miroir, le reflet de son propre cœur et l'ai ainsi forcé à retourner le couteau contre lui, je le pleure.* Il savait qu'il ne serait jamais complètement libéré du remords et de la culpabilité d'avoir pris la décision qui avait été, que d'autres le sachent ou non, le premier acte conscient de son règne. Et il savait qu'il ne cesserait jamais de porter le deuil, non pas du tyran en puissance, avide de pouvoir, qu'il avait poussé au suicide, mais du grand frère qu'il aimait, qui avait pleuré avec lui sur la tombe de leur père.

Mais ce Damon-Rafaël-là était mort depuis longtemps, très longtemps, si même il avait jamais vécu hors de l'imagination d'Allart !

Le tonnerre gronda au loin et Cassandra sursauta puis, en regardant tomber la pluie, en raies sombres, sur les sommets au-delà de la vallée, elle murmura :

« Je pense que ce n'est qu'un orage d'été. Pourtant, je ne peux plus entendre le tonnerre maintenant… Allart ! Crois-tu que Renata avait raison ? Est-ce que tu aurais dû persuader don Mikhail de la laisser détruire le *laran* de Dorilys pendant son sommeil ?

— Je ne sais pas, avoua Allart, troublé. Après tout ce qui s'est passé, je n'ai guère envie de me fier à ma clairvoyance. Mais moi aussi, j'ai trouvé que mon *laran* était une malédiction, quand j'étais un jeune garçon au seuil de la maturité. Si l'on m'avait

offert une telle délivrance, je crois que je l'aurais accueillie avec joie. Et cependant… cependant… »

Il prit sa femme dans ses bras, tout contre lui, en se remémorant ces journées horribles pendant lesquelles il tremblait, paralysé, sous le *laran* qui était devenu un si redoutable fléau. Il s'était stabilisé quand il avait atteint la maturité ; il savait maintenant que sans lui, il ne serait qu'à moitié vivant.

« Quand elle sera adulte, Dorilys aussi pourra trouver l'équilibre et la force, et n'en être que plus forte grâce à ces épreuves. »

Comme je l'ai été. Et comme tu l'as été, ma bien-aimée.

« Je devrais aller auprès d'elle », dit Cassandra inquiète et Allart rit.

« Ah ! que cela te ressemble, mon amour, toi qui dois être reine, de te précipiter au chevet d'une jeune malade, qui ne sera même pas une de tes sujettes ! »

Elle redressa fièrement sa petite tête.

« J'étais surveillante et guérisseuse, bien avant de songer à devenir reine. Et j'espère que jamais je ne refuserai mes talents à ceux qui en ont besoin ! »

Allart lui prit la main et la porta à ses lèvres.

« Les dieux veuillent, mon cœur, que je sois un aussi bon roi ! »

Dans le château, Renata entendit le tonnerre et, en se préparant pour la fête de la victoire, elle pensa à Dorilys.

« Si tu as la moindre influence sur elle, Donal, tu essaieras de la persuader que je ne lui veux que du bien. Alors je pourrai peut-être travailler avec elle, pour rétablir le contrôle que j'avais commencé à lui enseigner. Ce serait plus facile de reprendre ce que nous avons fait toutes les deux que de recommencer de zéro avec une inconnue.

— J'essaierai, promit-il. Je n'ai pas peur pour elle ; jamais une seule fois elle ne s'est tournée contre moi ni contre son père et si elle a suffisamment de contrôle pour cela, je ne doute pas qu'elle puisse apprendre à contrôler d'autres phénomènes. Elle est fatiguée, en ce moment, effrayée, en proie à la maladie du

seuil. Mais quand elle ira mieux, elle récupérera son contrôle, j'en suis sûr.

— Les dieux veuillent que tu aies raison », murmura Renata en souriant pour dissimuler ses craintes.

Brusquement, Donal déclara :

« À la fête de la victoire, mon amour… je veux dire à mon père, et à Dorilys, ce qu'il y a entre nous. »

Elle secoua vigoureusement la tête.

« Je ne crois pas que ce soit le bon moment, Donal. Je ne crois pas qu'elle pourrait le supporter.

— Mais il me déplaît de lui mentir, protesta-t-il, les sourcils froncés. J'aurais voulu que ce soit toi, au lieu de Cassandra, qui voies comment elle s'est cramponnée à moi quand je l'ai portée sur son lit. Je veux qu'elle sache que je la chérirai toujours et la protégerai, mais je ne veux pas non plus qu'elle se méprenne, ni qu'elle se fasse une idée fausse de l'état des choses entre nous. À cette fête, où elle sera assise à côté de moi comme ma femme…

Il s'interrompit, troublé, en pensant au baiser de Dorilys, qui n'avait pas été du tout celui d'une sœur.

Renata soupira. Une partie au moins des ennuis de Dorilys provenait de la maladie du seuil, le bouleversement émotionnel et physique qui troublait souvent un télépathe en développement à l'adolescence. Aldaran avait perdu trois enfants presque adultes, de cette façon. Renata, surveillante formée dans une tour, savait qu'un des dangers de la maladie du seuil était l'énorme afflux, en même temps, de forces télépathiques se mêlant aux tensions dues au développement de la sexualité encore incontrôlée. Cela aussi était venu de bonne heure à Dorilys. Comme pour une plante dans une serre chaude, l'emploi des pouvoirs de son *laran* avait déclenché tous les autres bouleversements et surtensions. Etait-il donc surprenant que, prenant conscience de ce pouvoir nouveau, elle se tournât vers le garçon plus âgé qui avait toujours été son héros, son idole depuis sa petite enfance, son protecteur, et maintenant, par cette cruelle farce qu'elle était trop jeune pour comprendre, son mari aussi ?

« Il est vrai qu'elle a survécu à sa première attaque de la maladie du seuil, qui est souvent la plus grave. Peut-être, si elle

se réveille reposée et lucide… Mais à cette fête de la victoire, Donal ? Quand pour la première fois, elle sera assise à côté de toi, reconnue comme ta femme ? Voudrais-tu donc gâcher le plaisir qu'elle en aura ?

— Vois-tu un meilleur moment ? demanda Donal en souriant. Mais avant même Dorilys, je veux que tu dises à mon père ce qui va se passer entre nous. Il doit savoir que tu portes mon enfant *nedestro*. Ce n'est pas l'héritier qu'il veut pour Aldaran. Mais il doit savoir que cet enfant sera le bouclier et l'écuyer de la maison d'Aldaran, comme je l'ai été depuis que ma mère m'a amené ici tout enfant. Vraiment, mon tendre amour, nous ne pouvons pas garder le secret plus longtemps. Je ne voudrais pas que l'on me crût lâche, ou honteux de ce que j'ai fait. Une fois connu et reconnu, ma chérie, ton état sera protégé. Même Dorilys, de par la coutume en cours, sait que le devoir d'une épouse est de veiller au bien-être de tout enfant qui aurait pour père son mari. À ce stade de son évolution, je crois, tout devoir revenant de droit à une épouse plaira à Dorilys. Elle était si heureuse quand notre père a dit qu'elle présiderait en qualité d'héritière à la fête de la victoire, à côté de son mari !

— Tu as peut-être raison », dit Renata en se souvenant que Dorilys, qui avait horreur de la couture, avait fièrement brodé une chemise de fête pour Donal, une tâche traditionnel d'épouse.

Donal avait raison, son mariage avec Dorilys était une fiction légale, mais la coutume devait être respectée et c'était son devoir d'annoncer à Dorilys qu'une autre femme était enceinte de lui.

Donal, lui, se souvenait qu'il avait été présent – à peine âgé de dix ans – quand don Mikhail avait appris à dame Deonara qu'Aliciane de Rockraven était enceinte de lui. Deonara s'était levée, elle avait embrassé Aliciane devant toute la maison rassemblée et l'avait conduite de la table des femmes à la table haute, pour boire solennellement avec elle à la même coupe, gage qu'elle accepterait l'enfant à venir. Renata rit avec un peu de gêne à la pensée de ce rite avec Dorilys.

« Pourtant tu l'as tendrement aimée, insista Donal, et je crois qu'elle s'en souviendra. Et puis il faut considérer ceci :

Dorilys est impulsive, prompte à la colère, mais elle a conscience aussi du rôle qu'elle a à tenir devant sa maison, en tant que dame d'Aldaran. Une fois qu'elle aura été forcée d'être courtoise avec toi lors d'une occasion officielle, elle n'oubliera pas combien tu as été bonne pour elle. Rien ne me plairait plus que de vous voir réconciliées. Elle saura que je l'aime, que je l'honore, que je veillerai toujours sur elle. Si elle y tient vraiment, je lui donnerai un enfant. Mais elle saura ce qu'elle peut attendre de moi, et ce qu'elle ne peut espérer. »

Renata soupira et lui prit les mains. « Comme tu voudras, mon amour, dit-elle. Je ne peux rien te refuser. »

Il fut un temps, il y a moins d'un an, où j'étais fière de dire à Cassandra Aillard que je ne savais pas ce que c'était que d'aimer un homme, de plier mon propre jugement à sa volonté. Est-ce tôt ou tard le sort de toutes les femmes ? Et j'osais la juger pour cela !

Plus tard dans la soirée, quand Donal accueillit Renata à la porte de la salle du festin et la conduisit lui-même à sa place à la table des femmes, elle aurait bien pu le crier à toute la compagnie assemblée. Cela lui était parfaitement égal. Si tout s'était bien passé, Donal et elle auraient été mariés pendant la nuit du solstice et auraient porté les *catenas*. Aldaran avait imposé un autre mariage à Donal, mais elle n'était ni la première ni la dernière à s'accrocher à un amant contraint à une autre union pour raison d'Etat.

Elle regarda Donal prendre place à la table haute. Elle l'avait trouvé beau même avec la vieille culotte de cheval en cuir et le pourpoint usé qu'il avait pendant le siège mais, ce soir, il avait mis ses plus beaux vêtements. Des escarboucles brillaient à son cou et il portait au côté une épée incrustée de pierreries. Ses cheveux étaient bouclés, il avait des bagues aux doigts et l'allure d'un prince. Le vieux don Mikhail, en longue pelisse vert foncé aux larges manches, à la ceinture ouvragée scintillante de joyaux, paraissait fier mais bienveillant aussi. Le fauteuil de Dorilys était vide et Renata se demanda si elle était toujours plongée dans son sommeil artificiel. Indiscutablement, le sommeil lui ferait plus de bien que le festin. À côté de Donal et

du seigneur d'Aldaran, il n'y avait à la table haute qu'Allart et Cassandra, hôtes d'honneur de haut rang, et la *léronis* Margali, qui était de naissance noble et la mère nourricière de Dorilys. En temps normal, Renata s'y asseyait aussi, en qualité de compagne et de préceptrice de Dorilys, ainsi que le *coridom*, ou régisseur du domaine, le majordome, l'intendant et trois ou quatre familiers du château d'Aldaran. Mais pour une fête aussi solennelle, seuls la famille immédiate et les invités d'un rang égal ou supérieur à celui d'Aldaran prenaient place à ses côtés. Les nobles et les familiers étaient assis à la table des femmes où se trouvaient Renata, dame Elisa et les autres, ou à celle des hommes en compagnie des chevaliers et des responsables de la maison.

La salle basse était pleine des serviteurs de la seigneurie, soldats, gardes, domestiques, jusqu'aux palefreniers et aux femmes de la laiterie.

« Pourquoi regardes-tu ainsi la place vide de Dorilys ? demanda Cassandra.

— J'ai cru un moment qu'elle était là », murmura Allart avec inquiétude.

Il avait vu, un instant, un singulier flamboiement d'éclairs et pensait : *Je suis fatigué. Je sursaute devant des ombres. Ce n'est peut-être qu'une des suites du siège !*

Don Mikhail se pencha vers Margali et lui demanda ce qui retardait Dorilys. Au bout d'un moment, il hocha la tête, se leva et s'adressa à la compagnie assemblée dans la grande salle.

« Remercions les dieux que les armées qui nous assiégeaient aient été vaincues et soient reparties. Ce qu'elles ont détruit, nous le reconstruirons ; ce qu'elles ont brisé, sera réparé, dit-il en levant sa coupe. Buvons d'abord à ceux qui ont donné leur vie dans cette guerre. »

Allart se leva avec les autres et but en silence à la coupe en l'honneur des morts.

« Je vais maintenant parler des vivants, reprit le seigneur d'Aldaran. Je déclare que tout enfant de tout homme mort pendant le siège du château sera élevé dans ma maison, ou dans celle d'un de mes vassaux, selon le rang de son père, noble ou roturier. »

Une ovation salua cette générosité ; puis il reprit la parole.

« De plus, si leurs veuves désirent se remarier, mon intendant leur trouvera de bons maris, ou sinon, elles seront aidées pour qu'elles puissent mener une existence respectable. »

Quand les acclamations se turent, il annonça :

« Et maintenant, mangeons et buvons, mais levons d'abord nos coupes à celui qui a le mieux défendu le château, mon fils adoptif Donal de Rockraven, époux de ma fille Dorilys, dame d'Aldaran. »

Dans le tumulte de l'ovation qui suivit, Cassandra murmura :

« Quel dommage que Dorilys ne soit pas là pour s'entendre acclamer ainsi !

— Je ne sais pas, répondit Allart lentement. Il me semble qu'elle est déjà trop orgueilleuse de son pouvoir et de son rang. »

Don Mikhail se tourna vers eux. « J'aimerais que tu restes pour m'aider à remettre de l'ordre dans mon domaine, mon cousin. Cependant, je ne doute pas que l'on te convoquera bientôt à Thendara. Ton frère étant mort, tu es maintenant l'héritier du domaine d'Elhalyn. »

Il considérait Allart avec une méfiance soudaine. Don Mikhail avait pris conscience de ne plus avoir devant lui un cousin, un ami, un pair mais un futur souverain avec qui il devrait avoir bientôt des relations politiques, diplomatiques. Un seigneur Hastur qui avant le solstice d'été pourrait monter sur le trône de Thendara. Allart eut l'impression que chaque mot d'Aldaran était empreint de prudence.

« J'espère, certes, que l'amitié régnera toujours entre Thendara et Aldaran. »

Mais il se demandait : *Pourrai-je désormais connaître de véritables amitiés, avoir de simples rapports personnels ?* Et cette pensée le déprima.

« Il nous faudra la moitié d'une année pour déblayer les décombres de la tour écroulée, dit don Mikhail. Peut-être deux fois plus de temps pour la reconstruire, si nous le faisons par des moyens ordinaires. Qu'en penses-tu, Donal ? Devons-nous faire venir une équipe de matrices, de la Tramontane ou des plaines, pour aider à déblayer les ruines ? »

Donal hocha la tête.

« Nous devons penser à ceux qui ont été retenus loin de leur foyer par les armées ; déjà les semailles de printemps sont retardées et si nous attendons encore plus longtemps, il y aura de la famine dans ces montagnes à l'époque des moissons.

— Oui, on pourrait refaire les plans de la tour et l'ériger de nouveau à l'aide des matrices. Ce sera long et coûteux mais cela donnerait fière allure au château d'Aldaran. Quand un jour tes enfants et ceux de Dorilys y régneront, ils souhaiteront un poste d'observation pour dominer le pays environnant. Et je pense qu'il se passera longtemps, très longtemps avant que l'on ose encore envoyer des armées contre la place forte d'Aldaran !

— Que ce jour soit lointain, dit Donal. J'espère que vous resterez sur ce haut siège pendant encore de nombreuses années, mon père. S'il plaît à mon seigneur », ajouta-t-il en s'inclinant, avant de se lever pour aller à la table des femmes où se trouvait Renata. « Viens avec moi, mon amour, pour parler à mon père. Ainsi, quand Dorilys viendra tout à l'heure nous rejoindre, il saura la vérité et tout sera clair et franc entre nous tous. »

Renata sourit et prit la main tendue. Elle avait l'impression d'être exposée, mise à nu par sa façon de venir la chercher, mais elle savait que ce n'était qu'une part du prix qu'elle devait payer pour son amour. Elle aurait pu partir, retourner dans sa famille quand Donal en avait épousé une autre. Une femme soucieuse des conventions l'aurait fait. Elle avait choisi de rester comme *barragana* de Donal, et n'en avait pas honte. Pourquoi hésiterait-elle à traverser le court espace entre la table des femmes et le siège élevé, pour s'asseoir à côté de Donal ?

Allart observait avec appréhension, en se demandant ce qui arriverait quand Renata et Dorilys seraient face à face… Non… Dorilys n'était pas là ; elle n'était pas venue dans la salle. Cependant, son *laran* lui montrait de curieuses images floues du visage de Dorilys, de Renata désespérée. Il tenta de se lever mais comprit avec détresse qu'il ne pouvait rien faire, rien ne s'était encore passé ; le bruit et la confusion dans la salle, que lui présentait son *laran*, le paralysait. Il regarda autour de lui, ahuri par le tumulte dément de son *laran*, la grande salle réelle

où ne retentissait que le bruit joyeux d'un grand nombre de personnes mangeant et buvant à un repas de fête.

« J'aime beaucoup Dorilys, murmura Renata. Je ne voudrais pour rien au monde marcher sur ses brisées. Je persiste à penser que nous ne devons rien lui dire tant que nous ne serons pas sûrs qu'elle est guérie de la maladie du seuil.

— Mais si elle le découvre par elle-même, elle sera furieuse, à juste titre, protesta Donal en conduisant Renata vers la haute table. Nous devons le dire à mon père, même s'il est inutile de le révéler immédiatement à Dorilys.

— Que veux-tu dire à mon père et pas à moi, mon mari ? »

La voix légère, enfantine, tomba dans le silence et le brisa comme du verre. Dorilys, en robe de fête bleue, ses cheveux ramassés sur la nuque, plus juvénile encore dans ses vêtements de femme, entrait à pas lents, comme une somnambule. Allart et Margali se levèrent et don Mikhail lui tendit la main en disant :

« Ma chère enfant, je suis heureux que tu te sentes assez bien pour être parmi nous. »

Mais elle ne l'écoutait pas, les yeux rivés sur Donal et Renata, main dans la main devant elle.

« Comment oses-tu parler ainsi de moi, Renata ! » glapit-elle soudain.

Renata ne put réprimer un sursaut de surprise et de remords. Mais elle regarda Dorilys et sourit.

« Chère enfant, je n'ai rien dit de toi sinon pour exprimer mon affection et mon souci, comme toujours. S'il y a une chose que nous ne t'avons pas dite, ce n'était que pour t'épargner de la peine alors que tu étais surmenée et que tu souffrais de la maladie du seuil. »

Son cœur se serra quand elle vit le regard de Dorilys, sombre, tendu, essayant avec une douloureuse concentration de rester lucide, et elle comprit que comme le jour de sa fête, Dorilys lisait de nouveau les pensées, pas aussi clairement qu'une télépathe habile mais par bribes, dans une confusion totale. Sur ce, Dorilys poussa un cri de rage en comprenant brusquement et se tourna vers Donal.

« *Toi !* hurla-t-elle frénétiquement. Tu lui as donné, à *elle,* ce que tu m'as refusé ! Et maintenant tu crois..., tu manœuvres pour *qu'elle* porte le nouvel héritier d'Aldaran !

— Dorilys, non », protesta Renata mais Dorilys, hors d'elle, ne voulut rien entendre.

« Crois-tu que je ne le voie pas ? Crois-tu que je ne sache pas que mon père a toujours voulu que *ton* fils soit l'héritier ? Il te laisse faire un enfant à une étrangère, pour supplanter le *mien ! »*

Donal voulut lui prendre les mains mais elle les lui arracha.

« Tu avais promis, Donal, glapit-elle. Tu as promis, tu as tenté de m'apaiser par des mensonges, comme si j'étais une enfant qu'on cajole et à qui on raconte des contes de fées, et tandis que tu me mentais, tu t'arrangeais pour *qu'elle* porte ton premier fils. Mais elle ne l'aura pas, je le jure ! Je la frapperai d'abord ! »

Des éclairs fulgurèrent dans la salle, un coup de tonnerre assourdissant ébranla les murs. Dans le silence qui suivit la fin des grondements, Cassandra se leva et fit un pas vers Dorilys.

« Dorilys, chère enfant, viens avec moi.

— Ne me touche pas, Cassandra ! Toi aussi tu m'as menti ! Tu es *son* amie, pas la mienne ! Tu as comploté avec elle, en sachant ce qu'elle préparait derrière mon dos. Je suis seule, ici. Personne ne m'aime !

— Dorilys, il n'y a personne ici qui ne t'aime pas », dit Donal.

Mais don Mikhail s'était levé, sombre et furieux. Il leva une main et dit, de la voix de commandement : *« Dorilys ! Je t'ordonne de te taire ! Ne bouge plus ! »*

Elle s'immobilisa, contrainte au silence. « C'est un scandale, tonna le seigneur d'Aldaran, dominant sa fille. Comment oses-tu faire un vacarme aussi malséant à une fête ? Comment oses-tu parler sur ce ton à notre cousine ? Viens t'asseoir près de moi, à ta place, et tais-toi ! »

Dorilys fit un pas vers la haute table et Renata, le cœur battant et soulagée, pensa : *Après tout, même avec son pouvoir, elle n'est qu'une enfant ; elle a l'habitude d'obéir à ses aînés. Elle est encore assez jeune pour obéir à son père sans discuter.*

Dorilys fit encore un pas sous l'emprise de la voix de commandement, puis elle se secoua et se libéra.

« Non ! s'écria-t-elle en tapant du pied avec cette rage folle dont Renata avait été si souvent le témoin dans les premiers jours. Non ! je ne me laisserai pas humilier ainsi ! Et toi, Renata, toi qui as osé marcher de la sorte sur mes brisées, fière de ce que tu as obtenu de mon mari alors que je n'ai eu droit qu'à des mots creux, à des promesses et à un baiser d'enfant sur le front, tu ne te pavaneras pas avec ton ventre devant moi ! Jamais ! »

Elle pivota, le visage flamboyant d'éclairs.

Allart vit alors ce que sa clairvoyance lui avait montré dans cette salle, un visage d'enfant environné d'éclairs…

Prise de panique, Renata recula et trébucha contre un meuble.

« Dorilys, non ! Non ! » s'écria Donal et il se jeta entre les deux femmes pour faire à Renata un bouclier de son corps.

« Si tu es en colère, adresse ta colère à moi seul… »

Il s'interrompit brusquement, dans un cri inarticulé, il chancela et son corps se convulsa dans l'éblouissement de la foudre. Un nouveau spasme le secoua violemment et il tomba, le corps noirci comme un arbre foudroyé, puis il fut agité d'un dernier soubresaut alors que la vie l'avait déjà quitté et il ne bougea plus.

Tout s'était passé si vite que dans la salle basse, la majorité des convives n'avaient rien entendu, à part des cris et des accusations. Margali était pétrifiée, bouche bée, regardant Dorilys avec stupeur, sans en croire ses yeux. Cassandra, encore debout, les bras tendus, voulut s'avancer mais Allart la saisit et l'immobilisa.

Don Mikhail fit un pas vers Dorilys et s'arrêta en chancelant, se retenant de ses deux mains au bord de la table. Sa figure était congestionnée, sombre et cramoisie et il pouvait à peine parler.

« C'est la malédiction, dit-il d'une voix d'une terrible amertume. Une sorcière a prévu ce jour, où j'implorerais les dieux des cieux et des enfers, en leur reprochant de ne pas m'avoir fait mourir sans enfants. »

Lentement, comme un vieux faucon aux ailes brisées, il s'approcha de l'endroit où gisait Donal et tomba à genoux à côté de lui.

« Ah ! mon fils, souffla-t-il. Mon fils, mon fils… »

Et, relevant la tête, la figure comme taillée dans la pierre, il se tourna vers Dorilys.

« Frappe-moi aussi, ma fille. Qu'attends-tu ? »

Dorilys n'avait pas bougé ; elle semblait pétrifiée, comme si la foudre qui avait frappé Donal l'avait foudroyée elle aussi. Son visage n'était plus qu'un masque tragique, terrible. Elle avait les yeux fixes, la bouche ouverte, comme pour un cri silencieux, mais elle ne bougeait pas.

Allart s'arracha à la transe qui le paralysait et tenta de s'avancer vers don Mikhail mais de nouveaux éclairs fulgurèrent dans la salle et Dorilys disparut dans cet éblouissement. Allart recula, aveuglé. La foudre tomba encore, et encore, tonna tout autour de la salle ; on pouvait voir Dorilys, les yeux fous étincelants. De nouveaux coups de foudre embrasèrent la pièce et dans la salle basse un homme bondit, se contracta et tomba raide mort. Un par un, pas à pas, tous les convives reculèrent, s'écartèrent de Dorilys environnée par le flamboiement dément des éclairs, assourdie par le tonnerre ; peureusement, ils reculèrent de l'endroit où elle se dressait comme la statue de quelque redoutable déesse du feu. Sa figure n'était plus celle d'une enfant. Elle n'était même plus humaine. Seule Renata osa braver la foudre. Peut-être, pensa Allart dans un recoin horrifié de son esprit qui fonctionnait encore, peut-être Renata n'avait-elle plus rien à perdre. Elle fit un pas vers Dorilys, puis un autre. Et encore un autre. Dorilys bougea pour la première fois depuis qu'elle avait abattu Donal, pour faire un geste menaçant, mais Renata ne broncha pas et ne s'arrêta pas, elle continua d'avancer lentement vers le centre même de ces épouvantables éclairs parmi lesquels Dorilys flamboyait comme quelque figure des enfers légendaires.

« Non, dame Renata, dit don Mikhail d'une voix brisée. Non, non, ne vous approchez pas d'elle. Pas vous aussi, Renata, non, pas vous… »

Allart entendit dans son esprit une clameur, un brouhaha confus, il vit un kaléidoscope sauvage de possibilités qui se bousculaient, reculaient, revenaient, tandis que Renata s'avançait, lentement et posément, vers Dorilys debout derrière le cadavre de Donal. Il vit Renata tomber foudroyée, il la vit frapper Dorilys de son propre *laran* et l'immobiliser, comme lorsqu'elle l'avait fait quand l'enfant refusait d'obéir ; il l'entendit la maudire, la supplier, la défier, tout à la fois dans la folle ruée des avenirs de ce qui pourrait être, serait, ne serait jamais…

Renata écarta les bras. Sa voix était angoissée mais posée et claire.

« Dorilys… Dorilys, ma petite fille, ma chérie… »

Elle fit encore un pas et Dorilys se jeta dans ses bras, fut serrée contre son sein. Les éclairs s'éteignirent. Soudain, Dorilys redevenait une petite fille dans les bras de Renata et sanglotait à perdre haleine.

Renata la berça, la cajola, la caressa, lui murmura des mots tendres, des larmes ruisselant sur ses propres joues. Dorilys regarda autour d'elle d'un air égaré.

« Je me sens si malade, Renata, murmura-t-elle. Que s'est-il passé ? Je croyais que c'était une fête. Est-ce que Donal est très fâché contre moi ? »

Puis elle poussa un cri aigu, un long cri d'horreur et de lucidité, et s'écroula, sans connaissance et pâle comme une morte dans les bras de Renata.

Autour d'eux, le tonnerre gronda un peu et se tut.

30

« Il est trop tard, répéta Renata. Je ne sais pas si jamais nous pourrons la réveiller sans danger. »

Au-dehors le tonnerre grondait irrégulièrement, la foudre tombait au hasard autour des tours d'Aldaran et Allart se demanda, avec un frisson, quels rêves troublaient le sommeil de Dorilys. D'effroyables cauchemars, sans aucun doute.

Pendant la minute de stupeur qui avait suivi le moment où Dorilys s'était aperçue de ce qu'elle avait fait, Renata avait réussi à lui faire avaler une dose de la même drogue puissante qu'elle lui avait déjà donnée. À peine l'avait-elle avalée que la lueur de raison s'était éteinte dans ses yeux et que les terribles éclairs avaient recommencé à fulgurer tout autour d'elle. Mais la drogue agissait vite et, avant que la foudre tombe plus de deux ou trois fois, Dorilys avait sombré dans son actuel sommeil, lourd et agité, tandis que l'orage éclatait au-dehors mais ne frappait plus si près.

« Nous ne pouvons plus lui donner de cette drogue, dit Renata. Même si je parvenais à lui en faire avaler – et je ne suis pas sûre d'y parvenir – cela la tuerait à tout coup.

— Mieux vaudrait cela, gronda Aldaran d'une voix affreusement amère, que de la laisser nous détruire comme elle a tué mon garçon. »

Sa voix se brisa et le terrible éclat de ses yeux vitreux fut pire que des larmes.

« N'y a-t-il aucun espoir, Renata ? Aucun ?

— Je crains que même quand je vous l'ai demandé, la dernière fois, ce ne fût déjà trop tard. Une trop grande partie de son esprit, de son cerveau, a été détruite et envahie par la

foudre. Il est trop tard pour Dorilys, mon seigneur. Il faut l'accepter, hélas ! Notre unique souci maintenant est de nous assurer qu'elle ne causera pas trop de destruction par sa propre mort. »

Le père frémit.

« Comment pouvons-nous nous en assurer ?

— Je ne sais pas, mon seigneur. Il est probable que personne, possédant ce don redoutable, n'est arrivé si près de la maturité, aussi n'avons-nous que l'idée la plus vague de son potentiel. Je dois consulter ceux de la tour de la Tramontane, et peut-être de Hali, pour savoir que faire, et comment nous pourrons le mieux la rendre inoffensive pendant… pendant le peu de temps qui lui reste à vivre. Elle peut se brancher sur tout le potentiel électrique de la planète, mon seigneur. Je vous conjure de ne pas sous-estimer le mal qu'elle peut encore faire, si nous l'effrayons.

— Je suis maudit, dit tout bas Aldaran. J'ai été maudit le jour de sa naissance et je ne le savais pas. Vous avez essayé de m'avertir et je n'ai pas écouté. C'est moi qui mérite la mort mais elle n'a pris que mes enfants, mes enfants innocents.

— Permettez-moi d'aller consulter mes collègues des tours, seigneur d'Aldaran.

— Pour répandre partout la nouvelle de la honte d'Aldaran ? Non, dame Renata. C'est moi qui ai amené dans notre monde cette abominable malédiction ; sans le vouloir, et par amour, mais c'est tout de même moi. Maintenant, je vais la détruire. »

Il dégaina son poignard, le leva au-dessus de Dorilys et l'abattit brusquement. Mais de la jeune fille endormie jaillit un éclair bleu et Aldaran fut projeté à la renverse, presque au fond de la salle, le souffle coupé. Quand Allart alla l'aider à se relever il lutta péniblement pour reprendre sa respiration et Allart crut qu'il allait mourir.

Renata secoua tristement la tête.

« Aviez-vous oublié, mon seigneur ? Elle est télépathe aussi. Même dans son sommeil, elle peut sentir votre intention. Je ne crois pas qu'elle voudrait vivre si elle le savait mais il y a quelque chose dans ce cerveau qui le protège. Je ne crois pas

que nous puissions la tuer. Je dois aller à Hali ou à la Tramontane, mon seigneur. »

Aldaran baissa la tête.

« Comme vous voudrez, ma cousine. Allez-vous vous préparer à prendre la route ?

— Nous n'avons pas le temps, et c'est inutile. Je vais passer par le surmonde. »

Prenant sa matrice, Renata s'apprêta au voyage. Elle était un peu reconnaissante de ce bouleversement, de cette nécessité désespérée qui retardait le moment où elle devrait affronter la réalité insoutenable de la mort de Donal. Sans en être priée, Cassandra s'approcha pour surveiller de près le corps de Renata pendant qu'elle effectuait le voyage à travers les intangibles domaines de l'esprit.

Cela donnait l'impression de quitter un vêtement devenu soudain incroyablement trop grand. Pendant un instant, dans la grisaille du monde des ombres recouvrant le monde solide et tangible, Renata put voir son corps allongé, aussi inerte que celui de Dorilys, vêtu de l'élégante robe qu'elle avait mise pour la fête de la victoire qui s'était transformée en défaite, et Cassandra immobile à côté d'elle. Puis, se déplaçant à la vitesse de la pensée, elle se trouva sur le pic de la Tramontane, en se demandant pourquoi elle y avait été attirée… avant de voir, dans le vêtement cramoisi d'un gardien, Ian-Mikhail de la Tramontane.

« Ainsi Donal est mort, soudain et par violence ? dit-il avec douceur. J'étais son ami et son maître. Je dois le rechercher dans l'au-delà, Renata. S'il est mort subitement, et par violence, il ne sait peut-être pas qu'il est mort ; son esprit peut être retenu prisonnier près de son corps et chercher en vain à y rentrer. Je m'inquiétais pour lui ; pourtant je ne savais pas ce qui lui était arrivé avant de te voir, ma cousine. »

Dans l'espace immatériel du surmonde, où un contact physique ne pouvait être reçu que comme une idée, il lui effleura la main.

« Nous partageons ta peine, Renata. Nous l'aimions tous ; il aurait dû être l'un de nous, ici. Je dois aller vers lui. »

Elle vit le petit frémissement prémonitoire des grands espaces gris annonçant le retrait des pensées et du corps de Ian-Mikhail et tenta de le retenir avec une pensée désespérée qui troubla le surmonde comme un cri.

« Et Dorilys, mon cousin ? Que pouvons-nous faire pour elle ?

— Hélas, je ne sais pas, Renata. Son père n'a pas voulu nous la confier et nous ne la connaissons pas. C'est dommage ; nous aurions pu trouver un moyen de l'aider à contrôler son *laran*. Mais les archives des programmes de sélection génétique sont à Hali et à Arilinn. Ils ont peut-être eu un peu d'expérience, là-bas, ils pourraient te conseiller. Ne me retiens plus, ma sœur ; je dois aller auprès de Donal. »

Renata regarda son image s'éloigner dans le surmonde. Il partait à la recherche de Donal, mort si subitement de mort violente, pour s'assurer qu'il ne s'attardait pas, pris au piège, près de son corps inutile. Tristement, Renata l'envia. Elle savait que le contact entre les morts et les vivants était périlleux pour tous deux, et par conséquent interdit. Les morts ne devaient pas être encouragés à demeurer trop près du chagrin des vivants ; les vivants ne devaient pas être entraînés en des royaumes où ils n'avaient encore rien à faire. Ian-Mikhail, entraîné depuis l'adolescence au détachement par les vœux d'un gardien, pouvait sans danger rendre ce service à son ami sans prendre un risque démesuré. Malgré tout, Renata savait que si Donal avait été un proche parent, Ian-Mikhail aurait dû confier cette mission à un autre, moins personnellement concerné.

Lasse, indécise, ne se souvenant que de Donal et de sa perte, elle tourna ses pensées vers Hali. Elle lutta pour trouver le calme, sachant que trop d'émotion l'exclurait complètement de ce niveau, mais le trouble menaçait de l'envahir. Elle savait que si elle ne bannissait pas les souvenirs douloureux, elle se briserait, elle battrait en retraite dans la matière de rêve du surmonde et ne reviendrait jamais.

Mais la grisaille semblait infinie et alors qu'elle distinguait au loin la forme confuse de la tour de Hali, il lui sembla que, bien qu'elle essayât de s'en approcher, ses membres ne lui obéissaient pas, pas plus que ses pensées indociles. Elle se

déplaçait éternellement dans de gris déserts mentaux inhabités…

Soudain, très, très loin, elle eut l'impression d'apercevoir une silhouette familière, jeune, rieuse, trop loin, hors d'atteinte… Donal ! Donal, si loin d'elle ! Dans ce domaine où les pensées étaient flexibles, quelque chose survivait… Elle se hâta à la poursuite de la silhouette fuyante, en poussant un cri de joie.

Donal ! Donal, je suis ici ! Attends-moi, mon amour…

Mais il était très loin. Il ne se retourna pas, il ne la regarda pas. Elle pensa, dans un dernier instant de lucidité : *Non, c'est interdit. Il est parti dans un royaume encore défendu, encore inaccessible. Cela pourrait m'entraîner derrière lui… trop loin…*

Je n'irai pas trop loin. Mais je dois le revoir. Je dois le revoir, seulement une fois, pour les adieux qui nous ont été si cruellement volés… rien que cette fois et puis plus jamais…

Elle se précipita derrière la silhouette fuyante, ses pensées la portant rapidement dans la grisaille du surmonde. Quand elle regarda autour d'elle, les points de repère, la tour de Hali avaient disparu et elle était absolument seule dans le gris, sans rien que la petite silhouette de Donal à l'horizon, qui l'attirait…

Non. C'est de la folie ! C'est interdit. Je dois rebrousser chemin avant qu'il ne soit trop tard. Elle savait depuis ses premières années à la tour que cela ne pouvait être, qu'il ne devait pas y avoir d'intrusion des vivants dans le domaine des morts, et elle savait pourquoi. Mais elle avait presque oublié toute prudence. Dans son chagrin et son désespoir, elle pensa : *Je dois le revoir encore une fois, rien qu'une fois, l'embrasser, lui dire adieu… Je le dois, sinon je ne pourrai vivre ! Cela ne peut être interdit, sûrement, rien que pour un adieu. Je suis une opératrice de matrices entraînée. Je sais ce que je fais et cela me donnera la force de continuer à vivre sans lui…*

Un dernier éclair de lucidité lui fit douter que ce soit réellement Donal à l'horizon, qui l'entraînait. N'était-ce pas plutôt une illusion, née de sa douleur, de son refus d'accepter l'irrévocabilité de la mort ? Là dans les domaines de la pensée, son esprit pouvait créer une illusion de Donal et la suivre jusqu'à ce qu'elle le rejoigne dans ces royaumes.

Cela m'est égal ! Cela m'est égal ! Il lui semblait qu'elle courait, courait derrière la silhouette fuyante, puis qu'elle ralentissait, plus désespérée, le pas plus lourd. Finalement, incapable de bouger, elle lança un dernier cri de détresse :

Donal ! Attends…

Soudain la grisaille s'éclaircit, se dissipa, une forme, une ombre lui barra le chemin et une voix prononça son nom, une voix douce, familière.

« Renata. Ma cousine… Renata, non. »

Elle vit Dorilys debout devant elle, non pas la terrifiante foudre inhumaine ni la reine des orages, mais l'ancienne Dorilys, la petite Dorilys de l'été de ses amours. Dans ce monde fluide où toutes choses étaient telles que les peignait l'esprit, Dorilys était la petite fille qu'elle avait été avec sa longue natte et une de ses robes d'enfant atteignant à peine ses chevilles.

« Non, Renata chérie, ce n'est pas Donal. C'est une illusion née de ta douleur, une illusion que tu suivrais éternellement. Retourne, ma chérie. Ils ont besoin de toi, là-bas… »

Brusquement, Renata vit la salle du château d'Aldaran, où son corps inerte gisait, veillé par Cassandra. Elle s'immobilisa et regarda Dorilys devant elle. Elle avait tué, tué Donal…

« Pas moi mais le don, murmura Dorilys et son visage d'enfant devint tragique. Je ne tuerai plus, Renata. Dans mon orgueil et mon obstination, je ne voulais pas écouter et maintenant, il est trop tard. Tu dois retourner le leur dire ; je ne dois plus jamais me réveiller. »

Renata baissa la tête, sachant que l'enfant disait vrai.

« Ils ont besoin de toi, Renata. Retourne là-bas. Donal n'est pas ici. Moi aussi, j'aurais pu le suivre à jamais vers cet horizon. Si ce n'est que maintenant, peut-être, alors qu'il n'y a plus d'orgueil ni de désir pour m'aveugler, je puis voir clairement. Toute ma vie, je n'ai vu de Donal que cela, une illusion, ma propre assurance qu'il serait ce que je voulais qu'il fût. Je… »

Renata vit le petit visage bouger et se transformer subtilement, elle vit l'enfant que Dorilys aurait pu être, la femme qu'elle devenait, qu'elle ne serait jamais.

« Je savais qu'il s'était donné à toi ; j'étais trop égoïste pour l'accepter. Maintenant je n'ai même pas ce qu'il m'aurait

volontiers donné. Je voulais ce qu'il ne pouvait donner qu'à toi… Retourne, Renata. Il est trop tard pour moi.

— Mais que vas-tu devenir, mon enfant ?

— Tu dois te servir de ta matrice, dit Dorilys, pour m'isoler derrière un champ de force comme ceux de Hali…, tu m'en as parlé, qui forment une barrière de protection autour des choses trop dangereuses à utiliser. Tu ne peux même pas me tuer, Renata. Le don dans mon cerveau travaille maintenant indépendamment du vrai *moi* – je ne comprends pas cela non plus – mais il frappera pour protéger mon corps si je suis attaquée. Même si je n'ai plus aucun désir de vivre. Renata, ma cousine, promets-moi de ne plus me laisser détruire ceux que j'aime ! »

On peut le faire, pensa Renata. *Dorilys ne peut être tuée. Mais il est possible de l'isoler, de mettre ses forces vitales en suspens, derrière un champ de force.*

« Laisse-moi dormir ainsi, en sécurité, jusqu'à ce que je puisse me réveiller sans danger », insista Dorilys et Renata trembla.

L'enfant serait isolée dans le surmonde, seule, derrière un champ de force qui enfermerait même son esprit.

« Mais que deviendrais-tu, ma chérie ? »

Dorilys sourit, d'un sourire à la fois enfantin et subtil.

« Eh bien ! durant tout ce temps – encore que le temps, je le sais, n'existe pas ici – j'apprendrai peut-être la sagesse, enfin, si je continue de vivre. Et sinon (un curieux sourire distant) il y en a d'autres qui sont partis avant moi. Je crois que la sagesse n'est jamais vaine. Retourne, Renata. Ne me laisse plus détruire. Donal est parti hors de mon atteinte et de la tienne. Mais tu dois retourner et tu dois vivre à cause de son enfant. Il mérite de vivre. »

Sur ces mots, Renata se trouva à demi étendue dans le fauteuil de la grande salle du château d'Aldaran, où des orages éclataient sur les hauteurs…

« C'est possible, dit enfin Allart. À nous trois, ce sera possible. Ses forces vitales peuvent être abaissées jusqu'à ce qu'elle ne soit plus en danger. Peut-être mourra-t-elle ; peut-

être ; restera-t-elle simplement en suspens pour se réveiller un jour saine et sauve, sachant se contrôler. Mais il est plus probable qu'elle sombre, sombre, et finalement, après des années ou des siècles, qu'elle meure. Dans l'un ou l'autre cas, elle sera délivrée et nous ne risquerons plus rien… »

Ainsi en fut-il et Dorilys fut déposée comme l'avait prévu Allart avec son *laran*, immobile dans son cercueil sous les voûtes d'une grande salle, la chapelle d'Aldaran.

« Nous la transporterons à Hali, dit Allart, et la déposerons dans le sanctuaire, là-bas, à jamais. »

Le seigneur d'Aldaran prit la main de Renata.

« Je n'ai pas d'héritier ; je suis vieux et seul. Ma volonté était que le fils de Donal règne ici quand je ne serai plus là. Ce ne sera pas long, ma cousine, dit-il en la regardant dans les yeux. Voulez-vous m'épouser par les *catenas ?* Je n'ai rien à vous offrir que ceci : si je reconnais votre enfant comme mon fils et mon héritier, il n'y aura personne au monde qui pourra le contester. »

Renata baissa la tête.

« Pour le fils de Donal. Qu'il en soit fait selon votre volonté, mon cousin. »

Aldaran tendit les bras et l'enlaça. Il l'embrassa tendrement et sans passion, sur le front ; et à ce contact, le barrage se rompit et, pour la première fois depuis que Donal avait été foudroyé sous ses yeux, Renata se mit à pleurer, à verser des torrents de larmes comme si elle ne devait jamais s'arrêter.

Allart savait enfin que cette mort ne frapperait pas aussi Renata. Elle vivrait et un jour elle pourrait même se remettre. Un jour viendrait où Aldaran proclamerait le fils de Donal héritier du domaine d'Aldaran, dans cette même salle, comme l'avait vu son *laran*…

Le lendemain, Cassandra et lui partirent à l'aube, le corps de Dorilys scellé dans son champ de force à l'intérieur de son cercueil, pour la porter à Hali où elle reposerait pour toujours. Allart et Cassandra chevauchaient à côté d'elle. Au-dessus d'eux, sur le plus haut balcon d'Aldaran, Renata et le vieux don Mikhail les regardèrent partir, silencieux, immobiles, courbés sous le poids de leur affliction.

Allart se dit, en descendant par le sentier, que jamais il ne cesserait de porter le deuil dans son cœur… celui de Donal, frappé en pleine victoire, de Dorilys dans toute sa beauté, sa volonté et son orgueil, du fier vieillard qui se tenait là-haut, brisé, et de Renata à ses côtés, écrasée par la douleur.

Moi aussi, je suis brisé. Je serai roi et je ne veux pas régner. Cependant, moi seul puis sauver ce royaume du désastre et je n'ai pas le choix. Il chevauchait, tête basse, voyant à peine Cassandra à côté de lui. Finalement, elle tendit le bras et referma sa petite main à six doigts sur celle de son mari.

« Un jour viendra, mon amour, où nous ferons enfin des chansons, pas la guerre. Mon *laran* n'est pas comme le tien. Mais je prévois ce temps. »

Allart songea : *Je ne suis pas seul… et pour elle je ne dois pas m'affliger.* Il releva la tête, s'arma de courage pour affronter l'avenir et leva le bras dans un dernier geste d'adieu au château d'Aldaran, qu'il ne reverrait jamais, et d'au revoir à Renata dont il ne se séparait, il le savait, que pour peu de temps.

En descendant du château d'Aldaran, suivant le cortège funèbre de la reine des orages jusqu'à sa dernière demeure, il se prépara à rencontrer sur la route les hommes qui, déjà, galopaient vers lui pour lui offrir la couronne dont il ne voulait pas. Au-dessus d'eux, le ciel était gris et calme et il semblait que jamais aucun tonnerre n'eût troublé ces paisibles montagnes.

FIN